BEECHWOOD EN TOURNÉE AVEC LE DERNIER GANG

rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL
IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE

THE ROLLING STONES
DEVOIR D'INVENTAIRE
DE "STICKY FINGERS" À "BLUE & LONESOME"

SUR LES TRACES DE DR FEELGOOD
BALADE À CANVEY ISLAND

ROGER DALTREY
INTERVIEW

LES DÉMONS DE
JOSH T PEARSON

COSEY FANNI TUTTI
INTERDIT AUX - DE 18 ANS

MES DISQUES À MOI
SERGE LOUPIEN

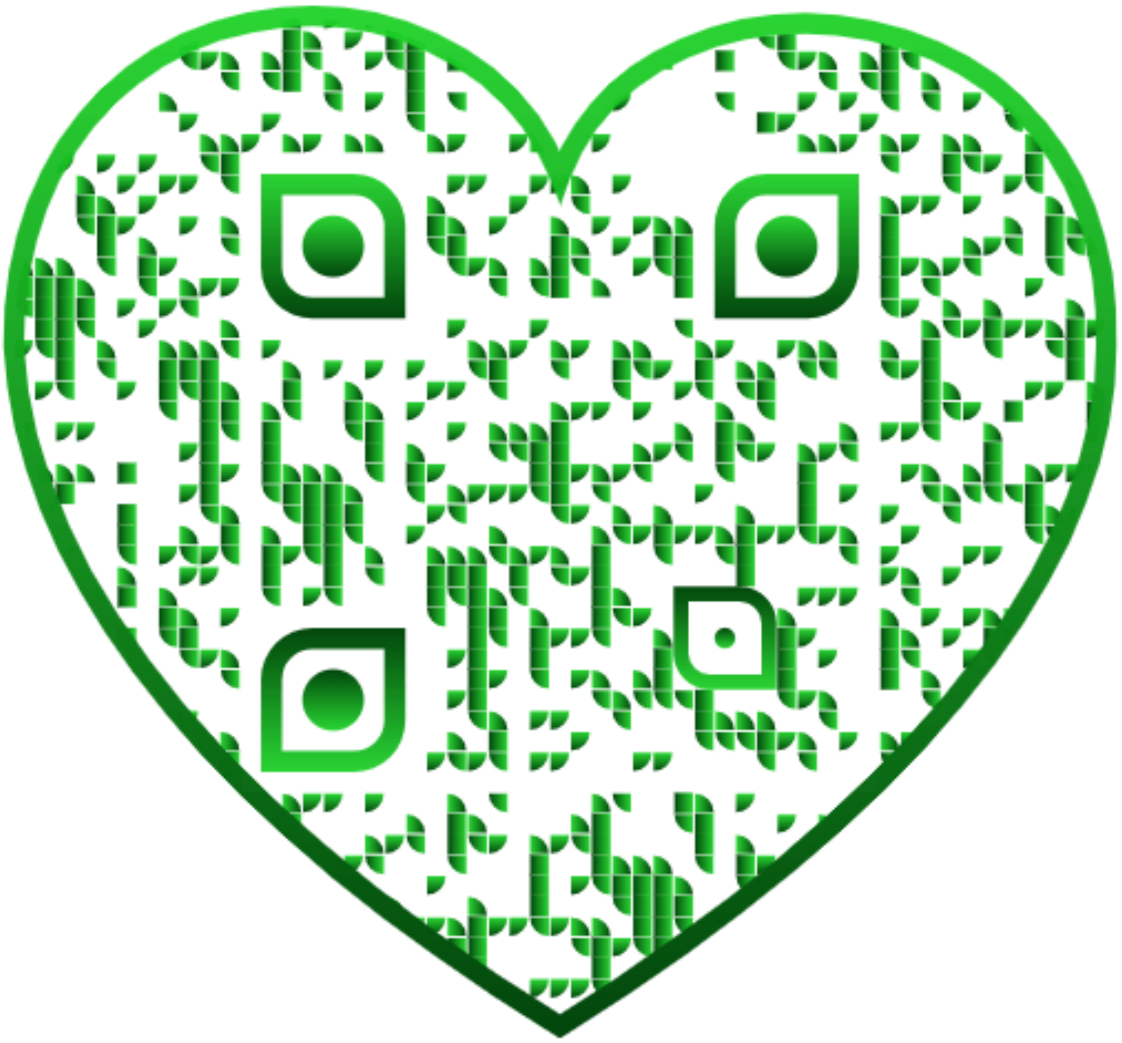
JUILLET 2018
N°611 / 6,50 €
MENSUEL

BEL 7,15 €
SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 €
PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN
ITA 7,40 €
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €
DOM 7,40 €
N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF

L 19766 - 611 S - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière

JOHNNY MARR · MELODY'S ECHO CHAMBER · GARBAGE · BRIAN ENO



Ray-Ban
GENUINE SINCE 1937
* POUR EN SAVOIR PLUS, VISITEZ RAY-BAN.COM
PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE - MOD. RB3648 COL. 001
FIND OUT MORE AT RAY-BAN.COM*

Edito

L'âge des Pierre

"C'est qui ton papa ? Le monsieur riche en short et plein de tatouages ou le monsieur riche en cuir et qui se trémousse ?"

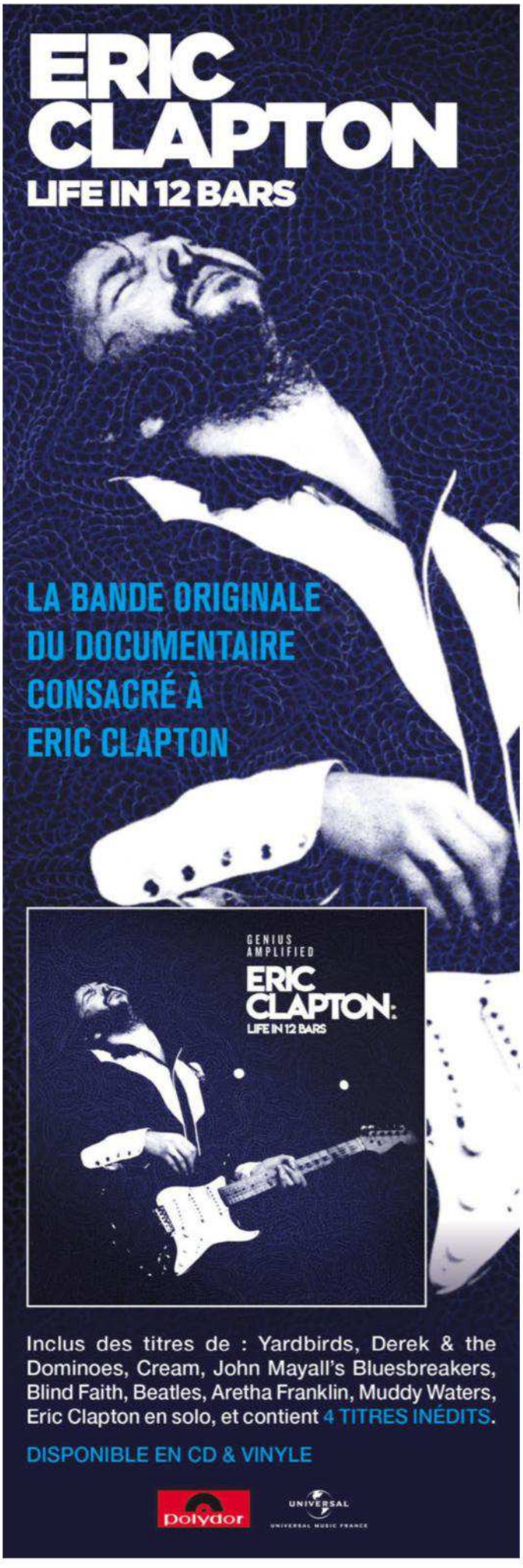
Que l'on soit supporter ou fan, l'été se passera dans des stades.
Coupe du monde de football en Russie et Rolling Stones
au Vélodrome de Marseille.

Les Rolling Stones, justement.
Un coffret sort, résumant de "Sticky Fingers" à nos jours,
ce passage de pirates à vieux pirates des Caraïbes.
45 ans d'une carrière qui en comptabilise 56,
débutée en 1962 (Alain Juppé avait 17 ans),
une fois leur indépendance arrachée à Allen Klein.
Ce grand écart est fascinant.
Au-delà des changements artistiques, c'est aussi,
évidemment, à une métamorphose physique, vestimentaire,
d'époque à laquelle nous assistons mais c'est surtout à ce
truc pas du tout prévu, à aucun moment : vieillir avec le rock.
Vieillir et *faire* du rock n'était pas compatible. Cette musique
en était l'anti absolu. Inenvisageable d'être un vieux rocker.
Fan ou artiste. Du coup, l'impression est pour le moins
troublante de voir ces septuagénaires, certes adorés,
devenus à leur tour pères, grands-pères et arrières grands-pères
même, continuer les danses lascives et les moues provocantes.
Ceux-là mêmes qui croyaient au fameux pacte faustien
ont été bernés.

Au même moment, à l'autre bout de la prise électrique,
se dressent, sur leurs bottines pointues, les Beechwood.
En gang. Reprenant en 2018, les codes, l'attitude, la morgue.
Ce mélange, délicieux, de grâce et d'excès. De jeunesse, donc.
Ramenant le danger.
Pour les erreurs et les mauvais choix nous verrons.
Se réappropriant le truc là où, précisément, les Rolling Stones
l'ont abandonné. Permettant de penser que l'histoire
ne s'arrêtera jamais tant que des princes toxiques
prétendront à ce royaume, à cette couronne qui n'existe
plus tellement ailleurs que dans nos fantasmes.
Ou nos souvenirs. Là encore, une question d'âge.

VINCENT TANNIERES

PS : Précédant souvent le mot *fucker* dans notre musique,
nous avons fêté nos mamans le mois dernier. A cette occasion,
une grande enseigne de cosmétiques (presque le même nom que
la bassiste de Téléphone) proposait, dans une publicité, une
maman rock ! Et pour la fête des pères ? Un papa death metal ?



Lollapalooza PARIS

HIPPODROME DE LONGCHAMP

SAMEDI 21 JUILLET 2018

DEPECHE MODE • TRAVIS SCOTT • KASABIAN • DIPLO
BASTILLE • PORTUGAL. THE MAN • KALEO • PAUL KALKBRENNER
THE BLAZE • BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB • LIL PUMP • REZZ
DADJU • BOMBA ESTEREO • ZARA LARSSON • NOTHING BUT THIEVES
SAN HOLO • VALENTINO KHAN • FIDLAR • GHASTLY • ALMA
THE INSPECTOR CLUZO • SCARLXRD • EKALI • BASSTRICK

DIMANCHE 22 JUILLET 2018

GORILLAZ • THE KILLERS • NEKFEU • EXCISION
PAROV STELAR • NOEL GALLAGHER'S HIGH FLYING BIRDS • STEREOPHONICS
DUA LIPA • RAG'N'BONE MAN • YEARS & YEARS • VALD
FRENCH MONTANA • DILLON FRANCIS • KREWELLA • RL GRIME
CATFISH AND THE BOTTLEMEN • BB BRUNES • JESS GLYNNE • SLANDER
TROYBOI • TOM WALKER • DROELOE • TASKA BLACK • WAX MOTIF

info & tickets : LollaParis.com

JOIN US : #LollaParis

Greenroom Coca-Cola Levi's W9 RTL2

Licence n°2-1058293 / 3-1058293 – RCS PARIS 533 651 458 – MAP 9501 Z

Sommaire 611

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **SERGE LOUPIEN** 14

Tête d'affiche

Isabelle Chelley **GARBAGE** 16

Alexandre Breton **JOHNNY MARR** 18

En vedette

Basile Farkas **MELODY'S ECHO CHAMBER** 20

Jean-Louis Le Touzet **BALADE A CANVEY ISLAND** 24

Thomas E Florin **BEECHWOOD** 28

Olivier Cachin **BRIAN ENO** 32

Olivier Cachin **COSEY FANNI TUTTI** 36

Jonathan Witt **ROGER DALTREY** 40

Nicolas Ungemuth **JOSH T PEARSON** 44

Thomas E Florin **CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL** 50

En couverture

Benoît Sabatier **THE ROLLING STONES** 58

La vie en rock

Patrick Eudeline **AH ! LES BELLES BACCHANTES** 66

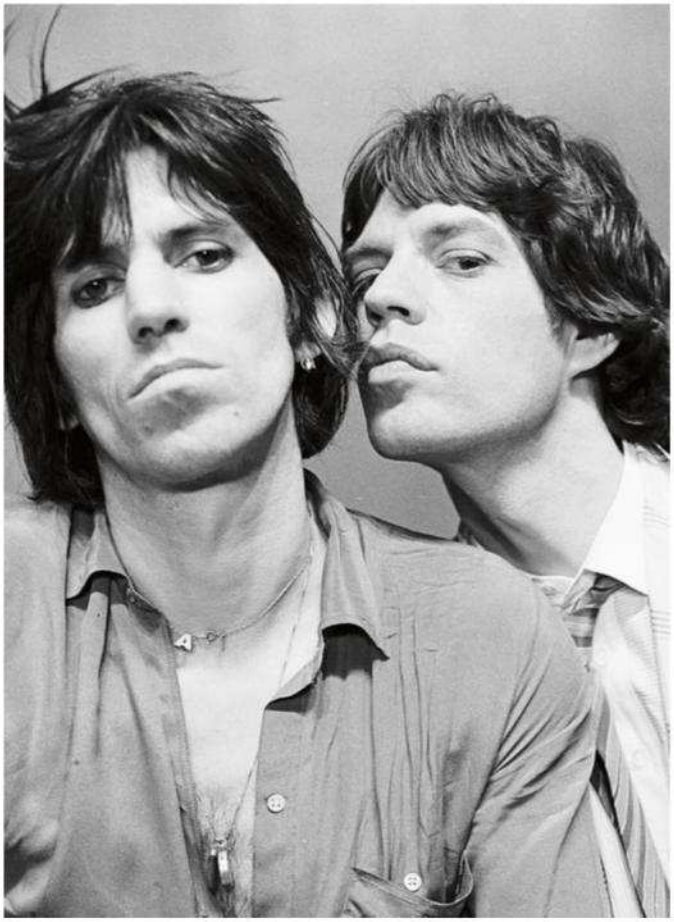
Ce numéro comprend un programme Eurockéennes 2018 déposé sur la totalité de la diffusion.

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : PREMIUM/ GETTY IMAGES / GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Eliot Lee Hazel- DR

44 Josh T Pearson



58 The Rolling Stones

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 VINYLES 084 REHAB' 086 DISCOGRAPHISME 088 HIGHWAY 666 REVISITED 090 QUALITE FRANCE 092 BEANO BLUES 094 ERUDIT ROCK 096 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 SERIE DU MOIS 101 DVD MUSIQUE 102 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 AGENDA 106 LIVE 110 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 113 PEU DE GENS LE SAVENT 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Rideau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2018. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

“Punk ! Tu veux voir mon cul ?”

Illustrations : Jampur Fraize

Courtney, c’est net

Osez. Osez mon cul. Courtney s’impose à la une. Point Bar(nett).

PASCAL ZWIWGELSTEIN

Ils essaient

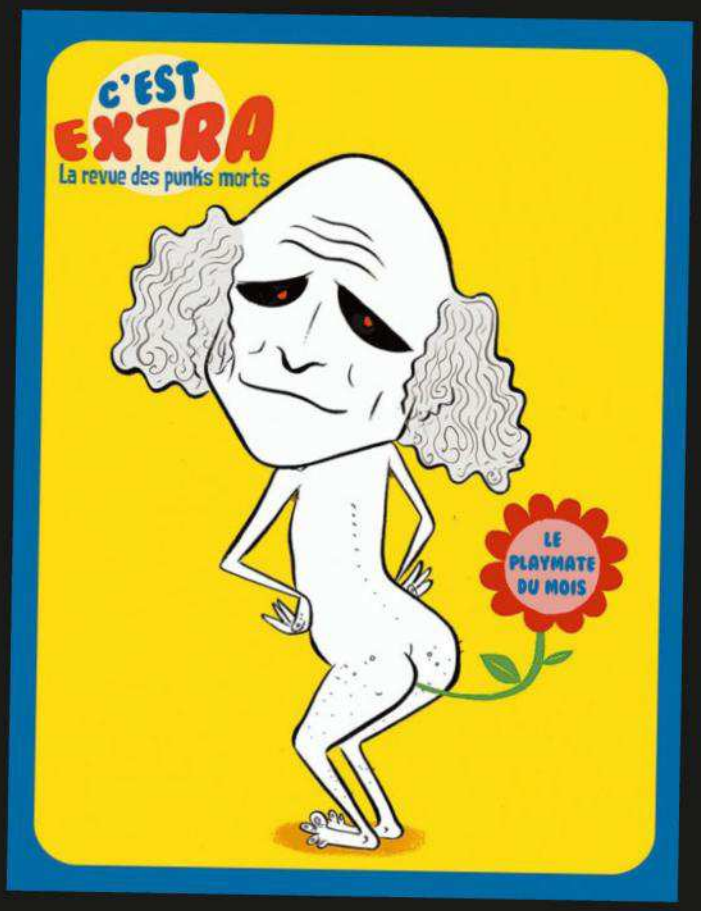
Trente sept ans après “Start Me Up”, il serait temps de sortir un tube les gars !

PATRICK MOALIC

Sans son froc !

C’est pas trop ma tasse de thé Ferré, mais bon, dans les seventies les cases n’existaient pas ni les tiroirs, alors que je traînais avec des gauchos, je suis allé voir la bête curieuse en concert, quoiqu’il était déjà sur la fin. Et verdict ! C’était bien, il y avait à l’époque même des punks qui ont insisté pour entrer sans payer parce que c’était Monsieur Ferré ! Il leur a répondu *“Messieurs, sachez que l’anarchie s’arrête aux portes de cette salle !”* Pas en reste, ils se sont mis devant la scène et ont commencé à perturber sa prestation, le vieux Ferré, excédé, a claqué rageur les touches de son piano et a gueulé dans le micro ce qu’il lui restait d’énergie *“Punk ! Tu veux voir mon cul ?”* et les crêtes se sont marrées, alors il s’est levé, a baissé son pantalon et laissé voir son vieux cul tout flétri, il a remonté son calbute et leur a dit *“ça va, ça suffit tu t’es suffisamment rincé l’œil ! Punk !... Maintenant fous moi la paix et laisse moi finir !”*

STEVE LIPIARSKI



Erreur quintessentielle

Bel hommage d’Eudeline à Mike Harrison dans le dernier numéro, mais il semble que lorsqu’il évoque, dans son article, Louis Cennamo, Keith et Jane Relf, il veut parler de Renaissance... et non de Quintessence ! De même, illustrer l’année 1969 (année psychérotique) en parlant de “Race With The Devil” et “Sympathy For The Devil” témoigne d’un léger décalage spatio-temporel. Est-ce sa manière à lui de décliner, par antiphrase, la formule de Jagger selon laquelle *“ceux qui se rappellent des sixties ne les ont pas vraiment vécues”* ?

PHIL MALDONADO

Réponse : “Beggars Banquet” est sorti le 6 décembre 1968, “Race With The Devil” le 20 du même mois, il est permis de penser que ces disques étaient encore dans l’air du temps le mois suivant. En revanche, bien vu : il y a eu confusion entre Renaissance et Quintessence. Les fautifs ont été condamnés à écouter l’intégrale de ces deux groupes.

L’importance du MLF

Alors camarade H.M., tu écris que le rock tricolore a raté Mai 68, mais le folk ? Et Maxime Le Forestier ? Alors OK, tu vas me dire qu’il y a un décalage horaire entre *“les évènements”* et *“les coups de matraques qu’il aurait pu partager avec ce frère qu’il n’a jamais eu”*, et que “Mai 68” fut chanté en... 1973, c’est vrai, mais tu aurais quand même pu le citer, comme une référence à quelques années près... *“La branche a cru dompter ses feuilles/ Mais l’arbre éclate de colère/ Ce soir que montent les clameurs... ”* (“Mai 68” — Jean-Michel Caradec).

FRED MOMMEE

Les polyphonies d’Anna Calvi

Depuis que la rubrique Télégrammes ne fait plus qu’une (France plus reste du monde), notre acuité *géo-rock* s’émousse... Et R&F s’amuse à nous tendre des petits pièges ! Exemple dans le numéro 610 : Dutronc... un groupe anglais ? Suede... ? Et Anna Calvi, peut-être qu’elle est corse !

PHILIPPE

La loi de Murphy

Exilé en Allemagne depuis une trentaine d’années mais lecteur toujours fidèle de Rock&Folk (j’habite non loin de la frontière), je prends la plume aujourd’hui pour vous parler d’un concert qui ne révolutionnera sans doute pas la planète rock mais qui entretiendra le feu sacré de quelques passionnés comme moi.
Le 14 avril dernier, je me rends à Neustadt, paisible localité sise sur la route des vins, à la lisière de la forêt palatine pour assister à un concert dans une petite salle nommée The Suite et dont la capacité ne doit pas dépasser trois cents personnes. Le maître de cérémonie s’appelle Elliott Murphy.
Ne me demandez pas ni pourquoi, ni comment le plus français des rockers américains est venu se poser là, dans cet endroit retiré du monde. Il joue ce soir avec son groupe dont font partie le talentueux guitariste Olivier Durand (from Le Havre) et le discret mais très efficace Gaspard, fils du chanteur.
Non, je n’ai pas vu ce soir le futur du rock’n’roll mais peut-être bien l’une de ces dernières étoiles, brillant encore de mille feux. Respectueux et de ses musiciens à qui il laisse volontiers de l’espace pour s’exprimer, Elliott a livré un set racé et élégant alternant rocks enlevés et ballades poignantes, interprétant ses compositions avec un cœur battant et une âme à fleur de peau. De “Drive All Night” à “Change Will Come”, en passant par “Never Know What You’re In For” et “Diamonds By The Yard” sans oublier quelques chansons plus récentes comme “Chelsea Boots”, “Hey Little Sister” ou “Let Me In”, le chanteur new-yorkais a mouillé la chemise pendant deux heures trente comme s’il jouait dans la capitale ou dans une grande salle au côté de son ami Bruce Springsteen. Souvent tutoyant les étoiles au cours d’interprétations magistrales de classiques comme “Rock Ballad” ou “On Elvis Presley’s Birthday” avec un harmonica déchirant et des solos de guitare ciselés signés Olivier : *too much class for the...* ! Le concert à peine terminé, l’artiste revient au charbon à l’accueil, pour une séance de dédicace où il échange très chaleureusement avec des spectateurs sous le charme. Je ne sais pas si vous déciderez de publier cette missive ; peu importe, il me paraissait important de faire savoir à vos lecteurs qu’en 2018, il existait encore des rockers talentueux et honnêtes qui font le job avec respect et humilité. J’ai payé ma place vingt euros et je donnerais volontiers deux ou trois fois plus pour revivre un concert d’une telle intensité.

CHRISTIAN DUHOMEZ

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK EN SEINE

24.25.26 AOÛT 2018

VEN. 24 AOÛT

PNL • DIE ANTWOORD
MIKE SHINODA

SAM. 25 AOÛT

THIRTY SECONDS TO MARS
LIAM GALLAGHER
CHARLOTTE GAINSBOURG

DIM. 26 AOÛT

JUSTICE • MACKLEMORE
POST MALONE

ET AUSSI

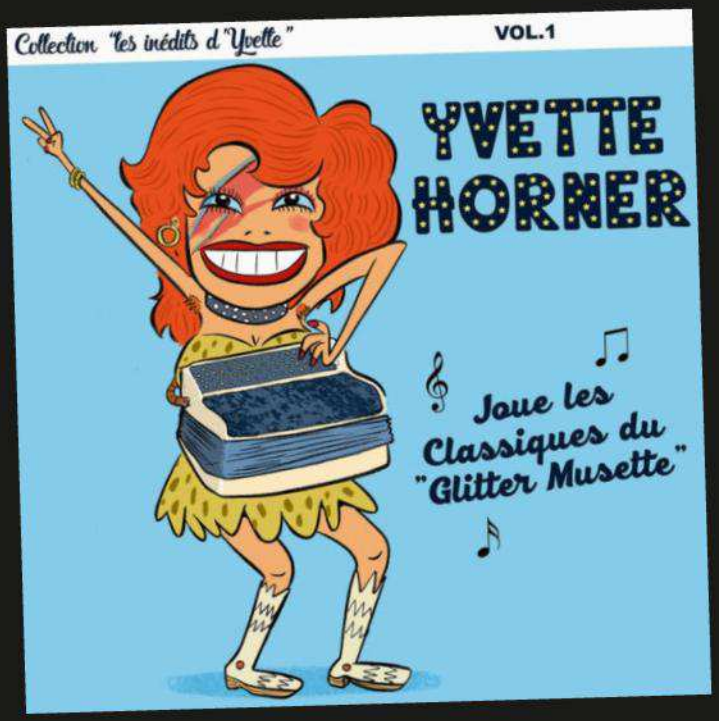
BLACK STAR (YASIIN BEY & TALIB KWELI) Live Band
CARPENTER BRUT • PARCELS • BONOBO
GLASS ANIMALS • CIGARETTES AFTER SEX
PLK • THE BLACK ANGELS • ANNA CALVI
BICEP Live • **NICK MURPHY** FKA CHET FAKER • **Y.O.T.A**
KING GIZZARD & THE LIZARD WIZARD • **THE LIMIÑANAS**
FAT WHITE FAMILY • WOLF ALICE • YELLE CLUB PARTY
IDLES • GEORGE FITZGERALD Live • **EZRA FURMAN**
MASHROU'LEILA • SOPHIE • DIRTY PROJECTORS
FIRST AID KIT • OCTAVIAN • STEFFLON DON
JESSICA93 • YELLOW DAYS • TAMINO • MNNQNS
HALO MAUD • MALIK DJOUDI • INSECURE MEN
THE PSYCHOTIC MONKS • TERRENOIRE
LORD ESPERANZA • NONAME...

LOCATION SUR ROCKENSEINE.COM,
FNAC.COM,DIGITICK.COM
ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

îledeFrance

RATP · Kronenbourg SAS · Crédit Mutuel · 20 minutes
4 · france•tv culturebox · Coca-Cola · SAINT-CLOUD · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · ANOUS PARIS · France Inter

Courrier des lecteurs



Elimination de l'italique

Bonjour, je vous serais reconnaissant de cesser de publier les *indigentes* logorrhées de la dénommée Eléonore qui a *l'habitude* insupportablement *ridicule* de mettre *systématiquement* certains *mots* en *italique* pour laisser *entendre* qu'elle emploie le *terme* dans quelque *acception* profondément *ésotérique* qu'elle serait la seule à *connaître*, et pour nous montrer à peu de frais que quand même, *ça va loin* ce qu'elle raconte, alors que ce *procédé* pitoyable n'a pas d'autre *motif* que de *camoufler* les sempiternels *poncifs* jonchant tristement ses *propos*. Ou alors de la gratifier d'une cinglante remarque à cet égard la prochaine fois qu'elle nous inflige sa prose émétique. Que vous vous y laissiez prendre une fois, passe encore, mais là ça commence à devenir lassant. Il y a si peu de lecteurs qui ont des trucs à dire ? Ou bien il faut se mettre à écrire en capitales, ou peut-être en couleurs pour être publié ? Sinon, bravo pour la rubrique "Réhab'". Sabatier a des goûts singuliers mais tout à fait remarquables. Continuez comme ça. Bien cordialement.

JULIEN

La reine de l'accordéon

Bonjour et merci, juste une petite anecdote qui m'est revenue à la lecture de l'interview d'Agnès B. La couleur de cheveux de Bowie période Ziggy est en fait inspirée par ma mère Yvette, qui est rousse... Emouvant, non ?

DIDIER C. (DUPOULET)

Réponse : Jean-Jacques Burnel, un jour qu'il était assis à côté de Régine sur un plateau de télévision, s'était exclamé : *"Oh, Ziggy Stardust !"*

Objectivement subjectif

Cher Nicolas, cher Benoît, n'y allons pas par quatre chemins : je vous aime beaucoup. C'est sincère : vos plumes, votre incroyable érudition et votre sens de l'humour, agrémenté d'un zeste de mauvaise foi qui a évidemment toute sa place ici, me convainquent *presque* chaque mois d'aller chez mon marchand de journaux pour m'enquérir de cette vieille breloque de Rock&Folk, aujourd'hui totalement dépassé par son époque. C'est alors un rituel : pour vous lire au plus vite, je commence par éplucher ce magazine à l'envers, et l'excitation s'installe lorsque j'arrive aux pages "Rééditions", "Réhab'" et autres portraits au long cours que l'on nous annonce en couv' (Talking Heads !, Nico !)... Bravo. Alors voilà : j'ai un petit problème qui commence à s'installer avec vous... oh, trois fois rien ! Mais puisque j'ai une grande estime à votre encontre et que je vous lis depuis une éternité, je tenais à vous signaler une petite bricole à chacun. Nicolas : il me semble que vous êtes totalement allergique à une forme de pop *"indé"* et maniérée telle qu'on la pratiquait dans ses heures les plus fastes. Bon, je sais que vous aimez tout un tas de choses (le rock dans ce qu'il a de plus viscéral, les musiques jamaïcaines et noires américaines millésimées, etc.) et ceci est fort louable. Seulement : comment pouvez-vous dans une même rubrique, en quelques lignes à peine, dézinguer à la fois toute l'œuvre de Tim Buckley, des Smiths (*"On n'entend pas le guitariste"* – sic) et en rajouter une couche en atomisant le chef-d'œuvre incontesté de REM ("Automatic For The People"), euh ? Dans le dernier numéro, vous avez également cru bon de pulvériser les trois premiers Pet Shop Boys (les meilleurs...) en ayant de surcroît encensé dans le même temps un album de... Fatboy Slim ? Qui ça ? Pas encore à la retraite avec ses vieux machins, lui ? Une suggestion (évitez à l'avenir de parler de musiques électroniques — puisqu'il s'agit de ça) et une question au final : à force de taper sur des monuments qui le méritent, il est vrai, souvent (c'est votre marque de fabrique), n'avez vous pas le sentiment de dériver lentement vers... une sorte de pose ? Il faut que je sache ! Ça me travaille. Benoît : n'ayez pas peur, j'ai bien compris qu'avec Nicolas, vous n'aimiez pas les *"pleurnicheuses"* du rock (ces artistes historiques que restent Thom Yorke, Björk, etc.) mais ma question n'est pas là. Votre problème à vous, ce serait davantage ces horribles tops 10 (une vieille habitude...) qui ne font que surligner une appréciation défaillante (sinon trop personnelle) — et qui d'ailleurs, si vous n'aviez pas tant de talent, auraient déjà dû vous coûter une excommunication chez un confrère que vous connaissez bien (pour y travailler). Car comment expliquer sinon ce top 10 récemment consacré aux albums de Can ? Sacrilège ! "Tago Mago" serait donc un disque de seconde zone, et "Landed" (oui ! Le pire album jamais enregistré par Can...) figurerait donc sur le podium de tête en avant "Future Days" ? Eh bien en voilà une sacrée ~~blagounette~~ nouvelle ! J'ai donc réfléchi en tâchant de me mettre à votre place avec "Unlimited Edition", monstrueuse compilation d'inédits sortie en catimini l'année suivante ! Ouf, tout va mieux... Et vous ? Y a-t-il quelqu'un pour vous réanimer ? Benoît, vous m'entendez ? Dans l'attente de votre lapidaire et cinglante réponse, je vous fais plein de bisous.

DONNIE

Réponse : Si les chefs-d'œuvre sont *incontestables* et les disques *sacrés*, autant tout de suite passer à autre chose, non ?

Du rhum, une femme et de la bière

Cher Mr Ungemuth, suite à votre commentaire, dans le numéro 608 en date du mois de mai 2018, plus que déplacé, sans parler de son caractère désobligeant, concernant l'album de Nico "Chelsea Girl", dont vous avez jugé le contenu *"bancal"* et les arrangements *"indigents"*, et outre la dithyrambe convenue de "The Velvet Undergound & Nico", un des albums les plus chiants de l'histoire de la folk électrisée, je me vois dans l'obligation de vous ajouter à la liste des mecs à qui je dois casser la gueule. Puis nous boirons un verre de rhum vénézuélien accompagné d'une blonde allemande en pression bien fraîche. En attendant, envoyez-moi donc la "Colpix Singles" de Nina Simone ou encore le "In My Room" du Gun Club, tous deux chroniqués par vos soins dans le même numéro. Dans cette attente, et dans celle de vous croiser histoire de vous en mettre une, je vous la souhaite belle, longue et dure. A bientôt.

JEFF DE CLAIR

Temps de lecture

Ça sent les vacances : six heures pour lire le numéro de mai, le meilleur de tous les temps, plus trois pour le relire et deux seulement pour celui de juin. Sinon, bravo pour la chronique de Burgalat cela manquait ce regard en biais.

PASCAL LARDERET

Rictus

Au feuilletage brut du magazine, on pourrait penser que ce qui différencie le rock féminin du rock masculin, c'est le sourire sur les photos. A la lecture ? Pas mieux.

SAM

Réponse : le constat n'est pas si évident en feuilletant ledit numéro, des filles font la moue, des garçons sourient, et inversement.

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

4 JOURS DE MUSIQUE SUR LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY / BELFORT

QUEENS OF THE STONE AGE • NINE INCH NAILS • PROPHETS OF RAGE
MACKLEMORE • LIAM GALLAGHER • ORELSAN • RICK ROSS
SHAKA PONK • DAMSO • TEXAS • BIGFLO & OLI • ALICE IN CHAINS
PORTUGAL. THE MAN • BETH DITTO • RICHIE HAWTIN CLOSE • LOMEPAL
AT THE DRIVE IN • BALOJI • BCUC • CARNAGE • CAROLINE ROSE
CHRONIXX • CIGARETTES AFTER SEX • DEAD CROSS • DREAM WIFE
EDDY DE PRETTO • FAKA • FFF • FATIMA YAMAHA • GOLDLINK
HAMZA • IAMDDB • INSECURE MEN • JULIETTE ARMANET
JUNGLE • KIDDY SMILE • LEON BRIDGES • MARLON WILLIAMS
MICHELLE DAVID & THE GOSPEL SESSIONS • MOHA LA SQUALE • NAKHANE
NOTHING BUT THIEVES • OUR GIRL • PIHPOH • RICH BRIAN • RILÈS
SAMPHA • SEASICK STEVE • SKI MASK THE SLUMP GOD • SOPHIE
SUPERORGANISM • TANK & THE BANGAS • THE BLACK MADONNA
THE BLAZE • THE LIMIÑANAS • TOUTS • TRUCKKS • VIAGRA BOYS
WARMDUSCHER • WEDNESDAY CAMPANELLA • ZEAL & ARDOR...

4 SCÈNES • 61 CONCERTS • #EUROCKS2018 • EUROCKEENNES.FR

Territoire de Belfort Le Département
CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

DEEZER · L'EST RÉPUBLICAIN · C STAR C NEWS · RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTÉ · COULEUR 3 · GRAND BELFORT · sacem · payfib · Coca-Cola · Greenroom

France Inter · 20 Minutes · arte · 3 bourgogne franche-comté · TV5MONDE · rock&folk · fnac · Dr Martens · LA POSTE · TGV LIVE · SNCF · cora · LES MÉCÈNES DES EUROCKÉENNES

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

BELLE AND SEBASTIAN
Le groupe écossais convie à l'embarquement du *Boaty Weekender*, une croisière sur la mer Méditerranée, du 8 au 12 août 2019.

JOE BONAMASSA
L'infatigable guitariste récidivera avec un nouvel album studio le 21 septembre, précédé d'un live "A Salute To The British Blues Explosion" paru le 18 mai.

FESTIVAL DE CARCASSONNE
Fred Blondin, Angus & Julia Stone, Camille, Alt-J, Négresses Vertes, BB Brunes, Seun Kuti, Simple Minds, A-Ha, Robert Plant & The Sensational Space Shifters, Amadou & Mariam, Youssou N'Dour joueront au Grand Théâtre de la Cité médiévale, du 15 au 31 juillet, pour la treizième édition du festival.

DAYS OFF
Pour sa neuvième année, le festival sis à la Philharmonie de Paris accueille, du 30 juin au 8 juillet, plus d'une trentaine d'artistes : Nils Frahm, Flavien Berger, David Byrne, Etienne Daho, Keren Ann & Quatuor Debussy, Seu Jorge pour un hommage à David Bowie, MGMT, Forever Pavot, Moodoïd, Moses Sumney ou Echo Collective.

STEVE EARLE & THE DUKES
Le troubadour outlaw revient avec ses *Ducs* pour une unique date en France, le 2 juillet au Trabendo (Paris).

EUROCKEENES DE BELFORT
Queens Of The Stone Age, Nine Inch Nails, Prophets Of Rage, Liam Gallagher, Alice In Chains, Texas, Portugal The Man, Beth Ditto, At The Drive In, Dead Cross, Dream Wife, FFF, Insecure Men, Seasick Steve, Warmduscher, débarqueront sur la presqu'île du Malsaucy du 5 au 8 juillet.

EUROPAVOX
Etienne Daho, Brigitte, Feu! Chatterton, Eddy De Pretto, Cabbage, Hyphen Hyphen, Goat Girl, Lysistrata se succèderont, place du 1er Mai à Clermont-Ferrand, du 28 juin au 1er juillet.

FRANCOFOLIES
Le festival charentais accueillera du 11 au 15 juillet Arthur H, Bagarre, Bill Deraime, Blow, Catastrophe, Brigitte, Charlotte Gainsbourg, Jeanne Added, Roméo Elvis, Suprême NTM ou Chris, Stephen Stills et Véronique Sanson.

MIKE GARSON
La biographie du pianiste de David Bowie "Bowie's Piano Man : The Life Of Mike Garson" reparaîtra en juillet en Europe. Elle a été rédigée par un grand pianiste, Clifford Slapper.

DANNY GOFFEY
L'ancien batteur de Supergrass est de retour le 22 juin avec "Schtick", son second solo. Le lendemain, il organise *à la maison*, dans le Somerset, son Goffstonbury Festival à lui.

GOOD CHARLOTTE
Les jumeaux Madden annoncent "Generation RX" le 14 septembre. Ils promettent de pulvériser le Zénith de Paris le 8 février 2019.

GORILLAZ
"The Now Now" a été enregistré à Londres en février dernier par l'autre groupe de Damon Albarn. Ce sixième album sera commercialisé le 29 juin. Le groupe britannique sera le 21 juillet aux Vieilles Charrues (Carhaix), et le 22 à Lollapalooza (Paris).

GUNS N'ROSES
Les Gunners marqueront un arrêt à Bordeaux, le 26 juin (stade Matmut Atlantique).

MGMT

PHOTO DR

THE JAYHAWKS
Accompagnateur des deux derniers albums de Ray Davies, le quintette de Gary Louris reprend du service avec un dixième disque, "Back Roads And Abandoned Motels". Sortie le 13 juillet.

JOHN BUTLER TRIO
Avant d'entamer sa traversée européenne cet automne — le 6 novembre à la Laiterie (Strasbourg), le 8 au Radiant (Lyon) et le 9 à l'Olympia (Paris) — le *jam band* australien annonce le successeur de "Flesh & Blood" (2014) pour septembre prochain.

THE KOOKS
"Let's Go Sunshine" est le cinquième album des Anglais. A découvrir le 31 août.

MARK LANEGAN
Le chanteur des Screaming Trees renouvelle sa collaboration avec Duke Garwood pour livrer 12 titres *"spectraux et nerveux"*. "With Animals" sortira le 24 août.

LOLLAPALOOZA
Les 21 et 22 juillet, Depeche Mode, Gorillaz, Kasabian, Noel Gallagher's High Flying Birds, Stereophonics, Paul Kalkbrenner, Black Rebel Motorcycle Club, Inspector Cluzo, The Killers, Rag'N'Bone Man investiront l'Hippodrome de Longchamp.

COURTNEY LOVE
La chanteuse est poursuivie par l'ex-mari de sa fille Frances Bean Cobain pour *"enlèvement présumé et complot de meurtre"*. Des faits qui remonteraient à 2016 et lui sont reprochés au moment où la chanteuse cherche à récupérer la guitare Martin D-18E de 1959 de Kurt Cobain, utilisée sur le "MTV Unplugged In New York" et actuellement en possession de l'ancien gendre.

MAIN SQUARE
Pour sa quatorzième saison (6 au 8 juillet), le festival arrageois met à l'honneur Depeche Mode, Jamiroquai, IAM, Justice, Gojira, Girls In Hawaii, Pleymo, BB Brunes, The Breeders, Wolf Alice, Black Foxxes, Basemen.

“La vérité, c’est que les vegans sont des êtres supérieurs”

MORRISSEY

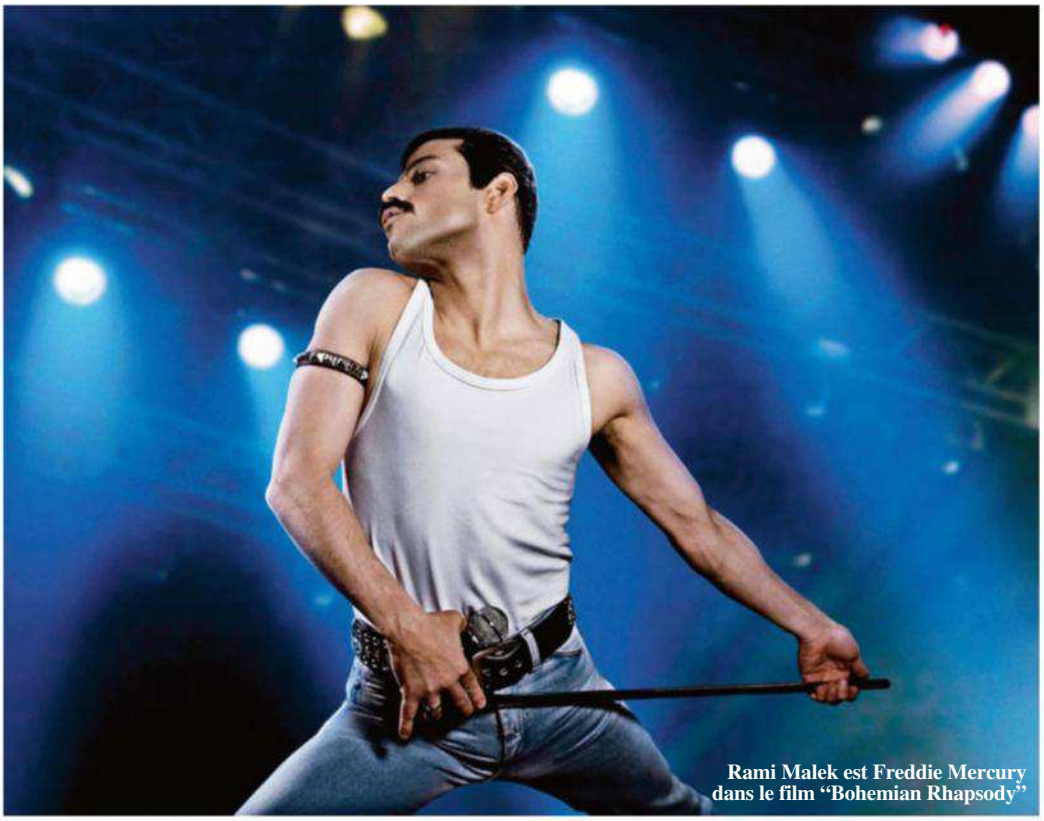


Photo DR

Rami Malek est Freddie Mercury dans le film “Bohemian Rhapsody”

MOGWAI
Les créatures écossaises ont composé la bande originale de “Kin”, film attendu en salles le 31 août.

JIMMY PAGE
A Londres, le guitariste a obtenu des autorités locales le report de la construction d’un complexe sportif et aquatique commandité par un voisin célèbre : Robbie Williams, lequel se bat depuis des années pour faire aboutir ce projet dans les beaux quartiers de Holland Park.

OMAR PERRY
Dans le sillage de son légendaire géniteur Lee *Scratch* Perry, et accompagné de son Soulnation Band, le Jamaïcain défendra son “New Dawn” le 21 juillet à l’Abracadagrasse (Lagrasse) et le 15 août Place Des Artistes (Saint-Quay-Portrieux).

IGGY POP
L’Iguane, en collaboration avec Underworld, s’est fendu d’un nouveau morceau très électronique, “Bells & Circles”.

QUEEN
Freddie Mercury sera incarné par l’acteur américain d’origine égyptienne et grecque Rami Malek dans le biopic “Bohemian Rhapsody”, en salles le 31 octobre prochain.

RESTONS SERIEUX
Du 10 au 14 juillet se tiendra, ce festival *beau & bizarre* au Supersonic (Paris), avec pour commandant de bord Bertrand Burgalat secondé de Warum Joe. Au programme : Le Réveil Des Tropiques, Palma Rosa, Guili Guili Goulag, Stratocastors...

RETRO C TROP
Roger Hodgson, Rival Sons, Nazareth, The Selecter, Trust, Sting, Steven Wilson, Buzzcocks et Ange se produiront au Château de Tilloloy le 30 juin et 1er juillet.

ROCK EN SEINE
Du 24 au 26 août, Liam Gallagher, Justice, Black Angels, Anna Calvi, King Gizzard & The Lizard Wizard, Fat White Family, Jessica93, fouleront le Domaine national de Saint-Cloud.

RVG
Le quartette australien Romy Vager Group annonce son premier opus. Le très concis, post-punk et moderne “A Quality Of Mercy” verra le jour le 6 juillet.

BOZ SCAGGS
Le singer songwriter complètera sa trilogie d’albums, après “Memphis” en 2013, “A Fool To Care” en 2015, “Out Of The Blues” arrivera le 27 juillet.

SMILE
Jean-Marie Pottier relate l’histoire de l’album maudit de Brian Wilson dans “Smile — La Symphonie Inachevée Des Beach Boys” aux éditions Le Mot Et Le Reste. En librairie le 21 juin.

THE SOFT MOON
Luis Vasquez et sa bande sont en tournée estivale française pour soutenir “Criminal”. Ils passeront le 22 juin à Amiens au Minuit Avant La Nuit, le 24 août au Freakshow (Gigors et Lozeron), et les 21 et 22 septembre au Levitation (Angers).

U2
La bande à Bono a fait un arrêt aux studios de Third Man Records, le temps d’enregistrer une version acoustique de son dernier single “Love Is Bigger Than Any Way”. La session complète a été diffusée via Facebook, et fera l’objet d’un vinyle en version limitée plus tard dans l’année.

DITA VON TEESE
La pin-up et chanteuse Heather Renée Sweet sera au Casino de Paris les 8 et 9 novembre prochains.

PAUL WELLER
En attendant, la sortie de “True Meanings” prévu courant 2018, John William Weller a mis à la disposition de ses fans un inédit, “Aspects”, le jour de ses 60 ans, le 25 mai dernier.

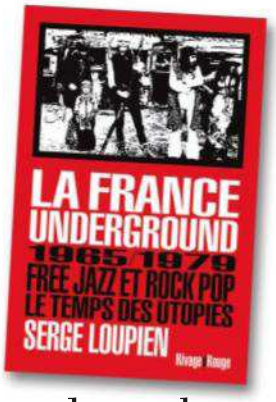
JACK WHITE
L’ex-White Stripes affiche complet les 3 et 4 juillet à l’Olympia (Paris). Séances de rattrapage le 6 au Festival Beauregard (Hérouville Saint-Clair) et le 8 aux Nuits de Fourvière (Lyon).

Condoléances

PIERRE BELLEMARE (conteur, animateur et écrivain), **GLENN BRANCA** (guitariste américain, icône du mouvement no wave), **RAMON CHAO** (journaliste et écrivain espagnol, père de Manu Chao), **EDDY *The Chief* CLEARWATER** (bluesman de Chicago), **BEN GRAVES** (batteur de Murderdolls), **ROBERT INDIANA** (artiste pop art américain), **GERARD JOUANNEST** (Monsieur Juliette Gréco et pianiste de Jacque Brel), **KEMAR** (guitariste de Parabellum 1985-1986), **JALAL MANSUR NURIDDIN** (membre fondateur des Last Poets), **JULIO RIBERA** (dessinateur), **MARC OGERET** (chanteur), **WILLIAM VANCE** (dessinateur et scénariste de BD), **TOM WOLFE** (journaliste, écrivain américain, créateur du mouvement *nouveau journalisme*).

“Ça faisait beaucoup chier mes parents”

SERGE LOUPIEN



Capable d’écrire sur le free jazz, Johnny Hallyday ou le rugby, l’ancien critique de Libération publie une somme sur le rock underground français.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Compagnon de route des grandes années Libé, autant fan de jazz velu que de country crasse, ne rechignant pas à brosser le portrait de Jean-Philippe Smet si nécessaire, Serge Loupien demeure l’une des références absolues du journalisme musical en France, éclectique et éclairé. Profitant de la sortie de son dernier ouvrage, le passionnant “La France Underground, 1965/ 1979, Free Jazz Et Rock Pop, Le Temps Des Utopies” paru chez Rivages Rouge, il reçoit dans son QG de repli banlieusard, où les vinyles sont classés par genre. Ce qui n’est, évidemment, pas pour déplaire à cette rubrique.

La déconstruction

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Serge Loupien : Il y en a deux... Des EP quatre titres. Vince Taylor Et Ses Play-Boys, “Shaking All Over” et un Elvis Presley où il y avait “Little Sister” et “His Latest Flame”, deux compositions signées Doc Pomus/ Mort Shuman, et aussi “I Gotta Know” et “Are You Lonesome Tonight ?”. C’étaient les deux faces du rock. Vince Taylor, assez sauvage, son côté cuir, chaînes, médaillon et tout le bordel... On le voyait à la télé, c’était saisissant. Ça faisait beaucoup chier mes parents, ce qui me plaisait encore plus.

R&F : Vous avez quel âge, là ?

Serge Loupien : C’est 1961, j’ai 14 ans.

R&F : Et Elvis Presley ?

Serge Loupien : On n’avait pas connu l’apparition d’Elvis aux Etats-Unis ici, par contre, il y avait des camps de soldats américains dans la région, notamment le camp des Loges qui était dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, où il y avait moyen de récupérer des disques. J’avais des potes à l’école qu’avaient des frères un peu plus âgés qui réussissaient à choper les premiers Elvis. Mais bon, mes parents aimaient bien le Presley qui chantait la “Paloma”, genre barcarolle. Même les trucs les plus merdiques, il les chantait incroyablement...

R&F : Arrive la British Invasion, alors, question rituelle : Beatles ou Stones ?

Serge Loupien : Compliqué... Je plaçais les Kinks loin devant, ça me parlait beaucoup plus... Tous les premiers 45 tours : “You Really Got Me”, “See My Friends”, j’adorais “See My Friends”, “Dead End Street”... Les Beatles, il y avait tout ce bordel hystérique autour, j’adhérais pas du tout... Et puis je n’arrivais pas à savoir qui chantait ! A l’époque, on avait du mal à distinguer leurs voix. Alors que les Kinks c’était Ray Davies, hein ? *(rires)* Et puis c’était un peu social quoi...

R&F : Mais quand les Beatles commencent à flirter avec la contre-culture, ça vous intéresse ?

Serge Loupien : “Revolver” évidemment, “She Said She Said”, ça part dans tous les sens... “Sgt Pepper” c’est une claque aussi. Mais à la même époque, moi, je découvre le premier Mothers Of Invention, “Freak Out!”...

R&F : Comment tombez-vous dessus ?

Serge Loupien : J’étais au cinéma Le Ranelagh et, à l’entracte le projectionniste a balancé ça... Je suis monté voir ce que c’était... Je me disais : *“C’est quoi ce truc là ?”* Je suis immédiatement allé l’acheter chez Radio Pygmalion à Châtelet, la boutique où l’on trouvait les disques les moins chers à l’époque. Et je me souviens que c’était la version simple de “Freak Out!”. C’est après que je me suis rendu compte que c’était un double.

Mes disques à moi

R&F : Qu'est-ce qui vous intéresse chez Zappa ?
Serge Loupien : La déconstruction. Tu ne sais jamais à quoi t'attendre. Il y a une impression de liberté que tu ne ressens pas ailleurs... Ça me faisait penser au free jazz, parce qu'entre-temps, j'avais découvert Albert Ayler à Pleyel où il y avait eu une bagarre dans la salle tellement les gens gueulaient. D'un coup, je me rendais compte qu'on pouvait créer autre chose, que la musique n'était pas finie, que ce n'était pas que des chansons avec la même structure...

R&F : Comment vous retrouvez-vous à aller voir Albert Ayler ?
Serge Loupien : Je m'intéressais déjà un peu au jazz. Quand j'allais voir des trucs à la con à l'Olympia genre Adamo ou Hugues Aufray, il y avait toujours en première partie des groupes de jazz : les Haricots Rouges, le Dutch Swing College Band, genre dixieland... Il y avait quelque chose dans cette musique. Un jour, j'achète des places pour un festival à Pleyel où il y avait Sonny Rollins notamment et plein d'autres trucs dont cet Albert Ayler que je n'allais pas voir à la base. Honnêtement, je ne savais pas si j'aimais ça, mais ça m'interpellait. J'avais aussi un côté snob, parce que ça ne plaisait pas à tout le monde...

R&F : Vous écrivez déjà sur la musique ?
Serge Loupien : Pas du tout, j'étais employé de banque ! J'avais fait l'Ecole normale mais je m'étais fait virer donc après, à l'époque, fallait rembourser ! Mais un jour, vers 1974, je suis allé à un festival de free jazz en Suisse, perché dans la montagne. Je n'avais pas de pognon. Ma compagne de l'époque me dit de demander aux revues de jazz, de voir si ils veulent pas que je fasse un compte-rendu. Jazz Hot accepte. Après, j'ai frappé à la porte de Jazz Magazine où je suis pris.

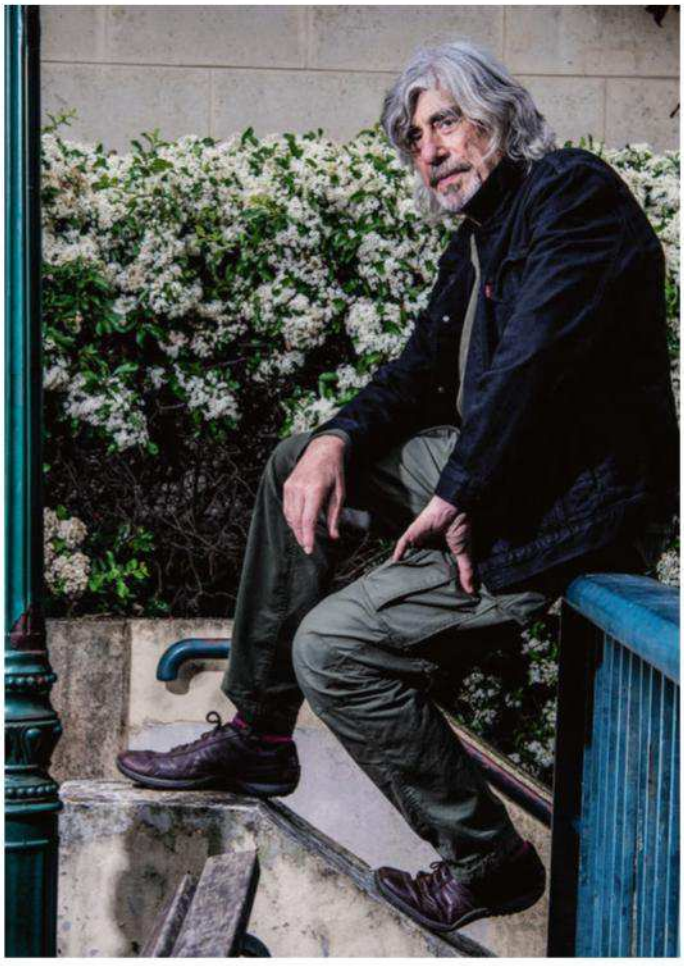
R&F : Quand rentrez-vous à Libération ?
Serge Loupien : A peu près à la même période... Entre-temps j'étais allé à la fac de Vincennes, j'avais arrêté les boulots à la con. J'y ai fait de la musicologie ce qui m'a permis de me retrouver maître-assistant en musique dans des collèges difficiles. C'est Philippe Conrath qui bossait à Libé, au jazz, qui m'a contacté. Je suis rentré comme pigiste, puis on m'a engagé. A cette époque, à Libé, celui des débuts, rue de Lorraine, tout le monde gagnait pareil du balayeur à Serge July : c'était 2000 balles pour tout le monde.

R&F : Souvenir d'un des premiers disques chroniqués ?
Serge Loupien : Un Adriano Celentano au nom imprononçable... *(il cherche dans ses vinyles)* Voilà ! "Prisencolinensinainciusol" ! J'adorais ça. Mais j'étais plutôt jazz.

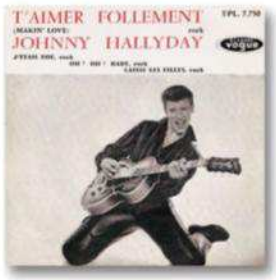
R&F : Vous êtes aussi fan de country, quel est le rapport au juste ?
Serge Loupien : Chet Baker adorait la country... Charlie Haden a commencé à jouer dans un groupe de country. Mais bon, la country c'est très divers. Il peut y avoir le côté *gros con*, Nashville... Mais tous les mecs du Texas, par exemple, c'est plus intéressant. J'ai vraiment accroché avec Kris Kristofferson, un songwriter extraordinaire, supérieur à Bob Dylan selon moi. "Sunday Morning Coming Down", "Help Me Make It Through The Night"... La précision des textes... Lui, c'est un vrai littéraire, il a fait Oxford... Et puis je l'ai rencontré à plusieurs reprises, c'est un mec super. Manquerait plus que ça...

R&F : Au début des années 80, vous suivez Johnny Hallyday en tournée et vous en tirez un livre fantastique, "La Dernière Idole"... Comment ça s'est passé ?
Serge Loupien : Par l'intermédiaire de Gilles Paquet qui était son attaché de presse de l'époque. Au début, il nous avait proposé à Bayon et à moi une interview d'Eddy Mitchell, ce qui était encore acceptable pour le Libé de l'époque. Ça s'était bien passé, alors il nous a proposé Hallyday, ce qui était beaucoup moins Libé. Mais ça s'est super bien passé aussi. Moi j'ai accroché avec lui parce qu'on a parlé de Daniel Cauchy *(un comédien des années 60)*... Bon, parfois tu ne sais pas pourquoi ça accroche avec des gens, là c'était ça ! *(rires)* Il préparait à l'époque son spectacle "Mad Max", qui n'était pas le meilleur il faut bien le dire ! Alors j'ai fait *fly on the wall* pendant la tournée. J'avais accès à tout. Je suis même allé à Nashville avec lui quand il enregistrait son album revival... On a passé énormément de temps ensemble. Il m'a raconté plein de trucs. Après, son entourage est repassé derrière, il y a eu des grincements... Lui il s'en foutait.

"Je plaçais les Kinks loin devant, ça me parlait beaucoup plus"



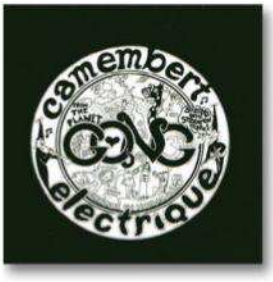
R&F : Mais vous aimiez sa musique ?
Serge Loupien : Non, mais "Les Rocks Les Plus Terribles" dépotait sérieux avec Joey & The Showmen, un groupe fantastique. Et Johnny n'y vocifère pas encore...



R&F : D'ailleurs, dans votre dernier ouvrage vous estimez que "T'Aimer Follement" est le premier disque de rock français…
Serge Loupien : Oui, Boris Vian et Salvador c'est parodique. Il y a Danyel Gérard, Gabriel Dalar aussi mais bon, Johnny c'est le premier qui a l'étiquette. "T'Aimer Follement", ça correspond à sa première apparition à la télé : c'est la claque. T'aimes ou t'aimes pas. Le mec, il a à peine 16 ans... Mais tu te dis : il y a peut-être moyen de faire autre chose que Tino Rossi"...

R&F : On voit aussi dans votre livre l'importance des jazzmen dans l'éclosion du rock en France, avec l'exemple du "Twist A Saint-Tropez" des Chats Sauvages…
Serge Loupien : Là, c'est carrément Martial Solal et Guy Laffite qui ont composé la chanson... Martial Solal, quoi ! *(rires)* C'est-à-dire que les groupes de guitare ne savaient pas jouer. Ça allait sur scène parce que tout le monde criait, mais en studio...
R&F : La génération suivante, dont vous parlez dans "La France Underground", va essayer d'être plus autonome par rapport aux Anglo-Saxons, en n'essayant de ne pas les singer. On pense à Magma notamment.

Serge Loupien : Oui, Magma qui a obtenu un succès international, notamment aux Etats-Unis et au Japon. En revanche, en France ça a posé problème... Il y avait une résonance particulière, le langage kobaïen et cette façon de s'exprimer...
R&F : On les soupçonnait de crypto-fascisme, vous voulez dire…
Serge Loupien : C'était excessif. Quoique Christian Vander ne soit pas un gauchiste... Mais le premier album de Magma est important.
R&F : Dans cette mouvance underground, il y a aussi toute cette mode des *communautés* de l'époque, dont l'équivalent musical serait Gong, non ?
Serge Loupien : Oui, des super musiciens. Daevid Allen avait crée Soft Machine quand même... C'est devenu un groupe très populaire en France, comme Magma d'ailleurs, parce qu'ils ont bénéficié du circuit des MJC qui se mettait en place à une époque où il n'y avait pas vraiment de salles dans ce pays. Les groupes yéyé ils jouaient dans les salles paroissiales. Là, il y a un véritable circuit parallèle qui permet aux groupes de vivre.



R&F : Un album de Gong à retenir ?
Serge Loupien : "Camembert Electrique", c'est de là que tout part.
R&F : Vous évoquez l'importance de Richard Pinhas aussi…
Serge Loupien : Au niveau de la musique électronique, c'est un pionnier... Et puis c'est un vrai gauchiste, pour le coup... Il y a ce morceau avec Gilles Deleuze qui récite du Nietzsche, "Le Voyageur". Là, t'as vraiment l'arrivée de la littérature dans le rock français et puis le disque est distribué gratuitement. Tu ne peux pas aller plus loin dans la remise en cause du système.

"Est-ce que Sid Vicious était en état de se rendre compte qu'il y avait un système à détruire ?"

R&F : Vous vous arrêtez en 1981, au moment où la gauche arrive au pouvoir et où toute cette scène s'évapore…
Serge Loupien : Paradoxalement, tout devient très classifié, faut pas que ça dépasse... La politique des Zéniths aussi ne va pas aider. Mais est-ce que c'étaient vraiment des gens de gauche qui étaient au pouvoir ? Vaste problème.
R&F : Pourquoi choisissez-vous de ne pas intégrer les punks bleu-blanc-rouge dans votre recherche ?
Serge Loupien : Il faut faire une distinction entre les punks et le mouvement underground. Chez les punks, il y a, dès le début, une arrière-pensée commerciale qui vient de Malcolm McLaren. Ce n'est pas la même démarche. Est-ce que Sid Vicious était en état de se rendre compte qu'il y avait un système à détruire ? Les punks utilisent le système, les autres veulent détruire le système. Je ne dis pas que les punks c'est négatif, hein ? C'est bien de dégueuler sur la reine d'Angleterre, mais bon...

En plein désarroi

R&F : L'album de l'île déserte ?
Serge Loupien : J'apporterais des disques plutôt mélancoliques. Quand t'es sur une île déserte, en principe, c'est que t'es en plein désarroi non ?... Alors, Robert Wyatt, "Rock Bottom" ou "Ruth Is Stranger Than Richard"... C'est bien déprimant quand même. Autrement... Le disque de Jacques Berrocal avec Vince Taylor, "Parallèles" *(rires)*. Là, c'est un grand moment. Tu as toute une face dédiée à un compositeur bruitiste, Luigi Russolo, et sur l'autre face, tu as Taylor qui parle sur ce morceau "Rock'n'Roll Station" avec un mec qui fait tourner une roue de bicyclette derrière... Sinon, Alan Vega "Jukebox Baby". John Cale et Terry Riley, "Church Owf Anthrax"... Et le premier Kris Kristofferson... Et un Bach, les suites pour Violoncelle par Pablo Casals. Et...
R&F : Et un disque qui vous rend heureux alors ?
Serge Loupien : Un Rob Zombie... Comme ça je n'aurai pas à baisser le volume. Mais j'espère ne jamais finir sur une île déserte. ★

Livre "La France Underground, 1965/ 1979, Free Jazz Et Rock Pop, Le Temps Des Utopies" (Rivages Rouge)

"J'adorerais être un chihuahua"

GARBAGE

En 1998, le groupe de **Shirley Manson** triomphait avec son deuxième album. L'Ecossaise évoque ici ce rock technoïde devenu vintage.

IL Y A 20 ANS, "Version 2.0" annonçait le retour d'un groupe qui avait affolé les esprits et la critique dès ses débuts. Non content d'avoir enchaîné les hits avec sa formule chanteuse-parolière belle à forte tête/ trois producteurs/ son entre électro et rock, Garbage brouillait encore les pistes, un pied dans le futur, l'autre dans le passé.

Tempes rasées et queue de cheval rouge

On débuterait bien l'interview, mais l'attachée de presse a dit à Shirley Manson qu'on avait un chien. Et la chanteuse de Garbage, tempes rasées et queue de cheval rouge, gilet en moumoute et robe noire, regarde ses photos sur notre téléphone. *"J'adorerais être un chihuahua,* dit-elle avec un de ces éclats de rire franc qui ponctuent la conversation. *Ma chienne est un croisé chihuahua et Jack Russell, elle vit comme une reine."* En attendant une reprise d' "I Wanna Be Your Dog", on aborde le sujet qui nous amène à Londres : ce processus de rééditions débuté en 2015. *"C'est une idée de notre manager. Ça peut avoir l'air arrogant, mais il estimait qu'on devait ressortir ce disque pour montrer ce qu'on avait fait. Ça a été si bien en tournée qu'on en a fait autant pour 'Version 2.0'. Ces disques nous ont donné la liberté d'enregistrer aujourd'hui."* Ses souvenirs de la création de "Version 2.0" sont glaçants. *"On a passé l'hiver à Madison à travailler. Les lacs étaient gelés, on avait de la glace dans les narines en rentrant du studio le soir. Et je me souviens de notre assurance. On sortait d'un premier album au succès énorme. J'avais 30 ans et les mecs du groupe la quarantaine. Avoir cette chance aussi tard dans une carrière, c'est extraordinaire."* On évoque la presse de 1998, ses titres sur *la belle et les geeks*, la poupée manipulée par les vieux briscards. *"C'est fou comme on a pu me considérer comme un objet. Je voulais qu'on me voie comme une artiste. J'ai écrit autant de choses sur les disques que le groupe, j'avais autant d'idées de production qu'eux... Les mentalités changent lentement. Quand Debbie Harry est arrivée, elle a été une pionnière pour nous toutes. C'est l'archétype de la chanteuse pop moderne qui a pulvérisé tous les murs. J'ai une énorme gratitude envers elle. Il n'y aurait pas de Madonna sans elle. Et sans Madonna pas de Beyoncé. Et sans Beyoncé, où serions-nous ?"* conclut-elle en éclatant de rire.

En 2017, les Américains ont pu voir les deux pétroleuses partager une scène quand Blondie et Garbage ont tourné ensemble. Shirley précise que sa première rencontre avec Debbie Harry remonte à 1984, à Liverpool quand elle jouait avec Goodbye Mr Mackenzie. *"Son manager m'a dit :* 'Je te trouve incroyable, si un jour tu sors un disque, fais-moi signe.' *Il a cru en moi avant tout le monde, il a changé ma vie. En raison de ce lien, Debbie et moi étions souvent sur les mêmes labels, aux mêmes fêtes. Elle est venue me voir en première partie des Ramones à New York, elle était dans la fosse. La tournée a été fantastique pour un million de raisons, surtout, parce qu'en tant que femme de 51 ans dans la musique, je suis souvent la plus vieille dans la pièce. Et soudain, je me retrouvais en tournée avec une femme de 71 ans ! C'était très rare d'avoir des représentations de femmes plus âgées dans les médias. Elle montait sur scène tous les soirs avec énergie, sex-appeal, esprit punk, elle reste d'une beauté incroyable. Mon groupe perdait les pédales quand elle leur parlait. Personne n'est aussi cool qu'elle."*

L'affaire du sextette

Avant Garbage, il y eut donc, pour Shirley Manson, ce drôle de groupe écossais où elle assurait chœurs et claviers. Actif entre 1984 et 1996, le temps de sortir quatre albums, Goodbye Mr Mackenzie oscillait, comme des B-52's moins convaincants, entre crédibilité rock et pop FM. Un mélange de guitares twang chic et de refrains vilains. Outre Manson, Big Joe Duncan (guitariste de The Exploited) faisait également partie du sextette.

Le plafond de verre

Dans le genre modèle cool, la fille qui débutait "Version 2.0" en annonçant qu'elle était un loup déguisée en mouton n'était pas mal non plus. *"C'était une façon de dire, ne me prenez pas pour une fillette parce que je porte une jolie robe, vous ne savez pas qui je suis."* Malgré tout, les années 90 ont été un âge d'or où il faisait bon être une grande gueule plutôt qu'une poupée. *"J'ai aimé cette période, mais tout n'était pas idéal. La musique de l'époque me manque. Il y avait une telle liberté pour les femmes. A un certain moment, ma génération s'est dit qu'elle cassait le plafond de verre. Ce n'était pas vrai hélas."* Avant de prendre congé, on lui demande ce qu'elle aurait fait si elle n'avait pas connu le succès avec Garbage. *"J'ai longtemps voulu être actrice, mais je n'ai pas pu entrer dans un cours d'art dramatique. J'ai travaillé 5 ans dans une boutique de vêtements avant de réussir à m'échapper dans un groupe. J'ai foutu en l'air ma scolarité. Vraiment. Aujourd'hui encore, mon père me dit :* 'tu aurais dû aller à la fac.' *Je lui réponds :* 'Papa, je suis une rock star, j'ai du succès...' " ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Album *"Version 2.0 — Deluxe Edition" (PIAS)*

Photo DR

"Comme quand j'avais quinze ans"

JOHNNY MARR

Homme de plusieurs groupes, le guitariste mancunien assume désormais sa vie d'artiste solo. Au point même d'évoquer les Smiths avec une décontraction certaine.

Johnny Marr est un mec assurément cool. Après avoir hésité à intégrer l'équipe des jeunes de Manchester City, l'ex-guitariste des Smiths, de The The ou des Pretenders, s'est tout simplement contenté d'inventer un son, reconnaissable entre mille. Et c'est considérable. Aujourd'hui sort son troisième album solo, "Call The Comet". On le retrouve à Paris, dans les jardins des bureaux de sa maison de disque et, alors qu'on sort l'enregistreur, la discussion s'est déjà engagée sur le vacarme londonien et le calme de Paris qui fascine notre lad mancunien. Chaque visite de la capitale lui rappelle les premiers concerts avec les Smiths, au milieu des années 80, sur lesquelles, à bâtons rompus, se poursuit la discussion…

A la limite du burn-out

ROCK&FOLK : Quand vous vous souvenez des années 80, qu'est-ce qui revient en particulier ?

Johnny Marr : Elles comptent énormément pour moi. Une grande partie des années 80 est occupée par un groupe, le Gun Club, et leur chanteur, Jeffrey Lee Pierce. L'autre partie l'est par un album sorti en 1985, "VU" du Velvet Underground. C'était dingue, j'étais déjà un fan du Velvet et soudain sort ce magnifique album, c'est un nouveau choc ! *"I Can't Stand It Anymore"* ! J'écoutais énormément de rockabilly primitif à cette époque, surtout entre "Meat Is Murder" et "The Queen Is Dead" (*sortis en 1985 et 1986*). Ma vie, finalement, se découpe en différentes expériences musicales qui ont, à chaque fois, nourri mon travail. Même quand je remonte plus en arrière, dans les années soixante-dix, il y a toujours une bande-son : T Rex, Thin Lizzy, Rory Gallagher, puis les Jam ou les Only Ones.

R&F : Quelle a été la gestation de ce nouvel album ?

Johnny Marr : Faire cet album m'a pris neuf mois, mais ça a été difficile à accoucher. Comme faire un gosse ! On finissait la tournée du précédent album, "Playland", lorsque, en 2015, mon manager est décédé. Aussitôt après, je m'étais promis de me remettre à l'écriture de mon livre, que j'ai fini en 2016. Après neuf mois, encore, on est retourné en studio, dans cette vieille usine. Mais tout ce que j'avais vécu, écrit, fouillé de mes souvenirs, l'époque des Smiths et la suite, jusqu'à la promo du livre aux Etats-Unis et en Angleterre, tout ça m'avait ravi et épuisé à la fois, à la limite du burn-out. Il fallait que je me remette à faire un album comme quand j'avais quinze ans, à l'instinct, c'est-à-dire de la manière la plus spontanée, en me foutant du label et de qui est Johnny Marr ! Ce qui s'entend par exemple dans un titre comme "Walk Into The Sea", où il est question d'une renaissance, avec l'espoir que quelque chose de nouveau arrive. Faire cet album, après-coup, a eu un effet cathartique. J'ai repris confiance en moi et en mon public, je ne sens plus l'éternelle comparaison avec les Smiths. J'ai retrouvé le courage de faire ma musique. Je l'assume.

La mère Marr

"Mes parents étaient de vrais mordus de musique, surtout ma mère, qui avait la manie d'écouter cent fois le même disque! Je me rappelle d'une scène en particulier où elle remettait sans cesse le même disque des Everly Brothers... Il y avait toujours du monde à la maison, qui buvait, riait, dansait, fumait et moi, j'étais au milieu de tout ce monde qui finissait complètement raide ! C'était très joyeux. Alors je me mis rapidement à acheter mes propres vinyles en même temps que ma mère achetait les siens : Mott The Hoople, David Bowie, Sparks, Sweet... Surtout T Rex ; je vénérais Marc Bolan. Donc, aussi loin que je remonte, j'ai grandi avec cette omniprésence de la musique et de cette passion pour la guitare, mon jouet favori !"

R&F : Vous semblez avoir longtemps hésité entre *être* dans un groupe et *avoir* votre groupe.

Johnny Marr : Oui. Mon rôle a souvent été d'assurer les arrières du chanteur du groupe auquel j'appartenais, avec les Smiths, les Pretenders ou The The. Le raisonnement était toujours : si je vais là, peut-être deviendrai-je un meilleur musicien ? C'est comme ça que j'ai fait 500 kilomètres pour rejoindre les Modest Mouse. Pareil pour les Cribs. Tout le monde me disait : "*Mais qu'est-ce que tu fous avec ce groupe ?*" Je n'en ai rien à foutre, je veux juste être dans un groupe ! Maintenant, je veux simplement être dans un groupe à guitares, chanter, faire des concerts. Je n'ai pas d'ego par rapport à ça. Et si je faisais tout ça pour être célèbre, faire un maximum de fric, et bien je n'aurais jamais quitté les Smiths. Jusqu'à ce moment où j'ai monté mon propre groupe, je ne savais vraiment pas ce que j'allais devenir, mais je savais que j'y arriverais, que je ne resterais pas toujours le guitariste d'un autre groupe, que j'écrirais mes propres chansons et les chanterais dans mon propre groupe.

Questionnement sur l'humanité

R&F : *Call the comet*, qu'est-ce que cela signifie ?

Johnny Marr : Le point de départ de cet album, c'est un questionnement sur l'humanité. La religion ne marche pas ; la politique ne marche pas — on ne parvient pas à s'entendre ! Et le capitalisme ne marche pas. Depuis des millénaires, l'humanité implore quelque chose au-dessus, quelque chose de puissant, même lorsque des hommes tuent d'autres hommes, c'est au nom de cette puissance. Alors, je pense qu'il nous faudrait invoquer autre chose ! Une intelligence, pas un Dieu qui nous juge, mais une puissance qui nous sauve. Et c'est ce qui m'est venu comme titre d'album. ★

ALEXANDRE BRETON

Album *"Call The Comet" (Warner)*

Photo DR

“Une bulle assez douce”

MELODY’S ECHO CHAMBER

La Française **Melody Prochet**, après quelques atermoiements, sort enfin son nouvel album. Elle raconte ce long cheminement.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

AINSI VA LE SHOW BUSINESS DEPUIS L’ANTIQUITE. Certains — Richard Wagner, Kanye West ou Madonna — ont un ego et une assurance en titane, qui leur permet de faire carrière sans laisser paraître la moindre faille. D’autres — Brian Wilson, Marilyn Monroe, ou Francis Bacon — sont au contraire sujets à une certaine fragilité. Melody Prochet, appartiendrait plutôt à la seconde catégorie, celle des papillons que la fameuse roue risque à tout moment de briser.
En 2012, la Française sortait sous l’*alias* Melody’s Echo Chamber, un album à la beauté stupéfiante, une folie psychédélique, pop, rêveuse qu’on pensait impossible au pays de Bérurier Noir et Pleymo. Les esthètes étaient fiers de leur compatriote qui, d’ailleurs, fut immédiatement adorée au-delà des frontières par d’autres amateurs de belles choses, Paul Weller en tête. Dans les mois qui suivirent la parution du disque, on apprit que Melody avait cessé sa collaboration avec son partenaire d’alors, le talentueux Kevin Parker de Tame Impala, qui avait, il est vrai, remarquablement réalisé le disque. C’est à ce moment-là que les choses ont commencé à devenir compliquées. Beaucoup de questionnements, on suppose, pour la chanteuse, qui posta néanmoins un nouveau morceau par-ci, une vidéo d’enregistrement par-là, mais dont l’album ne sortait toujours pas. Du côté des observateurs, sur internet, lourdeur et misogynie étaient de mise. Forcément, la jeune Provençale, ne serait pas capable d’enregistrer un album aussi bon sans son génie australien, oubliant au passage qu’elle a toujours tout composé, fait le conservatoire et sorti avant cela, en 2010, sous le nom de My Bee’s Garden, un album où figuraient déjà quelques chansons remarquables. En juin 2017, on apprenait que la musicienne avait subi un “*accident sérieux*”, nécessitant une longue hospitalisation et l’annulation des concerts qui étaient prévus pour défendre un album tout juste terminé. Un an plus tard, celui-ci sort enfin. “Bon Voyage” mélange beauté harmonique totale et frottements expérimentaux, instruments acoustiques et travail électronique. Il prouve, surtout, que Melody’s Echo Chamber a eu raison de s’obstiner. Jointe par téléphone aux pays des santons, la trentenaire donne quelques nouvelles : “*Le pire est passé*, rassure-t-elle. *Reparler de toutes ces choses me tend un peu, ce n’est pas très confortable.*”

ROCK&FOLK : L’album a mis presque six ans à se faire. Comment vous sentez-vous ?
Melody Prochet : Assez sereine, heureuse. Je pensais sincèrement que je n’arriverais pas à le terminer, que ça ne sortirait pas. C’était un processus un peu infini. Beaucoup de choses se sont passées dans ma vie personnelle et tout a été un peu compliqué. C’est fantastique qu’il sorte. Je me sens très bien, c’est assez divin que tout soit rentré dans l’ordre. Je me sens dans une bulle assez douce, et c’est pour ça que j’essaie de m’isoler un petit peu, de ne pas trop parler, de prendre de la distance. Le plus important a été fait.

R&F : Ces morceaux ?
Melody Prochet : Tout a été fait entre 2016 et 2017, sur un an et demi. Sauf “Shirim”, qui est plus ancien et qui est quasiment un bonus track pour moi, un pont entre mon passé et ce disque-là.

R&F : Le titre ?
Melody Prochet : Il vient d’un disque traditionnel de jazz suédois, signé Jan Johansson, qui s’appelle “Lycklig Resa”, ce qui veut dire *bon voyage*. Un album fantastique, qui m’a beaucoup inspirée et que tous les musiciens suédois connaissent, aiment et qui a bercé mes sessions là-bas. La pochette est sublime, c’est une petite valise avec du point de croix et une locomotive ancienne.

R&F : Oui, car ce sont les membres de Dungen, des Suédois, qui jouent sur le disque.
Melody Prochet : Pas seulement, j’ai fait beaucoup de choses. Reine *(Fiske)* de Dungen est là. Fredrik Swahn de The Amazing, qui est un groupe parallèle de Dungen, également. On a eu la chance d’avoir Johan *(Holmegaard)* et Gustav *(Estjes)* à la batterie, qui sont venus deux ou trois fois en un an et demi. Ce sont de petites apparitions. Mais oui, ce sont des virtuoses, absolument fabuleux.

R&F : Vous tentez énormément de choses dessus, c’est très dense.
Melody Prochet : C’est assez sculptural. Tout le monde se moque de moi quand je dis ça, mais j’ai plus *sculpté* la matière que composé de la musique, en fait. Il y a eu un travail d’*editing* considérable, dans lequel je me suis plongée des nuits entières, passées à faire ces espèces de puzzles sonores.

Photo Diane Sagnier-DR

“Regarder la vie des autres me donne le cafard”

Les autres rentraient et je restais bosser. J’avais super peur, j’étais dans un studio au milieu d’une zone industrielle, avec des junkies qui se piquaient et des trains qui passaient. Mais c’était vraiment un travail hypnotique et très amusant. A la base, le disque devait faire 45 minutes et je pense que ça aurait été trop. Je l’ai pensé comme une espèce de conte moderne. Je voulais qu’il y ait plein de contrastes, qu’il soit heureux et douloureux. Interne et externe, enfantin et mature. Violent et mesuré. J’ai toujours aimé l’esthétique *belle et la bête*.

R&F : Pouvez-vous nous parler des tâtonnements survenus avant ces séances en Suède ?
Melody Prochet : Après l’album de 2012, j’avais déjà presque tout un disque avec mon ex-partenaire. J’ai passé un an et demi à essayer de le terminer, pour finalement me rendre compte que ce n’était pas possible. C’était trop douloureux, je n’allais pas pouvoir le défendre sur scène. C’était trop émotionnel, je ne le sentais plus. Ça a été du temps perdu. Par la suite, j’ai cherché d’autres gens avec lesquels j’avais envie de créer. En fait, j’étais dans une sorte de pèlerinage. J’essayais de trouver un environnement plein de douceur, de tendresse, de grâce. Malheureusement, j’étais à Paris, pas un endroit qui respire la légèreté. L’Australie avait été une bouffée de légèreté, de fraîcheur, de merveilles qui m’a inspirée tout de suite. Tandis qu’à Paris, plein de choses très lourdes, les attentats notamment, m’ont rendu assez malheureuse. Pendant un petit moment, je n’ai pas eu envie de faire de musique, je n’ai pas trouvé la grâce.

R&F : Qui est survenue avec la rencontre de ces Suédois ?
Melody Prochet : Un jour, j’ai joué à Angers, au festival Levitation, et on s’est rencontrés. Chacun connaissait la musique de l’autre. On s’est regardés, et profondément *reconnus*. Du jour au lendemain, je suis partie en Suède, juste pour me retrouver avec eux. Respirer à nouveau, partir. De là sont nées quelques sessions en studio et une envie très forte de faire de la musique ensemble. On s’est lancés. Je suis arrivée là-bas avec zéro morceau, zéro idée, c’était la page blanche. C’était à la fois très fun et laborieux. Effrayant et en même temps fabuleux. Sans savoir où on allait, on s’est fait confiance, alors qu’on ne se connaissait pas.

R&F : Vous savez jouer de plusieurs instruments, vous ne vous êtes pas dit que vous pourriez tout faire toute seule ?
Melody Prochet : J’écris tout le temps de la musique, j’enregistre tout le temps sur mon ordinateur. Je pourrais faire des chansons comme ça, les terminer, mais ça ne m’intéresse pas tellement. Ce qui m’intéresse, c’est l’échange, vivre des émotions super fortes. Créer en compagnie de gens avec lesquels il y a un lien profond, que je reconnaîs comme des âmes sœurs. C’est extrêmement rare, unique. Je n’éprouve pas autant de plaisir en faisant de la musique toute seule, il manque une magie, que je trouve dans le partage, les relations humaines.

R&F : Internet et les réseaux sociaux ont-ils joué un rôle néfaste ?
Melody Prochet : C’est le cancer, internet. Quand je lis certaines choses, c’est d’une violence terrible. J’ai une nature sensible, je doute beaucoup, je suis assez anxieuse. Et j’ai lu des choses abominables. Je me suis détachée à 80% du téléphone et d’internet. Par ailleurs, je trouve que trop d’information gâche un peu le rêve. J’aime le mystère. Regarder la vie des autres me donne le cafard. Internet, aussi, peut être un aspirateur à créativité.

Voir des elfes

R&F : Allez-vous refaire des concerts ?
Melody Prochet : Je n’en sais rien du tout. Pour l’instant je n’ai rien de prévu. Il y aurait beaucoup de choses à faire sur scène, mais, aujourd’hui, on ne nous donne pas les moyens pour produire ce genre de performances. Pour faire les choses bien, il faudrait beaucoup d’instruments, de musiciens, de répétitions. Chaque fois que je suis allée tourner aux Etats-Unis c’était merveilleux, mais j’ai perdu de l’argent. En fait je perds de l’argent sur tout, alors je préfère arrêter les frais. Pourtant, j’adore ça, la scène.

R&F : Vous avec presque totalement arrêté de chanter en français. Vous vous essayez un peu au suédois, mais l’essentiel est en anglais.
Melody Prochet : L’anglais, j’ai longtemps pensé que c’est parce que j’étais timide. En fait, je me suis aperçue que j’aime beaucoup les langues. Ma mère est hollandaise, mon père est italien. J’ai vécu dans plein de pays, je parle assez bien anglais. C’est très mélodique une langue. Chaque langue a ses qualités musicales. Le suédois, je trouve ça très poétique et très mystérieux. Quand j’entends dans le métro une conversation sans doute très quotidienne que je ne comprends pas, j’ai l’impression de voir des petits elfes partout. Ça me fait rêver. ★

Album “Bon Voyage” (Domino)

Photo Diane Sagnier-DR

FRANCOFOLIES

LA ROCHELLE

11-15 JUILLET 2018

ORELSAN • JAIN • NTM • CALOGERO • SHAKA PONK
BIGFLO & OLI • MC SOLAAR • VÉRONIQUE SANSON
CHARLOTTE GAINSBOURG • NOLWENN LEROY • BRIGITTE
ALDEBERT • JULIEN CLERC • DAMSO • RAPHAEL • ARTHUR H
PIERRE LAPOINTE • CLARA LUCIANI • ROMÉO ELVIS
FATOUMATA DIAWARA • THERAPIE TAXI • JEANNE ADDED
LORENZO • LOÏC NOTTET • BEN MAZUÉ • JANE BIRKIN
JULIETTE ARMANET • EDDY DE PRETTO • ANGÈLE...

ET PLUS DE 80 ARTISTES !

RENDEZ-VOUS SUR FRANCOFOLIES.FR ET FNAC.COM

Sur l'application LA BILLETTERIE Fnac Spectacles
et dans tous les points de vente habituels.

2 3 nouvelle aquitaine

FRANCOFOLIES depuis 1985

France Inter

Culture · Région Nouvelle-Aquitaine · La Charente Maritime Département · Ville de La Rochelle · Crédit Mutuel · Coca-Cola · espace culturel E.Leclerc · ENGIE · fnac · Kronenbourg SAS

En collaboration avec LA COURSIVE, LA SIRÈNE, LA BELLE DU GABUT, LE CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX et avec le soutien du CNV, de LA SACEM et de LA SPEDIDAM.

actrices sociales de l'image

DEEZER · Info Concert · rock&folk · le Bonbon · TV5MONDE · l'express · Aujourd'hui en France

Ici est né Dr Feelgood

BALADE A CANVEY ISLAND

Notre reporter est parti dans l'Essex, le fief maritime et déglingué de Dr Feelgood, à la recherche des dernières traces du pub rock. Résultat : pas beaucoup de rock, mais encore quelques pubs. PAR JEAN-LOUIS LE TOUZET

Dr Feelgood, qui s'est beaucoup noyé dans l'alcool, est pourtant né du royaume de l'eau. Comprendre aujourd'hui que Canvey est à la fois le tombeau de cette musique et aussi, curieusement, le plus chaud des berceaux. En vérité, on ne se rend pas à Canvey Island, on est pris par elle. Il faut pour cela aimer les friches industrielles et les gazomètres et/ ou avoir une nostalgie pour le rock incendiaire. Et c'est précisément ici, dans l'estuaire de la Tamise, que la conquête de la scène locale a débuté en 1970. Il faudra toutefois attendre fin 1974, début 1975 et la sortie de "Down By The Jetty" pour que se dessine le véritable portrait moral du groupe.

La photo, qui illustre la pochette, est prise devant le terminal pétrolier et, à 50 mètres en contrebas, le pub Lobster Smack, spécialiste de la bière plate et de la sole grillée avec cette inimitable odeur de feu de bois et d'alcool fermenté qu'on ne retrouve qu'en Grande-Bretagne. C'est ici dans une géométrie singulière née des défenses anti-submersion, la ville se trouvant sous le niveau de la mer, que le pub rock défunt, du moins dans la forme que nous lui connaissons, aurait en quelque sorte acheté sa concession à perpétuité. Oui mais voilà, il n'y pas de monument aux morts dans *"le delta"*, comme s'est souvent évertué Wilko Johnson à appeler sa ville, disons certainement comme pour mieux marquer une correspondance entre le Mississipi, Baton Rouge en Louisiane et le blues. Voici donc le *delta*, sous un ciel d'ardoise qui ouvre sa nasse d'eau mate couleur étain découvrant à marée basse le moelleux des marais. Ici est né Dr Feelgood, divinité tutélaire du pub rock, dès sa naissance en 1970 et jusqu'à la mort de Lee Brilleaux en 1994, qui a toujours tenu pour nous d'un Howlin' Wolf britannique. A ce propos, les exégètes, qui sont aussi des légistes, datant l'avis de décès du groupe au départ de Wilko Johnson en 1977, ne sont toujours pas d'accord entre eux. Reste que nous ne trancherons pas ici l'heure de la mort.

Au fond, la seule question qui vaille : pourquoi un groupe meurt-il si jeune, sachant que la *marque*, elle, vit toujours et donne lieu toujours aujourd'hui à de nombreux concerts sous cette même appellation ? Si nous y reviendrons plus loin, on peut dire toutefois qu'Alexis Petridis, dans le Guardian, avait tenté de répondre à cette question en 2012. La réponse ayant eu le temps de mûrir n'en est pas moins bibliquement limpide : *"Feelgood est arrivé avec sa propre obsolescence programmée* (…) *Si votre*

Photo Archives Rock&Folk-DR

raison d'être est de ramener la musique rock à son essence, que faites-vous une fois que vous avez atteint votre objectif ?" Le groupe serait ainsi mort d'avoir *roulé plein pétrole*, comme on disait des cyclistes dans les années 70. Pour finir sur la ligne, exténués d'avoir tant joué. Trempés de sueur, mais à sec de carburant.

Cela dit, le groupe a toujours donné l'impression d'être un immense *stockfish* cartilagineux, s'ébattant dans une cuve à alevins. Et dans la cuve étaient notamment les types d'Eddie And The Hot Rods. Eux aussi originaires de Canvey. Ainsi, si Liverpool attirait toutes les marines du monde, surtout des paquebots, jusqu'à la fin des années 50, Canvey Island, elle, n'a attiré que des pétroliers et des méthaniers. Que reste-t-il de la nature inflammable de la presqu'île aujourd'hui alors que les torchères ont toutes été soufflées, les unes après les autres, par la fermeture programmée des raffineries au pli des années 90 et 2000 ? Un bec de gaz perdu au fond de l'eau ? Bien difficile en effet de trouver d'autres souvenirs saillants, hormis disques, photos, de cette période des années 70 au cours de laquelle le groupe classait ses quatre premiers albums dans les charts britanniques. Si Liverpool a érigé des statues à ses fils prodiges, tels Billy Fury ou les Beatles, comme autant de stèles funéraires en hommage à l'héritage musical, il semble en effet que Canvey n'ait, à l'exception d'une fresque murale et d'un banc en bois vernis face à l'estuaire, choisi de ne pas faire appel à un artisan bronzier. On peut comprendre les municipalités successives qui, dans leur grande sagesse, se sont dit que les statues des quatre historiques ne seraient, au fond, qu'un foutu nid à fientes de mouettes.

A ce propos une idée, empreinte d'un grand surréalisme, a germé ces dernières années dans l'esprit d'artistes et dont la fantaisie n'avaient d'autre limite que le ciel. Le projet pataphysicien consistait à ériger une statue de Lee Brilleaux, *"en or massif"*, avec écharpe au vent, de... 300 mètres de haut dans la ville voisine de Southend-on-Sea. On le comprend : les fans n'aiment pas tellement les sculptures abstraites. Mais comme le dit Paul, la soixantaine, rencontré en ville : *"Comment conserver un souvenir en dehors des heures de pèlerinage et d'ouverture des pubs ?"*

A l'heure où les grands animaux vont boire

Car ici le souvenir du groupe se capte comme une source, avec une baguette de coudrier dans les jardins ouvriers qui donnent sur la mer du Nord. Certes, scientifiquement c'est une entreprise hasardeuse. Mais comment faire autrement dans cette cité engloutie en partie par les flots en 1953, provoquant un drame national (58 morts, 11 000 déplacés) car, comme on l'a vu plus haut, bâtie sous le niveau de la mer et aujourd'hui protégée par un mur concave en béton de près de 20 kilomètres, un peu comme un immense cerclage de barrique. Il faut donc y aller plutôt à la sonde, comme les marins, pour trouver ce qui resterait de ces empreintes. Et à cet égard il s'agirait plutôt de mousse sur la paroi d'un verre de bière. Il y a évidemment le Canvey Club, toit en tôles rouillées, herbes folles, qui tient de la remise à outils de jardin. *"C'est le berceau du groupe"*, comme le qualifie Chris Fenwick, le manager historique du groupe, joint par téléphone, et qui vit aujourd'hui une grande partie de l'année en Espagne. Le club est à Feelgood ce que la tour de Londres est aux joyaux de la Couronne : il regorge de disques, de photos de Lee dans ses costumes de dandy en chemise géranium et de Wilko, dont les yeux en soucoupes volantes lui donnent un faux air de John Lydon sous amphétamines. Mais, hélas, c'était fermé quand nous sommes passés : le club ouvre plutôt à l'heure où les grands animaux vont boire. Et il est 11 heures du matin en ce jour de mai quelques heures avant le mariage royal qui attire déjà le pays comme un électro-aimant. On se rabat sur le free house Monico, face à la mer, et que l'on voit dans de longues séquences dans le formidable film de Julian Temple ("Oil City Confidential") consacré à Dr Feelgood, attire une clientèle d'habitués. Ce fut, à sa création, un hôtel. Désormais pub et restaurant, il fut l'un des abreuvoirs du bassiste John Sparks, dit *Sparko*, à ces débuts. Le mobilier est resté tel quel. Moquette râpée, sexagénaires tatoués devant des vases de bière le regard absorbé par les écrans plasma qui diffusent le football, banquettes en velours élimé.

Suzanne, la patronne, la quarantaine, d'une ama-bilité charmante, raconte que le pub est dans la famille depuis 1936. Rien n'a semble-t-il bougé, hormis le distributeur de cigarettes remplacé par une machine à sous. C'était une époque où l'Embassy Filter était la clope à bout dorée la plus consommée de Grande-Bretagne. Le Monico possède une autre particularité : *"C'est ici, dans toute l'histoire du pays, que fut installé pour la première fois le gaz de ville."*

Si Canvey, au mitan des années 70, sous les gouvernements travaillistes d'Harold Wilson

Photo Archives Rock&Folk- DR

Photo Jean-Louis Le Touzet

Le Monico : moquette râpée, sexagénaires tatoués devant des vases de bière, banquettes en velours élimé

et James Callaghan, a pu donner lieu à des portraits peu flatteurs où il n'était question que d'alcool, de coups de poing, de rouille, de tourbe, de plomb dans le sol, de pollution par des millions de tonnes de gaz à effet de serre rejeté par les torchères, de grisaille. Bref, de misère. En fait, rien de tout ça en vérité aujourd'hui, car la ville possède le charme des villes qui n'ont jamais connu le ressac de la mode, ne l'ayant jamais été, à la mode.

Canvey s'est longtemps vue moche et Wilko Johnson dans "Paradise", évoquant la femme de sa vie, Irene, l'a pourtant rendu belle et émouvante. Canvey s'est donc vue comme dans les miroirs déformants, renvoyant une image tordue, grotesque, que l'on trouve dans les fêtes foraines. Dans les miroirs réfléchissants, Canvey se voit aujourd'hui ainsi : une ville de près de 40 000 habitants, qui a toujours peu ou prou voté pour les conservateurs. Un vote pour le moins paradoxal, du moins si on le compare au bassin de population local, plutôt *middle class* et composé de retraités : la population a voté très largement pour le *leave* lors du referendum sur le Brexit en 2016. Au fond rien de bien surprenant, car Canvey a toujours placé très haut sa fierté ouvrière couplée à sa propre estime toute anglaise. Dès lors, il n'est pas surprenant de voir le drapeau frappé de la croix de Saint-Georges flotter, ici et là, et souvent dans les jardins les plus modestes. Reste que la file ainée du pub rock, même si il n'y a plus beaucoup d'adeptes, conduit, d'évidence, plutôt à droite. Cela écrit, même après un effort raisonné, il apparaît que le rock de comptoir de cette époque révolue n'a jamais pu être définitivement étiqueté. Il était indubitablement local, terriblement anglais, à vif, d'une énergie dégagée rarement vue, avec des racines ouvrières fasciculées, comme celle du saule pleureur, et allaient chercher loin sous les fondations des pubs, la bière du soir, par un savant système de capillarité.

Or les pubs disparaissent graduellement en Grande-Bretagne ces dernières années comme frappés par une maladie. En 2016, The Independent s'alarmait devant la fermeture chaque semaine de... 27 pubs. Les raisons sont nombreuses : interdiction de fumer, prix élevé de la pinte, pression immobilière transformant ces *lieux communautaires*, souvent bien placés dans les centres des villes, en proie pour promoteurs immobiliers. Et c'est justement ce qui vient de se passer à l'Admiral Jellicoe, le pub où Lee avait, jusqu'à la fin de sa vie, ses habitudes et où fut prise la photo de "Be Seeing you", vient d'être vendu en février à la découpe pour en faire des appartements : *"On nourrit tous de grands souvenirs mais on est souvent déçu par la mémoire.*

Photo Jean-Louis Le Touzet

Ou ce qu'il en reste", témoigne en écho au téléphone John Martin, le batteur, dit The Big Figure.
Or, il n'y a quasiment plus de tels endroits qui étaient des tremplins pour les groupes. Il reste bien le Haystack Public House en ville (pub qui appartient à une chaine de brasseurs) qui ouvre encore, de temps en temps, ses portes aux groupes locaux mais dont la serveuse ne peut en mentionner aucun. Alors oui, on peut appeler Canvey une église désaffectée du rock et le seul ex-voto serait une plaque, précisément une roue en fonte, d'un joli bleu, accrochée à l'entrée du pub Osyterfleet, dont le manager historique, Chris Fenwick — chatouilleux gardien de la mémoire du groupe — toujours propriétaire de la *"marque Doc Feelgood"* comme il le précise, est aussi le directeur et actionnaire dudit pub-restaurant-hôtel

En pèlerinage

A la vérité, Chris Fenwick a capitalisé sur la mémoire de Canvey et de Feelgood. Il l'a surtout élaguée. Il l'a taillée en boule comme un arbuste. En a fait presque sa propriété privée. On ne peut vraiment pas lui en faire le reproche car Fenwick est certainement le plus connu des *Islanders* et dit, à propos de cette époque *"où le pub rock parlait aux gens"*, qu'elle est *"révolue. C'est du passé."* Qu'il tente bon an mal an de faire revivre avec les moyens du bord. Pour Fenwick, c'est si vrai qu'il a mis fin en 2015 au traditionnel concert hommage à Lee Brilleaux chaque mois de juin : *"Beaucoup du groupe ne sont plus ou d'autres étaient indisponibles."* Certes, Fenwick, quand il n'est pas en villégiature en Espagne, organise toujours la *Lee Brilleaux Memorial Walk*. Mais les dates changeantes ont pu aussi dérouter, peut-être, ce maigre public qui vient en pèlerinage et qui finira, un jour, par se compter sur les doigts de la main. Cette année, ce sera en septembre. Normalement. ★

"Aujourd'hui, Canvey est vraiment une autre ville. Cette mémoire ouvrière n'existe plus"

Wilko Johnson

Le miraculé guitariste sort un nouvel album purement rock.

Photo DR

**"*L'homme a juste besoin d'un peu de bonheur*", disait Charles Dickens. L'homme, qui revient d'entre les morts, comme Lazare sorti du tombeau, et qui ne devait vivre que quelques mois après l'annonce d'un cancer au pancréas en 2013, a vaincu. Et pourrait faire sienne la phrase du grand Charles. A 71 ans, l'ex-guitariste, parolier de Doc Feelgood, où au fond il n'aura passé que 6 ans, quittant le groupe avant la sortie du quatrième album pour se consacrer à sa propre carrière, sort un album solo trente ans après "Barbed Wire Blues". "Blow Your Mind" ne comporte pas de *"quelconque message d'espoir ni de quelconque concept, il y a juste une chanson qui évoque ma maladie, 'Marijuana'. Cet album c'est du rock comme je l'ai toujours joué."*, dit-il d'une voix qui grasseye au début pour trouver sa chaleur comme un ampli à lampes une fois à température. Il évoque Canvey Island, *"une ville qui, à la fin des années 60, avait mauvaise réputation. Mais pour moi elle était à la fois funky, rurale, ouvrière pour l'ado que j'étais et qui jouait au sein d'un groupe de skiffle devant le Monico. Puis, avec les années au sein de Feelgood, on a joué de cette mauvaise réputation que nous nous plaisions à exagérer. C'était une époque où l'on s'est tous construits en écoutant les radios pirates. Je me souviens d'ailleurs qu'à 11 ans, j'ai changé d'école pour aller à Southend-on-Sea* (ville voisine) *pour intégrer la grammar school* (ceux qui échouaient allaient en secondary technical school). *Les gens de Southend étaient presque effondrés de savoir que j'habitais Canvey"*, se marre-t-il. *"Aujourd'hui, Canvey est vraiment une autre ville. Cette mémoire ouvrière n'existe plus : les raffineries ont fermé, les cheminées ont été détruites et les torchères aussi. En fait, dès que j'ai eu un peu d'argent je suis moi aussi parti. Mais il reste des fragments de mémoire qui eux, aussi, disparaissent petit à petit. Comme le pub Admiral Jellicoe, que je ne fréquentais pas, mais mon père, oui. Il était installateur de chauffage central et je me souviens qu'il y allait pour célébrer, comme ça se faisait, la semaine de Noël"*. Et aujourd'hui ? *"Tout va parfaitement. J'étais donné pour mort et avais intégré que je devais prendre les jours qui me restaientcomme un dernier restant de bonheur avant de partir. Puis j'ai guéri, et cette guérison m'a plongé étrangement dans une sorte de mini dépression "*, dit–il. Et de conclure : *"Ce disque c'est du rock. N'y cherchez rien d'autre."* JLLT

Album *"Blow Your Mind" (Universal Music)*

Mi-proxénète, mi-briseur de cœur

EN TOURNÉE AVEC BEECHWOOD

Le trio new-yorkais sort son deuxième album. L'occasion rêvée pour partir quelques jours en camionnette avec ces nouveaux héros glam, punk et fauchés qui honoraient ce printemps de leur première tournée européenne.

PAR THOMAS E FLORIN

BEECHWOOD, GANG NEW-YORKAIS dont la simple apparence a suffi à enflammer les cœurs européens, faisait sa première tournée ce printemps. Nous avons passé quatre jours sur la route avec Gordon Lawrence (25 ans), Isa Tineo (25 ans), Sid Simons (22 ans) et Cynthia Ross, leur manageuse, entre Paris, Angers, Rouen et Roubaix afin de répondre à cette question : quel feu brûle sous autant d'attitude ?

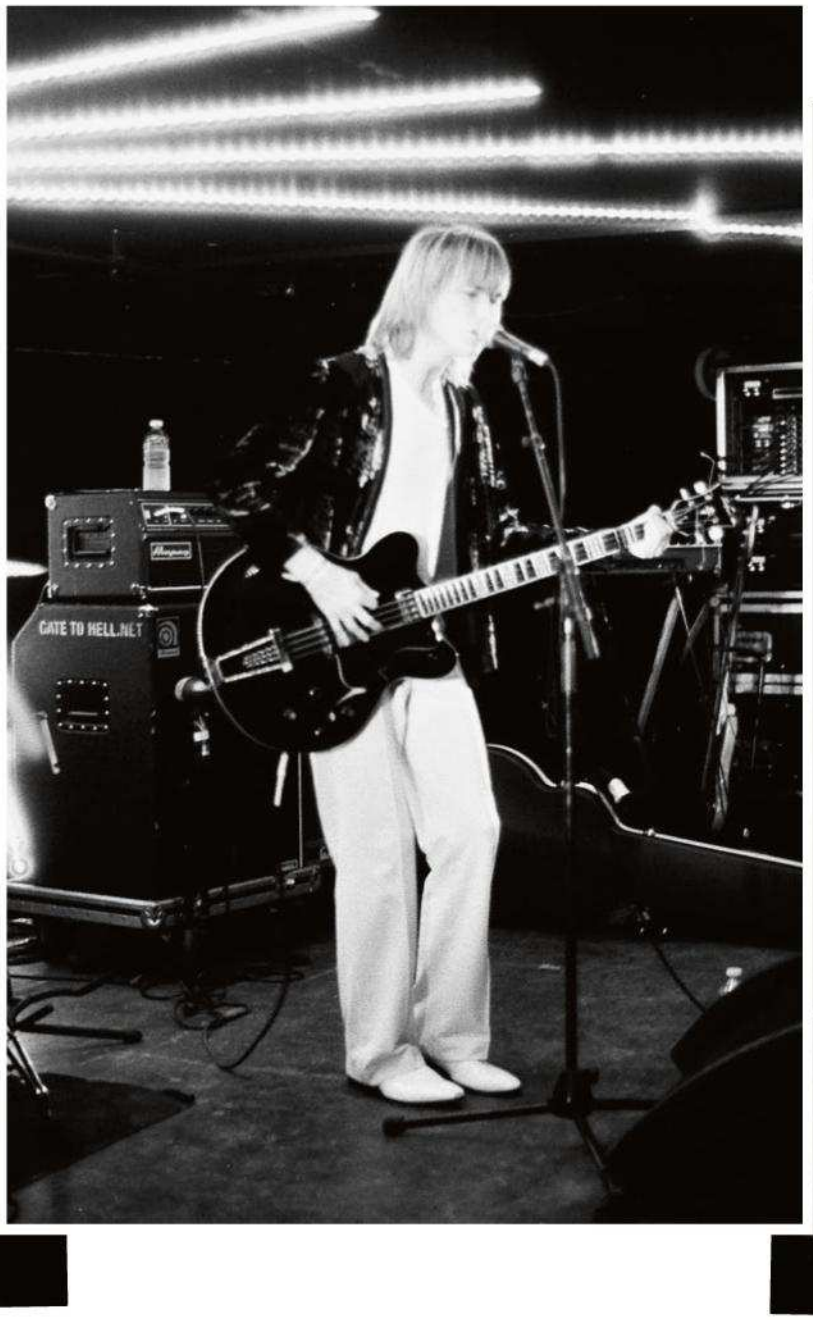
Homme de la Renaissance

Un concerto pour piano flotte dans l'air. Isa, nom du Christ dans le Coran, tient son téléphone du bout des doigts. Sur la plage arrière du van Mercedes, il fait défiler les souvenirs de sa nuit parisienne sous les yeux de Sid, coupe blonde en artichaut, angélique bassiste né sur le bord du monde, soit en Australie. Les clichés s'entrelacent sur l'écran : les marches de Montmartre au petit matin, la cage d'escalier d'un hôtel cossu mais caché, le sourire d'une jeune femme dont la cendre de cigarette menace de tomber sur la poitrine nue. Isa regarde, l'œil noir mi-clos, le droit, celui qui affole la gent féminine ici et ailleurs. Sur son front est tatoué à l'encre verte *"Death or glory : où les fleurs éclosent gît l'espoir"*. Plus pâle que ses compagnons malgré son sang métis, ce garçon, mi-homme, mi-chat, s'endort dans un coin de la camionnette, le costume trois-pièces ouvert sur son torse barré d'une panthère.

La route défile dans le silence. Quelques heures plus tard, sous le tympan de la cathédrale d'Angers, quand les têtes se tourneront sur cette équipée venue d'un autre temps, que les jeunes garçons et filles courront acheter leur ticket de concert car un parfum d'action flottait dans l'air, Isa confessera se voir comme un *"homme de la Renaissance"* de notre temps, à la fois poète, cinéaste, auteur-compositeur, comme les deux autres membres de ce groupe. Cet esthète caméléon est passé par tous les styles : look hip-hop (genre que son père pratiquait avant sa naissance), justaucorps en résille très SM, jusqu'à ces costumes italiens, mi-proxénète, mi-briseur de cœur, qu'il achète à l'Armée du Salut avant de les prêter à ses deux amis. A table, il n'avale que de la *plain food*, des pâtes à rien, du riz sans accompagnement, des quignons de pain, lui qui a grandi dans la même rue qu'un fast food Wendy's qu'il pourrait appeler sa mère nourricière. Des burgers, des pizzas, des heures sur un skateboard sont les premières choses qu'il a partagées, à 15 ans, avec Gordon, son frère de lait. Ensemble, ils ont biberonné au punk rock de leur ville natale, à la poésie de Jim Carroll, au romantisme allemand, aux évangiles gnostiques et à Girls, groupe de Christopher Owens, leur songwriter préféré avec Peter Perrett. Sur scène, son chapeau saute de son crâne tant il tape dur sur sa batterie. Trop, même. La force de sa frappe montant dans un crescendo qui finira toujours par couvrir les guitares. Combat à armes inégales : Gordon Lawrence raidit son poignet droit sur sa Telecaster, accélérant un tempo qu'Isa, par des mouvements partant des biceps, fait voler en éclat. Au milieu, Sid, *le Cid*, dresse un pont pour que les deux se rencontrent.

Photo Michela Cuccagna

Beechwood, de gauche à droite :
Gordon Lawrence, Sid Simons et Isa Tineo



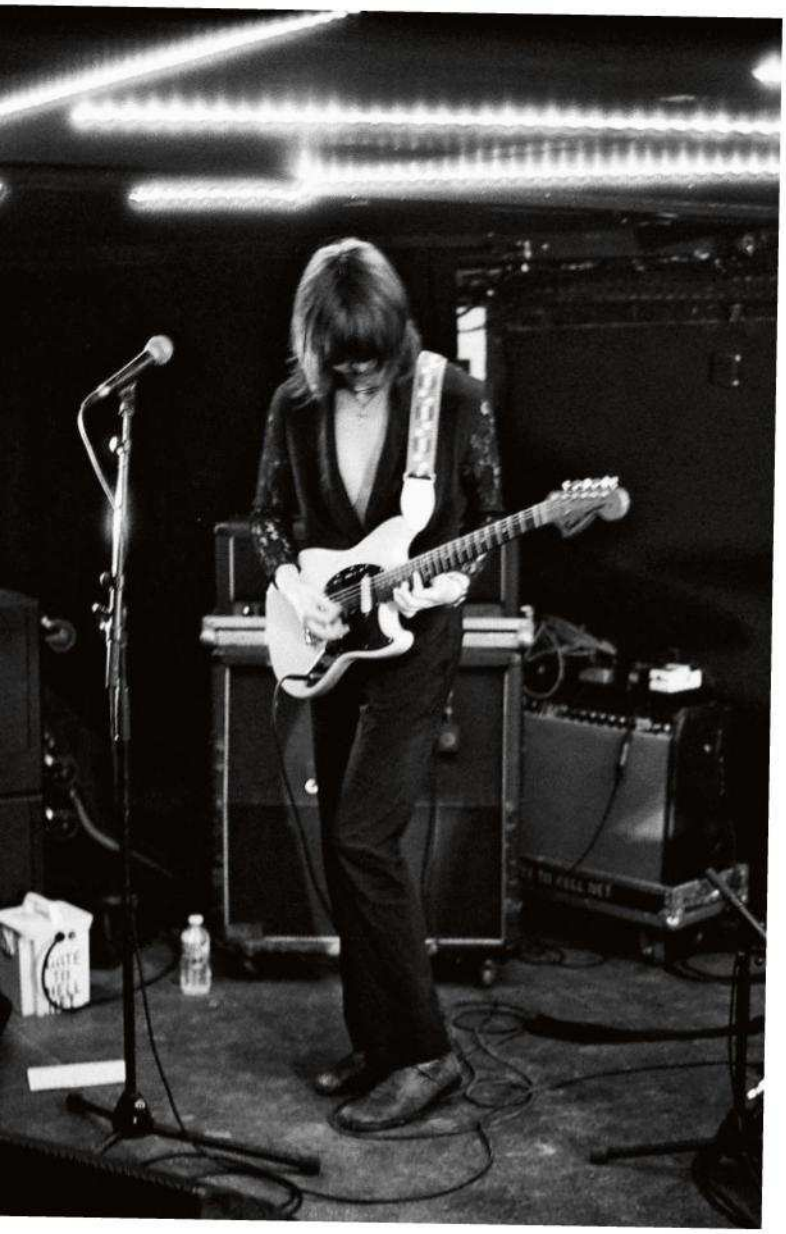
“Nous ne nous sentons pas appartenir à une scène, mais à une histoire”

Les membres de Beechwood ne jouent pas ensemble, mais les uns contre les autres, se menant une guerre où la rage et la colère des deux fondateurs rebondissent aux quatre points cardinaux, au lieu d’être drainées dans la musique. Ça, c’est au début de leur set, quand ils transforment l’ironie *kinksienne* de “I’m Not Like Everybody Else” en un cri de souffrance, leur “Flesh Hotel” en un cloaque d’horreur, leur “I Don’t Wanna Be The One You Love” en chaos d’électricité. Puis, après les hurlements et les meurtres de cymbales, la lumière se rallume : le texte impeccable de “Our Love Was Worth The Heartbreak”, résonne de leurs trois voix, justes et harmonieuses. Il est temps d’échanger les baguettes contre les médiators et Isa se retrouve *frontman*, retenu par le *backbeat* de Gordon. Il chante un medley de ses chansons, “Heroin Honey” et “Amy”, pop songs parfaites, saveur sexe, soif, et décadence.

Regard bleu piscine

Nous sommes donc au Joker Pub d’Angers pour le premier concert sur le Vieux Continent de ces jeunes loups en qui la presse et le public ont déjà reconnu une filiation avec Heartbreakers, Stooges, Gun Club, Bad Seeds ou Libertines. En somme, le meilleur de ce que le rock’n’roll a donné en groupe. Les Beechwood, eux, vivent une première tournée totalement fauchée et doivent partager avec leur manageuse dix euros pour bouffer, chaque jour. Après leur premier repas de la journée, et avant de monter sur scène, une jeune fille, carré haut sur la nuque, regard bleu piscine, une vraie fleur des Pays de la Loire, est allée se frotter à *ce truc en plus* qui émane des membres du groupe. Forcément, elle et son amie, ainsi qu’un petit groupe de filles accompagnées d’un jeune homme intoxiqué, dansent au premier rang en perdant l’équilibre. C’est à ce moment que Gordon, sorte de mélange entre les deux frères Asheton, retrouve sa guitare pour mettre en branle un riff nonchalant, typiquement *bolanien*. Le jeune Sid, l’épingle à cravate luisant comme une petite étoile, entonne de sa belle voix de ténor “Bigot In My Bedroom”, l’une des trois chansons qu’il a signées sur “Inside The Flesh Hotel”. Trois chansons lumineuses.

Photos Thomas E Florin



Enfant du soleil, survivant à New York grâce à quelques DJ Set, forcément mannequin quand la paye est bonne, Sid Simons est le moins empreint de romantisme noir de ces trois garçons. Son père, rocker au pays des koalas, l'a laissé tailler la route à 18 ans, faire son voyage initiatique en van avec un ami. C'est le bout des bottines de cheval vernies sur la plage avant qu'il raconte, avec cet mélange de bonhomie et de gentillesse extrême, le clochard qu'il a retrouvé dans son coffre après des kilomètres de route, la chaleur écrasante du désert, les plages de Californie dont on ne quitte le sable que pour surfer les vagues. Venant d'un pays dont 99% de la surface est un désert, son enfance fut marquée par la lecture de "Into The Wild" de Christopher McCandless. Naturellement, il cherche à créer de l'espace autour de lui. Le nez en pyramide, trois poils blonds sur le menton, la juvénilité de Sid offre un peu d'air au groupe, rééquilibre ce trio en contrebalançant, par sa légèreté, la gravité des deux autres. A son contact, Isa redevient enfant, Gordon met de côté cette intensité qui semble le consumer. Sid va tout droit quand les deux autres mènent une vie en onde sinusoïdale. C'est aussi le sens de ses chansons : elles avancent, se développent, suivent un axe narratif quand l'écriture de Gordon encapsule, lèche les plaies et cherche à faire le tour d'un sentiment.

Dehors, les dames se font prendre en photo avec le groupe quand les plus jeunes se font signer des T-shirts qu'elles ont volés. Isa fulmine car on lui interdit de repartir avec la fleur des Pays de Loire, elle qui, dans un dernier

Des pâtes à rien, du riz sans accompagnement, des quignons de pain

assaut, a aboli les dernières distances. Quelques centimètres de moins entre deux corps, comme autant de promesses. Gordon qui a passé une partie de la soirée à vendre ses disques s'éloigne du ramdam de ses camarades, en fumant une cigarette sur la terrasse de l'établissement voisin. Le patron en sort, mâchant ses propres mâchoires et le chasse comme un chien. La nuit tourne vinaigre et les habitants de cette petite ville, après tant de prévenance, deviennent irascibles. Il est temps de rentrer à l'hôtel *Première Classe*, établissement antiphrase qui cache des chambres à 30 euros la nuit où s'échoue tout ce que ce pays peut compter de damnées. C'est entre les quatre murs de ce préfabriqué que, le lendemain matin, Cynthia et Gordon donnent des nouvelles des noms mythiques et anciennes gloires du Tout-New York. Si on l'interroge sur ses contemporains, ce géant blond répond : "*Nous ne nous sentons pas appartenir à une scène, mais à une histoire.*" Cette histoire, il la connaît sur le bout des doigts, jusque dans des détails relevant plus du commérage que de la légende. Gordon vit avec ces fantômes, dévorant les ouvrages, regardant au réveil des concerts de Johnny Thunders dont il discute avec sa manageuse, elle qui les a tous observés, fréquentés, connus, après avoir fondé The 'B' Girls, groupe féminin ayant sorti un 45 tours chez Bomp! en 1979. Derrière le détachement de sa voix, cet accent new-yorkais qu'il laisse traîner dans le grave de sa gorge, l'esprit de Gordon semble lesté par le poids de ses maîtres et de sa volonté à se dresser sur leurs épaules. Des trois, il est le plus conscient des enjeux. Siégeant au premier rang du van, Gordon règle avec Cynthia les problèmes, laissant ses frères sombrer dans les idioties inhérentes à l'ennui des tournées. Sa concentration et la tension presque métallique qui émane de son corps se dressent entre lui et sa musique. Ici, sur les autoroutes de France où chaque kilomètre est autant de pain en moins pour se nourrir, il apprend ce qu'est la vie de musicien, les longues après-midi à répondre aux questions des journalistes, les concerts annulés, les dimanches où l'on ne croise que des rideaux de fer, l'hostilité du regard des passants sur sa poitrine qu'il ne couvre d'aucune chemise, la fatigue qui gagne ce corps si loin de chez lui, les mille promesses faites par des inconnus dont les noms se perdent dans le flou des lendemains.

Sur le même clou

La réalité submerge le rêve. Alors, Gordon lutte, jouant toujours plus fort, plus vite, court devant, racle ses cordes vocales, au risque de laisser les autres derrières. A Angers, peut-être parce que son ampli lui semblait si petit face à la colossale batterie, il mit fin au concert en plongeant dans le kit. A Roubaix, il se vengea en poussant son stack Marshall à des volumes illégaux dans notre pays. Coup du sort, la sangle de sa guitare se détachera trois fois de suite, comme pour lui rappeler qu'il n'était pas encore le maître de la scène. Mais à Paris, la foule le portera en triomphe et le poussera au sommet, jusqu'à un balcon où il disparaîtra. C'est cela : les Européens attendent des Américains qu'ils leur apprennent ce qu'est le rock'n'roll. Pour l'instant, Beechwood le leur rappelle. Le jour où ces trois-là se mettront à taper, comme un seul homme, sur le même clou, nous devrions prendre une sacrée leçon. ★

Album "*Inside The Flesh Hotel*" *(Alive/ Bertus France)*

Dictateur mais gentleman

BRIAN ENO

Le producteur britannique rassemble ses travaux *ambient* dans un énorme coffret. L'occasion de revenir sur la carrière d'un homme qui a préféré l'ombre à une trajectoire d'étoile pop.

PAR OLIVIER CACHIN

Photo Mike Abrahams/ Courtesy Paul Stolper Gallery-DR

BRIAN PETER GEORGE ST JOHN LE BAPTISTE DE LA SALLE ENO, né le 15 mai 1948 à Woodbridge (Suffolk), est un homme invisible. Si l'on excepte sa participation aux deux premiers albums de Roxy Music, ambiance glam, plumes, strass et paillettes, sa présence discographique s'est depuis limitée à l'espace sonore, son visage restant le plus souvent camouflé, à l'exception d'une poignée d'albums comme le furieux "Taking Tiger Mountain (By Strategy)" et sa lithographie signée Peter Schmidt, "Before And After Science" et sa photo de Ritva Saarikko, "Here Come The Warm Jets" ou encore l'album expérimental "No Pussyfooting" (avec Robert Fripp) dans une salle aux multiples miroirs. C'est dans l'ombre que l'on trouve cet architecte du silence musical.

Ce n'est pas un hasard si, au début de Roxy Music, avant de partager brièvement la scène avec Bryan Ferry et ses amis, Eno préférait se cantonner à la table de mixage, apportant au son Roxy quelques éléments disruptifs avec son synthé VCS3 et ses bandes magnétiques. Car, si Eno a l'aura d'un gourou, il est l'anti-rock star par excellence. C'est l'ennui du mode de vie de sa profession, avec sa sainte trinité du sexe, de la drogue et du rock'n'roll, qui a poussé cet intellectuel à devenir un influenceur plutôt qu'un leader.

Mais, de son propre aveu, c'est le hasard qui en a fait un des artistes clé de cette musique pop qu'il a contribué à rendre plus *intelligente*, pour le meilleur et pour le pire. Un hasard qu'il a magnifié avec sa série de *Stratégies Obliques*, un jeu de 113 cartes censé être employé comme *"un ensemble de possibilités examinées en permanence par l'esprit"* dans lequel on peut tirer une carte au hasard *"lorsqu'un dilemme se présente dans une situation de travail"*. Pas la peine de chercher l'édition originale de 1975 : tiré à 500 exemplaires numérotés, ce coffret est devenu un collector prisé car introuvable.

Il y a une chose qu'Eno déteste plus que tout : parler de lui. *"Cette personnalisation de l'artiste ne m'intéresse pas, car elle est basée sur l'idée que les artistes sont forcément des gens intéressants. Je peux vous garantir qu'ils ne le sont pas"*, déclarait-il au quotidien The Guardian en 2017. Une assertion amusante quand on considère la liste des artistes avec lesquels il a collaboré, de David Bowie à U2 en passant par Devo, Coldplay, Massive Attack, Talking Heads, Ultravox!, Brand X, Penguin Café Orchestra, Harmonia, Cluster, Slowdive, Zvuki Mu, The Gift, Icehouse, James, Sikter, Toto, Genesis, Portsmouth Sinfonia, Passengers, Laurie Anderson, Grace Jones, Nico, Lady June, Jah Wobble, Phil Collins, Peter Gabriel, Robert Wyatt, Robert Fripp, Hans-Joachim Roedelius, Dieter Moebius, Holger Czukay, J Peter Schwalm,

Oser le pari du silence

David Byrne, Daniel Lanois, Rachid Taha, John Cale, John Cage, Jon Hassell, Harold Budd, Laraaji, Baaba Maal, Geoffrey Oryema, Seun Kuti, Damon Albarn, Rick Holland, Karl Hyde, James Blake, Fred Frith, Phil Manzanera, Kevin Ayers, Peter Chilvers, Owen Pallett, David Toop, Tom Rogerson, Michael Brook, et on en oublie forcément.

C'est après cinq albums solo ne dédaignant pas les sonorités énervées du rock (avec une touche futuriste) qu'Eno découvrit les bienfaits du minimalisme musical. La saga de l'*ambient music* démarre à la fin des années 1970 : il utilise le terme pour la première fois en 1978 pour son album "Ambient 1 : Music For Airports", en référence à l'endroit où il eut l'idée de ce paysage sonore atmosphérique, l'aéroport de Cologne Bonn, où il passa plusieurs heures en transit durant les années 1970 et fut affligé par la pauvreté des sons diffusés dans la salle d'embarquement. D'autres sources font état d'une révélation lors d'un long séjour à l'hôpital suite à un grave accident de voiture. Eno aurait alors voulu écouter un disque de harpe sur une chaîne hi-fi défectueuse. Aéroport, hôpital : deux lieux d'ennui et de monotonie qui ont donc été à l'origine de cette musique minimale (mais moins ouvertement savante et avant-gardiste que celle de Steve Reich) déclinée sur une vingtaine d'albums, projets ou installations.

Depuis ce séminal opus, le terme *ambient* est entré dans le langage courant de la musique électronique, revendiqué par des musiciens tels qu'Alex Paterson (The Orb), Richard D James (Aphex Twin) ou Garry Cobain et Brian Dougans (The Future Sound Of London). Comme l'auteur du 19ème siècle Robert Browning dans son poème "The Faultless Painter" (*"Well, less is more Lucrezia, I am judged !"*) ou l'architecte Ludwig Mies Van Der Rohe qui militait pour une esthétique basée sur la simplicité, Eno a adopté le credo *less is more* et l'a appliqué à ses œuvres atmosphériques, oubliant la colonne vertébrale de la pop qu'est la rythmique pour la remplacer par des boucles évanescentes et répétitives en perpétuelle mutation. Si le premier volume de "Music For Airports" était destiné à être joué dans les salles d'embarquement afin de désamorcer la tension causée par la traditionnelle *musique d'ascenseur* (aussi appelée *muzak*), elle est depuis devenue la matrice de la club music électronique côté pile, le Docteur Jekyll apaisé du Mister Hyde aux BPM galopants et aux rythmes cardiaques. Loin d'être des compositions paresseuses, les plages *ambient* d'Eno sont complexes dans leur apparente simplicité. Ainsi sur son récent album "Reflection" paru en 2017, longue séquence uniforme de 54 minutes dont il avait programmé une version tournant en boucle à partir d'un calcul algorithmique pour le système IOS et Apple TV. L'impression d'une musique monolithique disparaît au fur et à mesure de l'écoute, révélant dans les variations infimes une sophistication certaine. Le but d'Eno ? Produire des sonorités *invisibles* qui ne réclament pas le même type d'attention que le rock et doivent être *"susceptibles d'être ignorées aussi bien que d'être considérées comme intéressantes, afin d'induire le calme et l'espace pour réfléchir."*

Le monumental coffret "Music For Installations" (6 CD dans un boîtier numéroté en édition limitée et un pack de 18 vinyles pour les éditions les plus luxueuses) est comme la somme de ce travail sur la transparence électronique, un alizé machinal aussi intemporel qu'hypnotisant. On y trouve l'ensemble des musiques composées pour ses expositions de tableaux de 1986 à 2018 (à Venise, Saint-Pétersbourg, Sidney), dans un écrin sublime signé Nick Robertson. *"Si vous considérez la musique comme une forme mouvante et changeante et la peinture comme une forme immobile, ce que j'essaie de faire, c'est de la musique immobile et des peintures qui bougent. J'essaie de trouver dans ces deux formes l'espace entre le concept traditionnel de la musique et le concept traditionnel de la peinture"*, explique le brillant Eno pour présenter cette colossale compilation.

Mais il y a l'autre Eno, celui qui a été le *deus ex machina* de la trilogie berlinoise bowiesque, qui a boosté U2 sur sept de leurs plus remarquables albums, qui a donné aux premiers disques de Devo et Ultravox! une patine avant-gardiste tout en laissant libre court à leurs options bruitistes. Cet Eno-là, guère différent de celui qui aime tant le silence entre les notes de musique, insuffle aux groupes avec lesquels il travaille une indicible plus-value. Il suffit de comparer "77", le charmant premier album de Talking Heads produit par Tony Bongiovi, avec "Fear Of Music" ou "Remain In Light", deux des trois productions d'Eno pour la bande de David Byrne. Le groupe est le même, l'intention diamétralement opposée. Même si "77" est une délicieuse madeleine proustienne dans un esprit très Jonathan Richman avec de superbes compositions, l'apport d'Eno est incommensurable sur "Fear Of Music", suite de "More Songs About Buildings And Food" (première collaboration d'Eno avec les Heads) et album de la maturité, de l'excellence, mais aussi du contrôle. La bassiste Tina Weymouth en sait quelque chose.

Pour Bowie, tout a été dit. Le voyage en terre inconnue de "Low", majoritairement enregistré au château d'Hérouville dans le studio fondé par le génial Michel Magne, a été effectué sous l'influence d'Eno, qui a convaincu le Thin White Duke d'oser faire le pari du silence, signant une face B en forme de papier peint mélodique qui choqua tant sa maison de disques qu'elle faillit refuser de sortir l'album (avant de s'apercevoir qu'elle n'en avait heureusement pas le pouvoir).

Sa collaboration avec U2, la plus longue qu'Eno ait jamais connue avec un groupe, fait penser à celle de Michael Jackson avec Quincy Jones : un choc de créateurs qui jouent la carte de la surenchère mutuelle et se surpassent par leur influence respective. Il est peu probable que Brian Eno accepte le terme de gourou pour définir son rôle auprès de Bono et sa troupe, car il ne se voit pas en *control freak*. Pourtant, quand en 2017 le journaliste anglais Simon Hattenstone s'apprête à lui demander quelle collaboration artistique a été la plus enrichissante pour lui, Eno explose de rage mais refuse que l'intervieweur prenne sa non-réponse comme une tentative de contrôle, lui expliquant que la question est *"fucking boring"*. *"Ça ne m'intéresse pas de parler de Bowie ou des autres, je ne veux pas faire une rétrospective commentée de mes collaborations. Je pense à la musique sur laquelle je travaille aujourd'hui et que je modifie entre chaque interview"*, explique-t-il avant de calmer le jeu pour ne pas *"conclure la rencontre sur une note désagréable"*. Dictateur, mais gentleman.

45 minutes chrono

Guère adepte des interviews (lire page ci-contre) car peu enclin à parler de lui et de sa carrière, Eno accepte la promo au compte-gouttes, et généralement pour des rencontres d'une durée précise de 45 minutes chrono. Un journaliste anglais a ainsi raconté que durant ses trois quarts d'heure, Eno s'était interrompu pour lui faire écouter une chanson d'Elvis Presley qui durait 2'07 minutes. A la fin du morceau, il annonça à son intervieweur qu'il lui rajoutait 2'07 minutes d'entretien, *"afin qu'il ne se sente pas floué"*.

Le goût du mystère

Et puis dans la pléthore de productions et collaborations, il y a quelques raretés non recensées : ainsi cette BO d'une série B de 1976 avec Peter Cushing et Donald Pleasence, "Land Of The Minotaur" ("La Secte Des Morts-Vivants" en français), un film d'horreur tourné en Grèce par Kostas Karagiannis. Eno a le goût du mystère. Il aime employer des pseudonymes. Il a signé ses propres notes de pochettes pour l'album de 2014 "Nerve Net" CSJ Bofop, soit BRI Aneno si l'on remplace les lettres par celles qui les précèdent dans l'alphabet. Discrétion ou obsession du contrôle ? Peu importe. La seule certitude que l'on peut avoir sur cet insaisissable créateur qui a fêté ses 70 ans le 15 mai est qu'il ne parlera plus de son passé. *"Je ne souhaite pas occuper la suite de ma vie, peut-être 15 ou 20 ans, à parler de mon histoire. Vu le peu de temps qu'il me reste sur cette planète, je voudrais me concentrer sur le futur."* ★

Coffret *"Music For Installations" (Virgin Records/ Universal Music)*

Brian Eno
musicien discret

Pour l'inventeur de la musique sans musique, le journal développe ici un nouveau concept : l'interview sans interview.

N'allez surtout pas croire qu'on n'a pas tout mis en branle pour lui parler. Le plus curieux en fait, c'est qu'au départ, sa maison de disques a pris contact avec le journal : "*Hello, ça vous dirait une interview de Brian Eno ?*" On a répondu oui. Depuis le temps qu'on lui court après… "*Ce sera à Londres !*" Très bien, on comptait s'y rendre justement. Silence de quelques jours. "*Finalement ce sera un phoner ! Vous êtes toujours preneur ?*" Pas de problème, on est équipés. Re-silence de jours gris. Puis, au bout du compte, rien. Hormis un label sincèrement désolé et une rédaction plantée.

Sorcier des sons

Car Eno est assez coutumier du fait. Sa parole, donnée aux médias, ne vaut pas lourd. Et pourtant, il cause le bougre. Mais surtout contre rémunération. Il assure en conférence, théorise sur ses activités multiples, mais n'aime pas regarder en arrière. Sauf sur Twitter. Pas de bol car, si son avenir nous intéresse, si on n'a rien contre son présent, forcément, c'est son passé qui excite. Depuis le 15 mai, Brian a soixante-dix ans : il en a vu et entendu des choses. A la fois, qu'aurait donné l'interview, sachant que, dès le départ, on avait été briefé (*"Au fait, il ne répondra qu'aux questions qui concernent ses musiques d'installations"*) ? Ah ? Et rien sur ses déménagements ? Alors, si on avait pu, voilà de quoi on aurait aimé s'entretenir avec lui. Par exemple, et ce n'est pas vraiment un hasard, on aurait souhaité connaître, quatre décennies après et puisqu'elle vient d'être rééditée, son opinion sur la fameuse trilogie de David Bowie. A-t-elle bien vieilli selon lui ? Valait-elle le déplacement, à la fin des années 70, à Hérouville, Berlin et Montreux ? Depuis le début du nouveau siècle, lorsque Bowie, en personne, a rétabli un semblant de vérité en rappelant, sans minimiser son rôle de catalyseur, qu'Eno n'avait ni produit, ni même coproduit, ni même arrangé "Low", "Heroes" et "Lodger", ce dernier est très peu loquace sur le sujet. C'est bête. A la limite, et pour en finir avec le disparu, on lui aurait posé quelques questions à propos de "Outside", que pratiquement personne ne mentionne

> Si son avenir nous intéresse, si on n'a rien contre son présent, forcément, c'est son passé qui excite

lorsque sa collaboration avec Bowie est évoquée. Pour le coup, c'est dommage, car celui-là, il l'a vraiment coproduit. Entre autres sujets, on aurait aimé lui parler de Cluster et Harmonia, ces deux groupes ambient/ krautrock à qui sa musique (à lui) doit tant et dont certains membres, sans s'en plaindre, n'ont plus jamais de nouvelles de lui. Ah oui, c'est vrai, le passé ! Pas bien ça. On imagine donc que parler de U2, dont Eno a coproduit le meilleur album en 1991 ("Achtung Baby", mis en boîte, le monde est petit, aux studios Hansa à Berlin), ne l'aurait pas enthousiasmé. Le truc, c'est qu'en apprendre un peu sur ses méthodes serait instructif. Surtout, son point de vue à lui intéresse, car depuis plusieurs années certains membres de formations auxquelles il a loué ses services (Devo, Talking Heads...) s'expriment et leur son de cloche, parfois assourdissant, est le seul qu'on ait. De U2 à Coldplay, il n'y a qu'un parapet que, l'iPhone en mode *recording*, on aurait adoré franchir avec lui. Depuis dix ans, son nom a figuré dans la liste des producteurs de trois des disques que le groupe de Chris Martin a publiés, dont le fameux "Viva La Vida (And Death To All His Friends)", meilleure vente d'album dans le monde en 2008 (à peine moins de huit millions d'exemplaires !). Dans un registre plus léger, si on l'avait eu en face de nous, on lui aurait arraché quelques mots à propos de sa passion pour le disco de Donna Summer (qui ne date bien sûr pas d'hier, mais qui, à l'époque, était très vive), de sa mémorable montée sur scène avec notre Rachid Taha en 2005, de sa collaboration avec Karl Hyde, d'Underworld, ou de ses récents travaux avec Jon Hopkins, un musicien électronique qui fait bouger les lignes, enregistre aussi avec Coldplay, et dont le cinquième album, "Singularity", vient de paraître. Dans un monde meilleur, Hopkins serait aussi connu que Daft Punk. Enfin, pour montrer à Eno qu'on est dans le coup, on lui aurait parlé de Bloom, l'application pour téléphone et tablette qu'il a créée avec Pete Chilvers et qui *"fait de l'ambient toute seule"*, et demandé ce qu'il pense de GeoSchred, celle, pour iPad, de Jordan Rudess, un sacré sorcier des sons lui aussi. Bref, si on avait pu, on aurait établi un dialogue, rapporté tout ça, ajouté des chouettes photos au texte, fait notre boulot, quoi. La jouer langue dans sa poche est son choix, respectable, même s'il ne nous arrange pas. Informé de son mutisme, certains de ses ex-collaborateurs, avec qui on a récemment échangé, ont déclaré : *"Normal qu'il n'ait pas envie de parler de ce qu'il fait, notamment en matière production : lui-même ne le sait pas."* Alors, on prend nos cliques et nos questions et on se dit qu'une autre fois peut-être, à Notting Hill... ■

JEROME SOLIGNY

D'art, de sexe et de musique

COSEY FANNI TUTTI

Membre de **Throbbing Gristle**, plasticienne et actrice de genre à ses heures, la Britannique a triplement réussi à choquer le bourgeois dans les libertaires années 70. Elle s'en explique, à l'occasion d'une nouvelle exposition.

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Née Christine Carol Newby le 4 novembre 1951 à minuit, Cosey Fanni Tutti a connu la gloire et le scandale durant les seventies, d'abord avec le collectif arty COUM Transmissions puis avec le groupe qui en émergea, Throbbing Gristle, que l'on pourrait traduire par *cartilage palpitant*, une métaphore évoquant un sexe masculin en érection. Cosey, son futur binôme Chris Carter, Genesis P-Orridge et Peter *Sleazy* Christopherson : un quatuor macabre qui *inventa* la musique industrielle. Quand on croise la performeuse à Paris lors du vernissage de l'exposition qui lui est majoritairement consacrée, on a en tête des images qui se bousculent : ses photos porno dans les magazines pour messieurs des années 1970, sa couverture du Sunday Times Magazine légendée "*Stripper for hire : 115 £ per hour*", ses concerts radicaux et dangereux avec TG, ses chansons d'amour avec son homme, Chris Carter, sous *alias* Chris & Cosey ou Carter Tutti, son autobiographie de 500 pages "Art Sex Music" où elle raconte tout, y compris sa relation complexe avec son ex-amant Genesis P-Orridge (avortement, violence psychologique, amour/ haine). La jeune fille de 23 ans qui pissait sur le public depuis une balançoire trouée lors de la performance "The COUMing Of Age" en 1974 est devenue une belle femme d'âge mur savourant l'ironie de sa respectabilité nouvelle après des années de bannissement par l'establishment. Celle que la presse trash anglaise considérait comme *une catin subventionnée par l'argent public* se pose une heure durant sous une superbe et explicite photographie à forte pilosité signée László Szabó, son photographe fétiche, et parle. D'art, de sexe. Et de musique, bien sûr.

ROCK&FOLK : Cosey, vous êtes la vedette de cette exposition nommée, comme le premier roman des aventures de Sherlock Holmes, "A Study In Scarlet" et ce 42 ans après la sulfureuse exposition "Prostitution" à l'ICA de Londres qui vous a valu la haine féroce des tabloïds. Y voyez-vous une revanche ?
Cosey Fanni Tutti : J'essaie de ne pas trop y penser vu que je travaille toujours. Il est certain que les gens comprennent mieux mon œuvre aujourd'hui qu'en 1976, quand les critiques pensaient qu'une femme de mon âge devait se marier, avoir des gosses et bien se tenir, ce qui n'était pas mon cas. Mais ces gens sont morts, et ma situation a bien changé.

R&F : Vous avez toujours déclaré ne pas considérer vos travaux comme provocateurs. Ça semble paradoxal quand on voit cette expo et que l'on écoute votre musique.
Cosey Fanni Tutti : J'ai toujours dit, et je le maintiens, que la provoc' n'a jamais été mon but, même chose pour Chris *(Carter)*. On présente la vie telle qu'elle est, c'est elle qui est choquante. On évoque la condition humaine, ce dont l'être humain est capable, et ce que ça devrait nous apprendre pour ne pas répéter le passé. Quand Throbbing Gristle a débuté, nos parents avaient vécu l'horreur de la Seconde Guerre mondiale, il y avait des faits divers glauques comme les *Moor Murders* (*Ian Brady et Myra Hindley, un couple pervers, avait assassiné et violé plusieurs jeunes enfants dans les années 1960)*, et on ne discutait pas de ces sujets comme maintenant. Nous, on voulait que les gens affrontent la réalité plutôt que de danser sur Abba et les Bee Gees.

R&F : Vous deviez quand même vous douter qu'une chanson comme "Zyklon B Zombie" allait choquer…
Cosey Fanni Tutti : Celle-ci, c'est Genesis qui a écrit les paroles, pas moi. Mon père a fait la guerre et, quand j'étais petite, j'ai découvert un de ses albums photo qui m'a surpris car il n'en parlait jamais.

Photo Courtesy of Cosey Fanni Tutti and Cabinet, London-DR

Carte postale promotionelle
Throbbing Gristle, 1980

Throbbing Gristle, Victoria Park, Londres, 1981. De gauche à droite : Chris Carter, Cosey Fanni Tutti, Genesis P-Orridge, Peter *Sleazy* Christopherson et le chien Tremble

Photo Archives Rock&Folk - DR

Et puis le mouvement punk a remis le swastika à la mode, moi j'étais contre. Participer à un concert antinazi en portant un swastika, c'est malsain. Je ne pense pas que les punks réalisaient le passé dégueulasse qu'il y avait derrière ce symbole.

R&F : Vous n'avez jamais été tentée de toucher le grand public ?
Cosey Fanni Tutti : Je n'y pense jamais, et je ne suis pas sûre que ça me plairait. C'est déjà ce que je disais quand on a devancé la vague techno transe avec des morceaux comme "AB/7A" et que des amis me disaient de continuer dans cette veine, que j'allais devenir riche. Sauf que ça ne m'intéressait pas de refaire la même chose. C'est devenu un cliché que de dire ça, mais je préfère donner le ton plutôt que suivre la foule.

R&F : Genesis, lui, semblait fasciné par le succès, comme en témoignait notamment son single "Godstar", consacré à Brian Jones.
Cosey Fanni Tutti : Je l'ai souvent entendu dire qu'il voulait être la vedette d'un groupe, et c'est ce qu'il a fait avec Psychic TV. Moi ça ne m'a jamais traversé l'esprit.

R&F : Votre duo avec Chris Carter propose un son assez différent de celui de TG.
Cosey Fanni Tutti : On allait déjà vers ça avec des morceaux comme "Hot On The Heels Of Love", qui était très Chris & Cosey. TG avait des morceaux abrasifs et d'autres plus lents. Et puis Chris était friand de nouvelles technologies, il se procurait toutes les nouvelles machines et testait des sons différents. Il ne voulait pas rester coincé sur un style unique. Pourquoi chercher à faire du surplace ? Je n'ai jamais compris cette attitude.

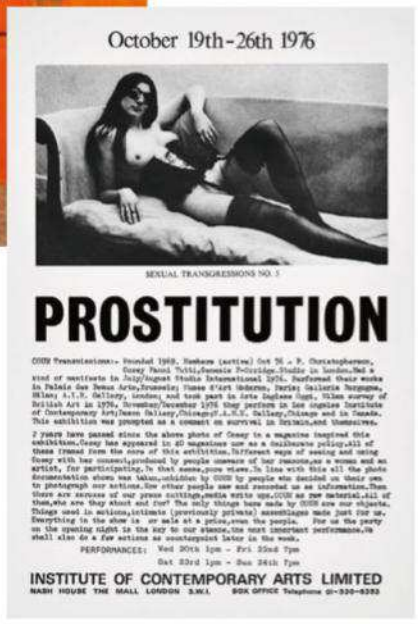
Salle de bain Cosey

Comme elle le raconte dans sa biographie, Cosey est apparue en couverture d'un album de hard rock, "Force It" de UFO, en 1975, à moitié nue sous une douche avec Genesis P-Orridge. "*Je faisais du hard rock* undercover, *ou plutôt* on the cover", plaisante-t-elle. La photo était une production Hipgnosis, un studio de design à qui on doit de fameuses pochettes de l'histoire du rock comme "Atom Heart Mother", "Technical Ecstasy" ou encore "Houses Of The Holy". L'assistant photo de la séance pour "Force It" était Peter *Sleazy* Christopherson, le quatrième membre de TG, mort en 2010.

R&F : Quand on lit votre autobiographie "Art Sex Music", on mesure à quel point les tensions étaient omniprésentes au sein de Throbbing Gristle.
Cosey Fanni Tutti : Ça n'était pas des relations apaisées mais cette tension nourrissait notre musique, aussi étrange que ça puisse paraître. Et c'est le cas pour plein de groupes qui ne voyagent pas ensemble ou ne vont pas dans les mêmes hôtels. C'est rarement l'entente cordiale dans un groupe, mais vers la fin de TG c'est vrai que c'était devenu invivable. Moi et Chris on n'en pouvait plus.

R&F : Dans le répertoire de TG, y avait-il des chansons plus Chris/ Cosey et d'autres plus Genesis, comme il y avait des chansons Lennon et d'autres McCartney ?
Cosey Fanni Tutti : Vers la fin, on avait des morceaux solo et c'est là que Throbbing Gristle s'est fracturé, parce que, quand on fait des chansons en solo sur l'album d'un groupe c'est que quelque

"Feeling Cosey", 1976.Courtesy of Cosey Fanni Tutti and Cabinet, London-DR



COUM Transmissions, Prostitution, ICA, 1976-DR

Dans les années 1970, le monde du porno était totalement underground

chose ne va pas. Vu que j'avais quitté Genesis, il a fait une chanson où il ne parlait que de notre rupture.

R&F : Vous avez quitté Genesis pour Chris, mais vous êtes quand même restés tous les trois dans TG.
Cosey Fanni Tutti : Je ne voulais blesser personne et quand j'ai quitté Genesis, je savais qu'il voyait d'autres femmes. Moi j'étais avec Chris autant que possible, généralement quand Genesis était avec quelqu'un d'autre donc ça n'était pas vraiment le tromper. Ce truc du couple libre, quelle blague. C'est toujours : *"Ayons une relation ouverte car je souhaite baiser tout le monde sauf toi. Mais je veux bien que tu fasses le ménage"*. Je suis parti en 1978 mais c'est resté secret, Genesis ne voulait pas que ça se sache, il avait peur de perdre la face et il espérait que je revienne.

R&F : Et TG a fini par se séparer une première fois…
Cosey Fanni Tutti : Oui, en juillet 1981. On a fabriqué des faire-part, sur lesquels il était écrit : *"The mission Cease To Exist has been terminated"*. On nous avait invités pour des concerts en Amérique mais les tensions entre nous devenaient insupportables. On a fait deux concerts à San Francisco et Los Angeles, et Chris a annoncé qu'il quittait l'aventure. Ça a secoué Genesis, on s'est engueulés et c'était fini.

R&F : C'est la malédiction de la tournée américaine, comme pour les Sex Pistols et Joy Division !
Cosey Fanni Tutti : Oui, et pour les Beatles aussi ! Etrange…

R&F : Qu'est-ce qui vous a amené dans le monde du porno ?
Cosey Fanni Tutti : Pas l'argent, même si ça m'a aidé à financer mes projets artistiques. J'ai eu un éveil sexuel que j'ai eu besoin de satisfaire, et je voulais infiltrer ce milieu. Dans les années 1970, le monde du porno était totalement underground, les pornographes étaient un petit cercle de gens à Londres, la plupart étaient des hippies venus de la presse alternative.

R&F : Des chevelus barbus qui voyaient le porno comme la nouvelle frontière ?
Cosey Fanni Tutti : Exactement ! J'ai rencontré des gens intéressants, il y avait même un Français fan d'Aleister Crowley. J'ai posé pour des photos, fait des films hardcore où j'étais la doublure pour les gros plans, c'était marrant. Le porno m'a aidé parce que j'en faisais pour une raison précise, ce qui n'était pas le cas de toutes les filles que je croisais, y compris dans le striptease. Il y avait cette femme dont je tairai le nom, qui est devenue auteure féministe. Je l'ai appelée quand j'écrivais mon livre et je lui ai parlé d'une séance photo qu'on avait faite en Grèce pour le magazine Men Only, juste avant l'expo à l'ICA. Ça ne lui disait plus rien, elle avait complètement gommé ces souvenirs. Je peux comprendre, il y a beaucoup de raisons pour qu'une femme oublie qu'elle a été dans le porno. Faire des enfants et changer de mode de vie, par exemple.

Connexion fluctuante

R&F : Parmi les documents présentés dans l'exposition "A Study In Scarlet", on voit la *guest list* de l'ICA, avec le nom de Brian Eno. Est-il venu ?
Cosey Fanni Tutti : Non, je ne crois pas. On ne se voyait déjà plus à l'époque, on avait une connexion fluctuante…

R&F : Donc vous le connaissiez ?
Cosey Fanni Tutti : Oui… Mais je ne peux pas en dire plus. Ça n'était pas une collaboration musicale.

R&F : Vous avez des regrets ?
Cosey Fanni Tutti : La vie est trop courte pour ça. Et je ne serais pas là avec vous à Paris si je n'avais pas fait certaines choses, donc la réponse est non.

R&F : Merci beaucoup et au revoir… Christine ?
Cosey Fanni Tutti : Non, il n'y a plus de Christine ! *(rires, exit Cosey)* ★

Exposition "A Study In Scarlet" jusqu'au 22 juillet au Plateau, FRAC Ile-De-France, 22 rue des Alouettes 75019 Paris (entrée libre, interdit aux moins de 18 ans).
Discographie Throbbing Gristle/ X-TG/ Chris And Cosey/ Carter Tutti chez Industrial Records & The Grey Area Of Mute Records.

“Je n’aime pas le son de ma voix”

ROGER DALTREY

L’homme de Shepherd’s Bush revient avec un nouvel album solo. L’occasion de parler avec lui de Pete Townshend, de classe ouvrière et de vestes à frange, bref, des Who.

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

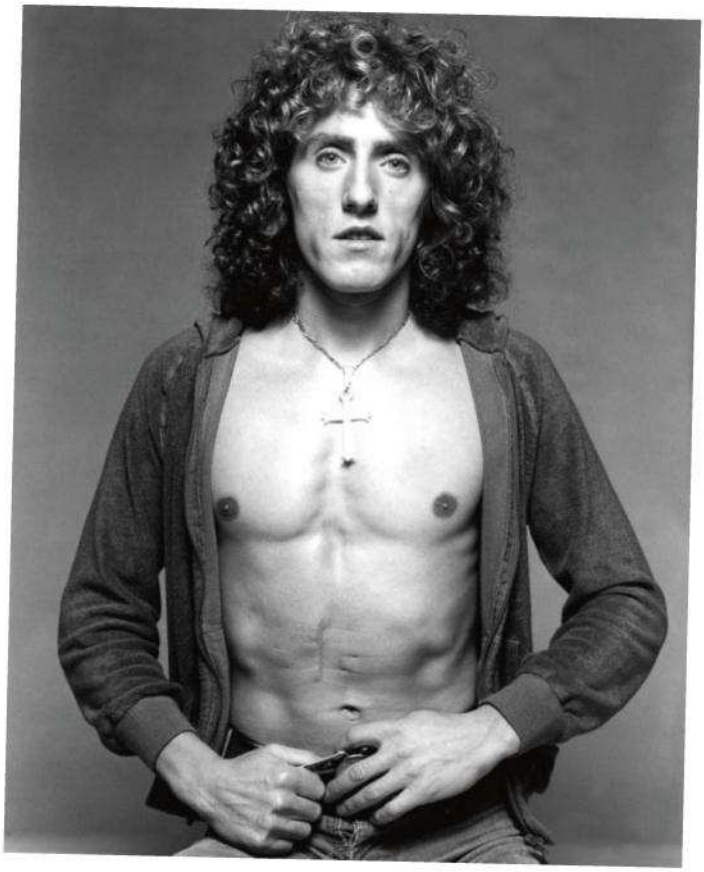
Roger Daltrey se fait rare. Aussi, la moindre occasion de rencontrer le légendaire *shouter* des Who ne peut décemment se refuser. L’alibi se présente sous la forme d’un nouvel album solo, “As Long As I Have You”, neuvième d’une carrière initiée en 1973 comme un passe-temps et premier sous son seul nom depuis vingt-six ans. Plus étonnant encore, il s’agit d’une belle surprise : la voix est presque intacte, le son idéalement caréné (chœurs, cuivres) et Pete Townshend est même de la partie, griffant quelques accords nerveux. Evidemment, Roger n’a jamais été un prolifique compositeur et on lui sait donc gré de ne pas trop s’aventurer sur ce terrain, préférant miser sur une série de reprises choisies avec goût, allant de Garnett Mills à Nick Cave, en passant par Stephen Stills, Dusty Springfield, Stevie Wonder ou Boz Scaggs. Par un joli matin d’avril, on se retrouve donc face à l’homme, chemise immaculée, lunettes fumées et veston noir, assis sur le canapé d’un hôtel cossu de la capitale anglaise, pas très loin de Regent’s Park. Affable et d’une franchise à toute épreuve, Roger Daltrey ne rechigne pas à évoquer le passé. Bien au contraire.

J’étais enfant de chœur

ROCK&FOLK : Pourquoi avoir décidé d’enregistrer un album solo après tout ce temps ?

Roger Daltrey : Le processus a en fait commencé il y a quatre ans, lorsque j’ai collaboré avec Wilko Johnson sur “Going Back Home”. A cette époque, Wilko faisait face à un cancer, avec un grand courage. Nous avions déjà essayé de faire quelque chose ensemble, mais là nous n’avions plus le choix, car on ne lui donnait qu’un an à vivre. Je l’ai appelé pour lui dire : “*Allons y, entrons en studio, jouons de la musique.*” Il en a résulté un disque qui a obtenu un certain succès, surtout si l’on considère qu’il était très blues. Je me suis rendu compte qu’il y avait tout un continent musical que les gens ignoraient, car certaines chansons ne passent jamais à la radio. Finalement, le disque lui a en quelque sorte sauvé la vie. Le label nous a demandé d’en faire un second dans la même veine, mais ça ne m’enchantait pas : je ne voyais pas comment nous pouvions faire mieux. Et puis les suites, ça ne marche jamais, c’est bien connu... On m’a donc proposé de faire un album solo, et j’ai eu l’idée de reprendre des titres que nous jouions à l’époque où les Who s’appelaient encore The High Numbers, avant que Pete ne commence à écrire ses propres chansons. J’ai accepté, et ai démarré le travail. On a été interrompus parce que Pete voulait lancer la tournée du cinquantième anniversaire des Who, puis j’ai été freiné par une méningite. J’ai dû passer du temps à l’hôpital et, au final, l’enregistrement a été suspendu pendant presque deux ans. Lorsque j’ai tout réécouté, j’ai trouvé que c’était plutôt mauvais ! Mais mon manager a envoyé le matériel à Pete, qui lui l’a trouvé intéressant. Il m’a téléphoné pour me dire que je me devais de terminer le boulot et qu’il adorerait participer au projet... Vous savez, pour moi Pete est le meilleur guitariste de tous les temps, le plus original, donc je me suis dit que si il pensait cela, c’est qu’il devait avoir raison. Je suis donc retourné en studio et Pete est venu poser quelques parties de guitare rythmiques, assez inattendues dans leur style je dois dire, et tout ça m’a donné l’énergie de finir cette satanée affaire. Aujourd’hui, je suis heureux et j’apprécie ce que nous avons réalisé. Ce n’était pas évident parce qu’habituellement, je n’aime pas ma propre musique, ni même le son de ma voix *(rires)* ! Sauf qu’ici, la performance générale me paraît vraiment enthousiasmante.

Photo DR



“Ça faisait partie de l’aspect visuel de ‘Tommy’”

R&F : La plupart des titres sont des reprises et certaines sont chargées politiquement. Comment les avez-vous choisies ?
Roger Daltrey : Disons que le choix s’est affiné au fil du processus. En fait, ces chansons ne sont pas complètement à visée politique, le but était juste de dire que nous faisons continuellement les mêmes erreurs. La chanson de Stevie Wonder, “You Haven’t Done Nothing”, n’est peut-être pas l’une de ses meilleures, mais je trouve qu’elle rend bien compte de la situation actuelle dans le monde. Nous n’avons plus l’air d’avancer, nous sommes comme coincés dans une faille, comme un disque rayé qui sauterait. “Get On Out The Rain” est un morceau de Parliament. Je l’apprécie, mais je crois que c’est celui que j’aime le moins sur cet album, parce que je préfère chanter des choses qui parlent aux gens plutôt que de leur dire quoi faire. Voilà, le but n’était pas de viser quelqu’un en particulier, mais d’évoquer les temps présents : peu de gens semblent heureux avec les gouvernements actuels.

R&F : Vous avez écrit deux chansons pour cet album. Comment vous sont-elles venues ?
Roger Daltrey : C’était il y a bien longtemps. J’ai écrit “Certified Rose” en 2003, en pensant à ma fille. Elle était davantage country, à l’origine. Je n’étais pas censé la chanter, et puis je me suis réveillé un matin, l’an dernier, en me disant qu’elle ferait une bonne chanson soul. Pour “Always Heading Home”, nous l’avons coécrite avec un ami, en 1992 ou 1993. C’est une chanson spirituelle, mais pas religieuse. Elle me ramène un peu à ma jeunesse, du temps où j’étais enfant de chœur.

R&F : Vous avez dit que cet album était un retour aux débuts des Who. Est-ce que c’est votre période préférée ?
Roger Daltrey : C’est vrai que les premiers temps étaient géniaux, parce que j’adorais monter sur scène. J’aimais *vraiment* ça. C’étaient peut-être nos meilleurs shows. Nous sommes des musiciens, pas des rock stars, et tous les moments passés sur scène avec Pete sont extraordinaires pour moi.

R&F : A cette époque, vous travailliez aussi comme ouvrier métallurgiste.
Roger Daltrey : Notre groupe jouait en soirée, même si nous nous produisions dans des clubs pour ados, des mariages ou même pour des bar mitzvah. Après le lycée, on a enchaîné avec le circuit des pubs, comme tous les groupes qui débutaient. Et à cette époque, effectivement, je bossais dans une usine. Je dirais que la musique m’aidait à me motiver pour tenir toute la journée pendant que je trimais.

R&F : Vous étiez déjà fan de musique soul…
Roger Daltrey : J’ai toujours été fan de soul et de blues. Nous n’étions pas noirs, mais nous étions dans un système de classes sociales en Angleterre. Ce n’est pas aussi brutal ici que ça pouvait l’être aux Etats-Unis, évidemment. Quand tu es en bas de l’échelle là-bas, c’est vraiment le fond du fond. Mais nous comprenions le blues, parce que nous étions de la classe ouvrière, et qu’il y avait un parallèle avec le fait d’être noir aux Etats-Unis. Petite anecdote, à l’occasion de l’inauguration d’une statue de Winston Churchill, on m’avait demandé de chanter deux chansons outre-Atlantique, sachant que le public était composé de John Kerry et d’une tripotée d’ambassadeurs : la première était “Stand By Me”, et la seconde était une version acoustique de “Won’t Get Fooled Again”. J’en ai donc goupillé une version avec un chœur d’église et, croyez-le ou non, c’était merveilleux. Le monde doit savoir que “Won’t Get Fooled Again” peut devenir un magnifique gospel.

R&F : On a lu que vous étiez le seul membre du groupe à ne pas boire ou prendre de drogues. Est-ce vrai ?
Roger Daltrey : Ce n’est pas tout à fait exact. En réalité, je ne prenais pas de drogues dures... Dans les premiers temps, nous buvions beaucoup. J’avais la chance de pouvoir assez bien me contrôler et d’être le seul à pouvoir être à peu près sobre au milieu de trois types qui étaient complètement plongés dans leurs addictions. Je me devais de l’être et cela m’incombait, car il en fallait bien un. Ce n’était pas toujours facile d’être sur la route avec ces trois gars.

Par ici la monnaie

R&F : Vous êtes en train d’écrire vos mémoires, n’est-ce pas ?
Roger Daltrey : Absolument, ils devraient sortir en octobre prochain.

R&F : A ce titre, est-ce que vous vous souvenez du festival Woodstock ?
Roger Daltrey : Je me dois d’être honnête avec vous. Ça va peut-être vous décevoir mais, vu de l’intérieur, ce n’était qu’un spectacle de plus. La légende est venue bien après. A l’époque, ce n’était qu’un putain de concert, *par ici la monnaie* ! On était même très heureux d’être le seul groupe à avoir été payé pour jouer à Woodstock. C’est moi qui ai été réclamer l’argent et on m’a répondu que c’était un concert de freaks. Non mais allez vous faire foutre ! Nous avions besoin de cet argent pour rentrer chez nous.

R&F : D’où teniez-vous cette veste à franges devenue iconique ?
Roger Daltrey : Disons que ça faisait plus ou moins partie de l’uniforme du rock. J’avais besoin de porter un vêtement qui laissait ma peau respirer, car j’étais comme consumé de l’intérieur sur scène, je transpirais beaucoup. C’était l’époque de “Tommy”, et il me fallait une identité pour ce personnage. Quelqu’un m’a apporté cette veste, sans que je sache d’où il la tenait, et j’ai pensé que ça pouvait participer à créer une image forte que l’on pourrait associer à “Tommy”.

Photos Archives Rock&Folk- DR

“Ce n’était pas toujours facile d’être sur la route avec ces trois gars”

R&F : Vous portiez aussi une énorme croix autour du cou. Y avait-il une raison religieuse à cela ?
Roger Daltrey : Ça faisait aussi partie de l’aspect visuel de “Tommy” parce qu’en ce qui me concerne, je suis plutôt athée. Mais je crois qu’il y a une forme d’énergie supérieure, et que nous faisons tous partie d’un grand ensemble.

R&F : Revenons à des considérations plus terre à terre. Il paraît que vous n’aimiez pas “Who’s Next” à l’époque. Vraiment ?
Roger Daltrey : C’est inexact. Le seul album que je n’ai jamais aimé est “It’s Hard”. Je n’ai pas trop goûté le mixage de “Quadrophenia” non plus, je trouvais que ma voix était comme écrasée.

R&F : Et “The Who Sell Out” ?
Roger Daltrey : Ah oui, je l’aime bien celui-là, j’en ai même choisi les morceaux. Pete m’avait soumis au moins vingt chansons, et il était surpris parce que j’avais choisi uniquement les siennes. Je suis très satisfait de ma sélection, et je trouve que le disque tient même mieux la route aujourd’hui qu’à l’époque où il est sorti.

R&F : Vous n’aviez donc même pas placé votre propre titre, “Early Morning Cold Taxi” ?
Roger Daltrey : C’était une chanson correcte, mais pas terrible quand même ! En réalité, je suis le plus grand fan de Pete, c’est peut-être un problème mais c’est la stricte vérité.

Ultime petite histoire

R&F : Y aura-t-il un autre album des Who ?
Roger Daltrey : Qui sait ? Est-ce que je serai encore vivant demain ? Difficile à dire. Si Pete le décide, il y en aura un. Je peux même écrire quelques chansons au besoin. Il est toujours le meilleur selon moi, et je chante encore juste, il n’y a donc pas de raison pour laquelle on devrait s’abstenir.

R&F : Quel est le secret de votre voix ?
Roger Daltrey : J’adore chanter et je ne suis jamais davantage moi-même que lorsque je suis sur scène. Tenez, puisque vous êtes français, j’ai une ultime petite histoire pour vous : Johnny Hallyday m’avait demandé d’enregistrer avec lui, il y a six ou huit ans. Je lui ai dit de m’envoyer des chansons, et lorsque j’ai écouté… c’étaient les morceaux les plus merdiques que j’avais jamais entendus ! Comment pouvait-il aimer ces trucs-là (rires) ? Je lui ai donc répondu que je ne pouvais pas, que ça ne fonctionnerait pas avec moi. Mais ça aurait été cool de travailler avec lui. Pas forcément parce qu’il était un grand chanteur de rock, mais parce qu’il était une vraie rock star. ★

Album *“As Long As I Have You” (Polydor/ Universal)*

SHOE

“Pas le droit d’écouter de musique non religieuse avant l’adolescence”

JOSH T PEARSON

L’ancien génial leader barbu de **Lift To Experience** renaît une nouvelle fois et revient rasé de près avec, sous le bras, un album superbe. Pour reprendre la formule consacrée, il est vraiment ressuscité ! Rencontre avec le dernier des prophètes.

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

C’ETAIT UN SOIR D’AVRIL 2001. On s’était rendu dans le quartier sinistre de la Villette pour y écouter Stephen Malkmus qui avait alors sorti un album sympathique. Arrivé dans la salle, l’attaché de presse de Labels — que Dieu bénisse Emmanuel Plane pour ce conseil aux conséquences décisives — nous avait dit : “*Je te recommande, pour une fois, de faire attention à la première partie qui pourrait te plaire…*” Sur la minuscule scène du Trabendo ce soir-là, des *longhorns* et des serpents empaillés. Intrigué, on se demande ce qui va suivre. Arrivent ensuite trois cowboys white trash façon “Délivrance”, qui ne disent pas un mot. Les jacks sont branchés, les boutons de volume tournés vers la droite, et soudain c’est un orage d’acier de près de deux heures qui s’abat sur le nord de Paris. On ne comprend rien, on sait juste qu’on assiste à un moment qu’on n’oubliera jamais, d’une intensité que seuls Nick Cave & The Bad Seeds ou Jeffrey Lee Pierce et le Gun Club étaient capables de délivrer dans les bons soirs. Après quoi, Malkmus débarque mais ce qu’il a à proposer semble si fade qu’on rentre chez soi, abasourdi et incapable de dormir après une telle épiphanie…

Quelques semaines plus tard est arrivé le double album de Lift To Experience, “The Texas-Jerusalem Crossroads”, et le choc a été invraisemblable. Une histoire d’Apocalypse moderne au Texas, dans la *ceinture de la Bible*, en attendant la Révélation. *“Les choses iront très mal avant d’aller mieux”*, car *“les USA sont au centre de JerUSAlem”* et *“les étoiles se sont alignées en 1999.”* Une voix angélique, celle de Josh T Pearson, annonçait l’exode et la quête, évoquant des anges aux ailes mutilées, des trompettes de Jericho, des épées et des fusils et le chemin vers la Terre promise de Palestine. Et, s’articulant autour de cette voix divine tout du long de ce disque gigantesque, des guitares Jazzmaster accordées en *dropped D* baignant dans un enfer de pédales shoegaze comme on en n’avait jamais entendu, une section rythmique terrifiante, et surtout, une forme de beauté indescriptible, neuve. Car si Jeffrey Lee Pierce et Nick Cave ont régulièrement joué avec l’imagerie biblique en chantant souvent comme des prédicateurs maniaques, Josh T Pearson, lui, pensait ce qu’il chantait, et le chantait d’une voix étonnement douce et calme. Son père était pasteur pentecôtiste et sa foi à lui, est restée intacte. Pour résumer, “The Texas-Jerusalem Crossroads” était le premier et le dernier grand disque de rock chrétien, et, accessoirement, l’un des rares vrais chefs-d’œuvre des années 2000.

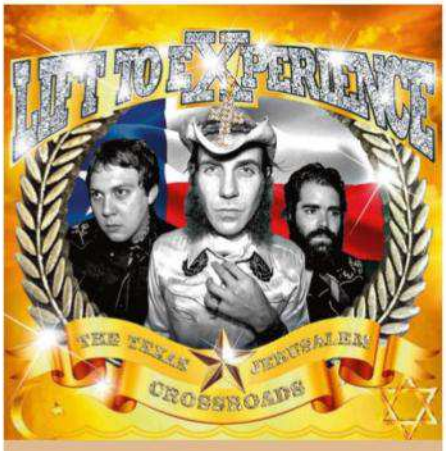
Les pentecôtistes, comme les baptistes, sont une énième émanation de la réforme calviniste, à cette différence près que leur apparition aux

Photo Eliot Lee Hazel-DR

Son arrivée est un choc : il a les cheveux rasés sur les côtés, longs sur la nuque et porte un perfecto à franges

Etats-Unis avait pour but précis l'évangélisation des pauvres, des analphabètes et des *nègres*, comme on les appelait alors. On se baptise par immersion dans un acte de soumission total au Christ, on pratique l'imposition des mains, on *parle en langues* (la fameuse glossolalie) qui apparaissent à la Pentecôte, on fait danser des serpents sur les têtes le temps d'exorcismes bruyants, on lit la Bible, dont l'Ancien Testament (contrairement aux catholiques) de manière littérale, on vénère l'Evangile de saint Paul, tout cela afin de, progressivement, *naître de nouveau* dans le corps du Christ. Et on attend Armageddon, car lorsque les armées de Tsahal (Israël), auront vaincu les forces du mal, alors Jésus apparaîtra et tout le monde sera converti au christianisme. Ce sera, enfin, la Révélation, une ère nouvelle commencera et une Jérusalem céleste descendra du ciel. Amen.

"The Texas-Jerusalem Crossroads", signé sur Bella Union, le label de Robin Guthrie et Simon Raymonde (Cocteau Twins) dans une cohérence parfaite, devient rapidement culte et bénéficie de critiques dithyrambiques. Ce mélange de musique typiquement anglaise revue et corrigée par un mysticisme américain sudiste laissait tout le monde pantois, mais hélas, l'affaire ne dura pas et le groupe, comme les Sex Pistols, se sépara après un unique et magistral album. Après quoi arriva, en lieu et place de la Révélation, le chaos... Josh T Pearson devient une espèce de hobo européen, dérivant entre Paris, où il participait à la vie culturelle d'une sorte de crêperie musicale, et Berlin, retournant au Texas exercer des boulots minables. On l'a vu souvent ivre, sans attaches, semi-clochard génial au talent brutalement stoppé dans son élan. Ses ailes étaient coupées... Puis débuta la lente reconstruction, comme souvent initiée par une peine de cœur. Léchant ses plaies, l'animal blessé et barbu composa de longues chansons acoustiques d'une beauté agonisante. Face au succès de ces complaintes jouées à la guitare sèche, loin des effets de Lift To Experience, qui *"faisaient pleurer même les bikers et les repris de justice"*, le bon Samaritain décida de les enregistrer, ce qui eut pour effet d'aboutir sur un nouvel album extraordinaire, "Last Of The Country Gentlemen" qui rencontra une fois de plus un succès critique sans fausse note (album de l'année dans Mojo et Uncut). Puis plus rien. Durant sept longues années. Inutile de dire que lorsqu'il y a quelques mois, un Josh rasé de près et relooké en *urban cowboy* tout de blanc vêtu, annonçait un nouvel album électrique, c'était à la fois la fête du slip et l'angoisse intégrale : et si, pour la première fois, il décevait ?



Shoegaze en santiags

Paru le 26 juin 2001, "The Texas-Jerusalem Crossroads" est donc l'unique album, double, de Lift To Experience. Une somme de 93 minutes dans laquelle Josh T Pearson, Josh Browning (bassiste) et Andy Young (batterie) donnaient leur version, biblique, texane et dégénérée, du shoegazing britannique, qui n'était d'ailleurs pas encore revenu à la mode. Mixé à l'époque par Simon Raymonde et Robin Guthrie en personnes, l'album est reparu l'an dernier en version augmentée. Lift To Experience a redonné un concert unique, en 2016, au festival Meltdown.

Arrive le fameux disque au titre idéalement ironique ("The Straight Hits !") et tout le monde, sauf quelques nostalgiques puristes de la période *douloureuse* et *illuminée*, se frotte les mains : Josh est passé à autre chose. Les trois premiers morceaux vacillent entre Cramps et Blues Explosion mélodique, garage gentiment Tex Mex (le Farfisa façon Sam The Sham), et chansons à boire, tandis que l'auteur, qui n'a jamais chanté de cette manière, montre l'étendue de ses talents vocaux. Puis arrive de la country très habitée (sur "Damn Straight" — car toutes les chansons ont le mot *straight* dans leur titre — il reproche à Willie Nelson, Waylon Jennings, Hank Williams et particulièrement George Jones, d'avoir causé la fuite de sa chérie, avant d'insulter les *new hats* Garth Brooks et Travis Tritt)... Enfin revient le Josh T Pearson que l'on connaît, en transe sur le formidable "Loved Straight To Hell". Tous les morceaux qui suivent sont du même acabit et le tout culmine sur l'impossiblement sublime "A Love Song (Set Me Straight)", la chanson dont il est à juste titre le plus fier, et lorsque s'achève l'album aux paroles époustouflantes (et dont la pochette intérieure mentionne le psaume 122 : 6 soit *"Demandez la paix de Jérusalem. Que ceux qui t'aiment jouissent du repos"*), la conclusion s'impose : Josh T Pearson est né à nouveau. Il est ressuscité, *"il est vraiment ressuscité !"* comme disent les panneaux des temples évangélistes.

Archange abimé et surdoué

Il fallait donc rencontrer cet archange abimé et surdoué. C'est chose faite par une belle fin de matinée d'avril dans la courette d'un hôtel parisien. Son arrivée est un choc : il a les cheveux rasés sur les côtés et longs sur la nuque, porte un perfecto à franges et des santiags, et arbore un T-shirt "Texas Gentleman" sur lequel pend une chaîne ornée d'une croix d'argent. Une fine moustache complète le spectacle. Il est étonnamment grand, fin et musclé, beau garçon malgré toute cette laideur capillaire, et les yeux bleus qu'il plisse souvent charrient une intelligence pleine de curiosité. On dirait, en gros, un dingue de la NRA sous crystal meth, amateur d'Iron Maiden et de musculation, pêché dans un bayou, avec un air éclairé.

Il demande un verre de vin blanc, que son manager lui interdit *("J'ai recommencé à boire,* dit-il, *et c'est terrible !")*, allume une cigarette *("Ici je peux fumer comme si nous étions en 1995")* et s'assoit, souriant, ravi d'être là et de parler. Cela ne se passe pas toujours comme ça.

ROCK&FOLK : Qu'est-ce qui a causé la fin de Lift To Experience ?

Josh T Pearson : Nous étions incapables de gérer notre succès, aussi mince fut-il. Et puis la femme du bassiste est morte d'une overdose pendant que nous tournions en Europe, et ça a été, tout simplement, la débâcle. Tout a volé en éclats. Je suppose que cette expérience a été beaucoup trop intense. Après cela, je suis parti à la recherche de mon âme, puis il y a eu Berlin, où je suis resté deux ans et où j'ai épousé une Allemande, que j'ai ramenée au Texas, ça n'a pas fonctionné. Mes amis appellent cet épisode la *grande guerre.* Dix ans après Lift, j'ai composé les chansons de "Last Of The Country Gentlemen", et j'ai tourné pendant un an avec une simple guitare sèche. Puis retour au Texas, dans un village de 300 habitants, après avoir vécu à Paris, que j'adore. Et finalement, je me suis installé à Austin.

Photo Eliot Lee Hazel-DR

R&F : Les trois premières chansons de ce nouvel album donnent l'impression que vous avez eu envie de vous amuser après l'intensité de l'album précédent. Un peu comme Robert Smith lorsqu'il a fait "Let's Go To Bed" après "Pornography".
Josh T Pearson : C'est un peu ça, oui. D'ailleurs j'adorais les Cure... Cet album a été conçu pour être joyeux et optimiste. Et plus simple que ce que je fais d'habitude. Je me suis donc imposé quelques règles : chaque chanson devait avoir un refrain, un couplet et un pont avec seize phrases au maximum et un titre de quatre mots comprenant *straight*, ce qui en laisse trois. J'avais composé auparavant un cycle de chansons que j'ai décidé de ne jamais publier car elles sont trop personnelles. Donc, pour cet album, j'ai choisi la simplicité, la spontanéité et la rapidité : il a été enregistré en quelques jours et cela a parfaitement fonctionné. La plupart des chansons ont été composées en deux jours, sauf ma préférée, "A Love Song (Set Me Straight)", qui ressemble plus à ce que je faisais avant, et qui a nécessité trois jours de travail.

R&F : Parlez-nous de votre éducation musicale…
Josh T Pearson : Je n'avais pas le droit d'écouter de la musique non religieuse avant l'adolescence, et lorsque j'ai enfin pu, j'ai écouté des trucs de skater genre Black Flag. Du punk et du hardcore, puis on m'a montré quelques accords à la guitare, j'ai découvert les Sex Pistols et ça a été un choc.

"Le punk de la Grande Dépression"

R&F : Et la country ?
Josh T Pearson : C'est venu plus tard, lorsque j'ai réalisé que c'était le punk de temps plus durs. Le punk de la Grande Dépression. C'est la même chose, en fait. Actuellement, je n'écoute plus que ça, d'ailleurs.

R&F : L'imagerie de vos textes évoque également Nick Cave.
Josh T Pearson : J'aime beaucoup sa musique, et c'est un très grand parolier. Je connais assez bien Warren Ellis : j'ai tourné avec les Dirty Three, que j'adore, en particulier sur scène. C'est un vrai gentleman. Son travail est très sensuel et ce qu'il fait avec Nick est fantastique. Cet attelage est miraculeux. Il suffit d'écouter "Skeleton Tree" pour comprendre la grandeur de cette collaboration.

R&F : On imagine que vous avez écouté beaucoup de musique anglaise…
Josh T Pearson : Bien sûr. J'adorais les Cocteau Twins, les Smiths, Jesus And Mary Chain et évidemment My Bloody Valentine, qui a eu une influence énorme sur moi. "Loveless" était tout simplement phénoménal. Cet album m'a retourné et a totalement changé ma vision de la musique : cela m'a donné envie de créer des épiphanies plutôt que de me contenter de composer des chansons. J'étais dans une ville du nord du Texas tellement ennuyeuse que j'ai pratiqué la guitare du matin au soir, travaillant sur les effets pour arriver à la texture sonore que je souhaitais. Puis j'ai travaillé sur l'écriture pour parvenir à un résultat satisfaisant.

R&F : En dehors de la Bible, que lisez-vous ?
Josh T Pearson : Je lis principalement de la poésie et ai une grande admiration pour Walt Whitman, qui est selon moi le plus grand poète américain.

Culte pentecôtiste charnel

R&F : Lorsque vous étiez enfant, arrivait-il que le culte pentecôtiste vous effraie ?
Josh T Pearson : Non. On grandit avec. Les exorcismes, l'imposition des mains, la répétition des sacrements. Le culte pentecôtiste est charnel : Dieu intervient et on le sent dans son corps. Ce n'est pas une religion intellectuelle : on est guidé par l'esprit sacré, tout simplement. Il y a un très bon documentaire qui date des années 50 ou du début des années 60 sur les Pentecôtistes, qu'on peut trouver sur YouTube, intitulé "The Holy Ghost People". C'est en noir et blanc et pour une fois, les réalisateurs, qui viennent du Nord, probablement de New York, ne se moquent pas de ce qu'ils filment et ne jugent pas. C'est très respectueux.

R&F : Votre éducation religieuse a-t-elle eu un rôle décisif sur votre manière d'écrire ?
Josh T Pearson : Absolument. Les images, les symboles, les métaphores... Je viens d'une famille pentecôtiste et la Bible que nous lisons est la King James, dont la traduction est connue pour être extrêmement fluide d'un point de vue sonore. C'est la plus poétique de toutes les traductions connues. Elle est faite pour que les fidèles, qui souvent ne savaient pas lire, puissent l'apprendre par cœur (il récite *"In the beginning was the word and the word was with God and the word was God"*) : tout doit couler comme un fleuve, et c'est ainsi que j'écris, plus particulièrement encore à l'époque de Lift To Experience. Cela demande beaucoup de travail *(la prosodie de "The Texas-Jerusalem Crossroads" est en effet très impressionnante)*. Dylan écrivait aussi de cette manière dans les années 60 parce qu'il avait été très marqué par la Bible King James. Le travail sur chaque syllabe, sur la métrique, est inouï. C'est une tradition qui se perd et cela me désole. Je n'aime pas l'ordure ni la vulgarité. J'aime la poésie qui coule comme une rivière. Je veux boire à la fontaine. ★

Album *"The Straight Hits !" (Mute/ Pias)*

Photo Eliot Lee Hazel-DR

SALON DU DISQUE DES PUCES

Samedi 30 Juin
Dimanche 1er Juillet
De 10h à 18h

Exposition + Dj + Concerts
Plus de 100 000 Vinyles & Cd

Marché dauphine,
132-140 rue des rosiers
93400 St Ouen
M° Ligne 4 / Porte de Clignancourt

Contact et reservations :
+33680108281 ou
+33678353337 / sdpuces.paris@orange.fr

rock&folk

ANTINOTE

MARCHÉ DAUPHINE

MUSIC *o'puces*

MUSIC FESTIVAL

THE GREEN ESCAPE

ROCK • COUNTRY • FOLK
27 28 29 JUILLET 2018
CRAPONNE-SUR-ARZON (43)

StatusQuo

MIKE AND THE MOONPIES
GUNWOOD • SOUTHERN AVENUE • TOMMY ASH
BLUE WATER HIGHWAY
SAM OUTLAW
GAELLE BUSWEL • NEWTOWN
THE NICKEL SLOTS • LOOLIE AND THE SURFING ROGERS
APPALOOSA

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS
festivaldecraponne.com
04 71 03 25 52

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Le seul groupe qui évoque les USA même aux Américains

CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL

Au temps de la guerre du Vietnam, ces Californiens que tout le monde croyait sudistes ont dominé le monde avec une musique qui puisait impeccablement aux sources de l'Amérique. Avant, bien sûr, une séparation et de tenaces rancœurs.

PAR THOMAS E FLORIN

A quoi pouvait bien ressembler ce Noël 2016 chez les Fogerty ? Ils venaient de revendre 18 millions de dollars leur manoir baroco-dégueulis de Beverly Hills, qui contenait plus de salles de bains (sept) que de chambres à coucher (cinq). John était encore en pyjama, préférant déballer ses cadeaux dans sa tenue de nuit que dans son ensemble T-shirt jaune/ short rouge qu'il arbore d'habitude le matin pour son footing. Autour du conifère, c'est un homme de 70 ans qui est gagné par une excitation enfantine quand il voit que, cette année, le père Noël lui a apporté un si gros paquet qu'il l'a enveloppé dans l'une de ses chemises à carreaux. Sous le coton imprimé, John découvre une boîte rigide, un étui à guitare. Il se tourne vers sa seconde femme, Julie, et lui demande : "*Am I about to be overwhelmed here?*" Oui. John est sur le point de pleurer. A l'intérieur, il retrouve sa Rickenbacker 325, qu'il n'a pas revue depuis le tournant de l'année 1973. Celle de la séparation définitive du Creedence Clearwater Revival. Ce morceau de bois surmonté de corde en acier lui a-t-il fait penser à son frère Tom, mort du sida en 1990 ? A-t-il versé ces larmes car, à l'époque où il jouait de cette guitare, il était encore capable de s'adresser à Stu Cook et Doug Clifford autrement que par courriers d'avocat ? Face à ses souvenirs, le fondateur du plus grand groupe de rock américain pleure. Et il y a de quoi. Son histoire est une tragédie dans laquelle quatre amis d'enfance, dont deux frères, se déchirent, se jalousent et s'avèrent incapables de se donner le pardon. Une histoire banale, ce qui la rend d'autant plus ignoble. Peut-être est-ce pour cette raison que Creedence Clearwater Revival fait si peu la couverture des magazines. Pourtant, dans cette Fireglo 325 ont résonné les notes qui ont enserré la civilisation américaine.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

The Golliwogs : Stu Cook, John Fogerty, Tom Fogerty et Doug *Cosmo* Clifford

Le quartette sera absolument le seul de sa génération à réussir à fédérer hippies et routiers

Creedence Clearwater Revival, le seul groupe qui évoque les USA même aux Américains. En 1969, alors qu'ils commençaient à être mis sur la touche pour cause de nouvelle politique musicale de leur label, Steve Cropper et Donald *Duck* Dunn épluchent les disques de Creedence Clearwater Revival dans les bureaux de Stax. Les deux MG's cherchent des indices sur la ville de Louisiane dont pourrait être originaire ce groupe qui ne quitte plus le haut des charts depuis un an. La réponse leur vient finalement par voie de presse : Creedence, avec ses "Born On The Bayou", "Proud Mary" et autres évocations du vieux Sud, n'avait jamais mis les pieds dans le Dixieland : ses membres venaient de la banlieue de San Francisco. Quatre ans plus tard, Donald Dunn, qui tient la basse pour Tony Joe White lors de la tournée européenne commune avec Creedence Clearwater Revival, avoue au groupe qu'en apprenant la nouvelle, il brûla leurs disques. Au jeu des sept familles, même les Sudistes s'y trompaient. A raison. Car le répertoire de CCR s'apparente à une longue conversation avec les racines de la musique américaine, ceci à une époque où l'excellent Mike Bloomfield et tous les groupes de blues blancs prétendaient *moderniser* le *great american songbook*. En contre-pied, John Fogerty et sa bande justifiaient le *revival* qui clôturait leur nom dès le premier album homonyme de 1968. En reprenant "Ninety Nine And A Half Won't Do", gospel salace composé deux ans plus tôt par Cropper pour Wilson Pickett, "I Put A Spell On You", du *hoodoo* Grand-Guignol Screamin' Jay Hawkins, en choisissant comme single "Suzie Q", rockabilly du Louisianais de souche Dale Hawkins, basé sur un riff de blues typique du Mississippi, Creedence annonçait qu'en plongeant les mains dans ses racines, il allait revivifier la musique américaine. En trois ans et cinq albums, le meilleur serait dit. Mais Creedence n'a pas été un feu de paille. Plutôt une lame de fond. Car la chanson de ce premier single, "Suzie Q", le groupe la jouait depuis l'année de sa sortie. En 1957, donc.

Avoir un groupe, John Fogerty y pense depuis ses 10 ans, soit depuis 1955. L'envie lui naît l'oreille collée sur *la voix de la nation*, la radio, dont sa station préférée reste KWBR, la fréquence noire d'El Cerrito, la banlieue californienne où il grandit. En direct, à travers les ondes, il assiste à la naissance du rock'n'roll, aux premiers enregistrements sauvagement électriques du blues, à l'évolution de ce songwriting particulier de ces gens des campagnes, tel le très beau "Endless Sleep" de Jody Reynolds, sans oublier le doo-wop des quartettes noirs, qui ont subitement fait basculer la *church music* vers les rues du ghetto. Voici comment il creuse lui-même son berceau musical, remue sur ce petit groove qui semble ne jamais cesser d'avancer, se laisse entièrement envahir par la chose la plus addictive qu'a créé un peuple depuis que les Napolitains ont cuit la première pizza. Trois ans plus tard, le voici en cheville avec deux camarades d'école, Stu Cook et Doug *Cosmo* Clifford. Ensemble, ils forment leur premier groupe : The Blue Velvets. Doug tape les rythmes sur ce qu'il a sous la main, Stu joue encore du piano. Bien sûr, ils sont mauvais et s'entraînent par-dessus les 45 tours qu'ils aiment, comme on le fait à 13 ans — ou toute sa vie. Mais, en deux années à peine, leur réputation de groupe de boum leur permet de se faire engager par le microlabel Christy Records afin de *couper* des *sessions* avec James Powell, un chanteur de R&B de Richmond, Californie. Le single, "Berverly Angel" passe sur la station que John écoute depuis son enfance. Le voici passé de l'autre côté de la membrane.

Petit groupe de banlieue

Les trois gamins (15 ans à l'époque) jonglent entre le lycée et le studio, où ils vont bientôt accompagner Tom, le grand frère de John. Tommy Fogerty & The Blue Velvets sortent leur premier single, "Come On Baby"/ "Oh ! My Love", sur Orchestra Records. Deux singles plus tard et quelques concerts dans des foires agricoles de plus, les Blue Velvets ne sont nulle part. Il faudra attendre 1963, l'année où les trois mineurs sortent du lycée, pour que John ait l'idée de frapper à la porte d'un label de jazz de leur ville, Fantasy, qui vient d'obtenir un hit avec le sirupeux "Cast Your Fate To The Wind" de Vince Guaraldi. Qu'importe la qualité du tube : l'entreprise dispose d'une flopée de cash à investir et se voit bien, entre deux disques de Lenny Bruce, s'offrir un de ces groupes de pop comme il en débarque chaque semaine d'Angleterre. Max Weiss, patron du label, reçoit ces gamins pour qui il a de grandes idées. Tout d'abord, ils doivent abandonner leur nom d'orchestre rhythm'n'blues pour quelque chose sonnant plus *british*. Ce sera Golliwogs, du nom d'un personnage de livre pour enfants, sorte de "Y a bon Banania" *mignon*, que l'on considèrerait comme hautement raciste aujourd'hui. Pour ajouter l'image à la parole, les membres du groupe se voient affublés de la même afro explosive que le personnage, mais en blanc, toujours pour *faire anglais*. Bref : le concept est une catastrophe. Pourtant, de 1964 à 1967, le groupe enchaîne les singles, dans la plus pure tradition du rock garage américain d'époque, comme en témoigne la compilation que lui a consacré Craft Recordings l'année dernière. Le tout lorgne plus vers les Animals que le bayou, et permet de voir Stu passer du piano à la basse et John remplacer progressivement son frère au chant. Fantasy est vendu en 1966. Les nouveaux patrons installent leurs bureaux à Oakland, à deux pas de ce qui deviendra l'année suivante le premier local des Black Panthers. Parallèlement, la scène de San Francisco explose. Les Golliwogs, petit groupe de banlieue, ne pénètrent jamais dans la très snobinarde ville de la baie. Flairant le cul-de-sac, le label permet au groupe de se *repositionner*. Il lui offre la possibilité de se choisir un nouveau nom et un nouveau contrat, qui s'avèrera désastreux.

Au milieu des arbres

Creedence Clearwater Revival. Quel drôle de nom. A cause de ce look à la Charles Ingalls, la presse française boude le groupe. Jacques Chabiron ira même de son petit pamphlet dans le Rock&Folk de juin 1970,

Photo Ed Caraeff/ Getty Images

John Fogerty, septembre 1970

Entrer dans Creedence

En moins de quatre ans, voici l'œuvre considérable qu'ont enfantée John Fogerty et sa bande.

"Creedence Clearwater Revival" *(mai 1968)*

Créateur de véritables chansons, CCR est tout de même un groupe à albums, format dominant à l'époque. Originaire de San Francisco, il tourne le dos au psyché, lui préférant le rock'n'roll des origines. Cette option salvatrice s'affiche dès le premier 33 tours avec des reprises emblématiques, noires — "I Put A Spell On You" (Screamin' Jay Hawkins, 1956), "Ninety-Nine And A Half (Won't Do)" (Wilson Pickett, 1966) — et blanche, "Susie-Q" (de Dale Hawkins, 1957, orthographié de trois manières différentes selon les versions). Malgré une longueur (8 minutes 30) qui sonne comme une concession au goût du jour, "Suzie Q" fait l'objet d'un simple, premier d'une vingtaine de succès patentés.

"Bayou Country" *(janvier 1969)*

L'extraordinaire talent de John Fogerty pour créer un rock classique sans être académique, déjà perçu grâce à "Porterville" (dernière face des Golliwogs), éclate dans "Bayou Country", qui inclut "Proud Mary". Comme la chanson-titre, cette histoire de bateau à aube place l'univers du groupe dans un Mississippi fantasmé. Elle va atteindre l'universalité grâce à d'innombrables versions dont celles de Solomon Burke, Elvis Presley, Ike & Tina Turner... John Fogerty est lui-même un chanteur puissant dont l'une des principales influences est saluée par une interprétation de "Good Golly Miss Molly" (Little Richard, 1958).

"Green River" *(août 1969)*

CCR enregistre trois albums en 1969. Trois ! Tous d'une richesse stupéfiante. Le deuxième recèle deux immenses réussites, "Bad Moon Rising", "Green River", et plusieurs pépites comme "Wrote A Song For Everyone" ou, bientôt repris par Freddie King, "Lodi". Capté essentiellement en direct dans le studio de Wally Heider, le groupe sonne foncièrement américain, héritier de l'esprit Sun.

"Willy And The Poor Boys" *(novembre 1969)*

Chaque disque comprend des emprunts. Après "The Night Time Is The Right Time" (d'après Ray Charles, 1958) dans le précédent, CCR se penche sur deux traditionnels appris de Leadbelly, "Cotton Fields" (1947), "The Midnight Special" (1941). Ce n'est pas par manque d'inspiration, les originaux — "Down On The Corner", "Fortunate Son", "It Came Out Of The Sky" — étant encore une fois d'un niveau supérieur.

Trois albums en 1969. Trois !

"Cosmo's Factory" *(juillet 1970)*

"Travelin' Band" est conçu et interprété à la manière de Little Richard qui, beau joueur, se fera un plaisir d'adopter le morceau. La dilection de CCR pour les années 1950 l'incite à jouer "Ooby Dooby" (Roy Orbison, 1956) et "My Baby Left Me" (Arthur Crudup, 1950). John Fogerty n'en est pas moins un artiste de son époque : comment ne pas penser à la guerre au Vietnam en écoutant "Who'll Stop The Rain" ou "Run Through The Jungle" ? Amateur de musique noire, il imprime sa marque à "Before You Accuse Me (Take A Look At Yourself)" (Bo Diddley, 1957) ou "I Heard It Through The Grapevine" (Gladys Knight & The Pips, 1967) alors que "Lookin' Out My Back Door" souligne son talent pour écrire dans l'esprit country, ce dont se souviendront les Stray Cats, tandis que la modernité de "Up Around The Bend" touchera Hanoï Rocks...

"Pendulum" *(décembre 1970)*

Pour changer, CCR ne place aucune reprise dans le second album de 1970. John Fogerty renouvelle la métaphore météorologique dans l'une de ses grandes réussites, "Have You Ever Seen The Rain ?". Ses chansons sont si bien inspirées qu'on les reconnaît dès les premières notes d'introduction. "Hey Tonight" fait partie de ces merveilles, comme l'énergique "Molina", un pur rock'n'roll. Dans l'ensemble, une utilisation plus généreuse des claviers et des cuivres permet de légères variations du son.

"Mardi Gras" *(avril 1972)*

Le départ de Tom Fogerty déséquilibre le groupe dont "Mardi Gras" constitue le dernier album. John Fogerty ne signe que trois titres, sans surprise les plus réussis, "Lookin' For A Reason", "Someday Never Comes", "Sweet Hitch-Hiker". Il chante "Hello Mary Lou" (Ricky Nelson, 1961) en hommage au guitariste de la version originale, James Burton. Obligés de fournir le reste, les deux autres font de leur mieux, réussissant pas trop mal "Tearin' Up The Country". Mais on sent bien que la fête est finie... ■

JEAN-WILLIAM THOURY

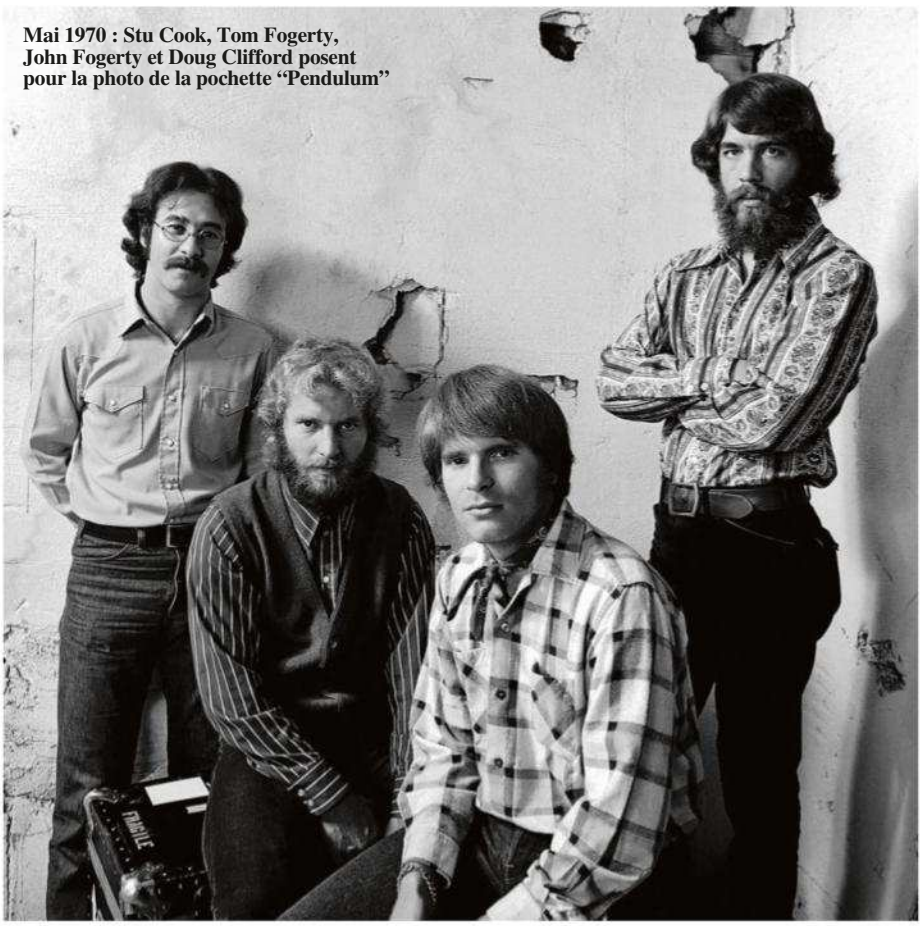
sous prétexte que la musique de ces quatre-là était, au fond, *réactionnaire*. Dans l'histoire de notre journal, seul Philippe Paringaux prêtera sa plume si fine à la célébration des Californiens. Pourtant, de 1968 à 1970, Creedence sera le groupe américain qui régnera en maître sur les charts, les esprits, les radios. Plus important : le quartette sera absolument le seul de sa génération à réussir à fédérer hippies et routiers, à parler aussi bien à la jeunesse des villes qu'aux adultes des campagnes. Aujourd'hui, ses albums se retrouvent jusque dans les jukeboxes des maisons de retraite américaines. Populaire, voilà ce qu'est Creedence Clearwater Revival. Populaire, car il a réussi l'incroyable mariage du rock'n'roll, du blues, de la country et de la soul, liant l'histoire d'un nœud qui n'a toujours pas été desserré. Ce nœud, c'est un son, entièrement orchestré par John Fogerty autour de sa voix, sa guitare et ses compositions. CCR, c'est tout d'abord cette rythmique *roulante*, hachurée par les coups de médiator de Tom Fogerty dont on a réduit le jeu de guitare au strict minimum. Puis, sur ce tapis roulant, ce bain à remous dans lequel on se plonge, John s'illustre comme l'un des chanteurs et guitaristes les plus torrides de l'histoire. Le premier album est enregistré et mixé en une semaine pour moins de 2000 $: John et le groupe ont construit leur son en studio de répétition, choisissant minutieusement amplis, cordes, réglages, vélocité de la main droite, toucher des doigts de la main gauche, accordage de batterie... Sur la table de mixage, quatre pistes sont dédiées à capter cette dynamique de groupe, le plus naturellement possible. Un petit gadget est ajouté sur la voix de John, filtrée pour le deuxième couplet de "Suzie Q", un son est inventé pour l'ouverture de "I Put A Spell On You", une bande est passée à l'envers sur "Gloomy", un hommage au "Spoonful" de Howlin' Wolf et *that's all folks*. Pour faire modernes et être diffusés sur KMPX, la radio branchée du coin, ils agrémentent "Suzie Q" d'une longue phase d'improvisation, se terminant étrangement dans les accords mineurs, le larsen et la reverb. La pochette, elle, montre le groupe au milieu des arbres, comme ce sera le cas sur les deux albums suivants. Sauf qu'ici, Cosmo et John portent des uniformes militaires. Ironique quand on sait que le jeune Fogerty, appelé sous les drapeaux en 1966, a une trouille de tous les diables en pensant qu'il pourrait partir pour le Vietnam à n'importe quel moment. De ce fait, le groupe ne peut tourner au-delà de la Californie et, l'album, s'il est remarqué, se vend peu.

Un accord de *mi 7* joué corde à corde sur un larsen montant. Voici avec quoi John Fogerty posera sur sa tête sa couronne. Qui peut résister à "Born On The Bayou", la nonchalance de son riff, cette rythmique qui enfonce l'auditeur dans des moiteurs plus voluptueuses qu'étouffantes ? *"Almost as good as sex to play"* dira, à son propos, Cosmo. Et à écouter ? Alors que John reste éveillé toutes les nuits, laissant tourner la télévision, qu'elle diffuse de *la neige* ou l'assassinat de Bobby Kennedy, il compose, mélangeant dans ses délires insomniaques Mark Twain, des hululements hoodoo, les imprécations de John Lee Hooker, les transes païennes du gospel séminal, celui qui se pratiquait à l'abri des regards, la nuit, dans les forêts du Mississippi... Il ne dort plus mais rêve éveillé, couchant sur le papier son album *southern gothic*, "Bayou Country", chef-d'œuvre du groupe. Chef-d'œuvre, car des sept chansons qui composent le disque, pas une n'est à jeter. Ni "Bootleg", dont l'introduction à la bonté de nous montrer comment se construit le *groove* Creedence Clearwater Revival, ni "Graveyard Train", et son atmosphère sincèrement hantée, encore moins "Penthouse Pauper", dont la méchanceté du texte — *"If I were a politician, I could prove that monkeys talk"* — et l'acidité des salves de guitares font serrer les dents à s'en briser la mâchoire... Puis, la galette recueille ce classique absolu, "Proud Mary", dont le texte est celui d'un *voleur de feu* : en touchant précisément ce qu'est la vie des gens entre Memphis et la Nouvelle-Orléans, leur foi immortelle dans le fait que la souffrance glissera sur eux comme l'on *roule* sur la rivière, John Fogerty a percé le mur. C'est pourquoi ces mots, quand ils sortent de la bouche de Tina Turner, elle qui a *"lavé beaucoup d'assiette à Memphis"*, transpire de sincérité et de fierté. "Proud Mary", dont John a trouvé l'idée, centrale, du bateau à aubes dans un épisode du feuilleton "Maverick", s'écoulera à un million d'exemplaires dans sa version single. Le début de la gloire pour le groupe. Mais le début des dissensions également. Stu, Doug et Tom voulaient chanter les *"rolling"* derrière John. Ce dernier refuse et exige qu'ils quittent le studio pendant que lui double, puis triple son propre chant. S'ils avaient mêlé leur voix sur ce refrain, ces quatre-là se parleraient-ils encore aujourd'hui ?

Bombardement au napalm

L'aigreur naît. John, qui joue également les managers, n'arrive pas à renégocier son contrat avec Fantasy. Quand il veut renégocier des points sur les droits d'édition de ses chansons, Saul Zaentz lui propose des parts du label — qui n'arriveront jamais — et de l'introduire dans un réseau offshore aux Bahamas qui permettra à CCR de payer moins d'impôts. Ce qu'ils acceptent. A l'intérieur du groupe, les relations ne sont guère meilleures : quand John arrive au studio de répétition — la pièce que l'on peut voir sur la pochette de "Cosmo's Factory" — avec "Green River", son frère persifle : *"Tu es en train de te construire un sacré répertoire, n'est-ce pas John ?"* Moins de deux mois après la sortie de "Bayou Country", CCR place "Bad Moon Rising" en deuxième place des charts. La stratégie Fogerty : faire entrer un disque dans le top 10 dès que le précédent le quitte. Avec ce single, inspiré de ces riffs de Scotty Moore que John avait tant de mal à appréhender adolescent, accolé en face B à "Lodi" et son histoire de *honky tonk man* se retrouvant toujours coincé dans le même bled, CCR intègre pour la première fois la country à son esthétique. Certes, la guitare de John continue à faire des trous dans le plancher ("Commotion") mais, désormais, son songwriting emprunte deux voies : d'un côté, des blues aux riffs acérés ; de l'autre, des ballades narratives telles que "Wrote A Song For Everyone", qui préfigure la séparation à venir d'avec sa femme. 1969 est l'année de Creedence Clearwater Revival : le groupe sort 26 chansons, place six disques dans le top 10, dont l'album "Green River", enregistré en deux jours, à la première place. Avec un tel palmarès, il fait partie des têtes d'affiche de Woodstock, où il passe à 3 heures du matin, après un Grateful Dead qui a endormi tout le public. Le groupe clôture l'année par l'une des *protest songs* les plus violentes des années soixante, de celles dont la concision (2 minutes 21 secondes) et la radicalité font passer Bruce Springsteen pour un bavard : "Fortunate Son". *"Cette chanson hurlait en moi. C'est une confrontation entre moi et Richard Nixon"* dira John à son propos. Hurler à s'en faire exploser les cordes vocales : *"Some folks are born made to wave the flag/ They're red, white and blue/ And when the band plays 'Hail To The Chief'/ They point the cannon at you"* quand revenaient, dans des sacs de plastique, le corps de jeunes hommes s'étant fait des colliers d'oreilles humaines dans la jungle asiatique... Pardonnez, mais il en fallait une paire grosse comme ça. La chanson, troisième dans les charts, se retrouve sur l'album "Willie & The Poor Boys". Un concept album presque, qui contient un lot impressionnant de classiques de *roadhouse* : "Down On The Corner", "It Came Out Of The Sky", "Feelin' Blue" et "Midnight Special". 1970 arrivait et Creedence faisait déjà partie de l'inconscient collectif.

La stratégie Fogerty : faire entrer un disque dans le top 10 dès que le précédent le quitte



Mai 1970 : Stu Cook, Tom Fogerty, John Fogerty et Doug Clifford posent pour la photo de la pochette "Pendulum"

Ces quatre-là étaient mûrs pour 40 ans de haine et de bataille judiciaire

Ce groupe n'a pas explosé en plein vol : il s'est décomposé lentement, en trois ans, comme un corps sans vie. A la sortie de l'année 1969, les quatre garçons partent pour leur première tournée européenne. Trois jours avant le décollage, ils enregistrent "Up Around The Bend" et "Run Through The Jungle". Cette dernière, devenue la bande-son obligatoire de tout film où il faut montrer un bombardement au napalm, ne parlait pas du Vietnam, mais de cette Amérique où *"200 millions d'armes sont chargées"*. Le démon qui plane ici ira, 12 ans plus tard, se loger dans la gorge de Jeffrey Lee Pierce qui en livrera une version remaniée et terrifiante. A son retour d'Europe, CCR sort "Lookin Out My Back Doors", qui avait pour seul but de faire chanter le fils de John quand il l'entendrait à la radio. Omniprésence du groupe : 28 ans après, le monde entier se marrera en voyant le *Dude* taper sur le toit de sa voiture au son de sa caisse claire dans "The Big Lebowski" des frères Coen. Avec déjà quatre titres en boîte, CCR s'autorise 8 heures de studio pour enregistrer les sept chansons manquantes à la composition de "Cosmo's Factory". Le groupe y reprend sa conversation avec ses homologues noirs : dans "Traveling Band", hommage au "Long Tall Sally" de Little Richard — un procès sera intenté à CCR pour plagiat de "Good Golly Miss Molly", comme quoi les avocats connaissent mal leur rock'n'roll — et une version de "I Heard It Through The Grapevine" de Marvin Gaye où le groupe réussit ce qu'il avait raté avec sa reprise de Wilson Pickett : ne pas faire moins bien que l'original. "Cosmo's Factory" sera le deuxième LP du quartette à se hisser en première place des charts. Mais l'hégémonie de John Fogerty devait prendre fin : les autres membres, et particulièrement Tom, demandent de peser davantage sur la direction artistique, veulent composer leurs parties et, pourquoi pas, même des chansons. Au fond, ils en ont assez de se sentir anonymes au sein de l'un des groupes de rock les plus populaires du monde. C'est la révolution : on crie à la démocratie. Alors, John cède. Tous les quatre, ils passent un mois en studio, puis dépensent 30 000 dollars afin d'organiser un week-end pour la presse dont les retombées seront bien amères. Dans la salle de prise, John délaisse la guitare joue du saxophone, du piano... Le résultat de tout cela s'appelle "Pendulum", comme le balancier de la pendule, qui devait symboliser un changement de temps. Il ne fera que leur revenir dans le nez. L'album est médiocre et ne tient pas la comparaison avec ses prédécesseurs. Tom, excédé, jette l'éponge et quitte le groupe, laissant John, Doug et Stu défendre l'album en trio. En Europe, le fantastique Tony Joe White assure la première partie : il sera pressenti un temps pour remplacer John quand ce dernier partira à son tour. Ce qui finira par arriver après que l'ancien leader a imposé la démocratie tant réclamée : désormais, les deux autres devront composer 33% des morceaux, et les chanter. "Mardi Gras", album foireux, sera leur chant du cygne. La messe est dite, le groupe fini, lessivé, tombé dans son propre trou. Ces quatre-là étaient mûrs pour 40 ans de haine et de bataille judiciaire. La même année, Ike & Tina Turner obtenaient leur unique Grammy Award pour leur version de "Proud Mary". La conversation était close.

Sa colère l'a quitté

En 2018, John Fogerty part en tournée commune avec ZZ Top, un groupe dont l'histoire est exemplaire à côté de la sienne. Il lui a fallu plus de 20 ans pour rejouer des titres de Creedence Clearwater Revival et en raconter l'histoire. L'aigreur est telle que ses déclarations passent souvent pour prétentieuses : *"J'avais plus de musique en moi que les autres"* ou : *"Je ne comprends pas ces types : si j'avais été dans un groupe avec John Lennon, je lui aurais certainement fait confiance."* Voilà qui posera la question des inégalités face au talent. Pourtant, John essaya, pour sa mère, de se réconcilier avec son frère dans les dernières semaines de sa maladie, lui qui avait contracté le sida suite à une opération. Rien n'y fera. Trois ans après la mort de son frère, il refuse de rejoindre les deux survivants sur la scène du Rock And Roll Hall Of Fame. La planète entière célèbre sa musique et lui semble en souffrir. Pourtant, arrivé à 70 ans, Fogerty a commencé à recoller les bouts et raconté sa version de l'histoire dans l'éprouvante autobiographie "Fortunate Son : My Life, My Music" (rien que ce titre...), retrouvé sa guitare en 2016 et finalement déclaré que sa colère l'avait quitté et que, si les choses se présentaient, il pourrait rejouer avec ses amis d'enfance... Serait-ce une bonne chose pour nous ? Rien n'est moins sûr.
Mais puissent ces gens mourir en paix. ★

Photo Ed Caraeff/ Getty Images

SECRET PLACE

2017 2018 MONTPELLIER

Home of Underground Rock

SAM 16 JUIN — STORMHAVEN + Exocrine

DIM 24 JUIN — MAN OR ASTRO-MAN

JEU 28 JUIN — PLINI + Mestis + Arch Echo

SAM 30 JUIN — HIGHWAY + STONE OF A BITCH + LONELY LONGHORN

VEN 06 JUIL — BAGDAD RODEO + Bilbok Barzoi

VEN 20 JUILL — HATE + Shad Empire + Nordjevel — SEE YOU IN THE PIT

JEU 26 JUILL — SIBERIAN MEAT GRINDER + Terror Shark — SEE YOU IN THE PIT

VEN 27 JUILL — SOULFLY — SEE YOU IN THE PIT

MER 01 AOUT — VOODOO GLOW SKULLS — SEE YOU IN THE PIT

JEU 02 AOUT — DICKIES — ADOLESCENTS — SEE YOU IN THE PIT

locaux DE RÉPÉTITION
ÉQUIPÉS ET CLIMATISÉS

OUVERTS 7/7
RÉSERVATION AU 09 64 00 87 11

WWW.TOUTAFOND.COM

SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 84 00 87 11

*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2016

BE FAST !!!

EN COLLABORATION AVEC **UNCUT**

Pas qu'une affaire de business

THE ROLLING STONES

Avant son passage dans la cité phocéenne,
réflexion au sujet du *plus grand groupe au monde*.
Comment se porte cette petite formation de blues devenue empire ?

PAR BENOIT SABATIER

Les Rolling Stones, aujourd'hui ? Un groupe expérimental. Pas via leur musique, mais à travers leur trajectoire et mode de vie. Aucune formation n'a tenu ainsi plus de 55 ans : sous nos yeux, en direct, jour après jour, nous suivons cette expérience — comment un groupe, l'incarnation même du rock, prend des rides ; comment Keith et Mick, 75 ans, survivent à leur propre paradoxe : quand ils ont débuté, quand ils ont défriché et inventé, le rock était synonyme de jeunesse. Fougue, arrogance, inconscience, subversion, c'est fini pour eux. Que reste-t-il alors sans ces éléments substantiels, qui ont fait du rock ce qui est arrivé de mieux à l'humanité au milieu du vingtième siècle ?

Photo Michael Ochs Archives/ Getty ImagesDR

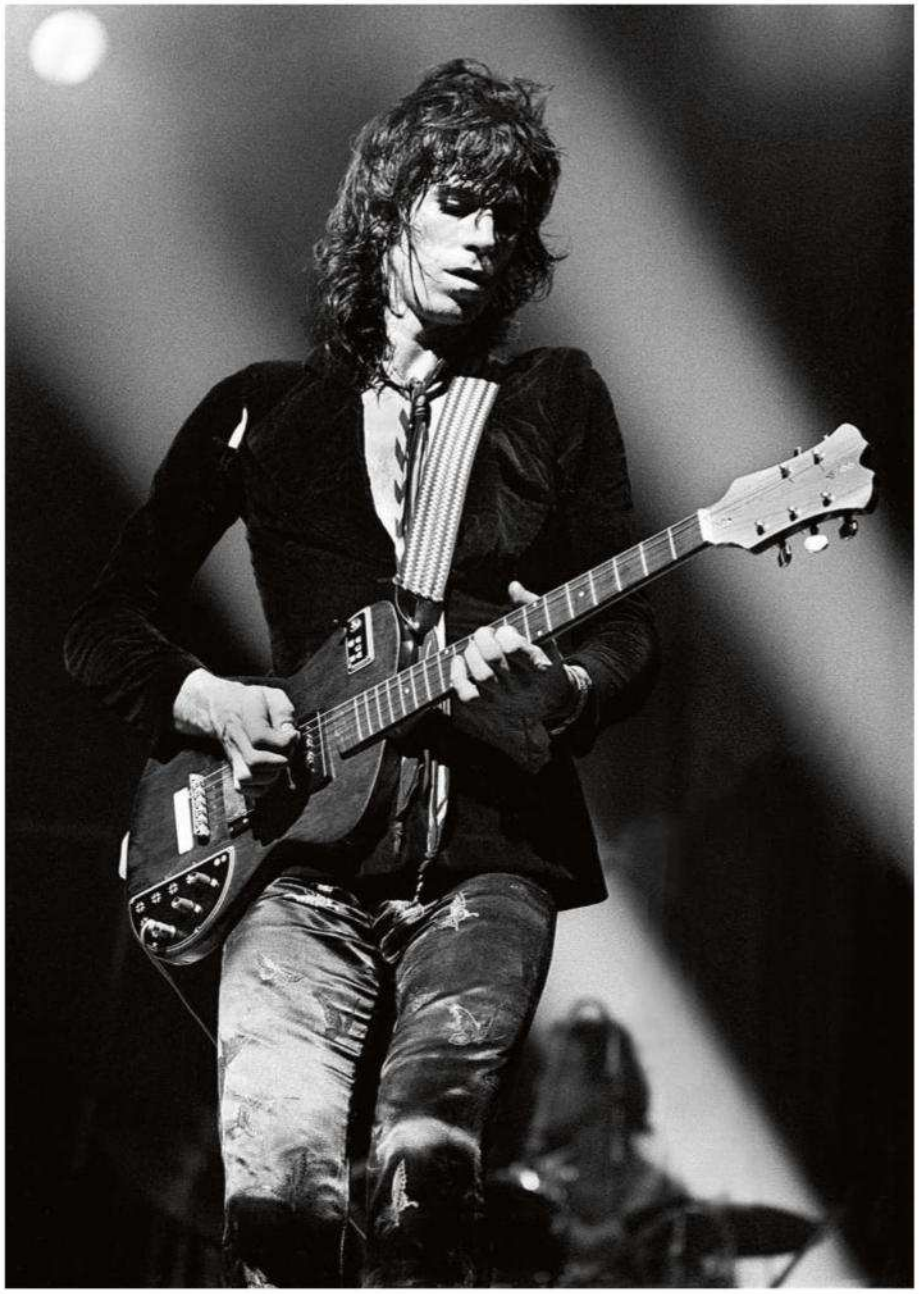
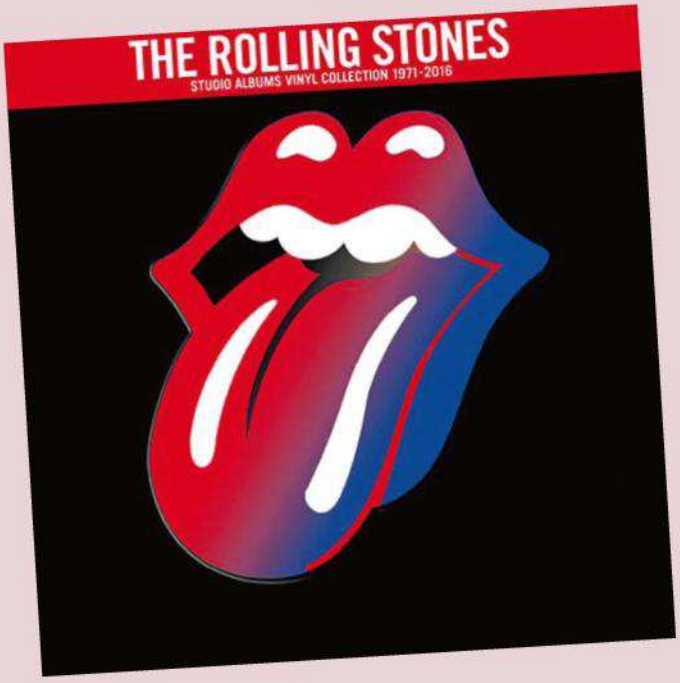


Photo Gijsbert Hanekroot/ Redferns/ Getty Images

Jagger, Richards et Watts auraient pu, il y a belle lurette, tout stopper, disques et concerts, pour vivre pleinement leur retraite de milliardaires. Mais non : les Pierres Roulent toujours

Formés en 1962, The Rolling Stones sont donc, extraordinairement, toujours en activité. Le groupe a traversé toutes les époques, survécu à toutes les modes. Scoop : sa longévité, persévérance et vitalité n'est pas qu'une affaire de business. Jagger, Richards et Watts auraient pu il y a belle lurette tout stopper, disques et concerts, pour vivre pleinement leur retraite de milliardaires. Mais non : les Pierres Roulent toujours — même si la bande de septuagénaires faisant la tournée des stades n'a plus grand chose à voir avec les sauvageons qui balançaient "Play With Fire". Rebelles des sixties, trop contents de jouer aux méchants face aux Beatles, les Stones se retrouvent en 1970, suite au split des Fab Four, *"le plus grand groupe au monde"*. Pour joindre les actes à l'étiquette, les Anglais débutent cette nouvelle décennie par "Sticky Fingers". Keith Richards et Mick Jagger, 27 ans chacun, n'ont pas décidé, la concurrence éliminée, de calmer le jeu : les Stones sont ici au pinacle de leur bacchanale. "Sticky Fingers", avec la pochette-braguette de Warhol, est un sommet de dépravation rock'n'roll, le guide de la défonce et du sexe. "Dead Flowers" : l'histoire d'un type qui, humilié par une snob, s'offre un bon petit shoot. "Brown Sugar" fait une analogie entre l'héro et l'esclavagisme sexuel. Quel rapport avec l'arrière-grand-père Sir Mick Jagger, aujourd'hui nommé Chevalier par le prince Charles, châtelain du castel de Fourchette ? Avec le Keith Richards qui cabotine dans "Pirates Des Caraïbes", film Disney ? En apparence, rien à voir. Sauf que 1971 marque les débuts de Stones en route vers l'industriel. Ils fuient l'Angleterre pour cause d'impôts trop lourds, se marient (à Saint-Trop'), ont des enfants. Finie l'insouciance du temps présent, il faut penser aux points retraite, épargner, solidifier la marque RS. OK, il y a les drogues et parties fines, mais 1971, c'est l'année où le groupe quitte Decca pour créer son propre label, Rolling Stones Records, et se dote d'un truc tout nouveau : un logo. Génie marketing : à tout jamais, par delà les rides et l'arthrose, les Stones, ce sera cette langue obscène, ces lèvres rouges — l'incarnation d'un rock'n'roll rebelle et sexy, fun et provoc'. Le logo n'a pas vieilli. Contrairement aux Stones. Et à leur musique, plus aussi foudroyante. Pour les plus intransigeants (ou lucides), c'est la débandade après "Exile On Main St". Pour les moins sectaires, il y a d'excellentes choses jusqu'à "Tattoo You". Pour les inconditionnels, les Stones resteront toujours les Stones, alors qu'importe des albums de plus en plus négligeables : des miracles sont toujours possibles, plusieurs sursauts réjouissants ponctuant les quinze albums sortis à partir de 1971. Et puis pourquoi le plus grand groupe au monde n'aurait pas le droit d'enregistrer ce qu'il veut : c'est de toute façon toujours ça de pris.★

1971, Rolling Stones Records se dote d'un truc nouveau : un logo



"Studio Albums Vinyl Collection 1971-2016"

(Universal)

Les quinze derniers albums du groupe reparaissent dans un coffret vinyle. Des seventies à aujourd'hui, entre chutes libres et retours de flamme, un méticuleux inventaire s'impose.

"Sticky Fingers" *(1971)*

Pour : Mission : faire oublier les sixties et Brian Jones, prouver aux petits nouveaux (Led Zeppelin, Stooges) que les patrons, c'est eux. Problème : Richards s'abîme dans l'héro. Deux morceaux se font sans lui : le fantastique "Sway" et l'époustouflant "Moonlight Mile" que Jagger compose avec le nouveau guitariste, Mick Taylor (bonus : les cordes de Paul Buckmaster). Le riff de "Brown Sugar", classique qui réinvente l'énervement de "(I Can't Get No) Satisfaction" en souffre démoniaque, vient de Mick. Sur la touche, Richards ? Oh non : partout ailleurs, sa guitare défonce tout, du titanesque "Can't You Hear Me Knocking" aux déchirants "I Got The Blues" et "Wild Horses". Boss du game, le groupe peut jouer soul ou country, faisant appel à qui bon lui semble — des cooptations éclairées : Jim Dickinson, Jack Nitzsche, Ry Cooder, ou, pour des chœurs, Pete Townshend et Ronnie Lane. Qu'importe si l'album est un catalogue de la came : même les plus anti-drogues succombent à cette surdose de chansons bouleversantes.
Contre : Contre quoi ? Chef-d'œuvre.

"Exile On Main St" *(1972)*

Pour : Succès commercial immédiat, Numéro 1 un peu partout dans le monde.
Contre : C'est la critique qui alors est contre. Lester Bangs, dans Creem : *"Le pire album studio des Stones, le plus affreusement inconsistant et étrangement déprimant de leur carrière."*
Pour : Richards : *"Après avoir été universellement démoli, les mêmes critiques qui le traitaient de tas de merde ont fini par le désigner meilleur disque au monde."*
Contre : C'est Jagger qui le dit : *"Cet album manque de ligne directrice, contrairement à 'Beggars Banquet' et 'Let It Bleed', bien meilleurs. Je ne comprends pas pourquoi désormais tout le monde dit aimer 'Exile' : il y a juste quatre bonnes chansons. Le reste ne fonctionne pas".*
Pour : Richards : *"Trop long. Mais ce double album ferait un simple génial."*
Contre : C'est l'époque du premier Roxy Music, de "Ziggy Stardust" : le glam réinvente le rock. Au même moment, "Exile" pioche lui dans de vieux pots, gospel, blues, country et boogie, pour produire un rock'n'roll pétaradant, poisseux, inspiré, mais assez rétrograde. Mick et Keith vont avoir trente ans, ils lorgnent vers leurs débuts.

"Goats Head Soup" *(1973)*

Pour : Jagger, pour expliquer l'évolution par rapport à "Exile On Main St" : *"On est revenus aux mélodies"*. Il ne joue plus au bouseux ricain, chantant magnifiquement — et tout le groupe assure. Une tuerie : "Doo Doo Doo Doo Doo (Heartbreaker)". Il y a aussi "Starfucker", "Can You Hear The Music", "100 Years Ago", plus tout le reste : du pur Stones de haut vol.
Contre : "Angie", slow sirupeux. Les Stones virent Julio Iglesias ?!
Pour : "Angie" : une ballade sublime, encore plus déchirante que "As Tears Go By".

“Je ne comprends pas pourquoi désormais tout le monde dit aimer ‘Exile’ ”
Mick Jagger

Contre : Face aux nouveaux arrivants (New York Dolls, Brian Eno), les Stones opposent un savoir-faire déjà entendu.
Pour : Du déjà entendu de ce niveau, on en redemande. Violent et triste, un album peu cité, alors qu’il mérite le titre de classique.

“It’s Only Rock ‘N Roll” *(1974)*

Contre : Les Stones font du Stones, sans se fouler. Ça envoie bien, mais tout est cousu de fil blanc, aucune limite n’est repoussée — pas besoin de composer de chefs-d’œuvre, suffit d’arranger des jams de fin de soirée, la tête dans le derrière. Autour d’eux, le rock évolue, avec Robert Wyatt, Kraftwerk ? Ils s’en tapent, ils sont les Stones.
Pour : L’ensemble reste d’un niveau impressionnant, surtout grâce aux trois morceaux de plus de 6 minutes. “If You Really Want To Be My Friend” et “Fingerprint File” : une définition du cool. Sur “Time Waits For No One”, un élément relance la machine Stones : le funk — façon Can, rampant, méchant, vicieux. Les Stones 70/ 80 se transforment à l’occasion en implacable machine funk — voire R&B.

“Black And Blue” *(1976)*

Contre : C’est là qu’un doute s’installe : en pleine tornade “Born To Run”, au moment où Pistols et Ramones débarquent pour tout saccager, les dinosaures balancent un album pépère, vaguement reggae, réellement faiblard. Ron Wood a définitivement remplacé Mick Taylor : est-ce une bonne idée ?
Pour : Dommage que tout ne soit pas au niveau du funk de “Hot Stuff”, de la soul langoureuse de “Fool To Cry”, et de “Memory Motel”, chanté en duo par Mick et Keith.

“Some Girls” *(1978)*

Contre : Présenté comme la réponse des Stones au *pounk* (et à cette attaque de The Clash : *“No Elvis, Beatles, or the Rolling Stones !”*), par rapport à certains disques 78 (PiL, Cars), l’album, malgré son énergie, ses trois guitares, sonne comme un disque de trentenaires.
Pour : De trentenaires au top de leur forme, avec Ron Wood qui débarque pour lui aussi foutre le feu. Richards : *“Contrairement aux punks, nous, on sait jouer.”*
Contre : La moitié de l’album n’est pas si géniale.
Pour : Aucun mauvais morceau. Les sommets : “Shattered”, la belle ballade country “Far Away Eyes”, “Beast Of Burden”, “Some Girls”... Ah, et oui, “Miss You”, disco-rock faramineux, hallucinant.

Contre : Raquel Welch porte plainte : la pochette, qui exhibe les Stones travestis au milieu de Brigitte Bardot, Gina Lollobrigida, Farah Fawcett, Kim Novak, est censurée. Ce n’est pas obligatoirement un album très féministe. Jagger, installé à New York, va divorcer de Bianca (traitée de *“queen of porn”*), il fréquente Jerry Hall, chantant, dans “Miss You”, *“I’ve been sleeping in the Hall”*.
Pour : S’ils disent, dans “Respectable”, *“Now we’re respected in society”*, c’est pour parler d’une respectabilité de fripouilles friquées, à faire passer The Clash pour de barbants apparatchiks du politburo punk-rock.

“Emotional Rescue” *(1980)*

Contre : Le nouveau son, c’est Joy Division, DAF. Le nouveau rock’n’roll : Motörhead, Cramps. En comparaison, “Emotional Rescue”, une version relax et club de “Some Girls”, sonne à côté de la plaque.
Pour : Le bouleversant “All About You”, chanté par Keith, qui se sépare d’Anita Pallenberg (il a rencontré Patti Hansen et arrêté l’héro) : *“On avait ce morceau, je savais plus d’où il sortait, j’ai fait des recherches, et il semblait bien que c’était moi qui l’avait composé.”* “Dance”, co-signé par Ron Wood : les chœurs vaudous de Max Romeo foutent le feu. “She’s So Cold”, mi-new wave façon Cars, mi-rockab’ à la Alan Vega — dans le mille. Et le sublime morceau-titre, trop mal-aimé, “Emotional Rescue”, au groove sexuel et hypnotique — la comparaison avec les Bee Gees n’est pas la plus appropriée, Jagger déclarant : *“Mon falsetto ? Je n’étais pas le seul à chanter comme ça : à l’époque, il y avait aussi Prince.”*
En fait, “Emotional Rescue” souffre d’un malentendu : Mick Jagger passant ses nuits au Studio 54 avec la jet-set, il est accusé de faire plonger les Stones dans le disco. Faux. Même en utilisant des éléments disco, les Stones restent les Stones, et leurs rares incursions aux frontières du genre produisent des morceaux déments.

“Trop long. Mais ce double album ferait un simple génial”
Keith Richards

“Tattoo You” *(1981)*

Pour : Puisqu’il est impossible à cette époque de réunir dans un studio Mick et Keith, qui ne peuvent plus se sentir, l’ingé-son Chris Kimsey a une idée miraculeuse : ressortir toutes les bandes seventies, sauver et peaufiner des chutes de studio. Son mandat, avec Jagger et les autres : faire de ces rebuts seventies de grands morceaux eighties.
Contre : La face A, *fast side*, rock, est impeccable, avec “Hang Fire”, “Neighbours” et le super morceau de Richards, “Little T & A”. Keith avait demandé que “Start Me Up”, enregistré le même jour que “Miss You”, soit effacé : morceau trop générique, un poncif. C’est devenu un classique du groupe.
Pour : La face B, *slow side*, où les Stones ne font pas que confirmer qu’ils sont des rois de la ballade : des génies du genre. Rescapées de “Goats Head Soup”, “Waiting On A Friend” et “Tops” secouent davantage que n’importe quel brûlot trash et destroy. Non retenues pour “Emotional Rescue”, “No Use In Crying” et surtout “Heaven” (titre qui porte bien son nom) bouleversent comme jamais. Kimsey : *“Ils ont juste eu du bol : les chutes abandonnées se sont avérées parmi le meilleur de leurs morceaux.”* Un tel manque de discernement rend le groupe, parfois accusé de calcul, particulièrement touchant.
Contre : *“Le plus grand groupe rock”* ? En 1981, année Gun Club, Black Flag ?
Pour : Le plus grand groupe de ballades au monde, oui. Ce n’est pas une sous-catégorie.

“Undercover” *(1983)*

Pour : Quand Jagger s’installe à New York, il le clame : il adore David Byrne. Il faut écouter le bootleg “Undercover — The Real Alternate Album”, triple CD déballant les sessions d’enregistrement de “Undercover” : là, les Stones partent loin dans des expérimentations dance-funk à la Talking Heads.
Contre : Au finish, pour ne pas trop défriser la planète RS, un formatage rock a été effectué. Pour un résultat bâtard : trop Stones, pas assez expérimental — ou le contraire.
Pour : “Too Much Blood”, avec les cuivres du Sugarhill Gang et Sly Dunbar à la batterie électronique : fantastique. “Undercover Of The Night”, plus “Owner Of A Lonely Heart” à Miami que “Blue Monday” : excellent morceau de funk-rock synthétique.
Pas si mal : “She Was Hot”, “Too Tough”, “Wanna Hold You”, “All The Way Down”...

Photo Arcives Rock&Folk-DR

Premier album sans Bill Wyman

Contre : Jagger : *"Plein de trucs bien barrés qu'on a enregistrés ne figurent pas sur l'album, soit parce qu'on n'en était pas satisfaits, soit parce qu'on n'a pas eu le temps".* On aurait pu patienter !

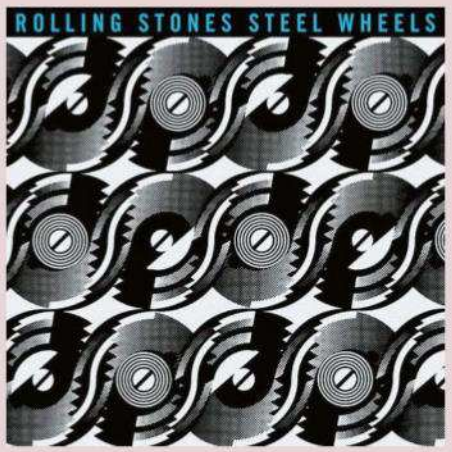
"Dirty Work" *(1986)*

Contre : L'année où Pussy Galore reprend "Exile On Main St", où s'imposent Jesus And Mary Chain et Nick Cave, des Stones à moitié séparés enregistrent cet album de rock plastoc. Sachant que le vrai problème, ici, ce n'est pas

le son : pas un morceau digne de ce nom. Plus qu'affreux : nul. Et quand même affreux.
Pour : Leurs costumes "Miami Vice" sur la pochette ? Non. L'unique intérêt de ce *"Sale Boulot"* de 1986, c'est qu'il prouve que les Stones n'ont pas décliné d'album en album. De nombreux sursauts vont avoir lieu par la suite. Leur meilleur tribute band ? Eux-mêmes.

"Steel Wheels" *(1989)*

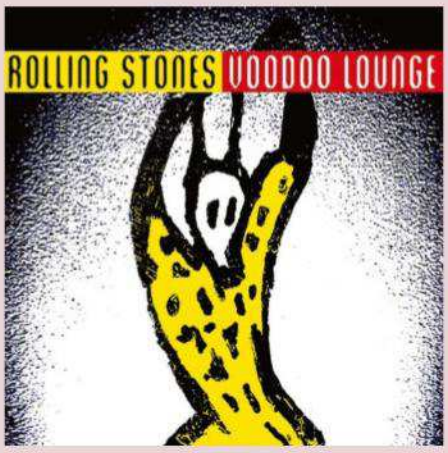
Contre : Entre 1978 et 1986, Jagger tente de rester dans le coup, Richards émerge et boude. Suite à cata "la Dirty Work", le groupe se ressoude et décide de faire quoi ? Du bon vieux Stones, du rock carré, frontal, déconnecté des modes. Problème : les quadras milliardaires sonnent davantage



Bryan Adams que Nirvana ou Pixies. L'album est renommé *"Steel Wheelchair"*.
Pour : Le songwriting remonte. Ecoutables : "Hearts For Sale", "Continental Drift".

"Voodoo Lounge" *(1994)*

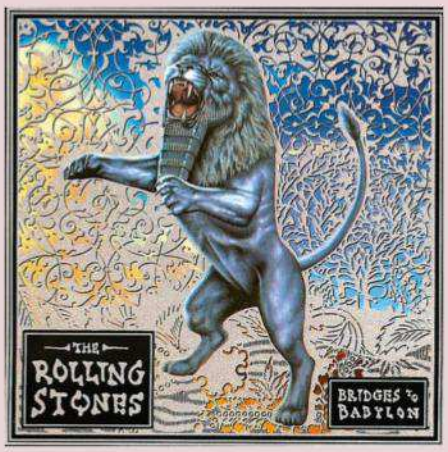
Contre : Premier album sans Bill Wyman. Keith : *"On a voulu le remplacer par un bassiste très différent, issu de la nouvelle génération."* Celle des Pavement/ Beck ? Pas vraiment : Darryl Jones a auparavant bossé avec les



Commodores et Clapton... Mick, 51 ans, chante "I Go Wild" : attention à l'overdose (de viagra).
Pour : Pas mal de bons morceaux qui pourraient alors faire de très honnêtes faces B d'Oasis : "Moon Is Up", "Sweethearts Together", "Love Is Strong", "New Faces", "Out Of Tears"...

"Bridges To Babylon" *(1997)*

Pour : Les Stones optent pour une production dans l'air du temps (des touches de Moby ou Primal Scream), produisant un blues-rock légèrement électro pas inintéressant — voir "Might As Well Get Juiced", "Out Of Control", "Saint Of Me", "Anybody Seen My Baby?", "Too Tight".



Contre : A partir de 1989, le problème des Stones n'est pas le songwriting — ils parviennent à écrire de bonnes chansons pour chaque album. Il réside dans la production. La surproduction. Qu'ils optent pour un son retro ou technologique ne change rien : trop de couches, de gonflette, d'overdubs, chant trop *pushy* de Jagger... Il faut les faire produire par John Dwyer !

"A Bigger Bang" *(2005)*

Pour : Jagger aura attendu d'avoir 62 ans pour écrire son premier morceau féministe : *"Now am I just one of your cocks ?"*, chante-t-il dans "Rough Justice". Meilleurs morceaux : "Biggest Mistake", "Streets Of Love", "Let Me Down Slow".

Contre : Le rock est *revenu* avec Strokes et White Stripes, tous redevables aux Rolling Stones. Mais les Stones d'un autre temps.

"Blue & Lonesome" *(2016)*

Pour : A l'heure Fat White Family, les Stones assument : ils sont vieux et aiment toujours chanter le blues. S'il faut une touche de jeunesse, Kristen Stewart s'en charge dans le super clip accompagnant "Ride 'Em On Down". ★

Photo DR

marquee
JAZZ AT THE MARQUEE
DICK CHARLESWORTH and his CITY GENTS
JOE HARRIOTT QUINTET
RONNIE ROSS QUARTET
JOHN WILLIAMS BIG BAND
BLUES EXCITEMENT
MARQUEE
R & B ALL STARS
ROLLING STONES

Willy DeVille, le seul moustachu convaincant

AH ! LES BELLES BACCHANTES

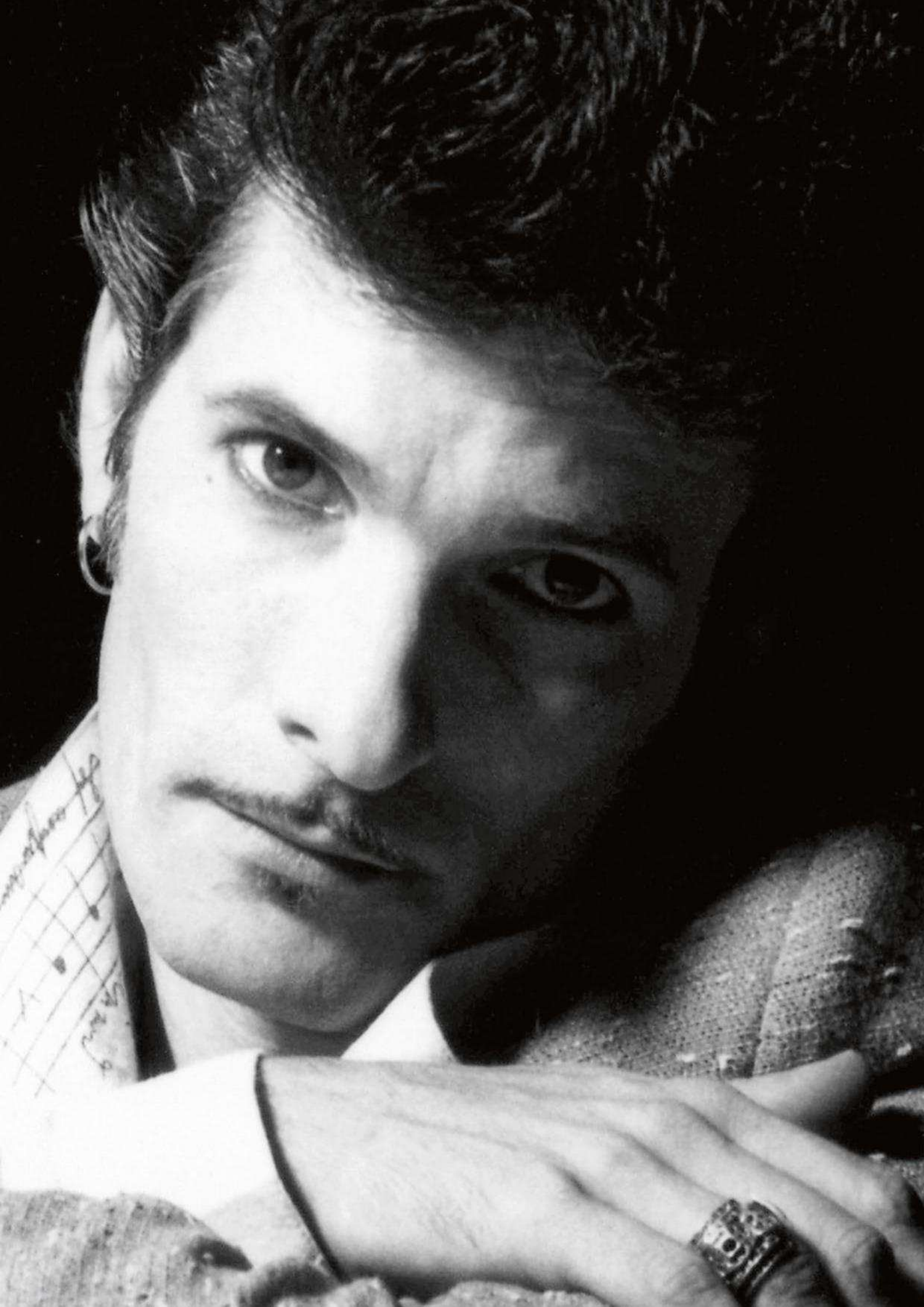
A la hongroise ou *Clark Gable*, la moustache reste un phénomène pileux rare et distinctif pour les musiciens. Est-ce un attribut hard rock ? dandy ? jazz ? Rappel des faits, à l'heure de la barbe généralisée.

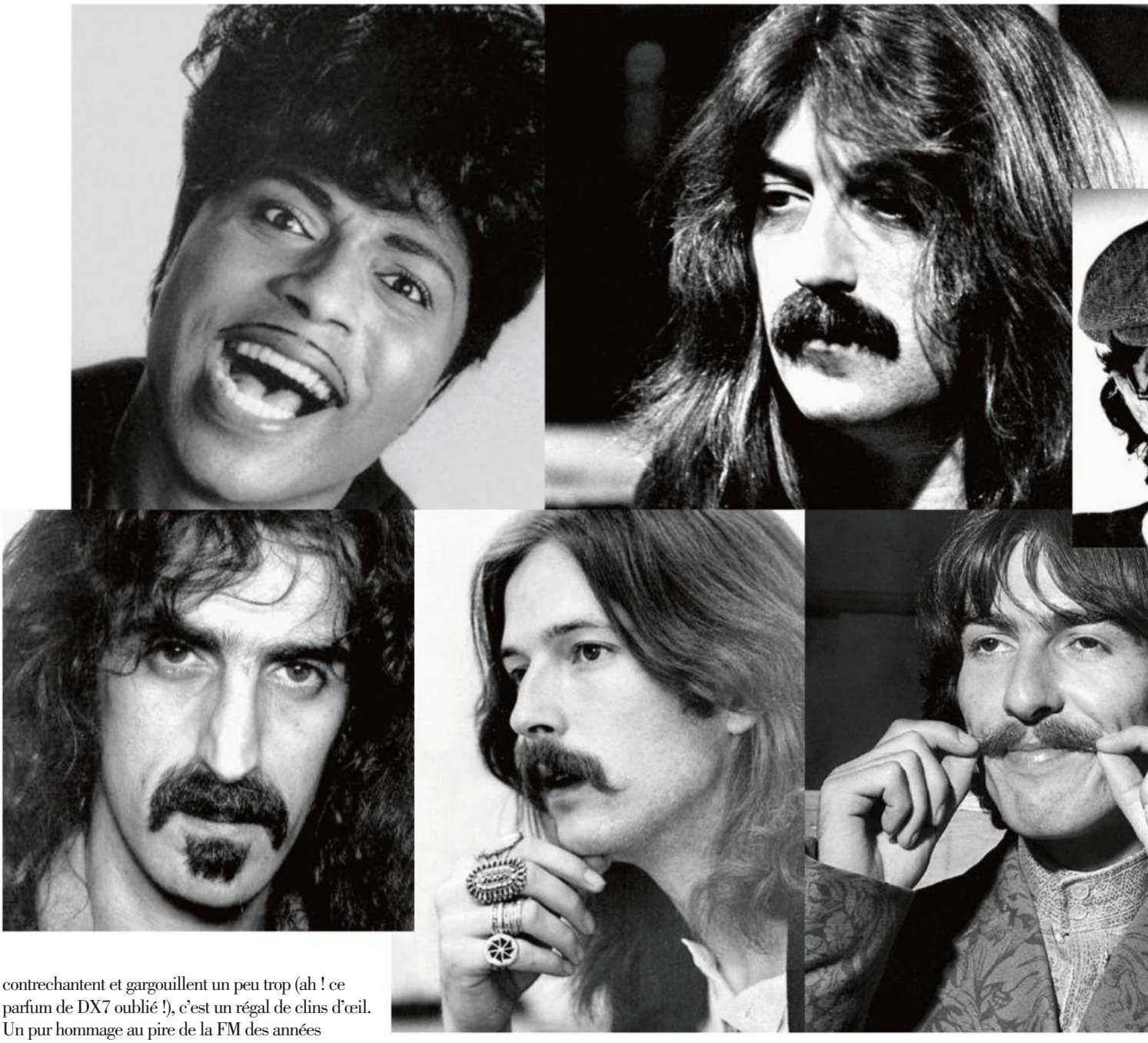
PAR PATRICK EUDELINE

J'ai attendu l'âge vénérable de 40 ans pour pouvoir présenter une moustache à peu prés raisonnable. Adolescent, cela ne poussait simplement pas. Ou mal. Favoris comme moustaches m'étaient interdits ; ce qui, vous en conviendrez, à l'aune de la sortie de "Sgt Pepper", était un drame. La seule moustache que je pouvais me permettre était celle — peu fournie, rare même — d'Antoine, qui se la laissa pousser à partir de "L'Anniversaire De Beethoven". Toute mode anglaise mise à part, cela l'arrangeait bien. Il cachait ainsi un disgracieux grain de beauté au dessus de la lèvre. Rien de mes héros ne m'était étranger, vous pensez bien. La moustache, donc. Depuis trente ans, on nous la ressort régulièrement. C'est devenu un accessoire mode connoté kitsch. Le genre de gimmicks que vont adopter un Mathieu Demy ou un rappeur de PNL pour faire le malin. Mais, contrairement à la barbe, elle n'arrive pas à vraiment se banaliser. Ce qui n'est, certes, pas plus mal. Mais qui, on le verra, risque de changer. Nous allons donc revoir l'histoire de la moustache dans le rock'n'roll. Oui, oui, vaste sujet.

La sortie du disque solo de Derek Smalls nous en donne la parfaite occasion. Derek Smalls ! Le bassiste hardeux de Spinal Tap. Sa moustache à la hongroise était parfaitement bien vue : elle faisait tout de suite penser à Foghat ou Uriah Heep en 1974. Ce qui était l'idée. Elle révélait cette évidence. Il en faut peu pour que l'élégante moustache d'un Jon Lord *circa* "Black Night" devienne... ça. Le pire des seventies. Ou l'échec du hard et de la musique progressive. Leur ringardisation face à l'explosion glam. Comme nous le verrons. Mais pour le moment, l'album de Derek Smalls, donc. "Smalls Changes (Meditations Upon Ageing)" est d'ailleurs tout à fait convaincant. Dans l'absolu et dans la tradition de Spinal Tap. Il est consacré entièrement à l'indignité du vieillissement chez les hard rockers : comment porter le Lurex *slim fit* à plus de 65 ans ? Platform shoes et pieds déformés. La frange est l'amie des implants : on ne voit pas les racines. Enfin, ce genre de problématiques. Avec nombre de digressions sur le Viagra, les bandages herniaires et même les pompes érectiles. Ce pourrait être du Zappa. La forme tient du hard rock eighties commercial, poussé à sa caricature, et joué par la dream team des studios californiens, mêlés à des invités de prestige. On y retrouve la moitié de Steely Dan (Donald Fagen ! Larry Carlton et Jeff *Skunk* Baxter), aussi bien que Rick Wakeman, Joe Satriani, Steve Vai, Dweezil Zappa... Oui, ça joue. Il est difficile de prétendre le contraire. Et au moins, quand les synthés 80 nappent,

Photo Archives Rock&Folk-DR





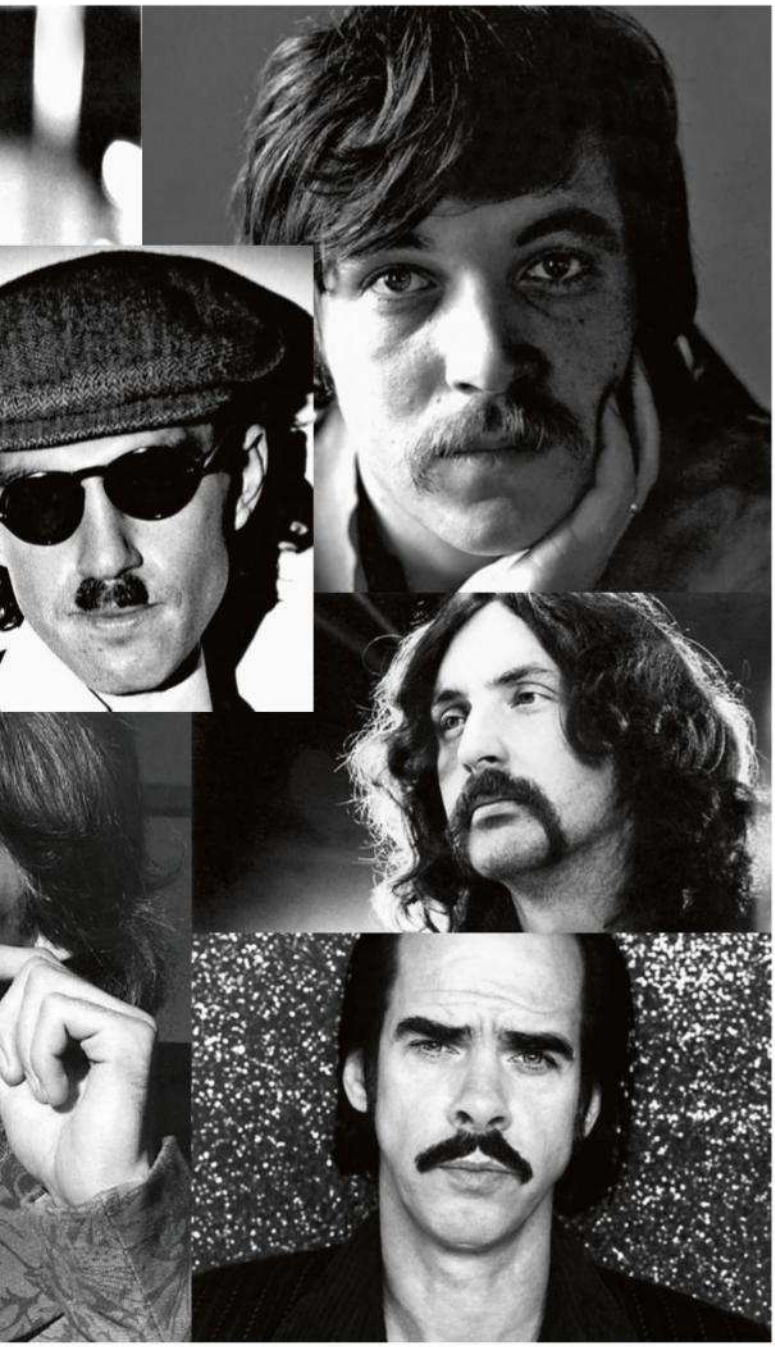
contrechantent et gargouillent un peu trop (ah ! ce parfum de DX7 oublié !), c'est un régal de clins d'œil. Un pur hommage au pire de la FM des années maudites. Un délice, donc. Et ces guitares !
Ça *shredde*, vous tord le Floyd Rose de la Charvel comme qui rigole et *riffe* modal à gogo. Les détails (les chœurs ! cette reverb sur la batterie ! ces pentatoniques majeures à la Def Leppard ! Ces faux violons Prophet 5 façon heroic fantasy ! On en redemande) sont plus que savoureux. Un exercice de style.
Derek Smalls (enfin Harry Shearer puisque tel est son vrai nom) a son programme hebdomadaire de stand-up/ mock rock, "The Show". C'est donc lui qui porte le flambeau, enfin la croix, alors que les autres membres de Spinal Tap se sont retirés après avoir exploité, pendant presque 40 années, ce qui ne devait être qu'un unique sketch radio en 1979. Réussi. Oui. C'est — je le redis ! — une suite cohérente aux morceaux du génial film "This Is Spinal Tap". Jusqu'aux neuf minutes finales invraisemblables où Wakeman et l'horrible Satriani se surpassent dans le *pomp rock*. On ne sait plus la limite de la parodie : Après tout, c'est ce genre même qui les a rendus célèbre. Ils se sont prêtés au jeu. Avec humour ? Voilà.

La moustache dans les fifties, disons-le, était réservée aux Noirs.

Chuck Berry, Little Richard, Esquerita, Fat Domino. Tous la portent effilée au rasoir. Entre la moustache dite *de Clark Gable* et la moustache anglaise dite *David Niven*. Mais aucun rocker blanc ne s'y risque. Et nul jeune acteur rebelle, façon James Dean, Robert Redford, Paul Newman ou Marlon Brando. Non, c'est la moustache swing de Cab Calloway, Duke Ellington, Louis Jordan ou Count Basie. Ou rien. Et c'est réservé aux Noirs. Seul Johnny Otis, Blanc rêvant de négritude, l'arbore. Pour les mêmes raisons que Willy DeVille ou Tav Falco bien plus tard (je vous épargne les B-52's. Nous sommes entre gens sérieux). Par hommage et souci d'identification. Zazou, brillantinée, cette moustache-là, idéalement cirée (à la Proraso. Rien d'autre ! les imitations récentes avec leur packaging vintage ne sont que de honteux fakes !) est celle du rock noir. Ou du blues électrique. On la retrouve chez Slim Harpo, Muddy Waters, Jimmy Reed, Guitar Slim, BB King un temps, Ike Turner.

Un rappel s'impose. La moustache, honnie des Grecs et des Romains,

mais très présente chez les Celtes comme chez les Gaulois, avait connu de longues éclipses. Elle revient au 19ème siècle et s'impose alors, avec la barbe, les favoris et toutes leurs variantes. En fait, le vêtement masculin devenait plus sobre, il fallait donc compenser. Elle est même obligatoire dans l'armée et la gendarmerie, jusqu'en... 1933. La moustache alors, peut être dandy à la Robert de Montesquiou ou broussailleuse à la Nietzsche. Elle est même satanique, option romantique, au besoin.



Photos Archives Rock&Folk-DR

Après la Première Guerre mondiale, elle se fait plus rare.
Elle ne ressurgit que sporadiquement par effet de mode.
C'est Errol Flynn ou Clark Gable. Des exceptions.
Comme l'est la barbe (Hemingway ! Ginsberg !)
Tout cela — avec, donc, la notable exception black perdure jusqu'aux sixties. Certes, le bien nommé Moustache ou les Frères Jacques l'adoptent, mais c'est un gimmick, un déguisement de Gaulois. Quelques fans de jazz, comme Eddie Barclay, courent après le look Django, mais ils sont l'exception. Aucun rocker blanc à moustache avant 1966. On peut citer, certes, Zappa, moustachu très jeune, mais il fait figure d'original... comme le barbu Ringo pré-Beatles, et qui joue encore avec Rory Storm.
Non, aucun moustachu rockabilly, twist ou rhythm'n'blues.
Tout ce joli monde est aussi glabre que les punks.

Les choses changent avec le psychédélisme.

Soudain, les moustaches fleurissent alors que les cheveux, souvent raccourcissent. La moustache devient un attribut aussi prisé que la veste Régence à col Danton.
L'origine de cette ferveur soudaine est transparente. Cela va avec les emprunts à l'Art nouveau sur les posters et les lunettes *de grand-mère*.

Une excentricité chic

"Disraeli Gears"... effectivement. Le psychédélisme anglais mélange l'influence indienne et une passion pour le 19ème siècle. Le sergent Poivre était un valet du lord Kitchener ? *Grand-mère prend un trip !*
Oui, c'est exactement cela. On redécouvre Aubrey Beardsley, Oscar Wilde et l'élégance des dandies victoriens.
Et, on l'a vu, le 19ème siècle portait barbes et moustaches.
Dès 1967, la moustache est là. Pour ne plus repartir d'un moment.
Les Américains, aussi, l'adorent : elle fait pionnier.
Elle colle avec l'americana prônée par The Band et les autres.
C'est la moustache de morse ("I Am The Walrus" !) de David Crosby.
En Angleterre, la moustache parfaite, ce sont les Beatles et Eric Clapton qui l'arborent. Ce dernier ne la porte pas longtemps, mais elle est l'épitomé de la moustache British blues et hard rock. Une exagération de la parfaite pilosité *à la française* du grand Eric.

Jusqu'au glam rock, la moustache est reine.

Hélas, elle colle mal avec l'androgynie naissante, affichée par les glam rockers. Ceux-ci s'abstiennent donc. La moustache devient un moyen de stigmatiser le classic rock. Seuls ceux qui s'enterrent dans le hard un peu lourd ou le progressisme démodé l'osent encore. Charmeuses et *platform boots* argent ? C'est Foghat encore, qui hésite entre les deux mondes, mais dont le cœur penche vers le boogie viril, on le sent bien.
La moustache stigmatise. Comme Gary Brooker de Procol Harum, ou Lemmy Kilmister (favoris reliés à la moustache, comme un Prussien), notre Christophe est une notoire exception. Sa moustache colle à merveille avec ses vestes de satin blanc. La blondeur peut-être ?
C'est ailleurs que la moustache perdure. En Amérique, elle devient bientôt la signature de machos à la Burt Reynolds. De Lee Hazlewood — quasiment méconnaissable lorsqu'il la rase — à Jesse Hughes ou Josh T Pearson, elle est une façon de vivre les bouleversements du temps tout en restant mâle et cow-boy Américain, en un mot. Bientôt, les musiciens country, *old* et *new school*, la généralisent. Virile, la moustache ? Le plus drôle, c'est qu'au début des eighties, les seuls à la porter seront les gays. Façon Freddie Mercury. Les seventies branchées, donc, honnissent tout attribut pileux. Il y a bien un musicien de pub rock par-çi par-là qui s'y risque (Sparko de Dr Feelgood) mais cela passe comme un enracinement terroir et prolétaire : le Feelgood est vrai. Et ses cheveux sont courts pour compenser.
Punk et new wave, on l'a vu, comme ska ou revival rockabilly sont des musiques glabres. Avec de notoires exceptions. Ron Mael des Sparks avec sa moustache d'acteur, version effilée ou, un temps, *Charlie Chaplin* (ce qui valut bien entendu au claviériste des accusations de provo *ad Hitlerum*). Mais aussi, donc, Willy DeVille, une sorte de fils adultérin de Johnny Otis. Son sang est noir. Et son style : un junkie en blouson serpent et moustache Chuck Berry, le hurle. Avec Christophe, il est le seul moustachu convaincant. Seul dans son genre. Avec — oui, bon... — le fort rural Francis Cabrel, le cinéaste John Waters ou les déjà cités B-52's. Pour ces derniers, la moustache est kitsch, elle renvoie à Errol Flynn et aux boules à neige. C'est celle d'Eric Morena.
On est loin de Willy DeVille ou de Slim Harpo...
La moustache classic rock appartient désormais pour l'éternité à Spinal Tap. Et on l'a vu, trop connotée, elle ne peut revenir en force.
Et d'ailleurs, elle n'y arrive pas. Tous ceux qui s'y frottent (Foo Fighters, Johnny Depp, Sean Penn, Brad Pitt) renoncent au bout d'un moment.
Au mieux, elle est une excentricité chic. Vraiment ?

Christophe, Clapton, Brooker, Jon Lord,

George Harrison pré-1970, Willy... Voilà mon panthéon personnel, à côté bien évidemment de tous les blacks à douze mesures.
Et qui restent un domaine protégé en mon imaginaire.
Quoique... Les hipsters s'y réessayent en force ; la barbe commence à faire long feu. La moustache est donc le salut évident. Et les exemples se multiplient. Comme celui de Guillaume Sanchez, ce cuisinier gominé, moustachu et tatoué fort à la mode, ou de Gauvain Sers.
On attend Orelsan. Seul le pire est toujours sûr. ★

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS,
PRÉSENTE

6.7.8 JUILLET 2018 ARRAS

MAINSQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

DEPECHE MODE ★ JAMIROQUAI
QUEENS OF THE STONE AGE
ORELSAN • LIAM GALLAGHER • IAM • NEKFEU
JUSTICE ★ PAUL KALKBRENNER ★ GOJIRA
DAMIAN "JR. GONG" MARLEY • JUNGLE • PORTUGAL. THE MAN
THE BLAZE ★ GIRLS IN HAWAII ★ OSCAR & THE WOLF ★ PLEYMO
ROMÉO ELVIS • BORIS BREJCHA • FEDER • BB BRUNES
THE BREEDERS ★ LOIC NOTTET ★ WOLF ALICE ★ NOTHING BUT THIEVES ★ PVRIS
TOM WALKER • COURTEENERS • BASEMENT • KID FRANCESCOLI • YOUNGR
THE HUNNA ★ BLACK FOXXES ★ DOUBLE T ★ OKAY MONDAY ★ BAASTA!

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR

ET POINTS DE VENTE HABITUELS MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST MAINSQUAREFESTIVAL

LIVE NATION
Ville d'ARRAS
Arras Communauté Urbaine
Crédit Mutuel Nord Europe
Greenroom
sacem
MYROCK
tsugi
Sprite
SNCF TER HAUTS-DE-FRANCE
LM
rock&folk
LA VOIX DU NORD
C STAR
C NEWS
Virgin RADIO POP ROCK ELECTRO

Enrouée et sensuelle

Shannon Shaw

"SHANNON IN NASHVILLE"

EASY EYE SOUND/ NONESUCH

Après une décennie à enchanter le microcosme garage au sein de Shannon & The Clams — groupe aux aspirations sixties, voire fifties, qui a apporté une touche de doo-wop à la scène californienne — Shannon Shaw fait le grand saut de l'album solo. Quiconque ayant vu sur scène cette bassiste-chanteuse exubérante en avait la certitude : la soul est un terrain idéal pour Shannon, dont la voix, enrouée et sensuelle, a quelque chose d'intemporel. Restait à trouver celui qui pourrait offrir à cette interprète de premier ordre l'écrin parfait. Or, depuis peu, Dan Auerbach s'est mis en tête de mettre en lumière les héros de l'underground américain en leur procurant studio, label et éclairage via sa structure Easy Eye Sound. Après Sonny Smith, le leader des Black Keys s'est ainsi chargé de propulser Shannon & The Clams sur le devant de la scène en produisant leur excellent "Onion" (sorti en février). Un premier galop d'essai qui ne précède que de quelques mois l'album solo de Shannon, intitulé "Shannon In Nashville" comme un clin d'œil à Dusty Springfield (qui était allée à Memphis en 1968 pour relancer sa carrière et en était repartie avec un absolu chef-d'œuvre). Auerbach, dont l'oreille est toujours aussi aiguisée (il a par le passé également produit Brimstone Howl, Black Diamond Heavies et même les Growlers pour un projet avorté) a ainsi dû insister auprès de la chanteuse afin de la convaincre de la viabilité du projet. Car Shannon, punk dans l'âme mais habitée par le doute sur ses propres capacités, n'avait pas d'aspirations solitaires et avait, dans un premier temps, refusé l'offre du leader des Black Keys (l'histoire veut même que la maman de Shannon aurait menacé de vendre sa propre voiture pour lui offrir le billet d'avion pour Nashville si elle ne le faisait pas elle-même). Entourée de vieux roublards au pedigree impressionnant — dont quelques Memphis Boys tels que Bobby Wood et Gene Chrisman, musiciens professionnels ayant accompagné sur disque des géants comme Elvis Presley, Neil Diamond et, bien sûr, Dusty Springfield — Shannon, ainsi, a vaincu ses peurs et confié ses chansons à Dan Auerbach. Des complaintes mélancoliques aux textes personnels qui prouvent que la jeune femme est avant tout une sacrée plume avant d'être une interprète de premier ordre. Sur "Shannon In Nashville", elle chante ainsi les cœurs brisés avec pudeur et élégance, portée par des arrangements réalisés avec maestria par Auerbach, qui sait trouver la couleur qui convient à chaque piste, des violons pincés de "Freddies 'N' Teddies", aux cavalcades de "Bring Her The Mirror" jusqu'à la douceur mariachi de "Leather, Metal, Steel". Si l'enregistrement a eu lieu dans le Tennessee, il y a du Motown dans ce disque soul habité ("Make Believe", "Lord Of Alaska") qui n'hésite pas à aller vers le grand public sur des terrains déjà arpentés par Amy Winehouse ("Broke My Own", "Bring Her The Mirror") ou Adèle ("Golden Frames"). On y trouve, aussi, de grandes chansons pop, telle l'enjouée "Coal On The Fire" que n'aurait pas renié Nancy Sinatra. Touchante sur les morceaux aux violons lacrymaux ("Love I Can't Explain"), enthousiasmante quand elle mène la danse ("Cryin' My Eyes Out"), Shannon brille de mille feux sur ce disque magnifique. Le succès lui tend les bras désormais, mais le désire-t-elle vraiment ? ✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

The Brian Jonestown Massacre

"Something Else"

A RECORDS/ DIFFER-ANT

Chanteur, guitariste, compositeur, ingénieur du son et producteur, entre des collaborations avec Tess Parks, les Charlatans, BMX Bandits et les Limiñanas, Anton Newcombe repart en tournée et en studio avec The Brian Jonestown Massacre, le groupe qu'il a créé en 1990 à San Francisco. Très vite, le BJM, ne se contentant pas de ses références néo-psychédéliques, s'ouvre à d'autres styles et expérimentations en tout genre, ce qui a donné un côté imprévisible à ses parutions et contribué à le rendre inclassable. Paru un an après "Don't Get Lost", "Something Else" est le dix-septième album du californien exilé à Berlin. Moins expérimental que

certaines productions précédentes, il s'inscrit dans cette lignée du psychédélisme où les sonorités produites par les guitares se fondent dans des rythmes et des percussions répétitives héritées du krautrock. En ouverture, "Hold That Thought" et "Animal Wisdom" donnent le ton avec des percussions mixées en avant, des guitares saturées et la voix traînante d'Anton Newcombe. Tout en conservant le martèlement métronomique, "Skin And Bones" prend des tonalités plus pop sixties. Mais les deux morceaux les plus marquants de "Something Else" sont "My Love", un titre évoquant "Oh My Love" de John Lennon, mais musicalement plus proche des Rolling Stones de "Aftermath", et surtout "Silent Stream", longue incantation sur une rythmique à la Velvet Underground avec un chant à la Jim Morrison, les instruments formant une masse sonore d'où émerge la voix. Bon disque avec une belle énergie et des compositions qui tiennent la route, mais sans grande originalité, "Something Else" pourrait prendre une autre ampleur sur scène. ✪✪✪

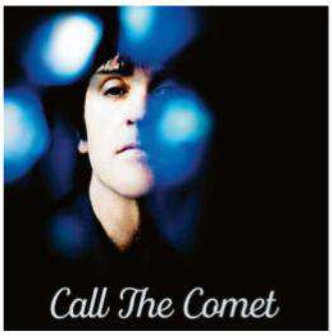
PHILIPPE THIEYRE

Johnny Marr

"Call The Comet"

WARNER

Adam & The Ants avaient raison dès 1981 : *"Le ridicule ne fait pas peur !"* chantaient-ils dans l'extravagante "Prince Charming". En 2018, il est à peine plus effrayant mais, en revanche, il fait écrire des chansons. Notamment à Johnny Marr qui, depuis qu'il en pond, n'a pourtant jamais été en mal d'inspiration. A l'en croire, c'est le Brexit et l'élection de Trump qui lui ont fait monter le mercure. Oh, il n'est pas le seul que la bêtise révolte, pas le seul à en remplir la cuve à fuel du voisin en rêvant d'y balancer, quand personne ne regarde, une allumette enflammée. Créateur d'un style guitaristique dont les Smiths ont été les premiers à bénéficier, Marr ne sort jamais de sa tanière pour relever les compteurs. Il laisse ça aux autres. Comme Morrissey, il ne monte au créneau que mû par une grosse envie, tout en connaissant ses limites. Car Johnny, aussi bon soit-il, ne peut pas tout faire et le sait. En vérité, son problème est le même que celui de Noel Gallagher qui, il ne faut pas l'oublier, lui doit une fière chandelle (et le pudding dans laquelle elle est plantée) : il n'est pas véritablement chanteur. Qu'à cela ne tienne ! Flanqué de son efficace groupe de scène, dans un studio de Manchester



aux murs animés de projections pour l'ambiance, il a mis en boîte ce petit troisième dont les meilleurs extraits ne sont pas ceux qu'on attend forcément de lui. "Walk Into The Sea" ondulant dans l'écho, "My Eternal" pressé d'en finir, "A Different Gun" avec son échappée maritime, ou "Hi Hello" aux arpèges et égrenages reconnaissables entre mille, sont un bon cru et volent à meilleure altitude que les passages décevants de l'album : "Bug" et ce "Day In Day Out", dont le titre, décidément, porte la poisse. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

John Parish

"Bird Dog Dante"

THRILL JOCKEY/ DIFFER-ANT

John Parish n'est pas un perdreau de l'année. Il ne va pas non plus chambouler les classements des charts pop. Mais c'est un sacré musicien. Mieux que ça, un artiste — terme malheureusement galvaudé dans la musique populaire. Il doit bien sûr sa notoriété à son travail avec PJ Harvey, avec qui il travaille depuis plus de vingt ans. Ils ont d'ailleurs enregistré ensemble, en 1996, un très bel album à redécouvrir, "Dance Hall At Louse Point". Puis, parallèlement, il a produit à peu près tout ce que le rock compte de gens intéressants : Giant Sand, Eels, Aldous Harding, et, évidemment, Sparklehorse, groupe du génial et regretté Mark Linkous, notamment le sublime album "It's A Wonderful Life". Mark, John et Polly

Jean étaient amis, et ces deux derniers rendent ici hommage au premier sur "Sorry For Your Loss", titre magnifique interprété par Harvey, emmené par un banjo bringuebalant et une basse au son exceptionnel (comme sur tout le reste du disque). Quand elle chante *"The sun never felt colder/ The window rattled and I wondered if you'd just passed over"* (Linkous s'est suicidé en se tirant une balle dans la poitrine), on craque... Ailleurs, Parish chante, très bien, d'une voix qui rappelle certains grands Anglais comme Bill Pritchard (écouter le superbe "The March"). Il y a même une chanson qui devrait être un hit — dans un monde idéal : la somptueuse "Rachel". D'autres titres sont de délicats instrumentaux, originaux, qui évoquent ici certaines expérimentations du rock allemand seventies, là l'orgue d'église de Rick Wright — voire la face B de "Heroes", ce sommet inégalé. Bref, un album génialement hétéroclite. Les meilleurs ! ✪✪✪✪

STAN CUESTA

Father John Misty

"God's Favorite Customer"

SUB POP/ BELLA UNION

Le quatrième album de Josh Tillman sous les traits de son sarcastique, séducteur et misérable *alias* Father John Misty est celui qui brouille le plus les pistes entre récit autobiographique et vie fantasmée. Loin du road trip sous psychotropes qu'était "Fear Fun" ou de l'ode à l'amour inconditionnel que déroulait son successeur "I Love You Honeybear", ce nouveau disque marque une étape décisive. Il est question ici de dépression, de paranoïa, d'effondrement des certitudes, d'amour déchu. L'insouciance et le cynisme ont laissé place au désenchantement. Du côté de la production, Jonathan Wilson se met en retrait et passe la main à Jonathan Rado, multi-instrumentiste créatif, moitié du duo Foxygen et producteur de "Do Hollywood", l'incontestable réussite des Lemon Twigs en 2016. Malgré ce CV laissant supposer un penchant certain pour l'emphase et les arrangements généreux, "God's Favorite Customer" est un album assez dépouillé. Si l'on y retrouve certains éléments habituels (chœurs en pagaille, théâtralité de l'interprétation), le chant de Tillman est servi par une instrumentation moins chargée que par le passé. Comme si

ses paroles amères, exorcisant une douleur personnelle, exigeaient un écrin moins tape-à-l'œil. Il est donc nécessaire d'oublier un peu la fougue des débuts. Cette aisance narquoise avec laquelle Tillman passait de la soul à la country, du folk au glam. Ici, le piano et la voix occupent l'essentiel de l'espace pour une confession intimiste, une parenthèse de spleen où le songwriter démontre une fois de plus qu'il ne fait que ce qu'il veut, quitte à décontenancer. Le revers de la médaille, c'est que si les paroles sont belles à pleurer, les mélodies sont plus oubliables. ✪✪✪✪

JOE HUME

Gruff Rhys

"Babelsberg"

ROUGH TRADE / BEGGAR'S

Il n'y a pas que Tom Jones et Manic Street Preachers au pays de Galles. Plus discret, le chanteur et guitariste de Super Furry Animals et de Neon Neon n'a jamais rien fait comme tout le monde. Mais, à cette époque qui marche de plus en plus à l'envers, la pop bizarre de Gruff Rhys prend tout son sens. Enregistré il y a deux ans et demi, en trois jours, ce cinquième épisode en solo marque la suite des aventures orchestrales de ce compositeur à l'imagination débridée qui se revendique ouvertement déprimant. Référence au palais situé à Potsdam, à une heure de Berlin, où Churchill, Truman et Staline ont signé le traité qui mit fin à la Seconde Guerre mondiale, "Babelsberg" évoque aussi

le plus vieux studio de cinéma du monde où furent tourné nombre de films célèbres, de "Metropolis" à "The Grand Budapest Hotel".
Si les trois albums précédents étaient biographiques, cette dystopie urbaine concerne directement le poète, cinéaste à ses heures. Européiste convaincu, Gruff Rhys affronte les temps modernes avec d'intemporelles chansons acoustiques qui se jouent des contrastes. Avec les arrangements luxuriants du compositeur Stephen McNeff, accompagné des 72 musiciens du BBC NOW (National Orchestra Of Wales), Rhys tente souvent de réinventer la composition et y parvient parfois avec "Frontier Man" ou "Limited Edition Heart", classiques krautrock désenchantés postés à mi-chemin entre Lee Hazlewood et Scott Walker. Les points de vue moroses de "Drones In The City" ou "Selfies In The Sunset", interprété en duo avec l'actrice Lily Cole, se voient contrebalancés par l'improbable sens de l'humour de Gruff Rhys, qui s'impose ici comme l'un des plus brillants musiciens contemporains des îles britanniques. ✪✪✪ 1/2

VINCENT HANON

Stephen Malkmus And The Jicks

"Sparkle Hard"

DOMINO

Stephen Malkmus possède un style bien à lui. Il n'essaie pas de se donner un genre, ou de sonner comme machin ou untel. Dès qu'il s'approche d'un micro ou qu'il empoigne sa guitare, on sait que c'est lui. Et cela, dans notre beau monde postmoderne où l'on n'entend quasiment plus que des gens essayer de faire quelque chose qui a déjà existé, sans rien apporter de personnel, n'a pas de prix. Lui chante comme un chat enroué, pas toujours parfaitement juste, joue des solos de guitare tordus et, de façon générale, compose des chansons qui ont toujours un petit quelque chose de bizarre, mais sans le vouloir...
Bien sûr, ça *frotte* moins qu'à l'époque de Pavement. On entend presque ici de la pop ou du rock normal. Tout est dans le *presque*. A la limite, notre homme aimerait bien faire des chansons qui passent sur la bande FM. Sauf qu'il y a toujours un petit truc qui cloche. Et c'est ça qui est bon. A part ça, quoi de neuf ? Les journalistes font des gorges chaudes parce que Stephen utilise des synthés, voire l'Auto-Tune. On s'en fiche. Il se sert de tout ça comme un sale gosse qui n'en ferait qu'à sa tête. Et réussit

à conserver une fraîcheur incroyable. Un peu comme un mec qui viendrait de l'art brut et qui voudrait devenir académique, mais sans jamais y arriver. On sent que Malkmus aimerait parfois être Ray Davies et Brian Wilson, mais qu'il n'arrive qu'à être lui-même. Et c'est comme ça qu'il s'approche finalement de ces deux géants... Sinon ? "Bike Lane" est un hit parfait. Kim Gordon chante sur "Refute" et c'est magnifique. A l'arrivée, on a un album d'une grande richesse et d'une candeur absolument charmante. Le rock a besoin de types comme ça. ✪✪✪✪

STAN CUESTA

Ghost

"Prequelle"

SPINEFARM/ UNIVERSAL MUSIC

Entre ses débuts fracassants mais restés plutôt confidentiels et le phénomène qu'il est devenu, Ghost a beaucoup appris et assume désormais pleinement son statut d'*entertainer heavy* numéro un. Ghost, ou plutôt le Suédois Tobias Forge, son démiurge. Passant d'un avatar macabre à un autre, Forge troque la coiffe papale de Papa Emeritus III et se glisse cette fois dans la peau du Cardinal Copia. Qu'est-ce que cela implique pour ce quatrième album ? A vrai dire pas grand-chose. Ghost semble avoir trouvé avec son album précédent, le très réussi "Meliora", un rythme de croisière qui continue ici de battre son plein, avec plus d'emphase encore. Lancé sur un riff saccadé évoquant immanquablement "Crazy Train"

d'Ozzy Osbourne mais aussi Blue Öyster Cult, "Rats" ouvre l'album sur la promesse d'une virée décomplexée dans un monde où les horloges se seraient arrêtées en 1982, quand le heavy metal ne lésinait pas sur les moyens. Ghost gonfle les muscles sur le très binaire "Faith", nous rappelle qu'il révère Depeche Mode sur "I See The Light" et s'engouffre un peu plus dans des territoires progressifs évoqués sur leurs précédents disques avec des titres plus longs et emphatiques, tels l'enchaînement de l'instrumental "Miasma" et de la pièce maîtresse "Danse Macabre", deux segments complémentaires faisant la part belle aux synthétiseurs, soli virevoltants et saxophone. On se croirait presque dans une variation heavy metal de la bande son de "Footloose". Voilà qui ne sera pas du goût de tous, mais cette assurance dans la démesure force le respect et incite à tendre l'oreille. Après plusieurs écoutes, "Prequelle" révèle des qualités qui dépassent son enveloppe clinquante. ✪✪✪✪

JOE HUME

Caroline Rose

"Loner"

NEW WEST

La photo de couverture, bien sûr, est absolument merveilleuse. Entre un footing et une pause clopes, Caroline Rose, jeune artiste du Vermont, a aussi sorti un remarquable deuxième album. Le premier, "I Will Not Be Afraid", officiait dans un registre naturel, voire carrément rétro : country, rockabilly, avec un certain allant. Quatre ans plus tard, l'Américaine a évolué. Outre le survêtement, qu'elle porte régulièrement — ou, a défaut, n'importe quelle tenue rouge et blanche — Caroline Rose aime aussi désormais la pop. Pop à synthés, pop à guitares, pop bricolée, sur laquelle elle joue, à l'exception des batteries, quasiment tous les instruments. Un orgue électrique saccadé, façon Beach Boys, entame "More Of The Same" et tout tient de l'évidence. Mélodie lisible, voix élastique, production maligne (assurée par Paul Butler) et paroles tongue in cheek. Caroline Rose dit aimer toutes sortes de choses : Blondie, Cramps, Gun Club, St Vincent ou Ace Of Base. Et tout cela s'entend dans des morceaux pimpants mais jamais ironiques, redevables aussi bien au rock garage qu'au pur bubblegum ("Bikini"). Sans que le contraste ne soit jamais gênant, "Loner" oscille entre trouvailles néo-80, (impeccables "Cry!"

et "Jeannie Becomes A Mom") et morceaux où s'insinuent des guitares twang et l'énergie primale qui manque à tant de musiciens à laptops ("Money", "Soul No 5"). Telle Annie Clark citée plus haut, mais sans cette solennité un peu fatigante, la fille en rouge semble savoir tout faire. Eclatante démonstration, les deux derniers morceaux du disque, "Talk" et "Animal", sont à la fois accrocheurs, audacieux, habités. De la pop moderne avec un esprit punk, et inversement. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Disques pop rock

Beechwood
"Inside The Flesh Hotel"
ALIVE

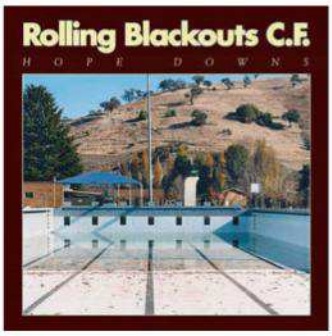
Ces gavroches new-yorkais aux fringues bigarrées avaient récemment subjugué leur monde avec "Songs From The Land Of Nod", belle œuvre électrique et toxique, entre Johnny Thunders et Alex Chilton. Les voici déjà de retour avec sa suite, gravée avec le même producteur (Matthew Marquardt), ce qui assure une certaine continuité, un son toujours décharné mais plus clair. Qu'en est-il du contenu ? L'ambiance se fait cette fois relativement enjouée : l'heure n'est plus aux rêveries opiacées, mais aux sentiments amoureux. Fait remarquable, le bassiste Sid Simons et le batteur tatoué Isa Tineo épaulent maintenant Gordon Lawrence pour l'écriture des chansons. Il en résulte un disque bien

plus diversifié. Tineo signe deux impeccables pépites pop (la lumineuse "Amy", "Up And Down"), mais Sid se révèle plus doué encore, et laisse apprécier sa voix chevrotante rappelant Marc Bolan sur "Bigot In My Bedroom" — qui vise non pas le journaliste français, mais Donald Trump — et surtout l'immédiate "Sucker", véritable tube en puissance. Quant à Lawrence, il n'a pas perdu sa mélancolie ni sa violence sourde, comme en témoignent les tendues "Flesh Hotel" ou "I Found You Out". Il renoue avec la slide pour la ballade "I Don't Blame You Anymore", en forme de confession, avant la conclusion country folk "Our Love Was Worth The Heartbreak", tout aussi résignée. A l'épreuve du deuxième album, Beechwood s'en tire donc admirablement : le trio creuse son sillon *réaliste* et s'il n'atteint peut-être pas les sommets narcotiques de son prédécesseur, ce "Inside The Flesh Hotel" confirme la classe à part d'un gang authentique et attachant. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Rolling Blackouts C.F.
"Hope Downs"
SUB POP/ PIAS

Toujours à la recherche de nouveaux champions depuis la fin du grunge, le label de Seattle est allé pêcher du côté de l'Australie, plus précisément à Melbourne. Formé, en trio, en 2013, le désormais quintette Rolling Blackouts Costal Fever s'est enfin décidé à boucler ce premier album, après deux EP fort bien accueillis. La formule proposée est plutôt originale et le titre d'ouverture, "An Air Conditioned Man", en est l'exemple parfait : trois chanteurs-guitaristes se partageant le micro par-dessus une basse et une batterie énergiques. L'idée est d'autant plus intéressante qu'elle apporte aussi un petit plus très personnel à une base musicale qui pourrait, sinon, faire penser au "Loveless Love" des Feelies ou, plus récemment, aux Strokes. Sur cette dizaine de titres, les guitares électriques de Tom Russo et Joe White se partagent la stéréo tandis que la guitare acoustique de Fran Keaney occupe le centre en compagnie du bassiste Joe Russo et du batteur Marcel Tussie. Ce partage des rôles est essentiel tant il renforce la visibilité de tous les intervenants sur des chansons comme "Talking Straight" ou "Sister's Jeans". Avec trois guitaristes aussi audibles de bout



en bout, ce groupe constitue une première dans le rock australien généralement résumé à un rock plus assourdissant. Parallèlement à cet enchevêtrement de mélodies subtiles, l'autre point fort du combo est le soin apporté à l'écriture de textes qui sont autant d'instantanés du quotidien, comme le Velvet Underground a su le faire à son époque. ✪✪✪

GEANT VERT

Bodega
"Endless Scroll"
WHAT'S YOUR RUPTURE ?

Si le mot *bodega* évoque, en France, l'été, la fête et les soirées mojito dans le Sud, les fans de "Despacito" risquent d'être déçus. Bodega est un groupe new-yorkais pur jus, tendance Brooklyn (forcément, vu que les artistes fauchés ont déserté Manhattan). Dans cette région du monde, une *bodega* n'a rien d'exotique, c'est une de ces échoppes ouvertes 24 h/ 24 dans laquelle on trouve de quoi se sustenter à toute heure de la nuit. Bref, un lieu un peu glauque qu'on fréquente par commodité, le plus souvent quand le stock d'alcool est à sec. Groupe féminin aux trois cinquièmes ayant pour particularité d'avoir une batterie *déstructurée* (la batteuse joue debout sur un kit minimaliste complétée par

la chanteuse qui tape sur des cymbales), le groupe propose un post-punk à la croisée d'Art Brut ("Name Escape") et de Parquet Courts ("Bodega Birth", "I'm Not A Cinephile", "Can't Knock The Hustle"). La filiation avec le groupe d'Andrew Savage est d'ailleurs très forte : "Endless Scroll" a été enregistré et produit par Austin Brown sur le Tascam 388 qui avait servi pour "Light Up Gold". Entre influences Velvet Underground assumées ("Williamsburg Bridge", "Boxes For The Move", "Warhol") et passages dance-punk façon Yeah Yeah Yeahs des débuts ("Gyrate"), l'album possède tous les ingrédients du son de la Big Apple. Pour bien faire les choses, Bodega a eu la bonne idée de doter son disque d'un véritable hymne : "How Did This Happen ?", à la ligne de basse tournoyante et au refrain insistant. *New York is back.* ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Eleanor Friedberger
"Rebound"
FRENCHKISS/ MODULOR

Nappes de synthé, boîte à rythme, reverb sur la voix, guitares sous mixées ? Pas de doute, on est bien revenu au milieu des années 80. Mais au fond, la démarche d'Eleanor Friedberger sur "Rebound" n'est pas si différente de celle de ses albums précédents. Là où elle reprenait les codes d'un rock FM années 70, la chanteuse des Fiery Furnaces s'approprie ici les sons plus électroniques de la décennie suivante. Elle réussit à nouveau à exprimer une personnalité plus feutrée et nuancée au milieu d'un cadre qui semble pourtant très, très formaté. L'époque lui convient peut-être même encore mieux, permettant à Friedberger d'enregistrer elle-même la majeure partie de l'accompagnement, et donc de s'autoriser, dès qu'elle en a l'envie, des ruptures et des relances qui changent en un clin d'œil la physionomie d'un morceau comme "In Between Stars". La chanteuse ne va d'ailleurs heureusement pas jusqu'au bout d'un hommage à un son bien particulier, elle tire surtout de cette pop synthétique une sorte d'ambiance nocturne, où Joy Division et Kim Wilde se confondent à force comme autant de souvenirs de jeunesse en boîte de nuit. Ce qui

débouche sur des réussites incontestables sur l'album comme "Make Me A Song" ou "Everything", des titres carrés et rythmés. Le disque ne cesse d'ailleurs jamais d'aligner des mélodies séduisantes, comme "Showy Early Spring". Il a peut-être tendance à trop se cantonner, sur la fin, à des tempos un peu répétitifs, mais il constitue un antidote bienvenu à la célébration kitsch façon "Stars 80" et kilos de laque sur les cheveux. Il rappelle une décennie où l'on faisait table rase du passé et où l'on s'aventurait dans des terres synthétiques et inconnues. ✪✪✪1/2

FRANCOIS KAHN

Jon Hopkins

"Singularity"

DOMINO

Depuis 1975 et la parution de "Epsilon In Malaysian Pale", le deuxième album solo d'Edgar Froese, on sait que la musique électronique (encore un peu analogique sur les bords à cette époque, puisque l'instrument qu'on entend principalement dans la première des deux pièces du 33 tours est un Mellotron à bandes) peut être terriblement romantique. Né quatre ans après la sortie de ce disque, l'Anglais Jon Hopkins n'a pas vécu en direct l'ambient et le krautrock des orgines, mais on imagine qu'en grandissant ce musicien éminemment doué s'est régalé à cette double fontaine. Peut-être même est-il passé par "Playground", le CD magique de Marzipan & Mustard paru sur Millenium il y a deux décennies

(disque du mois, R&F 577). Car dans ce cinquième album d'Hopkins depuis "Opalescent" en 2001, il est question de choses similaires. De transe, d'electronica audible et jouissive à vriller les sens, d'after-techno en somme, mais aussi de dunes sonores balayées de vent liquide, d'épaules soufflées par des râles. A la furie du monde, au suicide programmé de l'homme dont le singe aurait eu honte de descendre, Jon Hopkins oppose la beauté harmonique de "Feel First Life", la débâcle sensuelle de "COSM", les pianos pondérés de "Echo Dissolve" ou "Recovery". Dans l'esprit du glorieux "Light Through The Veins" recyclé par Coldplay en ouverture de "Viva La Vida" (Eno avait invité Hopkins à une séance u disque et il est resté pour tout l'enregistrement du quartette pop), "Luminous Beings", à l'évanescence très 80, est la plage la plus longue et la plus belle de cette œuvre à part, constituée d'instrumentaux panoramiques auxquels il ne manque rien, et surtout pas des paroles. A ses machines, Jon Hopkins fait crier ce qu'il veut. Comprenne qui pourra. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Stuart A Staples

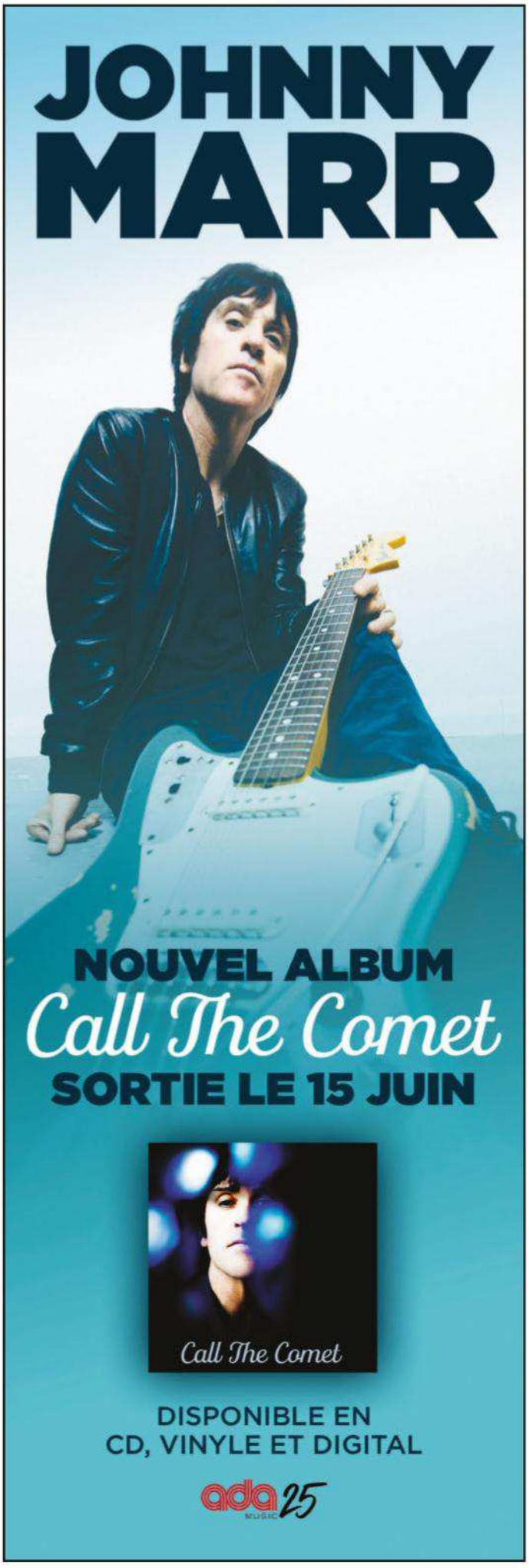
"Arrhythmia"

CITY SLANG

Le leader des Tindersticks nous fait une Scott Walker. Période "Tilt", s'entend, le disque que tout le monde encense mais que personne n'écoute... Cet album solo — son troisième, le précédent remonte à 2006 — est donc une œuvre assez expérimentale, qui ne comprend que quatre titres. Le premier, "A Rew Real", tourne sur une boucle de batterie bancale : arythmique, donc, comme le titre de l'album le laisse entendre. Là-dessus, Staples pose sa voix murmurée, reconnaissable entre toutes. C'est spécial. Mais, si l'on compare à "Tilt", c'est les Rubettes, bien sûr. Le second morceau, "Memories Of Love", dure dix minutes : la voix y est accompagnée de quelques rares accords et de percussions lointaines. Plutôt qu'à Scott Walker, c'est en fait au dernier Talk Talk que l'on pense, où le silence semblait s'insinuer partout — jusqu'à l'emporter définitivement. La première moitié se termine sur "Step Into The Grey", un titre qui commence par mélanger les ambiances des deux précédents, rythmique electro et accords de Fender Rhodes millésimé (ou plug-in, plus probablement...), avant d'y ajouter des cordes dissonantes et grinçantes. Il fallait bien que ça

déjante un peu. D'ailleurs, ça se termine par un beau foutoir, sur un rythme... compliqué. Zappa et Boulez auraient apprécié. Le fan des Tindersticks, c'est moins sûr. Enfin, la deuxième partie du disque est occupée par "Music For A Year In Small Paintings", longue divagation de plus de trente minutes. Le problème de ce genre de projet, c'est qu'il est toujours en équilibre sur un fil, entre beauté fragile et autocomplaisance. Tout le monde n'est pas Mark Hollis. Ça se saurait. ✪✪

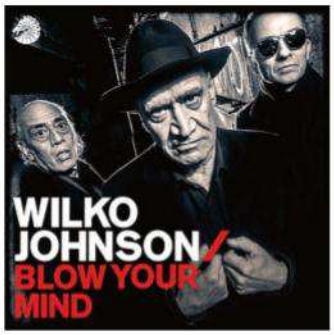
STAN CUESTA



Disques
classic rock

Wilko Johnson
"Blow Your Mind"
CHESS/ MERCURY/ UNIVERSAL MUSIC

Non seulement Wilko n'est pas mort, mais il sort son premier album solo depuis 13 ans. 11 heures d'opération, l'ablation d'une tumeur pesant 3 kilos et hop, celui dont on commençait à rédiger la nécro renaît tel le phénix. *"Rien de tel que de s'entendre dire qu'on va crever pour vous faire sentir en vie !"*, déclarait le guitariste historique de Dr Feelgood pour la promo de ce "Blow Your Mind" aux riffs aussi énervés que ceux balancés en 1975 sur "Down By The Jetty". En mode power trio avec les fidèles Norman Watt-Roy (ex-Blockheads) à la basse et Dylan Howe (oui, le fiston de Steve *Yes* Howe) à la batterie, Wilko livre un album ardent, brut, intemporel et inespéré. Le producteur Dave Eringa, déjà aux commandes de



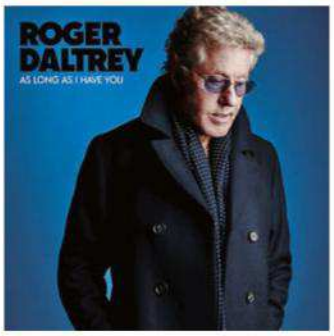
l'album en binôme avec Roger Daltrey ("Going Back Home" en 2014), semble avoir laissé libre court à la rage électrique de ce brelan d'as qui exécute les 12 titres du LP sans reprendre son souffle. *"Quelque part dans le noir, il y a une horloge qui compte mes heures"*, lâche-t-il dans "Marijuana", qui évoque son périple hospitalier et tout le bien que lui procure le cannabis sativa. "Tell Me One More Thing", épicé d'un harmonica tranchant sur un beat saccadé, déborde d'énergie tandis que "That's The Way I Love You" rappelle les plus riches heures du pub rock, dans toute sa réjouissante simplicité. Wilko, qui fêtera ses 71 printemps le 12 juillet prochain, fait la musique qu'il aime, et ça se sent : qu'il se mette dans l'ambiance bluesy sur "Say Goodbye" ou qu'il flirte avec le boogie sur "Beauty", le frénétique guitariste tape dans le mille à chaque coup, et le slow instrumental "Lament" ajoute une (septième) corde à son arc électrique. *Go Wilko.*

★★★★

OLIVIER CACHIN

Roger Daltrey
"As Long As I Have You"
POLYDOR/ UNIVERSAL MUSIC

Depuis 1973, Roger Daltrey s'autorise des aventures solo, une liberté qui favorise la longévité du groupe qu'il mène avec Pete Townshend : malgré la mort prématurée des deux autres, les Who fonctionnent encore quand l'envie ou la nécessité se font sentir. Pour son nouveau disque, il rappelle Dave Eringa, déjà producteur de "Goin' Back Home", surprenante collaboration avec Wilko Johnson de Dr Feelgood (2014). Ici, les guitares sont aux mains de Sean Genockey et — pourquoi s'en priver ? — de Pete Townshend (dans sept morceaux) avec Mick Talbot (claviers), John Hogg (basse) et Jeremy Stacey (batterie). En dehors de trois créations, dont le beau "Always Heading Home", Roger Daltrey fouille dans le répertoire blanc — "How Far" (Manassas), "Where Is A Man To Go" (Gail Davies puis Dusty Springfield), "I've Got Your Love" (Boz Scaggs), "Into In My Arms" (Nick Cave) — et, comme savaient si bien faire les Who à leurs débuts, dans celui de la soul américaine : "As Long As I Have You" (Garnet Mimms), "You Haven't Done Nothin'" (philippique de Stevie Wonder contre Richard Nixon), "Out Of Sight, Out Of Mind" (Five Keys), "The Love You Save (May Be Your Own)" (Joe Tex). Si l'enthousiasme sonne intact,



comme en 1964, de l'aveu de l'artiste, interpréter ces œuvres à son âge prend une dimension nouvelle dans la mesure où il a réellement vécu les sentiments qui y sont exprimés. Placée en ouverture, agrémentée de chœurs et de cuivres, la chanson-titre surgit avec une véhémence renversante, comme si Roger Daltrey voulait d'entrée montrer de quoi il est toujours capable. Un uppercut sonique qui envoie l'auditeur dans les cordes.

★★★

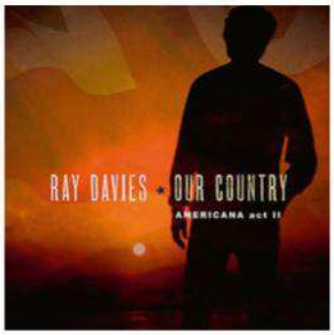
JEAN-WILLIAM THOURY

Ray Davies

"Our Country — Americana Act II"

LEGACY/ SONY MUSIC

L'Union Jack remplace la bannière étoilée en arrière-plan, mais la pochette du nouveau Ray Davies est identique à celle d'"Americana", et pour cause : "Our Country" est sous-titré "Americana Act II", la deuxième moitié du volet musical de tout un projet autobiographique, entamé par un livre et censé se prolonger par un film ou un spectacle (Davies est souvent ambitieux... et nébuleux). Vu la rareté de l'écriture du leader des Kinks ces dernières années, c'est toujours ça de pris. A nouveau enregistré avec les Jayhawks, "Our Country" parle moins de la fascination exercée par l'Amérique sur le jeune Ray que de ce qu'il y a vécu concrètement une fois installé là-bas.



Ce qui explique peut-être pourquoi les Jayhawks ont ici plus de marge pour déployer leur jeu : "Americana" parlait d'un Anglais voulant sonner américain, "Our Country" est l'histoire du même, baignant désormais dans les musiques américaines. C'est flagrant sur les remakes de plusieurs titres des Kinks ("Muswell Hillbillies" réinventé en rock sudiste) ou des albums solo de Davies ("The Real World" perd cependant de son charme poignant), mais aussi sur l'ambitieux "The Take", duo étrange où flottent des échos de Chrissie Hynde. Reste que l'album est long, avec 19 titres dont quelques interludes parlés, mieux dosés que sur "Americana". Il bascule brièvement dans une enfilade de vignettes pastiches sur La Nouvelle Orléans au démarrage pataud, Davies se prenant pour Dr John ou Randy Newman sans la même voix rocailleuse. L'ensemble gagne cependant en énergie en abordant des genres comme le doo-wop, jusqu'à la moiteur funky de "The Big Weird". Un deuxième volet un peu fourre-tout, mais avec du très bon dans le *tout*. ✪✪✪

FRANCOIS KAHN

Paul Rodgers

"Free Spirit"

QUARTO VALLEY

Free (1967-1973), l'une des deux meilleures formations issues du blues boom britannique, laisse un impérissable souvenir. Le départ définitif de Paul Kossoff (1950-1976), soliste émouvant, puis d'Andy Fraser (1952-2015), compositeur et bassiste inventif, anéantissent tout espoir de réunion. Paul Rodgers (voix) et Simon Kirke (tambours) triomphent avec Bad Company (1974-1982). Le répertoire de scène du chanteur fait depuis une large place aux succès de ce groupe, omettant presque entièrement ses autres projets, Firm (avec Jimmy Page), Law (avec Kenney Jones), Queen *(sic)* et hommages divers (Hendrix, Muddy Waters, etc.). Pourtant, il n'oublie pas Free — comment le pourrait-il ? — et entreprend une tournée pour fêter le cinquantième anniversaire de son premier groupe. Elle se termine au Royal Albert Hall le 28 mai 2017. Entouré par les musiciens de Deborah Bonham — Peter Bullick (Gibson Les Paul sur Marshall, comme *Koss*), Gerard Louis (claviers), Ian Rowley (basse Gibson EB, comme Fraser), Richard Newman (batterie) — Paul Rodgers dans une forme vocale étonnante fait revivre des merveilles, "Be My Friend", "Ride On Pony", "Woman", "Walk In My Shadow"...

Certains s'en seraient peut-être passés, mais on comprend qu'il était impossible que "All Right Now" ne figurât pas dans le répertoire. "The Hunter" (Albert King, 1967), "Fire And Water", "Stealer", "My Brother Jake", "A Little Bit Of Love" ou "Wishing Well" font également partie des indispensables. Pour les fans, c'est un rêve qui, enfin, se réalise : un hommage à Free par le seul chanteur qui soit à la hauteur de la gageure. A l'évidence, il y a pris autant de plaisir qu'eux. ✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Disques français

Little Bob Blues Bastards

"New Day Coming"

VERYCORDS/ WARNER

Après avoir sorti récemment une compilation trépidante de ses premiers ébats avec la Story, qui confirme son statut de légende vivante du rock français, Little Bob (*alias* Roberto Piazza) prouve qu'il ne se conjugue pas au passé en enregistrant un nouvel essai avec les Blues Bastards, quatuor de fines gâchettes qui l'accompagnent depuis des années (et deux albums précédents) et n'ont pas grand chose à envier à leurs illustres prédécesseurs. Les décennies ont passé sans altérer ni la voix de Bob, unique en nos contrées, ni sa combativité (qui privilégie d'ailleurs les protest songs), ni son énergie, ni sa passion du rock'n'roll qui remonte au créneau après des albums plus

bluesy. "Mama's Prayer" ouvre les festivités et attaque pied au plancher sur un tempo rapide pour remettre les pendules à l'heure, avec le sentiment d'urgence en oriflamme. "You Gotta Jump" poursuit dans cette lignée pétaradante en mettant en valeur l'harmoniciste pétulant et une rythmique aux petits oignons. Et quand le tempo ralentit, avec "So Deep In Me", l'ambiance et la voix se font lascives, comme pour ménager une pause instable avant la crise de nerfs. La suite est à l'avenant, entre montée d'adrénaline contenue dans les starting blocks ("Shooting Angels In The Sky"), démonstration de force sur un rythme Bo Diddley ("Dumb Factory"), escapade boogie ("She's Got It") et ballade apaisée ("Pebble Beach") ou sous tension ("Ace Of Spades", reprise bien sûr à Motörhead). Classieux, l'ensemble est porté par une efficacité instrumentale et une démonstration vocale qui relèvent de l'évidence. ✪✪✪✪

H.M.

You Said Strange

"Salvation Prayer"

FUZZ CLUB

Derrière ce nom bizarre (*vous avez dit bizarre*) se cache une bande d'activistes de la scène rock normande — notamment à l'origine de l'excellent festival Rock In The Barn — qui officie dans l'ombre depuis près d'une décennie. Après plusieurs EP et singles, le quintette You Said Strange publie enfin son premier album, enregistré avec Peter Holmström des Dandy Warhols à Portland. Le guitariste est tombé sous le charme du groupe après que ce dernier a assuré sa première partie lors d'une récente tournée française des Dandies. A l'écoute de cette collaboration, on comprend rapidement ce qui lui a plu : grooves shoegaze hypnotiques ("Power House"), cavalcades space rock ("Tilelli"), trips léthargiques selon l'école Dandy Warhols/ Brian Jonestown Massacre ("Extend"). Dans la luxuriante scène psychédélique contemporaine qui compte mille teintes, on pourrait rapprocher You Said Strange des Cosmonauts pour l'aspect planant façon Spacemen 3 ("Salvation Rain"), ou des regrettés Sudden Death Of Stars pour le côté mélodique et pop ("Brain", "Cold Crusader"). Comme tout disque psychédélique

qui se respecte, "Salvation Prayer" se conclut par un titre long d'un quart d'heure qui démarre pied au plancher avant d'exploser en plein vol et de proposer une lente redescente ("The Way To The Holy War (Jesus)"). Un *rave-up* à l'ancienne qui témoigne de l'aisance de cet excellent groupe. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

The Inspector Cluzo

"We The People Of The Soil"

FUCKTHEBASSPLAYER/ CAROLINE INTERNATIONAL

Pour fêter son dixième anniversaire, le duo gascon publie ce sixième album et reste fidèle à son parti pris artisanal en choisissant la forme d'un livre-disque élégant, regroupant les textes des chansons et un récapitulatif de sa démarche insolite de gentlemen farmers producteurs de foie gras qui écument les plus grands festivals internationaux avec une formule scénique minimaliste mais percutante. D'entrée de jeu ("A Man Outstanding In His Field", "The Sand Preacher"), il renoue avec une réputation d'experts en uppercuts sonores et déferlements soniques, qui se caractérise par une absence de basse largement compensée par la présence, au premier plan, de la

batterie et des riffs de guitare et par un son assez phénoménal. En fin de parcours, il lorgne du côté d'un blues electrocuté, adoptant un rythme lourd et martial pour une démonstration de guitare déchirée ("Pressure On Mada Lands") ou préférant les secousses telluriques pour sacrifier à la rage qui l'habite ("The Globalisation Blues"). Mais, entre les deux, sur la lancée du précédent disque, il continue d'ouvrir son spectre musical, à plusieurs reprises, il s'approche de la pop mais n'hésite pas à souffler le chaud et le froid avec la fureur en embuscade qui reprend le dessus à la moindre occasion. Avec "Little Girl & The Whislin' Train", il tâte de la ballade folk et se livre à une superbe démonstration vocale où le chanteur-guitariste montre l'étendue de son registre en recourant à sa voix de tête. Et, entre ballade aérienne et préciosité pop-folk, il déploie d'autres facettes apaisées, au risque de délaisser ses fondamentaux énervés. ✪✪✪

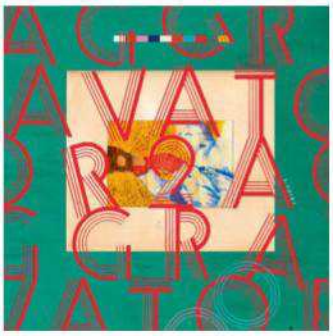
H.M.

T-Shirt

"Aggravator 2"

SK

La musique a toujours été la machine à remonter le temps la plus sûre du monde. Pas de risque de finir électrocuté sur l'avenue principale de Hill Valley ou d'embrasser sa future mère. T-Shirt, jeune groupe lyonnais, sort "Aggravator 2" qui, malgré un titre qui sonne comme une franchise Marvel, est bien un premier album. Celui-ci, plus qu'une madeleine de Proust, propose carrément tout le paquet, voire l'usine. T-Shirt redonne vie au pop punk du mitan des années 90. Ainsi, "Dates And Numbers", la première plage, pourrait sans problème figurer sur "Dude Ranch" de Blink-182 avec ce riff mélodieux, sautillant, punk et un refrain à double voix qui rentre complètement dans le cahier des charges du duo DeLonge/ Hoppus. On pense, aussi, souvent à Weezer, notamment sur "Sloane On Attack" ou sur "Murkier", chanson qui conclue le voyage et ramène dans un monde où tout est plus compliqué : aujourd'hui. L'ensemble baigne dans une production à la Pixies, celle de "Surfer Rosa", très assumée, histoire de rendre à Frank Black ce qui appartient à Black Francis. En plus d'une nostalgie constante, quelque chose de véritablement charmant se dégage de l'album. Oui, une sorte de



magie. De celle qu'on retrouve en regardant "Ghost World" ou "Daria". D'ailleurs, la célèbre moue des héroïnes de ces deux œuvres est quasiment visible en entendant chanter, voire murmurer, Léa. Même les quelques dissonances vocales semblent bienvenues et donnent à cette régression une belle authenticité. T-Shirt réussit à nous faire croire que l'on vient de tomber sur un album inconnu sorti en 1994. ✪✪✪

SACHA ROSENBERG

Réédition du mois

Plus country et moins psychédélique

Buffalo Springfield

"WHAT'S THAT SOUND ? COMPLETE ALBUMS COLLECTION"

Rhino/ Universal

Moins aventureux que Love, Buffalo Springfield était aussi plus country et moins psychédélique que les stars de Los Angeles, les Byrds (ce qui est ironique puisque ces derniers allaient ensuite devenir totalement country avec "Sweetheart Of The Rodeo"). Buffalo Springfield n'avait pas non plus cette espèce de souffle et de cohésion que possédait le groupe de McGuinn, Crosby et Clark. Mais son maigre testament est tout de même fascinant. Conjuguant les talents de Stephen Stills, Neil Young et, dans une moindre mesure, Richie Furay, son étoile n'aura pas brillé bien longtemps, le groupe agissant deux petites années, entre 1966 et 1968, le temps de sortir trois albums nettement moins bien produits et enregistrés que ceux des Byrds ou de Love. Le premier, "Buffalo Springfield" était d'ailleurs détesté du groupe qui le jugeait totalement émasculé. Il y a pourtant de belles choses signées Neil Young comme "Nowadays Clancy Can't Even Sing", "Out Of My Mind" ou "Flying On The Ground Is Wrong", mais pour ce premier album, le Canadien ne pouvait rivaliser avec le tube monstrueux de Stills, "For What It's Worth", qui sonne aujourd'hui comme l'hymne du Los Angeles de ces années-là, une merveille de dépouillement : deux harmoniques revenant sans cesse, un peu de guitare sèche et un zeste de tremolo pour la Gretsch de Young, une légère batterie, une basse discrète. Emballé, c'est pesé... Young se rattrapera sur le deuxième album, "Buffalo Springfield Again", sur lequel il contribue à durcir considérablement le son dès le premier titre, l'un de ses classiques, "Mr Soul", qui revisite de bien étrange manière le riff de "(I Can't Get No) Satisfaction", mélange guitares fuzz maigrichonnes et parties countrysantes. Ensuite, il envoie carrément deux chefs-d'œuvre absolus : "Broken Arrow" et "Expecting To Fly", réalisé avec le génie Jack Nitzsche. On comprend à l'écoute de cette merveille dont personne n'est capable de décrire la beauté impériale, ne ressemblant à rien de connu ni avant ni après, ce qui lui a donné envie de s'embarquer dans une carrière solo. Richie Furay se met à la composition et signe de très bonnes imitations des Byrds, Stills assure avec "Bluebird" et "Rock And Roll Woman" et l'album sonne nettement mieux que son prédécesseur, même si on reste très loin de la qualité sonore de nombreux disques enregistrés à la même époque. Bizarrement, le dernier témoignage en studio du groupe, "Last Time Around", réalisé alors que les dissensions entre Stills et Young se faisaient de plus en plus explosives, Buffalo Springfield sonne plus pop, plus léger. Young signe quelques titres sympathiques et un joyau qui deviendra l'un des piliers de son répertoire sur scène lorsqu'il jouera sous son nom ("I Am A Child"), et les autres se débrouillent comme ils peuvent. Généralement considéré comme un disque raté et assemblé maladroitement, il est à redécouvrir et possède le charme de ces albums bancals et hésitants.
Tout cela ressort, pour fêter les 50 ans du dernier concert du groupe dans son line-up originel, dans un joli coffret proposant des versions mono et stéréo, remixées d'après les bandes originales, et sort également en numérique haute-fidélité sur le propre site de Neil Young. Lorsqu'on connait ses exigences en termes de qualité sonore, on se doute que tout cela a été cuisiné avec amour et délicatesse. ■

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH

On ne remerciera jamais assez Kurt Cobain

Photo Ross Halfin-DR

Guns N'Roses
"APPETITE FOR DESTRUCTION"
Geffen/ Universal

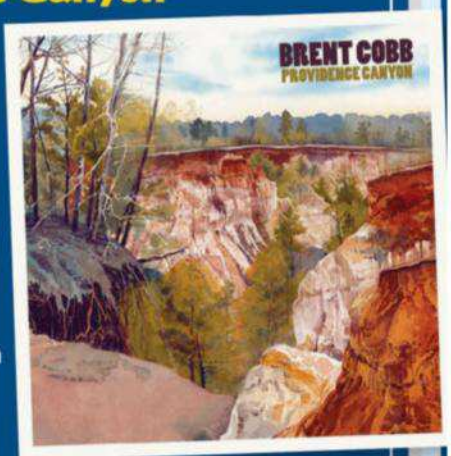
Comment en sommes-nous arrivés là ? Plus de trente ans après sa sortie, le virus ressort en différentes éditions de la plus simples (remasterisée, comme toujours), à la plus luxueuse (album original, live, démos, versions inédites, *tatouages temporaires*, lithographies, billets de concerts, crucifix à tête de mort, bagues à tête de mort en laiton, bandana). Pour mieux comprendre, nous avons décidé de partir en immersion périscopique, et d'écouter ce disque pour la première fois de notre vie (à l'époque, on avait d'autres disques à fouetter), en dehors des singles inévitable entendus en cette période heureusement défunte où MTV régnait sur l'univers. D'abord, comme toujours, il faut voir le contexte : 1987 est sans doute l'une des pires périodes du rock. La seconde moitié des années 80 était une déception énorme par rapport à la première (notamment grâce à cette chaîne maudite qui a instauré l'ère absurde où des vidéos étaient plus importantes que des chansons) : en Angleterre, c'était la bérézina. Les Mary Chain faisaient de mauvais disques, le micromouvement C-86, noisy pop où quel que soit le nom qu'on lui donne aujourd'hui, avait généré des groupes majoritairement très médiocres. Aux Etats-Unis, c'était la même chose : les promesses des années 1981-1984 n'ont pas été tenues, la scène paisley s'est dégonflée (sauf pour les Bangles lorsqu'elles ont mis de l'eau dans leur grenadine), des groupes comme les Cramps ou le Gun Club ne sont jamais sortis de l'underground, et les autres, plus ou moins *roots rock* ou *cow punk* (Lone Justice, Del Fuegos, Blasters, etc.) n'ont pas décollé non plus. Hüsker Dü s'effondrait, les Replacements aussi, Dinosaur Jr. venait de naître et les Pixies n'existaient pas encore, alors qu'ils seraient pourtant le dernier groupe vraiment révolutionnaire aux Etats-Unis (mais il n'y a qu'en Europe qu'ils ont vaguement plu). Le metal, à tendance thrash (Metallica), était underground. Alors les blaireaux se sont payés un boulevard. D'abord Poison et *Mäte les croütes*. Mais tout de même, ils faisaient un peu trop crétins... L'idéal, donc, pour le débarquement des Guns qui ont joué les super, mais alors super méchants. Un premier album nommé *Appétit pour la destruction* (en dehors de talocher ses bonnes femmes, on ne sait pas trop ce que cet Axl-sans-E a détruit, mais ce n'est pas grave), rien que ça. En récupérant les recettes de ces prédécesseurs dont les éternels losers finnois de Hanoï Rocks (venir de Laponie et se faire passer pour un Viet est grandiose en soi), les ploucs — sauf Slash, fils de bourgeoise — ont occupé la place en jouant les tueurs : *"Bienvenue dans la jungle et tu vas mourriiiiiiiiir, chériiiiiiiie !"* (on aurait dû l'envoyer chez les Karens en Birmanie à la fin des années 80, et il aurait sans doute compris que le Strip de 1986 n'était pas forcément l'endroit le plus dangereux de la terre) , *"Watch it bring you to your shun n-n-n-n-n-n-n-n kniiiis, kniiiiiiiis !"* qui n'était pas sans évoquer *"les chevaliers qui disent Ni !"* de "Sacré Graal". Et puis, pour bien montrer qu'ils étaient vraiment des bad boys, ils ont fait une chanson sur la drogue ("Mr Brownstone"). Brrrr... Mince alors, depuis "Chinese Rocks", "Dancing With Mister D" et "Heroin", tout le monde trouvait cela parfaitement ringard mais les Gunners, comme disaient leurs fans, n'étaient pas au courant. On écoute le disque, donc. Les paroles sont évidemment affligeantes *("Ramène-moi dans la ville paradisiaque où l'herbe est verte et les filles jolies"*, au hasard), mais les riffs... Les riffs, hein ? Pas un seul capable de rivaliser avec les plus bourrins ("I Can't Explain", "You Really Got Me", "Louie Louie"), comme les à peine plus sophistiqués ("Gimme Danger", "Rebel Rebel", "Search And Destroy", "Can't You Hear Me Knocking" ou "Ace Of Spades"). On reste dans le cliché, *métaul* de base, sidérant de nullité cosmique. Mais le pire arrive : ce truc pénible qui passe pour une voix... Lorsqu'il beugle à peu près normalement, Axl-sans-E a une voix non pas formidable mais vaguement potable. Le problème est que, manifestement, il jouit lorsqu'il monte dans des aigus terrifiants : de toute évidence, ce garçon adorait secrètement Rob Halford, le chef en cuir de Judas Priest. Mais il va plus loin encore ; avec lui, c'est un goret qu'on égorge en direct. Quant au *guitar hero,* qui s'appelle Slash (à quand un *Hashtag* dans un groupe ?), il se roule dans la saturation *métaul* habituelle, incapable de sortir un truc digne de Wayne Kramer, Sonic Smith ou James Williamson, même pas d'Angus Young : c'est un boulevard de clichés bien gras encore plus enlaidis par toutes ces pédales d'overdrive. On connaît la suite : Axl-sans-E faisant sa fameuse danse du serpent en micro short et perfecto blanc taille XXXXL, les slows à la Elton John et la *melonisation* inévitable (sans parler de l'embonpoint)... On ne remerciera jamais assez Kurt Cobain d'avoir définitivement ringardisé tout ça.

Photo DR

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Brent Cobb
"Providence Canyon"
Low Country Sound / Elektra



Réévaluation du vinyle depuis quelques années, réévaluation d'une autre valeur sûre dans le monde musical, synonyme de concret, de terrien, de vivant et de mélange des genres, essence même du Rock'n'Roll: la Country Funk - Southern Soul. Enfin, on lui donne le nom que l'on veut, tant que l'esprit est là.

Référents pour les amateurs et acteurs de la musique, les labels Light in the Attic et Soul Jazz Records nous ont généreusement offerts chacun deux compilations exceptionnelles sur ce thème: "Country Funk" volume 1 et 2 pour le premier et "Delta Swamp Rock: Sounds from the South" et "More Sounds from the South" pour le second.

Si Margo Price semble clairement inspirée par ces sonorités sur son dernier album sorti chez Third Man, et si les Brothers Osborne reprennent du Don Williams aux derniers CMA Awards, Brent Cobb est devenu le véritable digne représentant actuel du genre avec "Providence Canyon" ! L'homme de Géorgie s'était distingué en 2016 avec un "Shine on Rainy Day" dans la lignée de Kris Kristofferson et Waylon Jennings.
Mais comme il le raconte si bien: "lorsque vous tournez avec Chris Stapleton et jouez devant 5 à 10000 personnes tous les soirs, l'envie d'interpréter un répertoire plus enlevé s'impose !".
Point commun entre Brent et Chris: le producteur Dave Cobb. Il est partout et sur tous les fronts (Americana, Country, Rock'n'Roll, Soul, producteur, arrangeur, auteur-compositeur, musicien, label manager) et à travaillé notamment avec les Sore Losers, Rival Sons, John Prine, Jason Isbell, Brandi Carlile, Beck, Chris Cornell... et puis son cousin Brent.

Excellent conteur (il puise son inspiration dans ses expériences et souvenirs), Brent Cobb s'allie également avec des partenaires de classe comme Jack Mills et Jesse Miller pour affuter un peu plus encore ses chansons "King of Alabama", "Sucker for a Good Time".
Il y a du J.J. Cale dans "High in the Country" et "If I Don't See Ya" et du Lynyrd Skynyrd dans "30-.06" et "A Road Too Long".

La classe. Bluffant et entrainant.

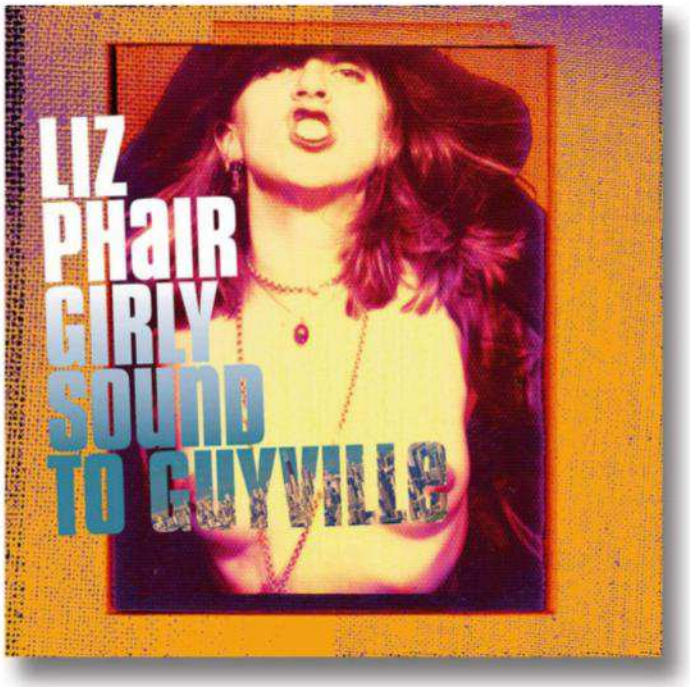
Disponible en CD et LP.

Xavier Menanteau

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

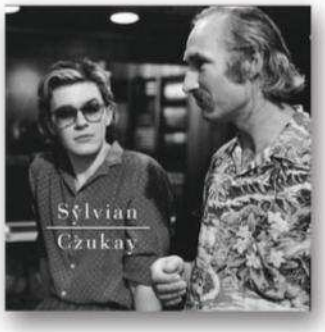


Liz Phair
"GIRLY SOUND TO GUYVILLE – THE 25TH ANNIVERSARY"
Matador/ Beggars

Vingt-cinq ans plus tard, le premier album de Liz Phair reçoit le traitement royal dans différentes versions, de la plus simple à la plus luxueuse, que ce soit en CD ou vinyle. L'ancêtre de Courtney Barnett, qui a elle-même reçu l'héritage des Breeders et surtout de Juliana Hatfield dans ses petites mains, avait sorti à l'époque un album que tout le monde s'empressa de nous vendre comme un authentique chef-d'œuvre, une sorte de réplique féminine et féministe à "Exile On Main St".
Ce n'est pas un chef-d'œuvre (les journalistes savent parfois faire preuve d'une imagination débordante) et cela n'a pas grand-chose à voir avec "Exile On Main St" (les musiciens peuvent être très imaginatifs), mais c'est un album sacrément cool.
La Liz savait composer des espèces de squelettes de chansons très mélodiques, mais c'est surtout leur interprétation qui marque : un petit son crunch de guitare Mustang, et cette façon de chanter je-m'en-foutiste et hautaine qui en faisait une dominatrice de rêve. Il est probable que de la première moitié des années 90, ce sont ces disques-là, modestes et lo-fi qui resteront plutôt que toutes les superproductions barnum qui étaient alors à la fête (Pumpkins, Soundgarden, Guns, etc.).

Sylvian-Czukay
"SYLVIAN-CZUKAY"
Grönland

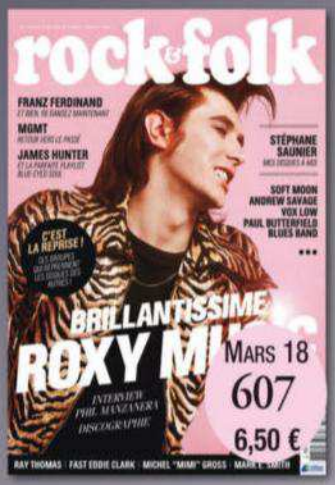
Ce bassiste de Can alors...
Quelle gloire, quelle unanimité ! Après avoir inspiré quantité de musiciens, dont l'ancien poivrot de PiL Jah Wobble (de son vrai nom, John Wardle, ce qui sonne un peu moins),

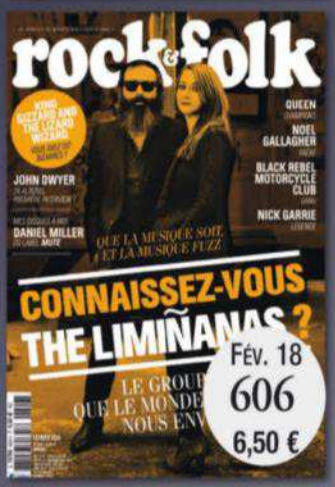


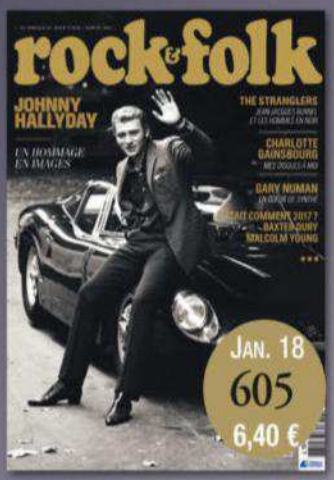
en 1986, il a carrément séduit Catherine Deneuve, que l'on peut voir sur la pochette de cette belle réédition ! Blague à part, le gars David Sylvian (de son vrai nom David Batts, ce qui sonne un peu moins New York Dolls), a commencé sa vie en copiant David Johansen, puis l'esthétique fin 70 de David Bowie tout en copiant les maniérismes de Bryan Ferry. On peut dire que c'est un artiste original et spontané. Après quelques années à faire des disques sur les pochettes desquels il apparaîssait maquillé comme Divine où en train de manger du riz cantonnais avec des baguettes devant un portrait de Mao sous l'intitulé Japan (mauvais en histoire-géo, élève Sylvian/ Batts !
Les deux nations se haïssent et la Chine a de bonnes raisons), c'est pour Brian Eno qu'il s'est pris (ou plutôt pour David Bowie avec Brian Eno), mais avec plus de cheveux. Le voici donc en pleine furie (ce qui veut dire hésitant entre 1 et 2 BPM) ambient, faisant des bidouillages avec l'homme de Can, juste après quelques albums de musiques d'ascenseur qui n'étaient plus exactement novatrices dix ans après les expérimentations d'Eno. Inutile de préciser que tout cela fonctionne assez bien pour lutter contre l'insomnie et que ce *projet* (quatre longs morceaux s'étalant sur deux CD) intéressera avant tout les maniaques de Czukay, aussi doué pour les collages que pour la basse. Même si l'ambient a ses limites, assez rapidement atteintes... ❐

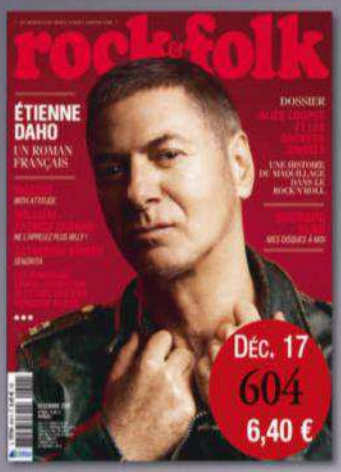
rock&folk

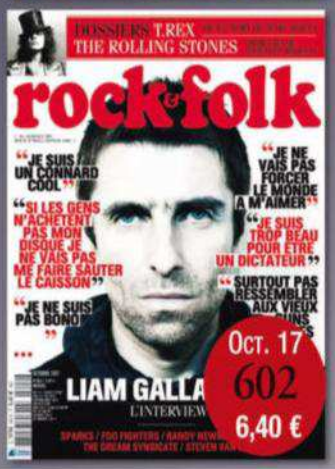
Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll











BON DE COMMANDE : Rock&Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour commander par téléphone : 03 44 62 43 79 - Sur Internet : boutiquelariviere.fr

Email : @

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP18	*Frais de port	
	TOTAL	

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse email. Nous contacter : 03 44 62 43 79

ou : abo.lariviere@ediis.fr Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

***Frais de port et d'emballage :**
2,50 € par revue -
6,80 € par écrin
Dom-Tom, Etranger, nous contacter au + 33 3 44 62 43 79

Bancal mais empli de panache

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Mano Negra
"Patchanka", "Puta's Fever", "King Of The Bongo", "Casa Babylon", "In The Hell Of Patchinko"
Because

Fer de lance de la scène alternative des années 80, groupe culte qui mêlait punk, ska et musique latine, la Mano Negra a droit à une réédition de tous ses albums sur vinyle pour la première fois depuis leur sortie originale — avec les masters d'époque ! Les visuels sont magnifiques (avec notamment la pochette ouverte de "Puta's Fever"), et le CD de l'album est inclus en prime. Si les tubes restent immortels ("Pas Assez De Toi", "Mala Vida"), certains disques n'ont pas toujours bien vieilli, si bien que le meilleur témoignage du groupe demeure certainement l'album live "In The Hell Of Patchinko", débordant d'énergie et de folie.

Johnny Hallyday
"Shake The Hand Of A Fool"
Bear Family

Johnny Hallyday, et si c'était les étrangers qui en parlaient le mieux ? Quand l'idole est morte, les Allemands de Bear Family ont décidé de lui rendre hommage en rééditant des sessions enregistrées en 1962 à Nashville avec la crème des musiciens locaux. Des morceaux très rock'n'roll, chantés avec enthousiasme et en anglais, publiés sur divers EP en France au fil des années, mais jamais réunis sur un même disque. L'objet possède un livret fabuleux qui détaille les séances avec un souci du détail incroyable et un magnifique texte de Martin Hawkins qui, pour les non-initiés, contextualise l'affaire et dresse un touchant portrait de l'artiste.

"Une Musique Qui A Perdu Son Propriétaire. Une Cassette Sans Info. Un Album Sans Nom."
Delodio

Tout est dans le titre : la musique contenue sur ce disque provient d'une cassette perdue au fond d'une caisse, achetée dans un vide-grenier. Ce qu'elle contient ? Des chanson électroniques composées sur un synthétiseur vintage (Korg Mono/Poly) au début des années 80. Malgré une longue enquête pour en retrouver l'auteur, le label Delodio s'est résolu à publier la cassette telle quelle. Riche idée, car le contenu, aussi naïf que mélodique propose des détours souvent inattendus et s'avère étonnamment addictif.

Gong
"Gong Est Mort, Vive Gong"
Tiger Bay

Quand Gong s'est reformé un soir de mai 1977 pour jouer à l'Hippodrome de Paris, le groupe actif était alors égaré en plein jazz-rock bavard ("Gazeuse !"). Le concert enregistré ce soir-là, porté par Daevid Allen et Steve Hillage, voyait les membres originaux du groupe reprendre la main sur l'âme psychédélique de Gong et livrer un best of des meilleurs albums du groupe ("Camembert Electrique" et la trilogie "Radio Gnome Invisible"). Réédité avec sa pochette magnifique, ce double album est une excellente porte d'entrée pour les néophytes de cette secte excentrique à la discographie tentaculaire.

Les Ramblers
"Ramblin' Back To The Grave"
Dangerhouse Skylab

C'était il y a trente ans. Le rock des années 60 était revenu à la mode sous l'impulsion de la scène Paisley Underground et du revival garage orchestré par les Fuzztones, Chesterfield Kings et Lyres. Côté français, les Lyonnais des Ramblers avaient peu d'équivalent dans le registre fuzz & Farfisa. Leur unique album est aujourd'hui réédité par les bienfaiteurs de Dangerhouse Skylab avec une pochette inédite (plus belle que l'originale) et un code de téléchargement qui offre pas moins de 17 titres bonus (tirés de singles, enregistrements pour le deuxième album inachevés, prises de répétition et live).

Alan Vega
"Deuce Avenue", "Power On To Zero Hour", "New Raceion", "Dujan Prang", "2007", "Station"
Digging Diamonds

Gros coup pour la label français Digging Diamonds qui publie pas moins de six albums du regretté Alan Vega, figure légendaire de la scène punk de New York, connu surtout pour avoir été la figure de proue de Suicide. La plupart de ces disques — sortis à l'origine en CD entre 1990 et 2007 — n'avaient jamais été publiés en vinyle. Digging Diamonds comble ce manque avec goût : les pochettes d'époque, particulièrement abominables, sont remplacées par des visuels sombres et une charte graphique sobre. Les disques eux-mêmes, où Vega joue accompagné de sa compagne Liz Lamere, sont inégaux mais quelques diamants noirs méritent un détour, en particulier "Deuce Avenue", décharné, minimaliste, vagabond et "New Raceion", speed jusqu'à la frénésie.

Nouveautés

The Norvins
"Live!"
Ave The Sound !

Les Norvins sont morts, vivent les Norvins ! En guise d'adieu après plus d'une décennie à enchanter les esthètes du garage, les Norvins publient en tirage limité un album live enregistré au Petit Bain en fin d'année 2017. Le vinyle, transparent avec des volutes de fumée, est superbe. L'album, nerveux et brut, témoigne d'un groupe qui s'arrête au sommet de son art.

La Secte Du Futur
"Wounded Princes"
Third Coming

On avait perdu trace de La Secte Du Futur depuis la sortie de son précédent album "Greetings From Youth" en 2014. Après une longue attente sort enfin le troisième (et dernier ?) album du groupe, sur vinyle transparent. Volontiers garage et lo-fi à ses débuts, La Secte Du Futur compose désormais des morceaux plus aérés et portés par les mélodies ("First Men On The Moon", superbe), traversés d'influences électroniques et new wave. Un disque étonnant, parfois bancal mais empli de panache.

The Scaners
"The Scaners"
Dirty Water/ Dangerhouse Skylab/ Casbah /Teenage Hate / Adranalin Fix

Il n'y a qu'à poser les yeux sur la pochette : la liste des labels qui coproduisent le premier album des Scaners est impressionnante et témoigne de l'intérêt que suscite cet excellent groupe lyonnais au sein de la scène punk française et internationale. Le premier album des Scaners, porté par une énergie indéfectible et des textes consacrés aux petits hommes verts est une dinguerie punk synthétique qui, dans ses meilleurs moments ("Abduction", "The Dries"), n'a rien à envier à Le Prince Harry ou aux Ausmuteants (mètres-étalons d'un genre en plein renouveau).

45 tours

Triptides
"Can't You See" "Heavy Cloud"
Croque Macadam

Les Californiens de Triptides ont un gros problème : ils écrivent trop de bons morceaux. Alors que leur récent album "Visitors" n'a pas encore fini de tourner sur notre platine, le groupe propose deux singles : "Heavy Cloud", qui contient deux titres que seule la version CD de "Visitors" propose, et surtout ce "Can't You See" à la magnifique pochette hommage aux Byrds.

Les Lullies
"Don't Look Twice"
Slovenly

Réputés pour leurs concerts échevelés, les fantasques Lullies du Nevada proposent sur leur deuxième 45 tours quatre déflagrations garage punk qui ne dépassent pas les deux minutes (mention spéciale à "Don Craine", hommage au fondateur de The Downliners Sect qui plafonne à 1 minute et 6 secondes). Un EP sous speed absolument irrésistible.

Peter Zaremba
"Le Comte Psychédélique"
Foo Manchu

Francophile convaincu, Peter Zaremba s'offre sur son premier 45 tours solo une étonnante escapade de deux morceaux dans la langue de Jacques Dutronc. Accompagné d'un ex-Roadrunners (Florent Barbier), le chanteur des Fleshtones s'essaie au chant yéyé avec mordant et malice ("Le Tueur Du Dernier Etage"). ❑

Photo Bruno Berbessou

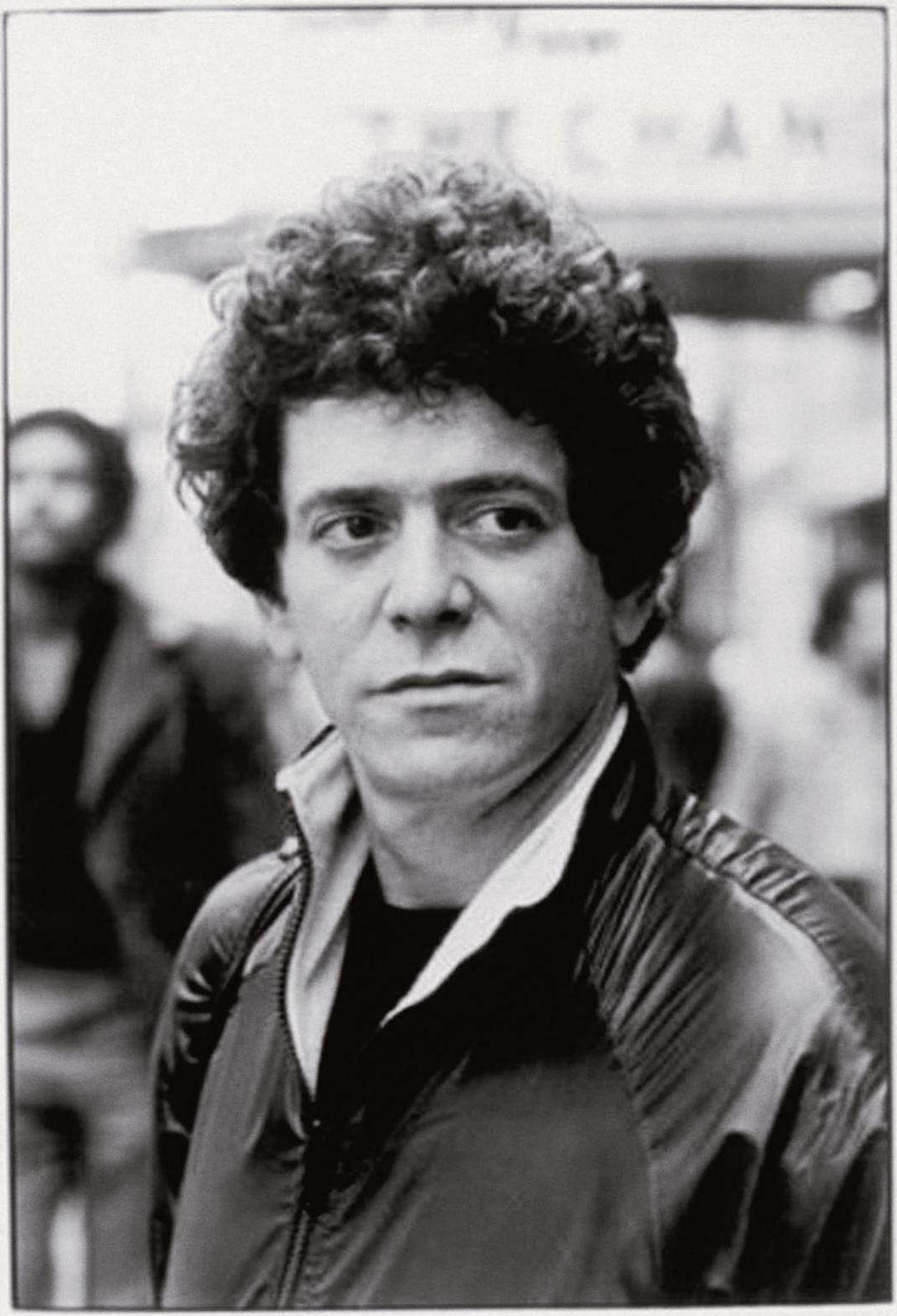


Photo Credit: David Gahr

LOU REED

ARISTA

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

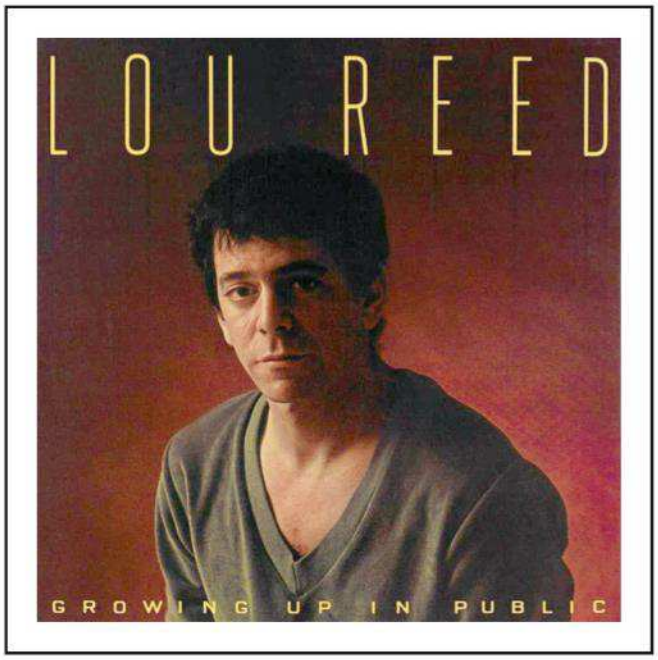
"L'alcool tue des cellules"

Lou Reed

"GROWING UP IN PUBLIC"

Arista

Il faut attendre la fin des années 80 pour que Lou Reed soit universellement acclamé, célébré comme un génie. Auparavant, il s'en est souvent pris plein la tronche. Trois de ses albums ont vraiment fait l'unanimité : "Coney Island Baby", "The Blue Mask" et "New York". Les autres ont tous divisé. "Transformer" et "Berlin", aujourd'hui reconnus comme des sommets, ont essuyé une volée de bois vert. On accuse l'opportuniste de se rattraper aux branches du glam-rock, le NME écrivant alors au sujet de "Transformer" : *"Il y a des chansons astucieuses, des insignifiantes, des plates, des joyeuses, des tristes, mais aucune ne casse vraiment la baraque."* Dans le New Yorker : *"Des paroles faibles, faussement décadentes, un chant faible, faussement on-ne-sait-trop-quoi, et un groupe aussi franchement faible."* Nick Tosches, de Rolling Stone : *"'Transformer', c'est de la camelote pédé à prétention artistique."* Lester Bangs, dans Creem, parle de *"reniement"*, de *"merdier"* et *"mauvaise blague colossale"*. Ça ne donne pas trop envie d'écouter cet album. Le traitement réservé à "Berlin" n'est pas franchement meilleur, Robert Christgau, dans Creem, synthétisant l'avis général : *"Si un quelconque trou-du-cul avant-garde crachait quelque chose du même genre, tout le monde serait trop fatigué pour lui vomir dessus."* A partir de "The Blue Mask" (1982), Lou Reed se respectabilise, et depuis "New York" (1989), tout le monde se met à louer sa grandeur — alors que c'est le moment où, se prenant au jeu de l'Auguste Artiste, il commence à sécher. Il est mort en héros rock, intouchable. Reste quand même dans sa discographie des albums qui provoquent toujours l'épouvante. Parmi eux, trois disques comptent parmi ses meilleurs — largement au-dessus de certains sacralisés. Il y a "Rock And Roll Heart" (1976), qui choque tous ceux qui voient en Lou Reed le prophète du malsain, le guitariste décadent, le junkie en couple avec un transsexuel : pour ce disque, l'ex-Velvet Underground a choisi d'être badin, simple, espiègle, et ce n'est pas acceptable. L'argument se tient, sauf que les chansons sont excellentes — "You Wear It So Well", "Follow The Leader", "Rock And Roll Heart", "Temporary Thing", "Ladies Pay"...



Plus épineux, le cas de "The Bells" (1979). Lester Bangs fut l'un des rares à aimer cet album, parlant de *"la seule authentique fusion de jazz rock réussie depuis 'On The Corner' de Miles Davis"*. C'est bien là le problème, pointé par les zélateurs du rocker : c'est quoi cette connerie de jazz ? On entend la trompette de Don Cherry tout au long du disque ! Lou le félon clame qu'il aime le disco et le voilà signant un morceau intitulé "Disco Mystic" ! L'album n'est pourtant ni jazz ni disco : c'est du rock feutré, nocturne (au son : l'ingénieur de Can), à la fois tordu et accueillant, élégant et crépusculaire. Ce qui est finalement le plus étrange, c'est que cet album, avec des miracles comme "The Bells" et "City Lights", ne soit pas considéré comme un prolongement, certes relax et invertébré, mais néanmoins chérissable, de "Berlin". Pour la première fois dans sa carrière, avec "The Bells", Lou Reed n'entra pas dans le Top 100 du Billboard. Pareil pour "Growing Up In Public" (1980). Là, entouré de musiciens fusion, personne ne pige ce que cherche l'auteur de "I Can't Stand It" — non, personne *n'a pu le supporter*. La chanson-titre dit : *"Grandir en public/ Le pantalon baissé"*. Il a prévenu *"les drogués"* : je ne veux pas de vous à mes concerts. Car Lou Reed a stoppé la dope, compensant avec la bibine. Il en fait l'apologie dans "The Power Of Positive Drinking", chantant, manifestement beurré : *"Il paraît que l'alcool tue des cellules du cerveau/ Mais sortir de son lit aussi."* Une moitié de l'album, honorable, ne décolle pas, mais l'autre s'avère fabuleuse, avec "So Alone", "Smiles", "Standing On Ceremony", "Think It Over" et "Love Is Here To Stay". On y entend un Lou Reed complètement à côté de ses pompes, très différent aussi, touchant. Il est célébré comme le parrain du punk, une figure guitaristique ? Alors il s'en va loucher du côté de Supertramp, son groupe ringard abusant de claviers. On le vénère pour "Heroin" ? Le voilà en train de chanter la famille et les enfants (recommandant de *"leur enseigner les couchers de soleil"*). Il a quitté Rachel, son amour travesti, s'est marié avec une femme. Et il picole, plus très sûr de qui il est vraiment. A quoi peut ressembler, à l'arrivée, "Growing Up In Public" ? Un disque de Tom Waits enregistré par Paul Williams ? Le Velvet Underground revu par Billy Joel ? Randy Newman produit par Roxy Music ? Ça ressemble surtout à du Reed en roue libre, un Lou finalement bien plus passionnant que celui s'autoparodiant en poète rock. *"Je m'en étais tenu à la surface des choses,* déclare-t-il alors à Creem, entre deux levages de coude, *je veux maintenant créer pour le rock'n'roll quelque chose d'équivalent aux 'Frères Karamazov'."* Pas loin. "Growing Up In Public", c'est plutôt les frères Smirnoff — aussi grisant qu'une tournée des bars. ★

Première parution : avril 1980

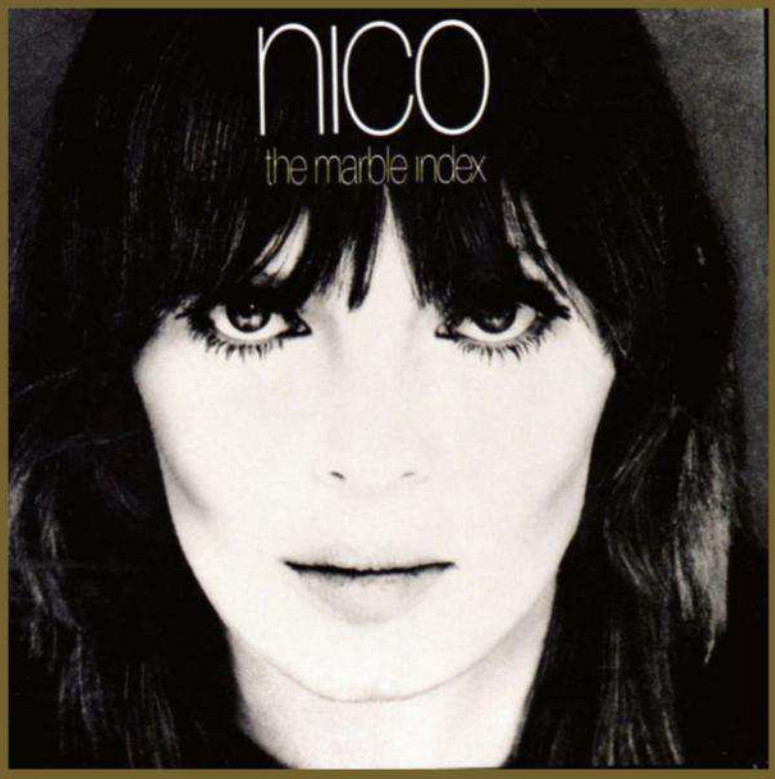
Photo Archives Rock&Folk-DR

Discographisme_09

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

Beauté en démolition

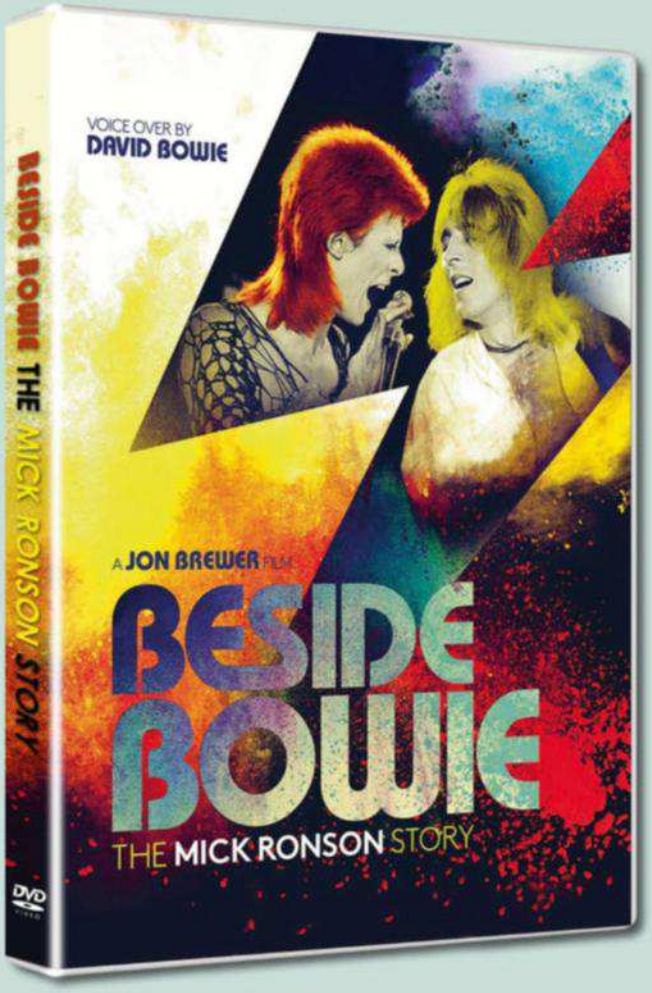


"The Marble Index" Nico

Première parution : novembre 1968

"*Je ne sais pas si je le classerais comme opprimant ou déprimant, mais je sais que 'The Marble Index' me fout une trouille bleue*" — Lester Bangs.
Poupée de chiffon à l'origine, Nico n'a cessé de se métamorphoser jusqu'à trouver son point de fuite artistique. De Cologne à Ibiza, elle s'est réinventée à chaque station de sa vie. Mannequin, actrice, muse, chanteuse... Nico s'est d'abord cherchée dans un dédale de possibles pour rencontrer sa voie dans la création musicale.
Après avoir été filmée sous toutes les coutures par Andy Warhol — notamment dans "Chelsea Girls" — Nico se veut autre qu'une poupée de salon. En intégrant le Velvet Underground grâce à Paul Morrissey, elle a voix au chapitre un court instant. Mais, chassée du Velvet Underground après avoir magnétisé, puis excédé Lou Reed, Nico décide de poursuivre son aventure musicale en solitaire. De "Chelsea Girl", son premier opus sorti en octobre 1967, Nico retient que les bonnes compositions offertes ne suffisent pas à faire un album la reflétant, car elles sont l'œuvre du regard de ses soupirants. Du reste, la pochette jusqu'au titre renvoie un peu trop à l'image warholienne dans laquelle tous l'enferment.
Alors, pour devenir la poupée de son propre son, Nico — sur l'injonction de Jim Morrison avec qui elle a *voyagé* dans la vallée de la Mort — puise dans son essence germanique pour construire son univers. Elle s'installe chez Viva, autre superstar de la Factory, et pratique, jour et nuit, à la lueur des candélabres, l'harmonium, l'instrument qu'elle s'est choisi pour composer et s'accompagner. Ainsi naît "The Marble Index" que Cale supervisera, voire produira ; première page de cette descente au centre de soi.
Guy Webster, le photographe de la pochette, appartient à cette longue liste d'hommes qui, au contact de Nico, crurent qu'ils créaient quelque chose, qu'ils étaient en train de la modeler, tel Pygmalion et sa statue Galatée. Or, tout comme Warhol, Garrel ou Cale, qui ne furent jamais aussi bons que lorsqu'ils eurent à s'occuper de Nico, ou plus exactement à la servir, Webster livre de Nico ce qu'elle a choisi et décidé de nous laisser voir.
Lors de ses premières apparitions, Nico était cette déesse blonde dont la vue procurait plaisir, voire désir. Cette image, qui restera profondément ancrée dans l'imaginaire collectif et qui illustre le dos de la pochette, photo prise par Webster également, Nico la transforme, se transforme.
La première de ses révoltes est de ne plus être cette femme fatale qui n'est que le miroir des autres. Aussi, Nico amorce une longue transformation pour devenir une beauté différente, une beauté démolie, comme en témoignent ses lèvres abimées par les amphétamines.
Lester Bangs dit de John Cale qu'il "*a bâti une cathédrale pour une femme en enfer*". L'image est magnifique et renvoie pertinemment à "Une Saison En Enfer" de Rimbaud : "*Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée.*"
Progressivement, Nico va martyriser sa beauté. Ici, son teint livide dont le sang semble s'être retiré est aux antipodes des mines enthousiastes qui ornent les pochettes colorées de cette époque.
Cette beauté en démolition est au cœur de l'œuvre de Nico, une destruction autrement plus subversive que celle de Lou Reed qui "*incarne une idée du négatif que la plupart des gens peuvent comprendre ou même trouver drôle*" comme l'écrit Lester Bangs.
Sa peau marmoréenne renvoie au titre de l'album de l'album. *L'index de marbre* est celui de la statue d'Isaac Newton de la chapelle du Trinity College de Cambridge et celui cité dans "The Prelude", le long poème de William Wordsworth, grande inspiration de la chanteuse. Mais, elle renvoie aussi au lieu où se tient Nico. Un lieu inaccessible pour nous mortels, un lieu de glace auquel la chanson "Frozen Warning" fait référence, à l'image du dernier cercle de l'Enfer décrit par Dante : une zone couverte des eaux gelées du Cocyte.
Si Nico, poupée de marbre plus que de cire, nous fixe profondément d'un regard étrangement vide, c'est que sa présence est une absence. Une absence à la vie dont la voix grave, même au-delà du grave et de la tombe, filtre du jardin des morts.
Cette mythologie féminine qu'elle installe devant nos yeux n'existe pas encore dans le rock. Elle fascine parce qu'elle raconte tout ce qui est obscur dans l'existence et auquel nous n'avons pas accès. Comme Lou Reed, John Cale tentera de s'approcher de ce lieu en produisant une pâle imitation de cette pochette sur "Fear". Mais, l'un comme l'autre resteront à la périphérie de ce tragique.
Cette pochette comme son travail poétique échappent à une appréhension immédiate et suscitent l'évitement, voire le malaise, car ce qui est en jeu, ce sont le sommeil éternel, la mort et l'absence, qui ne peuvent être accueillis sans disparaître avec eux.
"*Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre (...) Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris*" écrit Baudelaire. Avec " The Marble Index", Nico donne à voir exactement ce que sera son destin. ■

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk



Racontée par la voix off de David Bowie, la carrière de Mick Ronson, le guitariste virtuose qui l'a accompagné à l'époque Spiders From Mars. Avec des interviews exclusives de Rick Wakeman, Joe Elliott, Roger Taylor, Ian Hunter et Angie Bowie.

12 NUMÉROS + LE DVD OU BLU-RAY "BESIDE BOWIE THE MICK RONSON STORY"

POUR 74,50€ AU LIEU DE 101,15 €*

JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.BOUTIQUELARIVIERE.FR

ROFP187A

OPTION 1 12 numéros + le DVD ou BLU-RAY **"Beside Bowie The Mick Ronson Story"** pour **74,50€** au lieu de 101,15 € soit 26% de réduction. ☐ DVD ☐ BLU-RAY

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **65,50€** au lieu de 78€ soit **16% de remise.**

Email : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France Métropolitaine 2018**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/08/18 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + DVD à 20,15 € ou blu Ray à 23,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Rivaliser avec les plus grands

ANDROMEDA

John Du Cann n'est probablement pas aussi révéré que Jeff Beck, Eric Clapton ou Jimmy Page, mais il fut probablement l'un des guitaristes les plus habiles de l'époque. Sa riche carrière le verra particulièrement briller au sein d'Atomic Rooster, mais ses débuts avec The Attack et Andromeda ne sont pas à négliger, et renferment leur lot de trésors engloutis…

Nous sommes en 1964, et la vague beat est en train de déferler sur le Royaume-Uni. Paumé du côté de Leicester, John possède un atout précieux dans sa manche : son cousin, qui vit chez lui et a accumulé une collection de disques assez faramineuse. La raison ? Il s'est usé les vertèbres durant quelques années dans la marine marchande, avec donc de régulières escapades aux Etats-Unis. L'adolescent se plonge avec délectation dans le rock'n'roll des fifties : ses premières épiphanies sont pour "Tallahassee Lassie" de Freddy Cannon et le chanteur rockabilly Fabian Forte. Très vite, John se fait offrir une six-cordes accompagnée d'un petit ampli. Il fait ses classes comme soliste au sein d'un combo qui écume le verdoyant comté du Wiltshire, The Sonics, et qui lui permet de ressasser des classiques comme "Fortune Teller" d'Allen Toussaint ou "Mona" de Bo Diddley. Puis John se range du côté des mods et met les voiles pour Londres. Il intègre un quartette freakbeat désormais fort prisé des collectionneurs : The Attack. Celui-ci publie une version de "Hi-Ho Silver Lining" (qui précède celle de Jeff Beck) et peut se targuer de remplir des salles en vogue comme le Marquee ou le Speakeasy. Les quelques pépites ayant émergé des limbes révèlent une formation à l'écriture nerveuse, versatile, où Du Cann se détache avec une guitare à la fois acide et tranchante. Des choses prévues pour un hypothétique album, comme "Mr Pinnodmy's Dilemna", "Strange House" ou "Magic In The Air" sont proprement fabuleuses et gagneraient à être redécouvertes... The Attack se produit à la même affiche que les Yardbirds, l'occasion pour John Du Cann de croiser le fer avec un nouvel ami et néanmoins rival : Jimmy Page. Cette période de grâce s'achève bientôt et, en 1968, John Du Cann est réquisitionné pour graver un long format pour le compte d'un petit label, Saga, qui compte exploiter la mode ambiante du psychédélisme. Il lui est demandé d'assembler un groupe de fortune, nommé The Five Day Week Straw People. Pour ce faire, John Du Cann contacte une vielle connaissance, le bassiste Mick Hawksworth, puis à Jack Collins, frère de Jimmy McCulloch (futur Wings), pour tenir les fûts. L'effort hâtivement capturé qui en résulte, publié sous une foisonnante pochette, est agréable à défaut d'être renversant, avec une nette influence de Cream. Le trio de chevelus devient Andromeda et gagne le privilège de passer dans Top Gear, l'émission phare du célèbre John Peel sur BBC Radio 1. Ce dernier a même l'intention d'enrôler le power trio sur le label Dandelion, mais y renonce lorsqu'il apprend que John vise le sillon hard rock et engage un batteur plus costaud en lieu et place de Collins, Ian McLane. Kit Lambert, sémillant manager des Who, envisage également une signature pour Track Records avec Pete Townshend dans le rôle du producteur. John Du Cann refuse une nouvelle fois, afin de garder un contrôle créatif total. Andromeda retrouve Jimmy Page, cette fois avec The New Yardbirds, juste avant que Robert Plant et John Bonham n'y fassent leur tonitruante entrée, et met le pied à l'étrier à un Black Sabbath frais émoulu. RCA finit par remporter la timbale. Un mois d'enregistrement est requis pour mettre en boîte un premier effort, qui paraît en 1969. Il est archétypal d'une période charnière entre le post-psychédélisme, le hard rock et le rock progressif. La guitare de Du Cann se fait donc tantôt rude (sur "The Reason" ou "Too Old", composée pour The Attack), tantôt acide ("The Day Of The Change"), tantôt douce comme sur la ballade "And Now The Sun Shines". Il chante d'une voix blanche tandis que Hawksworth tricote des lignes de basse mélodieuses et que McLane accompagne l'ensemble d'une frappe très libre. Les compositions se veulent épiques, alambiquées, avec plusieurs *mouvements*, des thèmes qui s'imbriquent, se confrontent, un solo furieux pouvant surgir n'importe quand, suite à une déambulation hallucinée ("Turns To Dust"). C'est aussi le cas sur "Return To Sanity", dont l'envolée finale permet à John Du Cann de rivaliser avec les plus grands. "When To Stop", quant à elle, s'achève sur une improvisation aux reflets hispanisants. L'accueil critique est positif et, comme souvent, le soutien de la maison de disque inexistant. Quelques mois plus tard, le trio retourne en studio pour coucher les démos d'un hypothétique deuxième album. Il s'éteint dans l'œuf, l'insuccès a déjà découragé notre cher John. Aussi, lorsqu'une offre tombe de la part d'Atomic Rooster, il n'hésite pas bien longtemps. Ce sera le début d'un autre chapitre, qui s'avérera bien plus fructueux... ❑

BOL D'OR

GRAND FESTIVAL MOTO

Vendredi 14 | Samedi 15 | Dimanche 16

Septembre 2018

CIRCUIT PAUL RICARD

TRUST

EN CONCERT EXCEPTIONNEL
SAMEDI SOIR

boldor.com

BILLETS À PARTIR DE 64€

BOL D'OR Classic

club14 | MOTUL | FRANCE EQUIPEMENT | Région Provence Alpes Côte d'Azur | Sud Sainte Baume | LS2 HELMETS

Tourtel Tonic | La Provence | EUROSPORT EVENTS | Moto Revue | Classic | MOTO STATION | FFM | Lamotte Organisation | France bleu

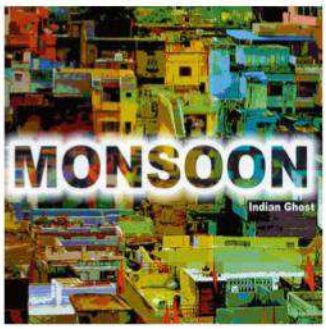
Qualité France

PAR H.M.

Grâce et détermination

A tort, on associe souvent le rock à une certaine violence musicale, en oubliant les ballades qui ont souvent accompagné les accélérations de tempo. Les groupes autoproduits explorent ces différentes

Fondé il y a dix ans, **La Rive** a pris le temps de peaufiner son premier album en se concentrant sur le travail en studio et en épurant ses nombreuses compositions. Les deux Parisiens entretiennent une complicité musicale depuis plusieurs décennies, leur adolescence et une première expérience avec le groupe Christine. Pour ce nouveau projet, ils ont délaissé la noisy pop anglophone au profit d'une pop atmosphérique douce réhaussée de paroles poétiques et francophones, ce qui les a incités à se délecter de ballades en apesanteur *("Sur L'Autre Rive", Microcultures, facebook.com/La-Rive, distribution Differ-Ant).*



Depuis 1993, le quatuor toulousain **Indian Ghost** aime évoluer hors des sentiers battus. Pour enregistrer son septième album, il est allé... en Inde et cette délocalisation, par-delà le clin d'œil aux Beatles et à Ravi Shakar, lui confère une profondeur inattendue : l'apport de tablas et de sitar renforce son côté psyché et atypique, tout en soulignant l'impact mélodique d'un rock raffiné (influencé par l'americana) et la force de ses compositions.
Une réussite éclatante au fil de huit morceaux souvent majestueux *("Monsoon", Pop Sisters, facebook.com/popsistersrecords, distribution PIAS).*

Avec son premier album, trois ans après ses débuts, **Ella/ Foy** peut concurrencer les talentueux Moriarty sur leur propre terrain. En effet ce trio de La Rochelle (qui était originellement un duo) fait allégeance à un folk-blues majoritairement anglophone et a pour figure de proue (aux côtés d'un harmoniciste et d'un contrebassiste-guitariste) une chanteuse à la voix fascinante : à l'écoute des compositions originales, on effectue un grand saut spatio-temporel car elles parviennent à réactualiser, avec grâce et détermination, la musique du bayou *("Walking In The Space", 10h10, ellafoy.fr, distribution Sony).*

Depuis vingt ans, **Bertrand Betsch** explore les voies d'une *nouvelle chanson française* nourrie de références musicales anglo-saxonnes. Il fut l'une des figures marquantes du label Lithium aux côtés de Dominique A et, moins chanceux que ce dernier, poursuit sa carrière en recourant à l'autoproduction. Son onzième album (qu'il a réalisé seul) affiche ses intentions à travers son titre : les ballades sont privilégiées pour instaurer une mélancolie douce-amère traversée de quelques éclaircies bienvenues. Et la séduction de sa voix balaie toutes les réticences *("Tout Doux", Microcultures, bertrandbetschfanpage, distribution Differ-Ant).*

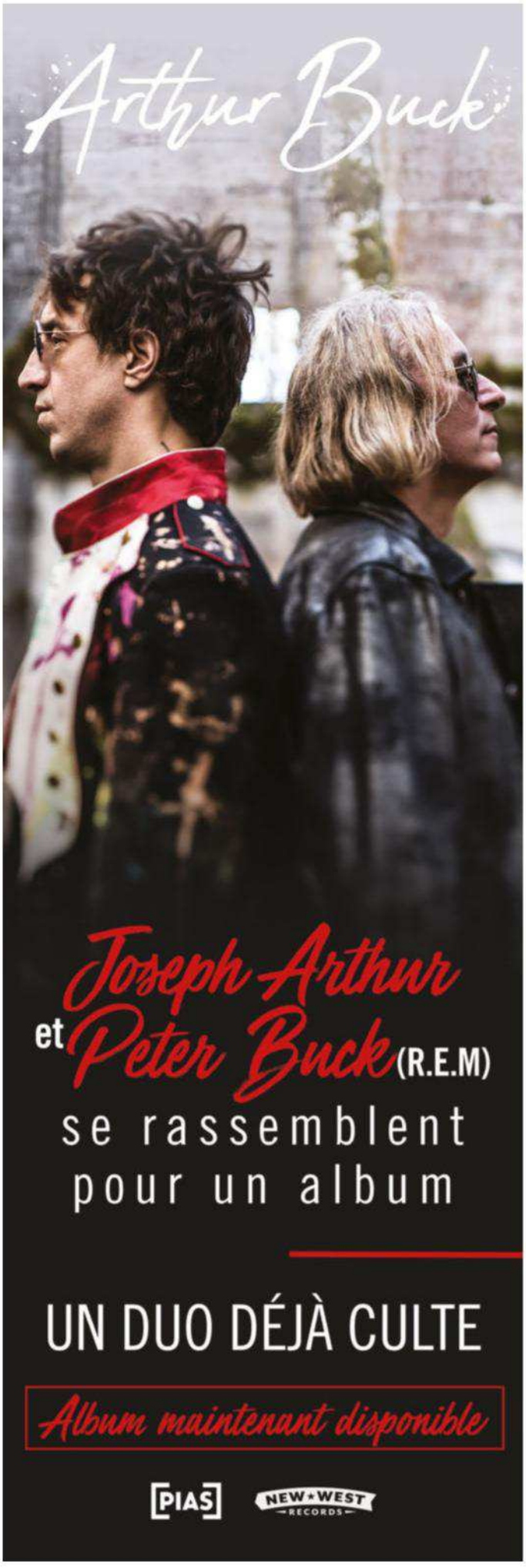
facettes : quand certains cultivent l'excès sonore, d'autres privilégient la voie de la douceur et de l'apaisement, comme la moitié des huit sélectionnés du mois parmi les quarante-cinq arrivages à la rédaction.

Premier disque six-titres pour **Simon Ferrante**, un chanteur-guitariste originaire du Nord qui a fait appel au multi-instrumentiste et réalisateur David Berland pour mettre en œuvre un projet qui se place sous l'influence croisée de Bob Dylan ou Nick Drake pour le côté folk, et Alain Souchon pour la fibre francophone et la voix (contrebalancée par un ton et un phrasé singuliers). Il apprécie les atmosphères apaisées et languides, privilégie les ballades délicates et soigne ses mélodies, d'où des réussites tout en retenue et en délicatesse, à l'instar du diaphane "Lily Rose" *("Simon Ferrante", ferrantemusic.com).*

Toujours alerte, **Jack Bon** ne renie rien de son passé en tant que chanteur-guitariste de Ganafoul dans les années 70. Après le split de ce groupe majeur du hard boogie made in France, il a poursuivi l'expérience en solo et officie depuis 2012 dans un trio qui entretient la vitalité de son héritage musical, notamment avec ce nouvel album enregistré en live. Le résultat est on ne peut plus probant, entre nouvelles compositions blues-rock, reprises convaincantes (du côté de Dylan et des Rolling Stones) et nouvelle version du hit de Ganafoul, "Saturday Night" *("Standing Rock", Starass Prod, jackbon.com).*

Le quintette des Yvelines **La Danse Du Chien** est une curiosité : il cultive son originalité iconoclaste avec parcimonie puisqu'il publie son quatrième album en vingt ans d'existence. On est happé par l'intensité de ses morceaux originaux et complètement barrés qui bousculent les genres et les codes, oscillant entre blues tribal, énergie rock et envolées jazzy pour entraîner l'auditeur dans des zones mouvantes où il perd ses repères. Et l'on est surpris par sa propension à réinvestir des classiques emblématiques, tels que "Strange Fruit" ou "I Wanna Be Your Dog" *("Monsters And Mermaids", Avant-Scène, ladanseduchien.com).*

Depuis trois ans, **Dudes Of Groove Society** entreprend de réactiver le funk et son second EP cinq titres constitue un manifeste imparable. Le quintette de Strasbourg attaque bille en tête avec cuivres et grosses guitares en lorgnant du côté du hard funk anglophone ("Donut"), prouve peu après qu'il peut se permettre le virage francophone sans perdre de son impact, et abat sa carte maîtresse avec une véritable tuerie irrésistiblement groovy ("Mead") qui ravive la flamme des JB's avec le son d'aujourd'hui *("Donut", Ent'rock, dudes-of-groove-society.com, distribution InOuies).* ❑



Memphis Minnie et Kansas Joe

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

KANSAS JOE
WILBUR McCOY
1905 (Mississippi)-1950 (Illinois)

Wilbur règne dans les coulisses des années 30, charnière décisive, grouillante de génies, qu'on oubliera dans les premiers rugissements de la guerre. Ceux-là avaient paré, pour les marchés du Nord, le blues des joints cotonniers, lui avaient enlevé du drame, de la profondeur, l'avaient débité en pièces commerciales, vives et triviales. Wilbur s'ébroue à Jackson, dans ce vaudeville champêtre comme en faisaient les Mississippi Sheiks. Il fréquente déjà Lizzie Douglas, qu'on appellera Memphis Minnie dans quelques années. Le couple se fixe à Memphis, puis Chicago en 1930, et dure jusqu'en 1934. Columbia leur ouvre les studios en 1929, puis ils triomphent chez Vocalion, dans ce blues périurbain qu'ils ont largement inspiré, encore un peu rural, déjà métropolitain. Leurs guitares s'épousent mieux qu'eux-mêmes ne le font, leurs chants prédisent déjà l'issue du mariage, lui nonchalant, effacé ; elle, tonique, toujours sur l'avantage ("I Call You This Morning").
Les voilà divorcés. Wilbur, son petit frère Charlie (un mandoliniste qui mériterait aussi son balancement d'encensoir) et le trompettiste néo-orléanais Herb Morand, montent les Harlem Hamfats, un band à sept têtes, sur une suggestion de Mayo Williams. Le ci-devant directeur artistique de Decca voulait un orchestre maison pour accompagner les cadors du label, Johnnie Temple ou Frankie Jaxon l'ambigu. Harlem Hamfats... qui ont autant à voir avec Harlem que Joe avec le Kansas. Entre 1936 et 1939, les Hamfats font bouillir un mélange surprenant de dixieland, swing, blues, et livrent le Jelly Roll Morton d'hier au Louis Jordan de demain. C'est déjà du R&B voire du rock'n'roll ("What You Gonna Do ?", 1936). Les frères Capone aimaient le jazz, on a dit que les Hamfats jouaient dans les raouts de la haute pègre.
Les greffiers qui se sont attaqués à la discographie de Wilbur en posent des totaux cacophoniques. Un moyen terme donnerait quelque 80 faces avec Minnie, autant de titres avec les Hamfats, plus encore en sa qualité de sideman, et quelques incartades gravées avec Charlie, quand son cadet vient le rejoindre à Chicago en 1934, notamment "Baltimore Blues", une ébauche de "Sweet Home Chicago".
Pendant les années de guerre, Wilbur revient aux grivoiseries hillbillies de ses débuts sous le nom de Big Joe, figurant dans des combos à washboard, toujours avec Charlie et avec un autre McCoy, son cousin Robert Lee alias Robert Nighthawk.
Mais à ce moment-là, Wilbur ne compte plus beaucoup dans les clubs de Chicago. Johnny Shines et Jimmy Rogers, des familiers de Minnie qui venaient prendre la relève, ne l'y ont pas croisé une seule fois. Pourtant, son empreinte sur le blues déborde largement ce champ de 250 à 300 sillons. Wilbur était vraiment l'ombre industrieuse des années 30, chanteur, guitariste, auteur, compositeur, accompagnateur, producteur pour Decca, arrangeur... Il s'est escamoté dans un brouhaha de pseudos, pour pouvoir sans doute parjurer une signature au bas d'un contrat. Il signera Kansas Joe jusqu'en 1935, puis ce sera Hamfoot Ham, Hillbilly Plowboy, Mud Dauber Joe ou Hallelujah Joe. Ce surnom-là, il l'a brièvement porté quand la fantaisie l'a pris d'enregistrer quelques sermons. On s'est interrogé sur la sincérité de cette conversion. Broonzy prétendit qu'après ses adieux au music-hall en 1945, à la mort de Charlie, Wilbur devint prédicateur. Mais Broonzy n'en était pas à sa première private joke et, en fait de private joke, les Hamfats gravèrent en 1937 un clin d'œil intitulé : "Hallelujah Joe Ain't Preachin' No More".
Wilbur additionna les succès, toujours à la remorque de quelqu'un, de Minnie chez Columbia et Vocalion : "Bumble Bee Blues" ou "When The Levee Breaks" (enregistrée ensuite par quelques stars du meilleur aloi, Led Zeppelin ou Bob Dylan), d'Herb Morand et des Hamfats chez Decca : "What You Gonna Do ?" ou "Oh Red", reprise maintes fois dans tous les styles, Blind Boy Fuller, Count Basie, Howlin' Wolf... Quant à "The Weed Smoker's Dream", elle eut un avatar encore plus brillant sous le titre "Why Don't You Do Right ?". Wilbur l'avait retoquée pour Lil Green, qui en fit un énorme tube racial en 1941 et Peggy Lee, une scie nationale (c'est la chanson de Jessica Rabbit dans le film de Zemeckis). Peggy Lee et Irvin Berlin cassèrent la baraque au Chicago Theatre avec ce tube, qui bourra le tiroir-caisse de Bluebird. Wilbur n'eut que la satisfaction de savoir qu'il avait écrit une tuerie. La dernière partie de sa carrière, à la remorque de Charlie chez Bluebird, est moins exposée, et doit beaucoup à la fantastique mandoline de son petit frère : "It Ain't No Lie", "Bessie Lee Blues", "Come Over And See Me".
En 1950, il n'y eut pas vingt personnes pour venir le voir plonger dans la glaise. Broonzy était là mais pas Minnie, pas Mayo ni Johnnie Temple, pas un Hamfat ni aucun ami d'avant. Sa tombe resta sauvage pendant 61 ans. Une pierre fut enfin livrée en 2011, après un concert de charité organisé pour Wilbur et Charlie.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Une cassette tirée à 30 exemplaires

Photo Throbbing Gristle/ Industrial Records-DR

Cher Erudit, pourrais-je connaître le parcours et la discographie de THROBBING GRISTLE ?

YVES, Rouen (76)

Précurseur britannique de la musique industrielle, expérimentale, bruitiste et électronique, **Throbbing Gristle** n'a jamais connu les joies du hit-parade, ni eu une grande audience, mais, en développant sa production de façon totalement indépendante et en créant une musique hors des codes et sans concession, il eut une influence considérable sur bon nombre de musiciens et d'artistes, notamment de la scène new wave. L'origine du groupe remonte à la fin des années 60 lorsque Neil Andrew Megson futur Genesis P-Orridge, né le 22 février 1950 à Manchester, fonde à Hull un collectif de performances artistique et musicale, COUM Transmissions, influencé par le dadaïsme et les *acid tests* de Ken Kesey et ses Merry Pranksters. A Noël 1969, il est rejoint par Christine Carol Newby *alias* Cosmosis, puis Cosey Fanni Tutti, née le 4 novembre 1951 à Hull. Leurs installations happenings font très vite scandale et le collectif confronté à un harcèlement policier régulier. COUM s'installe à Londres en 1973. En 1974, Peter *Sleazy* Christopherson, né le 27 février 1955 à Leeds, intègre COUM, suivi par Chris Carter, né le 28 janvier 1953 à Londres, qui avait déjà travaillé comme ingénieur du son et bassiste, puis créé un show multimédia après avoir fabriqué ses propres synthétiseurs. En parallèle à COUM, le 3 septembre 1975, Genesis, violon, basse et chant, Cosey, guitare, cornet et effets, Sleazy, trompette et tapes, et Carter, synthétiseurs et samples, forment Throbbing Gristle. Mais, en octobre 1976, l'exposition "Prostitution", pour laquelle Cosey devient strip-teaseuse et modèle pour des revues et des films pornos, provoque un énorme scandale. Les controverses qui suivirent entraîneront la fin des subventions et un bannissement de la plupart des galeries et centres culturels britanniques, signifiant la fin de COUM. Pendant la tenue de "Prostitution", Throbbing Gristle a donné son premier concert public. Le groupe conservera toujours un aspect artistique et multimédia dans ses shows souvent provocateurs, imagerie nazie, références ou actes sexuels, light shows morbides, en contrepoint d'une musique plutôt austère. La première manifestation discographique de TG paraît en 1976 sous la forme d'une cassette tirée à 30 exemplaires, "Best Of... Volume I" sur Industrial Records, label fondé pour l'occasion. "The Second Annual Report", paru en novembre 1977, contient une première face proposant huit morceaux dont six live et une seconde, "After Cease To Exist", consacrée à la B.O. du COUM Transmissions Film. Sorti à l'origine à 785 exemplaires, l'album sera réédité à plusieurs reprises. Le quatuor connait son plus grand succès commercial en juillet 1978 avec le single "United" et "Zyklon B Zombie", enfin surtout la première face. "DOA : The Third And Final Report" (1978), avec "United" dans une version accélérée de seize secondes ; "20 Jazz Funk Greats" (1979), l'album le plus encensé par les critiques ; "Heathen Earth" (1980) ; "The Mission Of Dead Souls" (1981) sur Fetish Records, le dernier concert de Throbbing Gristle à San Francisco le 29 mai 1981. "Journey Through A Body" (1982), enregistré à Rome pour la RAI, dernier album studio.

Cosey et Genesis se séparant, le groupe se sépare. “In The Shadow Of The Sun” (1984), une BO de 1981 pour le film de Derek Jarman ; “CD1” (1986), des enregistrements de 1979. Throbbing Gristle se reforme en 2004 : “TG Now” (2004) ; “Part Two : The Endless Not” (2007) ; “The Desertshore Installation” (2007), un coffret de douze CD sur le travail autour du disque “Desertshore” de Nico ; “The Third Mind Movements” (2009), dernier album.
Au début des années 80, après la séparation, Genesis P-Orridge forme avec succès Psychic TV. Cosey Fanni Tutti et Chris Carter sont associés dans Chris & Cosey, CTI, TGT et X-TG avec Peter Christopherson. De son côté, outre qu’il a fait partie, de 1974 à 1982, du trio de créations graphiques Hipgnosis, Christopherson rejoint Psychic TV, puis John Balance dans Coil. Il meurt le 25 novembre 2010 à Bangkok.
Compilations : “Greatest Hits” (1981). D’innombrables disques live de TG sont sortis en vinyles, en cassettes et en CD. Voici des coffrets qui en proposent un grand nombre : “TG Box 1” (1993), 4 CD ; “TG 24” (2002), 25 CD ; “TG+” (2004), 10 CD, les derniers concerts de 1980 et 1981 ; “TGV” (2007), 7 DVD.

Cher Erudit, serait-il possible de nous conter l’histoire du trop méconnu groupe californien SWELL et de son éminent leader et compositeur David Freel ?
JULIEN (courriel)

Swell est une formation au style quelque peu inclassable, vraiment indie, mélange d’americana, de néo-psychédélisme, de noise pop répétitive et de folk-rock dépressif, proche de Mazzy Star en plus énergique. A la fin des années 80 à San Francisco, le guitariste et chanteur David Freel et le bassiste Tim Adams cherchent à monter un groupe. Ce qui se réalise en 1989 lors de la rencontre avec le batteur Sean Kirkpatrick. En 1990, le trio crée son propre label, Psycho-Specific Records, pour enregistrer un album. Rapidement, Tim Adams, qui n’est présent que sur un morceau, est remplacé par Mark Signorelli. “Swell” sort en 1990 en pressage limité. Swell part pour l’Europe, se produisant au gré des occasions, essentiellement dans les rues. De retour à San Francisco, Signorelli cède sa place à Monte Vallier et le guitariste John Dettman-Lytle se joint au trio. Un single en 1991, “Get High” sur Spirit Music Industries, est suivi par un deuxième album, “...Well ?” (1992). De nouveau en trio, Freel, Vallier, Kirkpatrick : “41” (1994), cette fois-ci sur American Recordings et Beggars Banquet en Europe. Malgré l’intérêt suscité, les ventes restent très modestes. Après une délocalisation à New York, Swell enregistre un quatrième album qui est rejeté par American Recordings, mais finalement sorti par Beggars Banquet. Avec Clem Waldman à la batterie sur quatre titres : “Two Many Days Without Thinking” (1997). Freel, Vallier et Rob Ellis, batteur de PJ Harvey : “For All The Beautiful People” (1998). David Freel seul avec le batteur Rey Washman : “Everybody Wants To Know” (2001). Kirkpatrick de retour à la batterie, Greg Baldzikowski, guitare, claviers, Andy Murdock, basse, et Freel : “Whenever You’re Ready” (2003). Avec Nick Lucero, batterie, et Freel : “South Of The Rain And Snow” (2008) sur le label français Talitres et sur Psycho-Specific. Freel prend le nom de Be My Weapon avec Ronald Burns, batterie : “March/ 2009” (2009) sur Talitres ; Avec Wendell Davis, claviers, et Max Planck, batterie : “!! Greasy !!” (2014) sur Psycho-Specific.
Compilation : “Bastards & Rarities 1989-1994” (2003) ; “The Lost Album”, des titres de période 1994-96 (2008). ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Hystérie permanente

Hérédité

DE ARI ASTER

Allez... Pour une fois, on peut vraiment faire confiance aux deux phrases d'accroche de l'affiche française de "Hérédité" : *"Le film d'horreur le plus fou de ces dernières années"* et *" 'L'Exorciste' de cette génération."* Et on pourrait même en rajouter... Genre : *"Le trouillomètre à zéro"*, *"La peur à l'état brut"* et pourquoi pas *"Le mal dans ta face..."* Car, "Hérédité" n'est pas loin de faire son entrée dans le top dix des films les plus glaçants d'effroi de l'histoire du cinéma. Presque digne de "Rosemary's Baby" de Roman Polanski, "La Maison Du Diable" de Robert Wise, éventuellement "Le Projet Blair Witch", et, surtout, "Le Locataire" du même Polanski. Car "Hérédité" a un sacré cousinage avec le cinéma paranoïaque du maestro franco-polonais. Contrairement aux films d'épouvante hype et fumeux du moment (comme l'affreuse série des "Paranormal Activity"), "Hérédité" ne se contente pas de jouer la carte des bruits suspects et du *rien* à l'écran. Et ne fait pas non plus dans l'accumulation de scènes gore gratuites, propres à 92,7 % des séries B d'horreur sortant directement en DVD/ VOD. "Hérédité" fonctionne sur une terreur enfouie, psychologique, diffuse. Avec des rituels étranges, des traumatismes domestiques et une longue balade angoissante dans un quotidien ravagé par le monde des ténèbres. L'intrigue ? Après le décès de sa mère possessive, une femme voit ses journées vaguement ordinaires bifurquer peu à peu vers l'enfer. Ses deux enfants (une petite fille et un ado) subissant les conséquences d'une étrange malédiction familiale tandis que son mari, plus terre à terre, est persuadé que sa moitié s'enfonce dans une folie maladive, imputable à son cerveau défaillant... Une grande interrogation plane constamment sur le film : cette femme est-elle réellement victime de suppôts de Satan ou son esprit part-il vers un ailleurs inconnu ? En signant ce premier long métrage, le total inconnu Ari Aster frappe très fort.

Son "Hérédité" rejoignant l'aura des plus grands films d'épouvante psychologique des années 70 comme "Le Locataire" (ça c'est acté !), "Ne Vous Retournez Pas" de Nicolas Roeg ou le trop méconnu "Le Cercle Infernal" de Richard Loncraine où Mia Farrow était aussi victime d'évènements (a priori) surnaturels après avoir assisté impuissante à la mort de son enfant. Dans "Hérédité", l'actrice australienne Toni Collette (qui avait déjà flirté avec la quatrième dimension dans "Le Sixième Sens" de M Night Shyamalan voici 19 ans) est absolument exceptionnelle. Voire *oscarisable*, si ces maudits votants avaient un jour le culot de donner un prix d'interprétation à un film d'horreur nihiliste. Son hystérie permanente rappelant la Isabelle Adjani du "Possession" d'Andrej Zulawski. Ou Eva Green possédée dans le mythique épisode 7 de la première saison de "Penny Dreadful". Toni Collette a, d'ailleurs, tellement peur tout au long du film qu'elle finit par *nous* faire peur ! Surtout que "Hérédité" (dont on comprend à quel point le titre est génial quand arrive le mot fin) jongle avec l'effroi par à coups. Ici une tête coupée pourrissant dans l'herbe, là des signes cabalistiques sur un mur. Ailleurs, des apparitions fantomatiques à peine perceptibles dont on se demande si elles sont réelles. Si le film est aussi inspiré, voire habité, c'est que le réalisateur — selon ses dires — aurait subi avec sa famille de *terribles épreuves* sur trois années consécutives. Et qu'avoir entrepris ce film a eu sur lui un pouvoir cathartique ! Il précise : *"Je voulais faire un film d'horreur à la fois intimiste et spectaculaire qui ne laisse jamais le public en paix. J'espère qu'il hantera le spectateur longtemps après la projection et le poussera à affronter un sentiment plus profond, et plus viscéral — un sentiment d'inéluctabilité."* Le moins qu'on puisse dire est que c'est vraiment le cas. Un des meilleurs films d'épouvante de ce millénaire. Franchement ! (*actuellement en salles*) ❑

Rambo en culotte courte

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Sans Un Bruit

Sans Un Bruit

Carton absolu aux Etats-Unis (plus de 180 millions de dollars au box-office pour un budget de 17), "Sans Un bruit", petite série B d'épouvante, doit son succès à un scénario aussi original que simpliste : une famille tente de survivre sous la menace de créatures voracement cannibales qui, aveugles, dévorent en cinq secondes leurs proies humaines dès qu'elles entendent le moindre bruit. Avec, par la force des choses, 1 heure 30 de silence forcé et de suspense tendu. Un coup de fusil, une casserole qui tombe, un éternuement (voire un pet ?) et c'est la mort assurée. Après une demi heure un peu lancinante, la dernière heure fait dans le grand guignol efficace. Notamment avec cette séquence aussi jouissive que *too much* où la belle Emily Blunt se retrouve obligée de se pincer les lèvres en accouchant toute seule dans une baignoire... et ce après avoir marché sur un clou rouillé ! Et ça marche ! Surtout que les monstres, à mi chemin entre "Alien" de Ridley Scott, et l'extraterrestre de "Signs" de M Night Shyamalan, ressemblent à des versions live du diable de Tasmanie aperçu dans les vieux Looney Tunes de la Warner. "Sans Un Bruit" a donc été buzzé presque à raison comme étant le meilleur film d'horreur 2018. *Presque*, car a débarqué entre-temps "Hérédité" (voir film du mois) dont l'épouvante cauchemardesque est autrement plus traumatique (*en salles le 20 juin).*

Une Prière Avant L'Aube

Il y a dix ans, Jean-Stéphane Sauvaire électrisait le cinéma français avec "Johnny Mad Dog" sur le parcours chaotique et sans espoir d'enfants soldats africains déchirés par la vie et les conflits tribaux. L'un d'eux, sorte de Rambo en culotte courte, étant en état de guerre permanent, avec les autres comme avec lui-même. Tout comme le personnage du deuxième et tout aussi formidable film de Sauvaire. L'histoire (authentique) d'un jeune boxeur anglais qui, incarcéré dans une prison thaïlandaise pour trafic de drogue, se retrouve obligé de participer à de violents combats de boxe thaï histoire de sauver sa peau. Venu du documentaire, Sauvaire filme le quotidien étouffant du boxeur avec une vivacité et un réalisme immersif extrême. Jusqu'à nous faire ressentir les palpitations de son cœur, les dérives de son âme et les coups de poings ravageurs (et salvateurs) qui lui permettent de survivre à l'arrache dans ce monde de brutes. Puissant ! (*en salles le 20 juin)*

How To Talk To Girls At Parties

John Cameron Mitchell est principalement connu pour deux films à l'esprit libertaires. "Hedwig And The Angry Inch", énergique comédie musicale sur un rocker androgyne et cabot et "Shortbus", good trip d'hédonisme sexuel ou le metteur en scène n'hésitait pas à aligner quelques plans hard histoire d'accentuer le propos.

Une Prière Avant L'Aube

How To Talk To Girls At Parties

Un peu plus grand public, "How To Talk To Girls At Parties" est pourtant un ovni total ! Dans l'Angleterre des seventies, un jeune punk et ses deux potes tapent l'incruste dans une étrange soirée où errent filles et garçons au look androgyne, dont l'accoutrement et les postures semblent les faire sortir d'un vieux film de science-fiction français kitsch de 1968 ("Ne Jouez Pas Avec Les Martiens" de Henri Lanoë pour être précis !). Et pour cause, puisque ce sont des extraterrestres, qui plus est assez coincés du bulbe ! Comme si ces humanoïdes étaient une métaphore de la société conservatrice dont les trois jeunes veulent à tout prix s'échapper. Mais la nuit, dans cette demeure mystérieuse, va être propice à de multiples découvertes. Principalement le sexe (notre jeune punk s'acoquinant avec une jolie mutante jouée tout en sobriété érotisante par Elle Fanning) et la musique (rock bien sûr). Le tout sous couvert d'humour poétique *out of this world* et d'ode utopique à la réunification entre les races et les sexes. Un film hors norme, aussi attachant que planant (*en salles le 20 juin).*

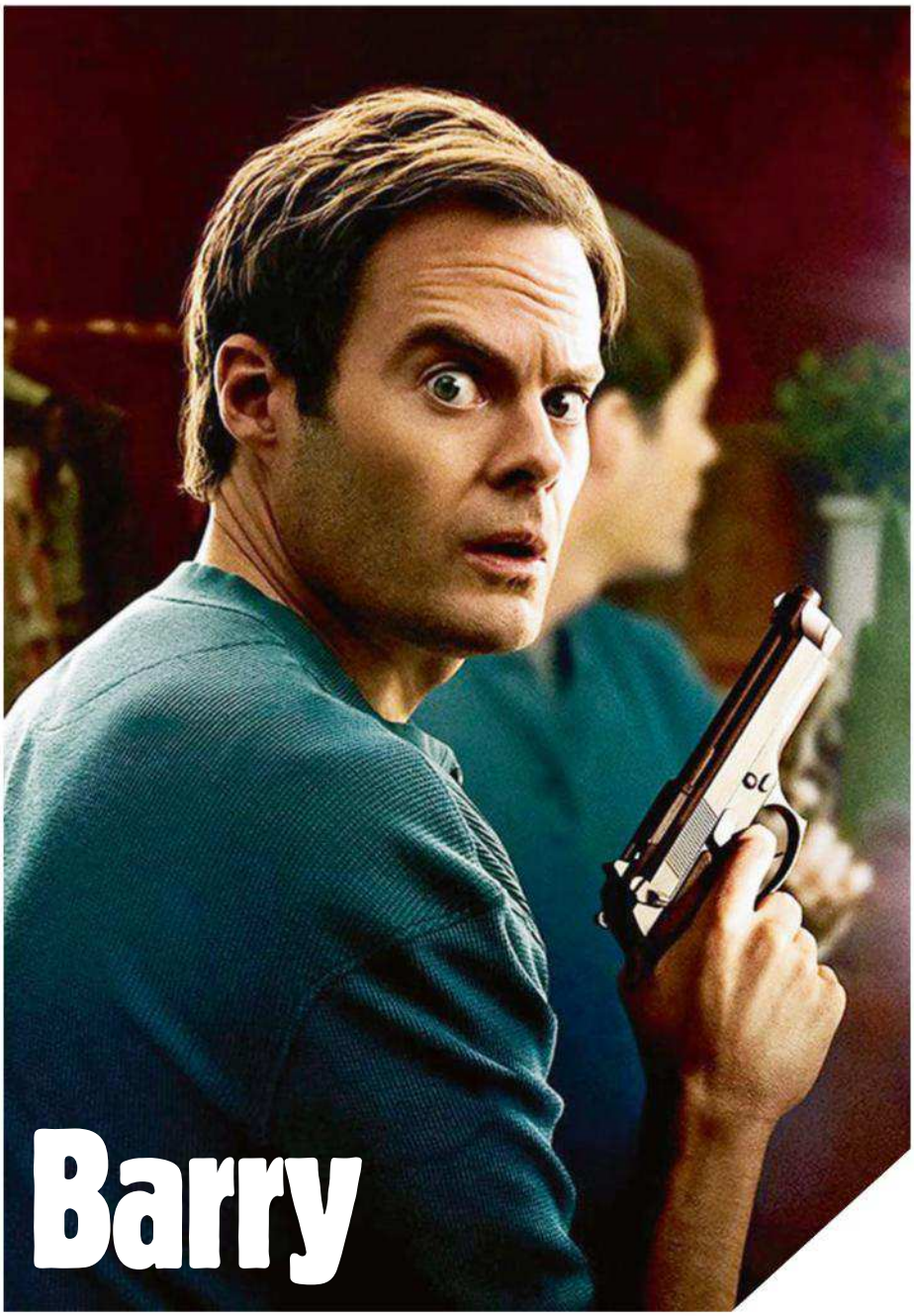
Anon

Un film sur deux, Andrew Niccol offre au spectateur sa vision nihiliste du monde de demain. Avec méfaits de la société eugéniste ("Bienvenue A Gattaca") et travers douteux de la réalité virtuelle ("Simone"). De réalité virtuelle, il est encore question dans "Anon", où, dans une société définitivement sous le joug du fichage numérique, de la réalité augmentée et des réseaux sociaux pourrisseurs de vie, un flic enquête sur de mystérieux assassinats. Le meurtrier, lui, réussissant à échapper à tout contrôle numérique. En gros : il n'est ni sur Facebook, ni sur Snapchat et n'a même pas de boîte mail ! Sur ce postulat, Niccol emmène le spectateur dans un univers factice où la technologie a pris le dessus sur les âmes. Avec distorsion de la réalité, points de vue atrophiés, pertes de repères et acception forcée d'une paranoïa ambiante... Comme si "Anon" suivait les traces, en version encore plus futuriste, du "1984" de George Orwell et de son pendant cinématrographique, "Brazil" de Terry Gilliam (*en diffusion sur Netflix).* ❑

Anon

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Connu pour avoir été Fonzie, le blouson noir frimeur de la série “Happy Days”

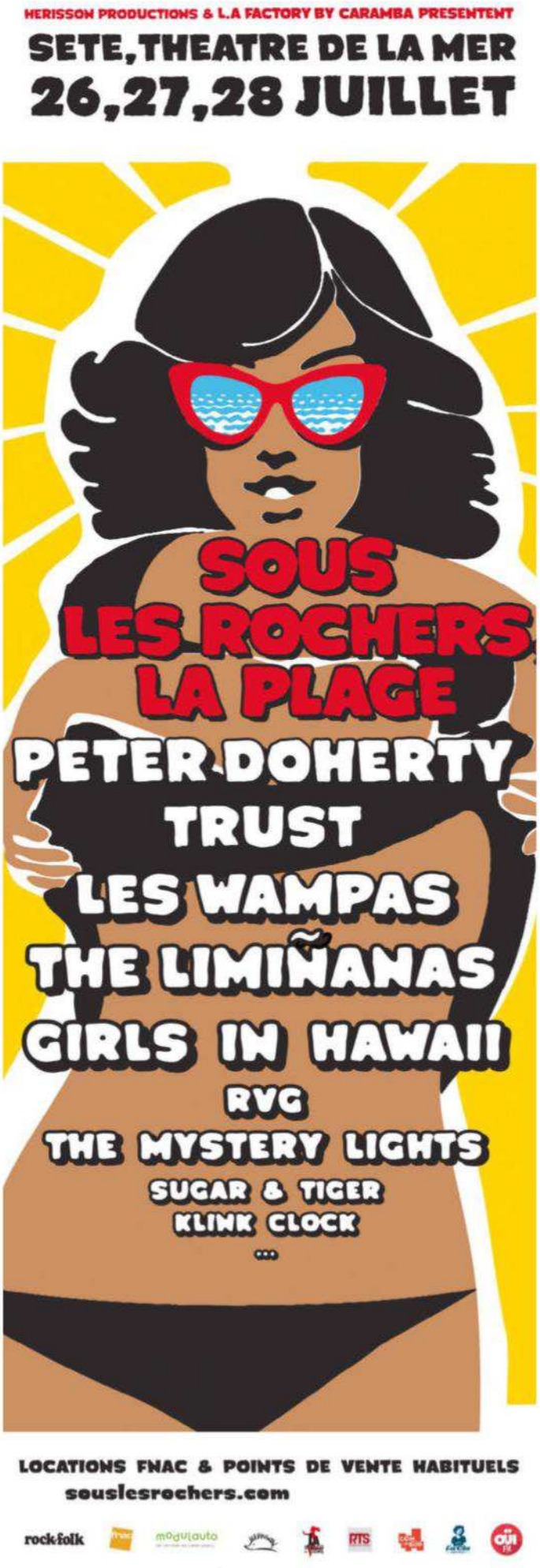


Certes, Netflix balance de manière métronomique des kilotonnes de séries. A tel point qu’on finit par se demander si les autres tiennent le choc. HBO par exemple... Que devient donc la chaîne fétiche de Time Warner, à l’origine du nouvel âge d’or des séries TV dans les années 90, avec de mythiques *feuilletons* (comme on disait avant) comme “Oz”, “Les Soprano”. Ou, pour remonter plus en arrière, “Dream On” et “Sex And The City”. La même HBO qui a battu des records d’audience mondiaux avec “Game Of Thrones” (dont Barack Obama n’a jamais raté le moindre épisode) et a créé “Sur Ecoute”, considéré par tous comme étant la meilleure série de l’histoire de télévision. Après quelques faux pas ces derniers temps, que ce soit en termes de qualité (la déception de “Vinyl”, la série de Scorsese sur le rock) ou en termes de succès (le pourtant magnifique “The Young Pope” de Paolo Sorrentino dont l’audience limitée n’empêchera pas une saison 2, à venir en 2019), HBO a fini par se rattraper. Notamment avec “Westworld” (série du mois, R&F 592) et, désormais, la modeste (en budget comme en durée) “Barry” et ses 8 fois trente minutes. Regardable, donc, d’une traite en une soirée bière et pizza à la coule. Une *comédie dépressive d’action* où Barry Berkman, ancien marine devenu tueur à gages de seconde zone, doit honorer un contrat de plus. Sauf qu’en tombant par hasard sur une petite troupe de théâtre dans un quartier de Los Angeles, il découvre sa véritable vocation : devenir comédien... Et voilà qu’il partage sa vie compliquée entre ses deux jobs : l’*acting* et le *killing* ! Il continue d’éliminer qui de droit tout en suivant, dés qu’il en a le temps, les cours d’un vieux prof visiblement sous influence de l’Actors Studio et qui, comme les autres élèves, ne sait rien de la double vie de Barry.

En bonus gai de sa vie triste, Barry tombe également sous le charme d’une apprentie actrice, avec laquelle il va enfin se sentir en totale adéquation amoureuse. Le reste tient du vaudeville burné... Avec entre autres, des tueurs tchétchènes à la ramasse qui viennent mettre leur dose d’embrouilles dans la vie déjà bousculée du tueur... Une série jouissive, tenue au froncement de sourcil près par le jeu *droopyesque* de son acteur principal (également coscénariste), l’excellent Bill Hader, connu outre-Atlantique pour ses participations déjantées à l’institution “Saturday Night Live”. Gauche, dépressif, tueur sans larme ni regret, Bill Hader réussit — malgré son habitude de zigouiller son prochain — à attirer la compassion. Il pourrait presque être un personnage déglingué d’un film des frères Coen, avec lesquels, d’ailleurs, “Barry” à un léger cousinage. Dans l’humour noir à froid, les *gunfights* maladroits et les méprises hilarantes. Notamment quand le prof de théâtre est persuadé que Barry s’exerce pour un rôle devant lui alors que ce dernier ne fait que lui dire la vérité sur son statut de flingueur. Dans le rôle du prof, justement, on prend un plaisir nostalgique à retrouver Henry Winkler, connu des plus vieilles générations pour avoir été Fonzie, le blouson noir frimeur de la série “Happy Days” il y a quatre décennies. Winkler composant à merveille un prof qui apprend à ses élèves à puiser dans leurs émotions personnelles pour mieux composer un personnage. Des émotions cachées qui finissent par remonter dans le ciboulot de Barry, faisant du coup bifurquer la série dans une mélancolie bienvenue *(en replay sur OCS City).* ❑

De Palma *(Carlotta)*

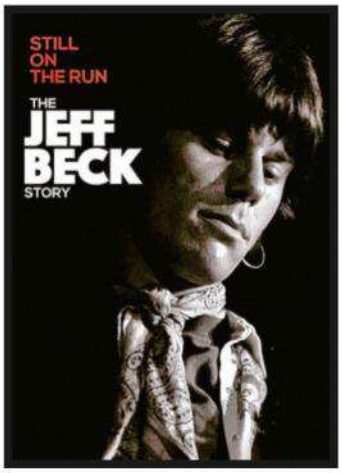
Voilà le genre de documentaire que les cinéphages rêveraient de voir appliqué à tous leurs metteurs en scènes fétiches. A savoir : un réalisateur culte se retrouve face caméra pour raconter son parcours *film par film. Noah Baumbach et Jake Paltrow* passent donc ainsi 1 h 50 en compagnie de l’immense Brian De Palma... Le metteur en scène hitchcockien-voyeuriste (on peut le définir comme ça) revient donc sur tout son parcours. De ses chefs-d’œuvre comme “Scarface”, “Carrie” ou “Phantom Of The Paradise”, à ses kitscheries de fin de carrière comme “Femme Fatale”, “Passion” ou “Le Dalhia Noir”. Certes, l’exercice est un peu frustrant (avec une moyenne de huit minutes par film), mais bourré d’anecdotes et de théories enamourées sur le cinéma. Ne reste plus qu’à faire de même avec d’autres réalisateurs de renom comme James Cameron, Dario Argento ou Fabien Onteniente. Non, peut-être pas Fabien Onteniente...



DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

La note ultime

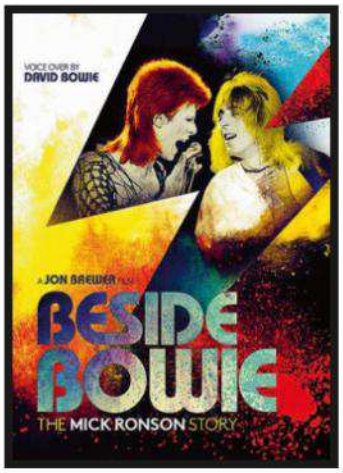


Jeff Beck

"STILL ON THE RUN : THE JEFF BECK STORY"

Eagle Vision

C'est incontestable : ce sont les guitaristes qui parlent le mieux de lui. Parce qu'ils savent pertinemment, eux, ce qu'il faut de talent, de cœur et d'âme pour tirer d'un morceau de bois qu'on branche, tendu de six fils d'acier, autant que Jeff Beck. De ce documentaire honorablement troussé, même s'il est un panégyrique de la première à la dernière image, on retient donc en priorité les interventions de Jimmy Page, Eric Clapton, David Gilmour ou Carmen Vandenberg. Les deux premiers ont ferraillé avec lui à l'époque des Yardbirds, le troisième a inventé la guitare bleue qui plane et la quatrième, moitié de Bones, le duo de Camden avec lequel Jeff s'est récemment acoquiné, n'en est toujours pas revenue. De lui, de son jeu, de son flair, de sa générosité. On a le loisir de l'écrire plus que de raison, cet inventeur est véritablement un cas. Un modeleur depuis "Heart Full Of Soul" qui a la délicatesse de dire qu'il a eu peur de Jimi Hendrix, la première fois qu'il l'a vu sur scène, même si on ne le croit pas une seule seconde. Sa discographie qui part dans tous les sens, surtout les bons, le prouve : Jeff Beck ne joue pas de la guitare électrique, il habite dans la sienne. Il n'est pas au-dessus du lot, il n'y a personne dans sa catégorie. Pour lui, l'instrument est un défi permanent qu'il se lance à lui-même parce que c'est sa raison d'exister. Le reste, le métier, la carrière, les miroirs et les alouettes, toutes ces choses qu'il aurait fallu entreprendre pour bien faire ne l'intéressent pas. Et il est d'ailleurs passé à côté, exprès. Sa découverte du rock'n'roll, son association légendaire avec Rod Stewart et Ron Wood, sa collaboration *superstitieuse* avec Stevie Wonder, ses disques de fusion, les traces qu'il a laissées sur ceux des autres, tout son parcours en somme, Beck l'a effectué à l'instinct, à l'emporte-pièce. Sans se poser les questions qui l'auraient détourné de son instrument. Aussi déraisonnable qu'il puisse paraître, ce positionnement singulier est au cœur de ce documentaire de Matthew Longfellow. Relativement avare de mots, estimant certainement que planifier, c'est mourir un peu, Jeff Beck ne s'est jamais vraiment laissé ballotter. Mais un peu comme les automobiles vintage qu'il aime restaurer et les hot-rods qu'il construit avant de les envoyer pétarader, avec lui au volant, sur les petites routes de sa campagne anglaise, il n'est pas facile à manœuvrer. Sa vérité à lui, il l'exprime à travers sa musique qu'il n'a pas toujours écrite, mais qui est devenue la sienne à force de l'interpréter comme personne. Oui, ses reprises dont on préfère taire les titres, sont souvent meilleures que les versions originales. Et il s'est pourtant mesuré à des pièces maîtresses du répertoire des plus grands du rock, de la soul, du jazz et de la world. La plupart l'ont remercié. Tout ça, bien sûr, en restant d'une modestie désarmante et d'une intégrité telle que ceux qui, sur le papier et à la banque, ont mieux réussi que lui, passent un peu pour des escrocs. Et le savent. En voix off et tellement belle, George Martin revient naturellement sur "Blow By Blow", l'album de 1975 qui a ouvert le champ des possibles à ce musicien de rock qui a toujours mieux compris le jazz que ses congénères. Aspiré par l'inconnu, à la recherche de la note ultime (celle qui n'existe pas...), et boosté par l'envie, plus forte que tout, de sculpter des sons inédits, Jeff Beck est un magicien qui ne sort de son manche que de l'or. Ses accompagnateurs, qui interviennent également dans ce DVD (et Blu-ray), n'ont que le mot *privilège* à la bouche pour exprimer ce que fouler les mêmes planches que lui signifie. Une poignée de titres live, captés au festival de Montreux en 2007, complète ce programme qui n'est pas qu'affaire de rétroviseur. Il a beau avoir l'âge de son carburateur, Jeff Beck a encore certainement de très bonnes choses à jouer, qu'on aura le plaisir et l'honneur de relayer.



Mick Ronson

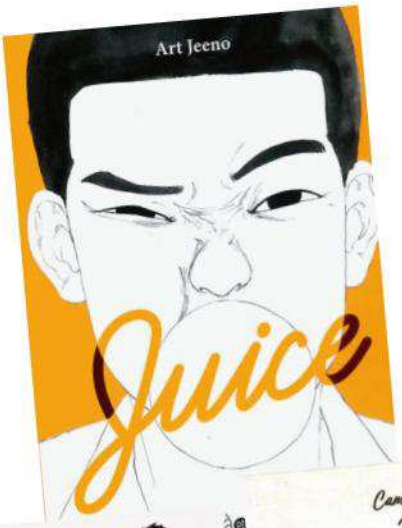
"BESIDE BOWIE : THE MICK RONSON STORY"

Eagle Vision

L'ironie des parutions, qui n'a d'équivalent que celle du sort, fait qu'on a choisi de consacrer cette rubrique pré-estivale au guitariste anglais le plus influent de sa génération et à un autre, moins connu, qui a marché plus que dignement dans ses traces. Michael Ronson, de Hull, était également de ces musiciens qui, toutes proportions gardées, préfèrent l'ombre à la lumière, un échange de regards à un long discours. Devenir une Araignée de Mars était peut-être sa destinée, mais il ne l'a compris que tard. David Bowie, qui a longtemps eu un coup d'avance et voyait à travers les gens, l'a poussé sur le devant de la scène et, le temps qu'a duré le groupe de Ziggy Stardust (même pas deux ans), Ronson l'a épaulé le mieux qu'il a pu. Logiquement, dans "Beside Bowie", l'accent est mis sur cette période cruciale de la carrière du guitariste. Mais qui, il faut être honnête, n'en a pas eu vraiment d'autres. Pourtant, les défenseurs de la cause de ce héros méconnu de la grande histoire du rock ont parfois tendance à soutenir le contraire. De plus, beaucoup n'ont jamais pardonné à Bowie d'avoir *"viré comme un malpropre"* ce partenaire qui a participé à son accession à la gloire. Ils ne voyaient pas beaucoup plus loin que le bout de leur nez qui n'était pas creux. Car lorsque David Bowie a décidé de *"changer"* à l'été 1973, Mick Ronson, lui-même, estimait que la parenthèse Ziggy devait être refermée. En revanche, il n'avait peut-être pas compris qu'il serait le dommage collatéral le plus important et donc le plus dramatique de la carrière de Bowie. Quarante-cinq ans après qu'il l'a entamé, le virage soul du musicien versatile est un de ceux que son public a le mieux assimilés, mais à l'époque, il y avait de l'incompréhension dans l'air. En vérité, si un reproche doit être adressé à David Bowie, ce n'est pas d'avoir dissous les Spiders. Son erreur est de ne pas avoir fait le nécessaire pour que Ronson, d'une manière ou d'une autre, tire un véritable profit financier de leur association. Car de "The Man Who Sold The World" à "Pin Ups", c'est bien de cela dont il était question : Mick a coarrangé toutes les chansons écrites par David durant cette période, ainsi que celles qu'il a produites. Sa contribution aux classiques que sont "Life On Mars ?", "Rock'N'Roll Suicide", "Time" ou "Lady Grinning Soul", comme celle à "Walk On The Wild Side" et "Perfect Day" pour Lou Reed ou "All The Young Dudes" pour Mott The Hoople, méritait mieux que le maigre cachet qui était le sien au moment des faits. Un point ou deux de royalties sur ces disques aurait amélioré son ordinaire de *l'après-Bowie* et joindre les deux bouts aurait été moins compliqué. Parmi les interviewés ici, les vrais proches (Tony Visconti, Ian Hunter, Dana Gillespie...) ne le disent pas, mais n'en pensent pas moins. Dans ce documentaire amorcé par Suzi Ronson, la femme de Mick dont il était séparé au moment de sa mort en avril 1993, et réalisé par Jon Brewer, le reste de sa carrière est survolé (ses collaborations avec Michael Chapman, Elton John, Bob Dylan, les Rich Kids, Morrissey...), mais là où le bât blesse, c'est dans le choix des intervenants. Woody Woodmansey, seule Spider survivante, Ken Scott et John Cambridge, le batteur qui a suggéré à David Bowie de travailler avec Mick Ronson brillent par leur absence qu'on espère de leur fait. Enregistrées à la demande de Suzi en 2013, les quelques déclarations de David Bowie en voix off ajoutent de la gravité, mais on ne comprend pas bien pourquoi, une photo du "1980 Floor Show", le concert filmé pour la télévision américaine en octobre 1973, illustre la jaquette du DVD, du Blu-ray et de sa BO (déclinée en CD et double-vinyle). Lors de cette dernière montée sur scène (ensemble) des années 70, le torchon brûlait entre les deux musiciens. Utiliser n'importe quelle photo prise par Mick Rock en 1972 aurait été plus délicat. ❑

Bande dessinée

PAR GEANT VERT



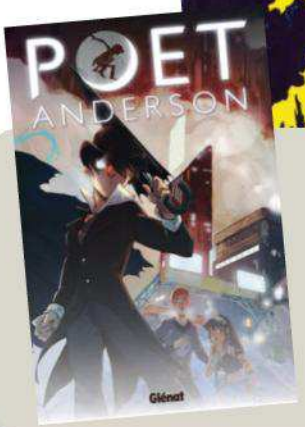
Expliquer ce qu'est YouPorn

Star de la BD thaïlandaise, Art Jeeno commence à conquérir l'Hexagone, après le Japon où sa manière très personnelle de mélanger le roman graphique, le manga et l'aquarelle n'est pas passée inaperçue. Avec ce premier volume de la trilogie **"Juice"** (Çà Et Là), l'auteur raconte les tribulations de trois collégiens thaïlandais qui se rencontrent grâce à la musique. Dans ce premier tome, l'histoire débute avec le personnage de Mon dont la seule raison d'aller en cours est l'espoir de rencontrer l'âme sœur. A défaut d'une copine, il fait surtout la découverte d'un univers strict et d'une existence sans enthousiasme. Comme il le remarque très vite, même si on n'en meurt pas, on s'y ennuie très rapidement. C'est là qu'intervient le personnage de Tim, qui profite d'une sorte d'après-midi culturelle pour jouer une version yaourt particulièrement jouissive de "Blitzkrieg Bop". Choc frontal entre "Blackboard Jungle" et "Rock'N'Roll High School", cette BD donne une image de la jeunesse thaïlandaise très éloignée des clichés habituels.

Quand le casque de Daft Punk fait des émules chez les fans de jeux vidéo des années 90, cela donne le personnage de Janski le DJ, avatar de Jean-Sébastien Vermalle pour mieux affronter la scène. Parallèlement à ses remixes électro des BO de Zelda, le musicien multifonctionnel s'est aussi transformé en dessinateur pour donner une nouvelle vie en 2D à son personnage, en imaginant une histoire postapocalyptique à la sauce 2000 AD qui devrait embarquer dans l'aventure les fans de Judge Dredd et de Tank Girl. L'histoire, préalablement sortie sur le blog de l'auteur, est désormais disponible chez Delcourt sous le nom de **"Janski Beeeats"** avec une accroche survivaliste qui ne peut laisser personne indifférent. Dans un futur proche, une expérience tentée par un laboratoire pharmaceutique tourne à la catastrophe. Né avec le virus de la *peste violette* sur le visage, Janski découvre qu'il peut contrôler le mal uniquement s'il joue de la musique électro sans s'arrêter.

Aussi bien dessinée qu'elle peut l'être, une BD n'existe vraiment qu'associée avec une bonne histoire. Partant de cette affirmation, le lecteur va pouvoir se jeter, sans hésitation, sur **"Les Petites Distances"** (Casterman) du duo Camille Benyamina (dessin) et Véro Cazot (scénario). Max est un jeune adulte qui manque cruellement de personnalité et que tout le monde ignore sauf quand il chante du Radiohead. Un jour, la situation a tellement empiré qu'il en devient complètement invisible aux yeux de son entourage. Loin d'être effondré par la situation, il en profite pour squatter l'appartement de Léo, une fille a l'imagination tellement fertile qu'elle s'est créée toute une collection de monstres imaginaires planquée dans ses placards. C'est le début d'une cohabitation étrange au dénouement pour le moins surprenant.

BD chorale à la manière du film "Magnolia", **"Lune Du Matin"** (Atrabile) concoctée par le natif de Bologne Francesco Cattani est une belle réussite. Dans cette BD joliment dessinée, une poignée de personnages truculents se percute violemment à la fin d'un espace-temps prédéterminé. Dans la périphérie d'une ville industrielle triste à mourir et où plus rien ne fonctionne, le jeune Tommi sèche l'école sans même essayer de comprendre pourquoi la canicule sévit encore alors que les employés municipaux sont en train d'installer les décorations de Noël. Autour de lui, son frère aîné, qui se prend pour plus rusé qu'il ne l'est, essaye de refourguer des DVD classés X à une vendeuse de sex shop qui tente de lui expliquer ce qu'est YouPorn, tandis qu'un bar minable dissimule un salon de massage clandestin. A partir de là, c'est le début d'un grand chassé-croisé qui ne pourra que se terminer dans le décor. ❑

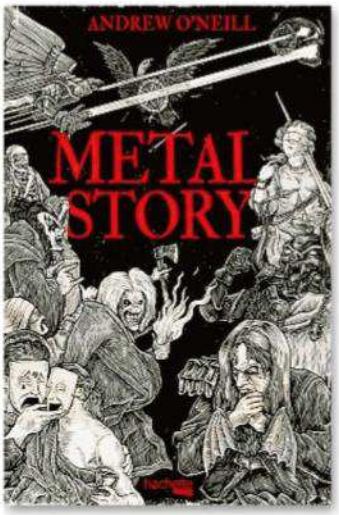


Le gros plan du Géant

Membre original de Blink-182, Tom DeLonge a, depuis, quitté le groupe pour se consacrer entièrement à son *side project* Angels & Airwaves qui sévissait dans l'ombre depuis 2005. En 2014, il réalise un film d'animation appelé "Poet Anderson : The Dream Walker" pour supporter la sortie de son nouvel album, "The Dream Walker". Autant inspiré par la science-fiction que par l'écoute de Pink Floyd, le projet est décliné en BD l'année suivante en trois tomes que les éditions Glénat ont regroupé au sein d'un même volume simplement appelé "Poet Anderson". L'engin est dessiné de manière réaliste par Djet et coscénarisé par Kull et DeLonge. Dans cette histoire d'anticipation, deux frères découvrent un livre qui les propulse dans un univers parallèle pendant leur sommeil. Une fois réveillés, les deux sont dans la panade jusqu'au cou. Un ouvrage speed comme une chanson de Channel 3 et qui sonne comme du Discharge.

PAR AGNES LEGLISE

L'esprit moqueur de l'auteur



Metal Story

ANDREW O'NEILL

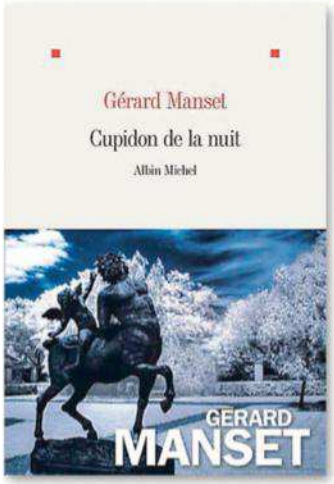
Hachette

"Le monde se divise en deux catégories : ceux qui aiment le metal, et les cons." Dès les premières lignes de son épatant "Metal Story", Andrew O'Neill fait comme ses héros, il tape fort et donne ainsi la mesure de la délectable lecture à venir, passion, vannes et affirmations péremptoires comprises. *"Ne vous inquiétez pas trop si vous appartenez à la seconde catégorie, je suis très convaincant"* ajoute-t-il et, pour ce faire, va remonter le temps et l'espace pour expliquer tout le bintz et nous démontrer pourquoi les metalleux sont les meilleurs. Historien-humoriste, c'est nouveau, ça vient de sortir, O'Neill est un immense fan de Metal et se produit sur scène avec le spectacle-conférence-stand up d'où est tiré ce livre. Son but déclaré est donc de convaincre les récalcitrants de l'absolue supériorité du metal sur tous les autres genres musicaux et, en directe conséquence, de noyer l'adversaire — c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas persuadés de cette supériorité — sous des flots de vacheries méchamment hilarantes. Autant dire que tant de bonne humeur et de furieux parti pris changent agréablement de la littérature rock habituelle, où l'occasion d'une franche rigolade est bien trop rare. O'Neill entreprend donc de réécrire, à sa délicate façon, l'histoire de la musique et des origines du metal et ça vaut le détour car peu trouvent grâce à ses yeux et on se régale avec lui de ses coups bas. Le chapitre sur le glam rock, *"Putain de glam rock de merde"*, est particulièrement savoureux, que l'on aime le glam rock ou pas, sa description des paillettes de Marc Bolan — le coupable d'après lui — et de la naissance du glam rock ainsi que de la concomitante *"génération de pères, demandant, l'air incrédule, si c'est un gars ou une fille"* est un régal d'impitoyable franchise. Bien sûr, une grande partie du livre consiste à classifier les groupes dans de nombreuses sous-catégories et, là aussi, O'Neill est ferme, impitoyable et injuste, comme tout bon fan se doit de l'être et ne manquera pas d'agacer les metalleux fans des concurrents. On ne va pas se raconter de salades, les non-metalleux ne seront pas passionnés par tous les chapitres du livre mais, en revanche, tout le monde appréciera largement de nombreux passages du bouquin et l'esprit moqueur de l'auteur. La bande-son est fournie sur son site pour être sûr de ne pas rater un riff de l'expérience, attention, ça décoiffe.

TOP 5 LIVRES MUSIQUE

(source Gibert Joseph)

01 "Three Songs, Three Singers, Three Nations" GREG MARCUS (Allia)
02 "Orpheon" FRANCE DE GRIESSEN (Archives D'Architecture Moderne)
03 "Bon Scott" JESSE FINK (Castor Astral)
04 "Sous Les Pavés, Les Chansons" STAN CUESTA (Editions Glenat)
05 "Shoegaze" Victor Provis (Le Mot Et Le Reste)

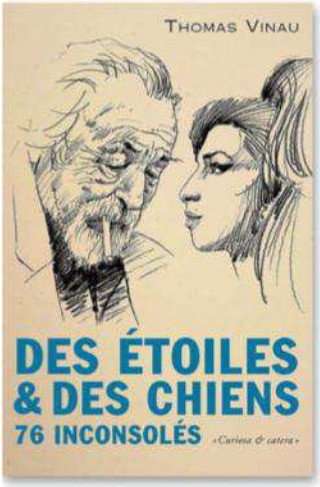


Cupidon De La Nuit

GERARD MANSET

Albin Michel

Nous, lecteurs, ne sommes pas parfaits, nous ouvrons des livres avec nos petites habitudes, nos attentes, nos goûts et, bien sûr, nos lectures en sont transformées. Il y a ceux pour qui le style est tout, ceux pour qui seule l'intrigue compte et ceux qui aiment un bon mélange quasi égal qu'on pourrait résumer à *"un livre compréhensible et bien écrit"*. Ecrire des chansons est en revanche un tout autre travail, une autre approche, que Gérard Manset maîtrise depuis plusieurs décennies, avec poésie et panache vagabond et mystérieux. Enfin, c'est ce qu'on croit comprendre dans ses paroles de chansons souvent obscures, voire opaques mais, là, efficaces. Quand c'est un livre qu'il écrit, Manset semble hélas procéder de la même façon et construire, là aussi, son texte par des ressorts et des logiques à lui seul évidents. Façon de dire qu'on ne comprend presque jamais où on est dans ce roman *"de grande tenue"*, selon son éditeur, ce qui n'est pas l'argument le plus affriolant qu'on ait entendu, argument qui se révèle à la lecture être un doux euphémisme pour décrire la préciosité d'une langue très apprêtée. L'intrigue, quant à elle, est inexistante ou en tous cas, impossible à comprendre, à relier — merci d'envoyer un résumé si vous y arrivez. Il y a tout de même, parfois, telles des échappées de ciel bleu dans un ciel chargé, des paragraphes, quelquefois même entiers, où l'on comprend enfin de quoi parle Manset, de sa mère et de ses filles, tendrement, d'amours énigmatiques et de rencontres professionnelles, Juliette Gréco, Henri Salvador ou même un Philippe Starck, portraituré ici en fan aussi ébloui par le talent du maître que le maître lui-même, c'est dire. Ce flou général, ces phrases, disons-le, imbitables, profitent peut-être malgré tout à l'auteur dont certains passages, s'ils étaient moins ambigus, seraient peut-être détestables, comme son *"ces gens-là"* à propos des homosexuels avant une douteuse litanie de clichés sur ce *"clan à part"* ou ces faciles évocations exotiques peuplées de beautés locales. L'avantage de la prose incompréhensible, c'est donc que t'es pas sûr que c'est bien ce que t'as eu l'impression de lire alors nous accorderons le bénéfice du doute à Manset sur ce coup-là. De là à lire ce pensum ? Non, nul ne l'oblige à se taire, certes mais nul ne vous oblige à le lire.



Des Etoiles & Des Chiens 76 Inconsolés

THOMAS VINAU

Castor Astral

Thomas Vinau est un poète papillon. Tantôt il écrit des poésies et tantôt il fait semblant d'écrire autre chose sauf qu'en fait, ne lui dites pas mais c'est encore de la poésie. Alors, quand il s'attaque à nouveau à ces fêlés qu'il aime tant, ces artistes qui l'ont touché, ce sont 76 découvertes plus poétiques que biographiques qu'il nous fait partager. Car si pour chaque artiste, il résume, indique, souligne ce qui l'a le plus ému, changé, ouvert, c'est à chaque fois, un vrai poème en prose qu'il nous déroule avec son petit air de pas y toucher. Inconnus, modestes, petits maîtres ou artistes fêtés, ce sont leurs *"ruades"*, leurs éclats de lumière, leur grâce que celle de Vinau réussit toujours à nous faire entrevoir. Poètes, écrivains, peintres, chanteurs, dessinateurs, Vinau leur donne voix et trouve toujours dans leurs grondements, leurs faims et leurs rêves, matière à petits riens, à évocations délicates et appétissantes. ❑

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

TOP 15 VINYLES

AVRIL 2018

01 AMY WINEHOUSE
"Back To Black" *Universal*

02 ARCTIC MONKEYS
"Tranquility Base Hotel + Casino" *Universal*

03 NIRVANA
"Nevermind" *Universal*

04 (various artists)
"Soundtracks - Pulp Fiction" *Universal*

05 (various artists)
"Soundtracks - Les Gardiens De La Galaxie" *Universal*

06 NIRVANA
"MTV Unplugged In New York" *Universal*

07 (various artists)
"Soundtracks - La La Land" *Universal*

08 BOB MARLEY
"Legend" *Universal*

09 LOMEPAL "Flip" *PIAS*

10 PINK FLOYD
"The Dark Side Of The Moon" *Warner*

11 JOHNNY HALLYDAY
"A Tout Casser" *Universal*

12 PINK FLOYD "Pulse" *Warner*

13 GUNS N' ROSES
"Appetite For Destruction" *Universal*

14 ORELSAN
"La Fête Est Finie" *Wagram*

15 EDDY DE PRETTO
"Cure" *Universal*

Paris

JUIN

15 JUIN
Belly Button et Avale (Espace B) ● **Alexia Gredy** (Hasard Ludique) ● **Les Trucs, Infecticide et Bernard Grancher** (Goutte d'Or Barbara)

16 JUIN
Acid Arab (La Clairière) ● **Joan Baez** (Olympia, *complet*) ● **Lenny Kravitz et Curtis Harding** (Bercy) ● **Paddle Paddle et Soulya** (Boule Noire) ● **Stylnox, The Mercenaries et Baffes ou Torgnoles** (Espace B) ● **Les Zookeepers** (Pop In)

17 JUIN
Animal Collective (Trianon) ● **Joan Baez** (Olympia, *complet*) ● **Omni** (Espace B)

18 JUIN
A Band Called E, Toro et Euro Milliard (Espace B) ● **Algo et Odds & Ends** (Les Chaises) ● **Chlorine Free** (New Morning)

19 JUIN
Faroe (Olympic Café) ● **Killy** (Maroquinerie) ● **Kyrie Kristmanson et Estelle Meyer** (3 Baudets) ● **Publique et Luxury** (Le Klub)

20 JUIN
Anti-Flag, Stick To Your Guns et Stray From The Pat (Trabendo) ● **Cunninlynguists** (Flow) ● **Josep Leon** (Boule Noire) ● **Royal Brat** (Le Klub) ● **Saint Phnx** (Pop Up du Label) ● **Seven Hate, Dead Pop Club, Homeboys et Topsy Tuvy's** (Gibus) ● **Charli Xcx** (Maroquinerie)

21 JUIN
DBFC, Clément Bazin et Mnnqns (parc de La Villette) ● **Silverstein** (Backstage)

22 JUIN
Agua Roja & Friends (Pop Up du Label) ● **Eddie de Pretto, Camille, Panda Dub, DJ Snake, Brain Damage, Mome, Shame, L'or du Commun, Harrison Stafford, Milky Chance, Rebeka Warrior, Mr Oizo, Molécule, Teme Team, Requin Chagrin, Le Camion Bazar, Daddy Reggae, WLVS et Mo Laudi** (Solidays - hippodrome de Paris-Longchamp) ● **Modern Life Is War** (Petit Bain) ● **Oh La La!** (Le Bal de la Rue Blomet) ● **Perfect Idiots et Wild Things** (Espace B) ● **La Secte Du Futur et Cockpit** (Gibus)

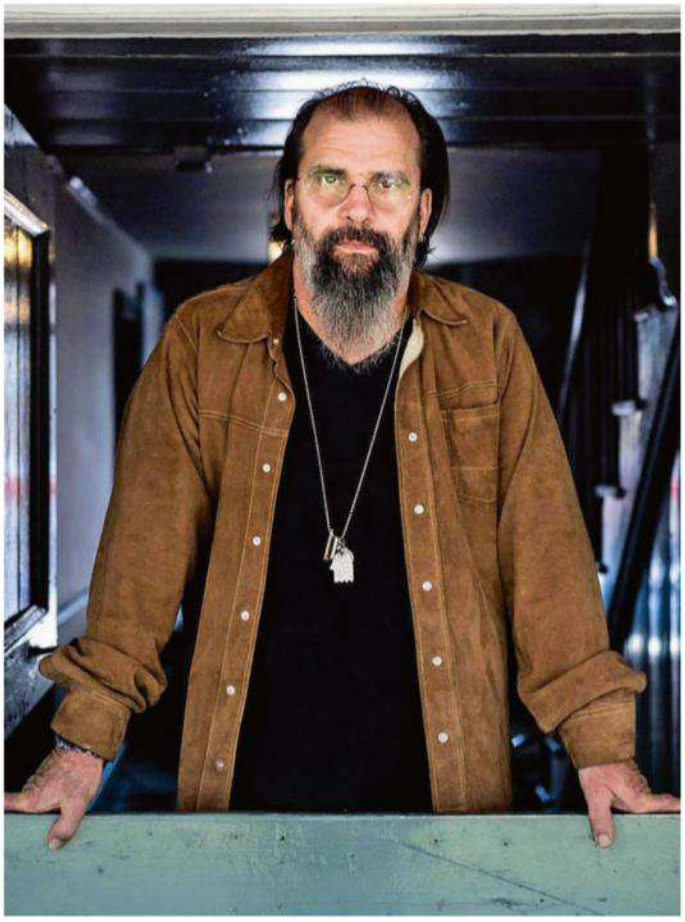


Photo DR

Steve Earle, le 2 juillet au Trabendo (Paris)

23 JUIN
Bigflo et Oli, Shaka Ponk, Romeo Elvis, Feu! Chatterton, Chinese Man, Her, L'Entourloop, Meute, Mademoiselle K, Arnaud Rebotini, Amadou Et Mariam, Joachim Pastor, Rémy, Hungry 5, Django Django, Vladimir Cauchemar, N'To, Mura Masa, Sabrina & Samantha, Troy Berkley, Le Camion Bazar, Suzane, Bambounou et Daddy Reggae (Solidays - hippodrome de Paris-Longchamp) ● **Sacri Monti et Cachemira** (Espace B)

24 JUIN
Juliette Armanet, Thérapie Taxi, Polo & Pan, Iam, Riles, L'Impératrice, Jahneration, Niska Tshegue, Jungle, Lysistrata, Two Door Cinema Club, FKJ, The Kills, Arat Kilo, Le Camion Bazar, Mamani Keita, Daddy Reggae, Mike Ladd et Kosme (Solidays - hippodrome de Paris-Longchamp) ● **Incendiary** (Gibus)

25 JUIN
Nine Inch Nails (Olympia) ● **Yorina** (Pop Up du Label) ● **You Said Strange** (Point Ephémère)

26 JUIN
A Perfect Circle (Olympia) ● **Nickelback** (Palais des Sports) ● **Scorpions** (Bercy) ● **Schoolbusdriver, Revok et Computer Seat** (Espace B)

27 JUIN
Caleborate (Petite Halle de La Villette) ● **The Contortionist** (Backstage) ● **Good Harvest et Meadows** (Pop Up du Label) ● **The Jesus and Mary Chain** (Trianon) ● **Los Pepes, Fryd Chikin et Roger De Lille** (Le Klub) ● **Shoreline Mafia** (Boule Noire) ● **Timal** (Maroquinerie)

28 JUIN
Cabbage (Maroquinerie) ● **Cola Boyy** (Espace B) ● **Léonie Pernet** (Pop Up du Label) ● **Shamir** (Badaboum)

29 JUIN
Alpes, Japons et Africa Twins (Espace B) ● **Au Bonheur des Dames, Sylvie Kuhn et Eric Ter** (Café de la Danse) ● **Brooklyn Funk Essentials** (New Morning) ● **CRX** (Maroquinerie) ● **Gloria Gaynor** (Trianon) ● **Israel Vibration et The Gladiators** (Cigale) ● **Oxmo Puccino** (Olympia) **Rohmi, Molly, Anthea et Vera** (Wanderlust)

Prévisions Paris

Robert Plant & The Sensational Space Shifters : 23/7 (salle Pleyel), **Myles Kennedy :** 26/7 (Cabaret Sauvage), **Helmet :** 29/7 (Petit Bain), **Albert Hammond Jr :** 18/9 (Gaîté Lyrique), **Saxon :** 15/10 (Bataclan), **King Crimson :** 15 et 16/11 (Olympia), **Christine And The Queens :** 18/12 (Bercy)

● **Shvpes** (Boule Noire) ● **Wolves In The Throne Room** (Petit Bain)

30 JUIN

Stefan Christensen, Dustbreeders et Femmes (Espace B) ● **Ziggy Marley** (Elysée Montmartre) ● **Oxmo Puccino** (Olympia) ● **Toxic Avenger, Greg Kozo, Skelone et Waveshaper** (Petit Bain)

JUILLET

1er JUILLET

Anderson .Paak & The Free Nationals (Salle Pleyel) ● **This Will Destroy You et Celebrating** (Maroquinerie)

2 JUILLET

Steve Earle & The Dukes (Trabendo)

3 JUILLET

Dominique A (Cigale) ● **George Clinton Parliament et Malka Family** (Casino de Paris) ● **Crystal Lake, Oceans Ate Alaska, Kingdoms Of Giants et Shields** (Petit Bain) ● **Gashi** (Maroquinerie) ● **Jack White** (Olympia, *complet*) ● **David Byrne** (Philharmonie)

4 JUILLET

The Hertbaliser (New Morning) ● **John Hiatt & the Goners feat. Sonny Landret** (Alhambra) ● **Karma To Burn** (Glazart) ● **MGMT** (Philharmonie) ● **Residente** (Elysée Montmartre) ● **Nile Rodgers & Chic** (salle Pleyel) ● **Usé** (Point Ephémère) ● **Jack White** (Olympia, *complet*)

5 JUILLET

Awake (Baiser Salé) ● **Brnsrpprs et Ropoporose** (Petit Bain) ● **Eric Chenaux et Orgue Agnes** (Point Ephémère) ● **Iron Maiden** (Bercy) ● **Charles Lloyd & The Marvels** (New Morning) ● **Tarrus Riley et Dean Fraser & Blak Soil Band** (Cabaret Sauvage) ● **Petit Biscuit, Asaf Avidan, Jeanne Added, Dominique A, Voyou, Moha La Squale et Vitalic ODC Live** (FNAC Live - place de l'Hôtel de Ville)

6 JUILLET

Bon Voyage Organisation (Petit Bain) ● **Iron Maiden** (Bercy) ● **Sting & Shaggy, Feder, Synapson Live, Aloïse Sauvage, Cabalelero et Jeanjass, Mélissa Laveaux, Sopico, Tiwayo, Degree, Angèle et Anna Leone** (FNAC Live - place de l'Hôtel de Ville)

7 JUILLET

Etienne Daho (Philharmonie) ● **Earth, Wind & Fire** (Palais des Congrès) ● **Tyler Hilton et Kate Voegele** (Maroquinerie) ● **Mungo's Hifi & Charlie P, Manudigital et Taiwan MC** (Cabaret Sauvage) ● **Santana** (Bercy) ● **Gaël Faye, Mélissa Laveaux, L'Ordre Du Périph, Jacob Banks, Yorina, Aloïse Sauvage, Angus & Julia Stone, Ibeyu, Foé, Françoise Fabian** (FNAC Live - place de l'Hôtel de Ville) ● **U Roy, Culture Dub Sound, Kumquat et Joe Ariwa** (Glazart) ● **Steven Wilson** (Olympia)

8 JUILLET

Maulwürfe (Gaîté Lyrique)

9 JUILLET

Bhad Bhabie (Maroquinerie) ● **Eels** (Olympia) ● **Jinjer** (Gibus) ● **Little Steven and the Disciples Of Soul** (Alhambra) ● **Naaz** (Pop Up du Label) ● **Lucky Peterson** (New Morning)

10 JUILLET

Quantic Live (New Morning) ● **Jack Johnson** (Olympia)

11 JUILLET

Washington Dead Cats et Loolie & The Surfing Rogers (Glazart)

12 JUILLET

Roy Ayers (New Morning) ● **Chelsea Wolfe** (Trabendo) ● **Highly French Dub et Kandee** (Glazart)

13 JUILLET

Roy Ayers (New Morning) ● **Ministry** (Elysée Montmartre)

14 JUILLET

Sza, Wizkid, Nneka, Sandra Nkaké, Mahalia, Ecca Vandal, Anais B, Estere, The Noface, Cheeta et Queen Ci (Afropunk Festival - Grande Halle de La Villette)

15 JUILLET

● **Damian Jr. Gong Marley, Trombonne Shorty & Orleans Avenue, Wizkid, D'Angelo, Gary Clark Jr et Goldlink** (Afropunk Festival - Grande Halle de La Villette)

16 JUILLET

Roy Hargrove (New Morning)

17 JUILLET

Action Bronson (Elysée Montmartre) ● **The Bad Plus** (Sunside) ● **Hate, Shade Empire et Nordjevel** (Gibus) ● **Roy Hargrove** (New Morning)

18 JUILLET

Général Elektriks (square Tino-Rosi) ● **Fred Wesley & the New JB's** (New Morning)

19 JUILLET

Lucien & The Kimono Orchestra (Sunset) ● **Al McKay's Earth, Wind & Fire Experience et Incognito** (Olympia)

Province

JUIN

Guns N'Roses : 18, Brétigny-sur-Orge (base aérienne 217) • 26, Bordeaux (stade Matmut Atlantique, avec Rivals Sons et Thee Pink Slips) ● **Keziah Jones :** 29, Mamers (Scène à Coulisse) • 30, La Ferté-sous-Jouarre (chemin des 2 rivières, avec Eric Bibb et JJ Milteau) ● **Marilyn Manson :** 16, Brétigny-sur-Orge (base aérienne 217) • 20, Nîmes (arènes) • 21, Dijon (Zénith) • 24, Clisson (complexe du Val de Moine) • 29, Marmande (plaine de la Filhole) ● **Marquis De Sade :** 16, Lille (Zénith) • 25, Lyon (Théâtres Romains de Fourvière) • 29, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) ● **Maulwürfe, La Colonie De Vacances, Les Tétines Noires, Infecticide et M-O-M :** 29, Lille (Aéronef) ● **Les Négresses Vertes :** 15, Mâcon (Cave à Musique) • 22, St-Quentin (place du Champ de Foire, avec Tim Dup, Salut C'Est Cool, Tibz, French Fuse, The Shoes et Pleasure) • 29, Evreux (hippodrome de Navarre) • 30, Douarnenez (plage des sables blancs) ● **Riff Raff, Fire Straits, Mégaphone et Fortune Tellers :** 30, Mazerolles (stade de foot) ● **The Rolling Stones :** 26, Marseille (Orange Vélodrome) ● **Scorpions :** 24, Amnéville (Galaxie) • 28, St-Vulbas (plaine de l'Ain) • 30, Rennes (Liberté) ● **Texas :** 15, Lyon (Théâtres Romains de Fourvière) • 16, Le Mans (circuit des 24 Heures) • 17, Nîmes (arènes, avec Simple Minds) ● **Dawn Tyler Watson et Meena Cryle :** 29, Carpentras (espace Auzon) ● **Roger Waters :** 16, Lille (stade Pierre-Mauroy)

JUILLET

Arctic Monkeys et Alex Cameron : 10, Lyon (Théâtres Romains de Fourvière, *complet*) ● **Jeff Beck et Joanne Shaw Taylor :** 2, Vienne (théâtre antique) ● **Belle And Sebastian et The Nits :** 18, Lyon (Théâtres Romains de Fourvière) ● **Keziah Jones :** 5, Puget-sur-Argens (mas des Escaravatiers) • 7, Autrans (maison des Sports) • 15, Barcelonnette (parc de la Sapinière) • 28, Granville (jardin Christian Dior, avec Delgres) ● **Kalash, Damian Jr Gong Marley, Biffty, DJ Weedim, Bazil et Termial Sound :** 3, Rouen (Zénith) ● **Lenny Kravitz :** 8, Nîmes (arènes) • 10, Floirac (Bordeaux Métropole Arena) • 12, Juan-les-Pins (pinède Gould, avec Charles Passi) • 13, Tours (parc expo) • 20, Nyon (CH, plaine de L'Asse) • 23, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 25, Lille (Zénith) ● **Massive Attack et Young Fathers :** 1er, Lyon (Théâtres Romains de Fourvière, *complet*) • 2, Montreux (CH, auditorium Stravinski) • 10, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) • 18, Nîmes (arènes) • 19, Nice (place Masséna, avec Gary Clark Jr) • 21, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil, *complet*) ● **Morcheeba :** 6, Segré (parc de Bourg Chevreau, avec Sandra Nkake et Otis Stacks) • 13, Vienne (théâtre antique) • 26, Beaulieu-sur-Mer (jardin de l'Olivaie) • 28, Cognac (port de plaisance, avec Hollysiz) ● **Les Négresses Vertes :** 7, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) • 13, Thonon-les-Bains (domaine de Montjoux) • 20, Amboise (L'Île d'Or, avec The Dizzy Brains et Ackboo) • 21, Carhaix-Plouguer (site de Kerampuil) • 23, Vitrolles (domaine de Fontblanche, avec Asaf Avidan, Théo Lawrence and the Hearts) • 27, Le Thoronet (plein air) • 28, Etaples (parc du Valigot, avec BB Brunes, Serial Kipper et Unswabbed) ● **Sidilarsen, Dirty Fonzy, Skill Crew, Octarine et The Horner :** 7, Montastruc-la-Conseillère (stade Yves-Bargues) ● **The Stranglers :** 8, Argelès-sur-Mer (parc de Valmy) • 10, Puget-sur-Argens (mas des Escaravatiers) • 12, Aix-les-Bains (esplanade du lac) ● **Synapson, The Avener, Supermen Lovers, Jack Ollins et Greg Delon :** 23, Langlade (Moulin) ● **Texas :** 5, Belfort (plein air) • 8, Albi (Pratgraussals) • 14, Valenciennes (parking Lacuzon) • 25, Patrimonio (théâtre de verdure) ● **Andrew Tosh, Damian Jr Gong Marley et Naâman :** 12, Vallauris (théâtre de la Mer Jean-Marais) ● **Jack White :** 6, Hérouville-St-Clair (château de Beauregard) • 8, Lyon (Théâtres Romains de Fourvière) • 10, Montreux (CH, auditorium Stravinski)

Festivals

■ **Ardèche Luna Festival :** 15 et 16/6, Ruoms (Sunelia Aluna Vacances, avec – le **15** : Bigflo et Oli, Suprême NTM, Imany, Leila Huissoud, Elephanz, Fred Blondin, Tetra Hydro K, Radikal Guru, Skuvt et Jagsig – le **16** : Iam, Cats On Trees, Catherine Ringer, Lily Allen, Arnaud Rebotini, Mnnqns, Théophile, Lamuzgueule et Caravel) www.aluna-festival.fr

■ **Download :** 15 au 17/6, Brétigny-sur-Orge (base aérienne 217, avec – le **15** : Ghost, Powerwolf, Pogo Car Crash Control, Eluveitie, Underoath, Ozzy Osbourne, Bury Tomorrow, Black Veil Brides, Thy Art Is Murder, Opetet Vandenberg's Moonkings – le **16** : Ultra Vomit, Marilyn Manson, Tagada Jones, The Offspring, Hollywood Undead, Meshuggah, Billy Talent, NOFX, Turbonegro, Thrice, While She Sleeps, Crossfaith, Skinny Lister, Alcest, Treponem Pal, Whiskey Myers et Mantar – le **17** : Foo Fighters, Mass Hysteria, The Hives, Wolf Alice, Dead Cross, The NoFace, Royal Republic, Frank Carter & the Rattlesnakes, Slaves, The Struts, Graveyard, Nothing More et Arcane Roots – le **18** : Guns N'Roses, Greta Van Fleet, Volbeat, Seether, Thee Pink Slips et The G) www.downloadfestival.fr

■ **Free Music :** 22 et 23/6, Montendre (lac Baron-Desqueyroux, avec – le **22** : Lomepal, Hoshi, Petit Biscuit, L'Entourloop, Hilight Tribe, Niska, Alborosie, Troy Berkley et The Purpleston Circus – le **23** : Moha La Squale, Caballero, Jahneration, Panda Dub, Vitalic, Jeanjass, Milky Chance, Mnnqns et Robin Schulz) www.freemusic-festival.com

■ **Hellfest :** 22 au 24/6, Clisson (complexe du Val de Moine, avec – le **22** : Europe, A Perfect Circle, Judas Priest, The Chris Slade Timeline, Burning Heads, Messuggah, Stone Sour, Benighted, Rose Tatoo, Joan Jett, Napalm Death, Misenthrope, UnCommonMenFromMars… – le **23** : Pleymo, Avenged Sevenfold, Black Bomb A, The Deftones, Body Count feat Ice T, Jessica93, Parkway Drive, Bullet For My Valentine, Limp Bizkit, Children Of Bodom, Ensalved …. – le **24** : Iron Maiden, Marilyn Manson, Carpenter Brut, Arch Enemy, Les Shériff, Nightwish, Megadeth, L7, Alice In Chains, Primal Fear, The Lords Of Altamont…) www.hellfest.fr

■ **La Bonne Aventure :** 23 et 24/6, Malo-les-Bains (plein air, avec – le **23** : Selah Sue, Camille, Angus & Julia Stone, Mr Oizo, Maud Geffray, The Spunyboys et Sweely – le **24** : Fakear, Marcel et son Orchestre, Général Elektriks et Kokoko!) www.labonneaventure.com

■ **Europavox :** 28/6 au 1er/7, Clermont-Ferrand (Coopé et Place du 1er mai, avec – le **28** : Maestro, Rat Boy, Francobollo, Reykjavïkurdaetur, The Sunflowers, Zulu Zulu, Av Av Av, Mrfy et Apollo & Scryss – le **29** : Hyphen Hyphen, Jain, Feu! Chatterton, Hollysiz, Lysistrata, Kid Francescoli, Teme Tan, Sigrid, Cabbage, Kiol, Run Sofa et Altre Di B – le **30** : Eddy De Pretto, Petit Biscuit, Riles, Etienne Daho, Ibeyi, The Blaze, Tommy Cash, Stella, Garbanotas Bosistas, Mynth, Tyger Lamb, Taf Lathos, 5k Hd, Sheep Got Waxed et Them Moose Rus – le **1er** : Orelsan, Lomepal, Brigitte, Angele, Superorganism, Rejjie Snow, Goat Girl, Yung, Susanne Sundfor, Kelvyn Colt, View, The Mysterons et Edsun) www.europavox.com

■ **Garorock :** 28/6 au 1er/7, Marmande (plaine de La Filhole, avec – le **28** : Indochine, Damso, Angele, The Blaze, Joris Delacroix, Shame, Django Django, Madben et Crazy B – le **29** : Eddy De Pretto, Polo & Pan, Riles, Lorenzo, Marilyn Manson, Tshegue, Bon Entendeur, Odesza, Charles X, Black Coffee, Mars Red Sky, Confidence Man et Equipe de Foot – le **30** : Charlotte Gainsbourg, DJ Snake, Black Rebel Motorcycle Club, Nina Kraviz, The Vaccines, Mura Masa, Smokey Joe & the Kid, Bicep, Fat White Family, Dixon, Mungo's Hifi, Purple Disco Machine, Lewis Evans, Liset Alea, Rodriguez Jr et Trackhead – le **1er** : Thérapie Taxi, Romeo Elvis, Imany, L'Impératrice, Arthur H, Tryo, Macklemore, Synapson, Parcels, MGMT, Les Hurlements d'Léo, Petit Fantôme et Xuitek) www.garorock.com

■ **La Nuit de l'Erdre :** 29/6 au 1er/7, Nort-sur-Erdre (parc du Port-Mulon, avec – le **29** : Asaf Avidan, Ultra Vomit, Catherine Ringer, Justice, Mome, The Hives, Lyre Le Temps et Gaume – le **30** : Orelsan, Thérapie Taxi, Chinese Man, Jahneration, Alt-J, Nova Twins et Findlay – le **1er** : Vianney, Shaka Ponk, Petit Biscuit, Steve 'n' Seagulls, Triggerfinger et Solar Project) www.lanuitdelerdre.fr

■ **Rock In Evreux :** 29/6 au 1er/7, Evreux (hippodrome de Navarre, avec – le **29** : Les Négresses Vertes, No One Is Innocent, DJ Snake, Pogo Car Crash Control, Tarrus Riley, Darius, Jonas Blue, Teddy Binks et Yeast – le **30** : Hyphen Hyphen, Her, Asaf Avidan, Catherine Ringer, Synapson, Feder, Pleymo, Pete Doherty, Norma et Manda – le **1er** : Dadju, Kyo, Martin Solveig, BB Brunes, Malo', The Noface, The Sunvizors, Igit et Bafang) www.rockinevreux.org

■ **Rétro C Trop :** 30/6 et 1er/7, Tilloloy (château, avec – le **30** : Trust, Roger Hodgson, Rival Sons, Nazaretet Stocks – le **1er** : Sting, Ange, Steven Wilson, The Selecter et Buzzcocks) www.retroctrop.fr

■ **Eurockéennes :** 5 au 8/7, Belfort (plein air, avec – le **5** : Cigarettes After Sex, Texas, Macklemore, Portugal The Man, Tank and the Bangas, Sampha, Carnage, Goldlink, Fatima Yamaha, Rick Brian et Dream Wife – le **6** : Riles, Nine Inch Nails, Beth Ditto, Prophets Of Rage, Nothing But Thieves, The Black Madonna, Baloji, Kiddy Smile, Leon Bridges, FFF, Warmduscher, Insecure Man, Pihpoh et Our Girl – le **7** : Thérapie Taxi, Damso, Queens Of The Stone Age, Jungle, At The Drive-In, Viagra Boys, Caroline Rose, Rick Ross, Touts et Truckks – le **8** : Eddy De Pretto, Lomepal, Shaka Ponk, The Limiñanas, The Blaze, Hamza, Liam Gallagher, Seasick Steve, Dead Cross, Alice In Chains, Zeal & Ardor et Marlon Williams) www.eurockeennes.fr

■ **Au Foin de la Rue :** 6 et 7/7, St-Denis-de-Gastines (plein air, avec – le **6** : Asaf Avidan, Fakear, Dooz Kawa, La Phaze, Flor Del Tango, Moon Hooch, Blue Butter Pot, Dope MOD, Caro Emerald, Les Clébards, Knives et Dookoom – le **7** : Wald, Jahneration, Meute, The Bloody Beetroots, Degiheugi, Natalia Doco, Senbei, Kumbia Boruka, Ugo Kant, Ezpz, Boogie Belgique, Ceshi, Devi Reed, Proleter et Miscellaneous) www.aufoindelarue.com

■ **Mégascène :** 6 et 7/7, St-Colomban (La Mouchetière, avec – le **6** : Tiken Jah Fakoly, Rone, Lorenzo, Marcel et son Orchestre et Salut C'Est Cool – le **7** : Naâman, Gauvain Sers, Hilight Tribe, Babylon Circus, Karim Wapalek et Solar Project) www.megascene.org

■ **Pointu Festival :** 7 et 8/7, Six-Fours (île du Gaou, avec – le **7** : Suuns, Sleaford Mods, Godspeed You! Black Emperor et Spring King – le **8** : Carpenter Brut, Thee Oh Sees, Fidlar, Fu Manchu et Deap Vally) www.pointufestival.fr

■ **Bobital, L'Armor à Sons :** 6 au 8/7, Bobital (parc du Louvre, avec – le **6** : Polo & Pan, Cœur de Pirate, Moha La Squale, Concrete Knives, Vanupié et Lost Frequencies – le **7** : Shaka Ponk, Biffy, Naive New Beaters, Mr Oizo, Con Brio et La Gapette – le **8** : Nekfeu, Mat Bastard, The Celtic Social Club, Rebeka Warrior et The Red Goes Black) www.bobital-festival.fr

■ **Fête Du Bruit à St-Nolff :** 6 au 8/7, St-Nolff (site de Kerboulard, avec – le **6** : Shaka Ponk, Jahneration, Macklemore, Milky Chance, Zebra, Brns et DJ Prosper – le **7** : Indochine, Bagarre, Damian Jr Gong Marley, La Phaze, FFF et The Red Goes Black – le **8** : Naâman, Chinese Man, Danakil, Simple Minds, The Offspring, Action Bronson et Blue Butter Pot) www.festival-fetedubruit.com

■ **Main Square :** 6 au 8/7, Arras (citadelle, avec – le **6** : Romeo Elvis, Paul Kalkbrenner, Damian Jr Gong Marley, Pleymo, Queens Of The Stone Age, The Breeders, Jungle, Gojira et Pvris – le **7** : Depeche mode, The Blaze, BB Brunes, Boris Grejcha, Feder, Kid Francescoli, Liam Gallagher, Wolf Alice, Oscar & The Wolf, The Courteeners et Black Foxxes – le **8** : Orelsan, Iam, Girls In Hawaii, Justice, Nothing But Thieves, Loïc Nottet, Portugal The Man, X Ambassadors, The Hunna et Youngr) www.mainsquarefestival.fr

■ **Beauregard :** 6 au 9/7, Hérouville-St-Clair (château de Beauregard, avec – le **6** : Orelsan, Charlotte Gainsbourg, Jack White, Hollysiz, Petit Biscuit, MGMT, Boris Brejcha, J Bernardt, L.A. Salami et Bafang – le **7** : Eddy De Pretto, Simple Minds, Carpenter Brut, The Offspring, Nothing But Thieves, Black Rebel Motorcycle Club, X Ambassadors, Soulwax et The Baked Beans – le **8** : Bigflo et Oli, Ibeyi, Macklemore, The Breeders, Parquet Courts, Oscar & The Wolf, Malo', Inuit et At The Drive In – le **9** : Depeche Mode, Concrete Knives et Girls In Hawaii) www.festivalbeauregard.com

■ **Musilac :** 12 au 15/7, Aix-les-Bains (esplanade du lac, avec – le **12** : Lomepal, Depeche Mode, Simple Minds, Albert Hammond Jr, Zeal & Ardor , The Mystery Lights, Finlay et Bernardt – le **13** : Orelsan, Riles, Cats On Trees, Hollysiz, Deep Purple, Beth Ditto, Oscar & the Wolf, Foé, The Temperance Movement et Fufanu – le **14** : Indochine, Romeo Elvis Rone, Nova Twins, Chloé, You Me At Six, Teeers et Fil Bo Riva – le **15** : Shaka Ponk, Iam, Her, L'Impératrice, Franz Ferdinand, Teme Tan, Marmozets, Myles Sanko, 10Lec6, Raqoons et Skinny Lister) www.musilac.com

■ **Paleo Festival :** 17 au 22/7, Nyon (CH, plaine de l'Asse A Nyon, avec – le **17** : Depeche Mode, Vendredi-sur-Mer, Altin Gun, Superorganism, Django Django, J Bernardt, Declan McKenna et Algiers – le **18** : Eddy De Petto, Angele, Lysistrata, MGMT, The Killers, Black Rebel Motorcycle Club, The Idles et Warhaus – le **19** : Gorillaz, Lorenzo, Ibeyi, Tschegue, Feder, Kokoko! et Flexlab – le **20** : Orelsan, Romeo Elvis, Lenny Kravitz, Theo Lawrence and the Hearts, Jahneration, Inuit et Le Cor de la Plana – le **21** : Bigflo et Oli, Feu! Chatterton, Suprême NTM, Kid Francescoli, Lonepsi, Hungry 5 et Adieu Gary Cooper – le **22** : Indochine, Riles, Bon Voyage Organisation, Giufa, Mister Milano et A Filetta) www.paleo.ch

*Les dates de concerts pour la période **19/7 au 31/8** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/6 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

Groupe de nerds pour nerds

PP Arnold
17 MAI, MEMO MUSIC HALL (MELBOURNE)

Ikette derrière Tina Turner, première dame du label Immediate et cinquième Small Faces, PP Arnold a souvent été au bon endroit au bon moment. L'icone du rock anglais inverse le cours des choses lors de sa première tournée australienne, dans la foulée de "The Turning Tide", troisième album solo commencé avec Barry Gibb et achevé par Eric Clapton, perdu en route et publié un demi-siècle après son enregistrement. Mais le temps ne semble guère avoir prise sur PP. Accompagnée de You Am I, la chanteuse américaine revisite un répertoire de rêve, alternant classiques northern soul à ceux des Beach Boys et Rolling Stones, qu'elle se réapproprie d'une voix rhythm'n'blues, avec clarté et âme. Entre deux anecdotes, la diva pop et mod n'en rate pas une, de "The First Cut Is The Deepest" à "Angel Of The Morning", en passant par la chanson gospel des Bee Gees "Give A Hand Take A Hand", avant de revenir avec une version fabuleuse de "Tin Soldier". Tim Rogers lévite, et le public a l'air aux anges.

VINCENT HANON

The Schizophonics
18 MAI, GONZAI NIGHT A LA MAROQUINERIE (PARIS)

C'est vendredi, une faune riche en tatouages, bottines et franges Bettie Page est de sortie pour voir des groupes de rock comme on n'en fait plus tellement. En clôture : les Lords Of Altamont font leur numéro de rock biker poussif. Avant cela, les Buttertones mélangent

The Schizophonics

Photo Marion Ruszniewski

soul, new wave et punk mais semblent presque trop sophistiqués après la grande attraction de la soirée : The Schizophonics, trio de San Diego où une batteuse fantastique et un bassiste à étoile de shériff épaulent un frontman possédé, Pat Beers, un hyperactif qui fait des cabrioles, harangue la foule et joue de la guitare à une main, mais n'oublie pas de jouer des morceaux de pur garage haute énergie. Ceux qui trouvent que Jon Spencer s'embourgeoise un peu ces derniers temps savent désormais vers qui se tourner.
BASILE FARKAS

Yo La Tengo
19 MAI, CABARET SAUVAGE (PARIS)
Le trio d'Hoboken est le groupe le plus *cool* au monde. Après un premier set planant ("Ashes On The Ground", "Here You Are"), le second est une jouissive déclaration d'amour à la guitare ("Tom Courtenay", "Ohm") soutenue par l'impeccable rythmique assurée aux fûts par Georgia Hubley, et à la basse par James McNew (si émouvant sur "Stockholm Syndrome"). Soli distordus qui prennent aux tripes, harmoniques en pagaille, voix de velours de Hubley ("Dreaming" à pleurer), tout est d'une grande beauté, soigné, généreux. En clou final, "I Heard You Looking" achèvera le public par un gigantesque climax ascensionnel.
ALEXANDRE BRETON

Night Beats
21 MAI, POINT EPHEMERE (PARIS)
Même si les ombrageux pistoleros n'ont rien sorti depuis l'admirable "Who Sold My Generation" en 2016, le club du quai de Valmy affiche complet depuis des lustres. Parfait trait d'union entre l'amateur de garage rock à la retraite et le gamin adorateur des tourneries de King Gizzard, le trio texan, sans setlist mais armé de sa mauvaise humeur et de son savoir faire psyché délivre une prestation tout en tension ("Power Child"), avec solo oppressant ("Sunday Mourning"), mais malheureusement bien trop courte (cinquante minutes) et sans surprise. A revoir donc, lorsque ces valeureux cavaliers auront donné une suite discographique espérée à leurs revêches aventures.
MATTHIEU VATIN

Josh T Pearson
24 MAI, MAROQUINERIE (PARIS)
L'auguste salle de Ménilmontant est correctement remplie ce soir pour la venue d'un Josh T Pearson en belle forme, qui va s'octroyer une danse avec sa mie en pleine fosse (sur "Man ! I Feel Like A Woman" de Shania Twain) avant de bondir sur scène. D'humeur badine, Josh, désormais rasé de près et les cheveux teints en blond, enchaînera les bons mots tout en livrant, accompagné d'une formation aussi velue qu'efficace, la majeure partie du pimpant "The Straight Hits!", avec en point d'orgue d'intenses versions de "A Love Song (Set Me Straight)" et "Loved Straight To Hell". Le charismatique Josh renouera de temps à autre avec la veine dépouillée de Lift To Experience en interprétant quelques titres seul à la guitare, entre gravité et émotion, allant même jusqu'à reprendre "Rivers Of Babylon" avant "Country Dumb" en rappel.
JONATHAN WITT

Johnny Marr
24 MAI, GAITE LYRIQUE (PARIS)
Il débarque avec sa perruque de Johnny Thunders plaquée sur la tête. Nouveauté : des mèches blondes sur le côté. Le premier morceau ne prend pas, alors Marr et sa guitare sortent leur botte secrète : "Bigmouth Strikes Again", et la foule se déchaîne. C'est quand même compliqué de substituer au chant de Morrissey ce timbre impersonnel. Pourtant : belle version de "Last Night I Dreamt...". Marr jouera six morceaux des Smiths, plus "Getting Away With It" d'Electronic. Son répertoire solo sert d'intermèdes. Non, pitié, mais si : un morceau anti-Trump. Le final : un "There Is A Light That Never Goes Out" enflammé. On l'a presque cru, que la lumière ne s'était pas éteinte.
BENOIT SABATIER

Dan Baird And Homemade Sin
25 MAI, ESPACE F MITTERAND (BULLY-LES-MINES)
Dès l'amorce de "Two For Tuesday", on savait que Dan Baird avait retrouvé sa puissance de jeu. Vêtu de son traditionnel haut-de-forme, l'ex-leader des Georgia Satellites choisit d'alterner des classiques comme "Keep Your Hands To Yourself" ou "Railroad Steel" avec des titres récents, tel "Shake It Til It's Sore" tiré de "Rollercoaster" (2017). Jamais la maîtrise de Warner E Hodges à la Les Paul et aux bottes dorées et de Mauro Magellan aux baguettes ne fut si affirmée, cependant que Sean Savacool apportait du sang frais à la basse. Une soirée énergique dans le Pas-de-Calais, seule date en France du *Where Were We Tour 2018*.
CHARLES FICAT

Car Seat Headrest
26 MAI, VILLETTE SONIQUE AU TRABENDO (PARIS)
Le pedigree de Car Seat Headrest impose de surmonter quelques réticences principielles : un groupe de Seattle (prototype de l'infernale métropole *innovante*), révéré par le New Yorker et Pitchfork. Alors ? Alors, si Will Toledo n'est pas le héros qui nous manquait, reste que son rock lo-fi n'est pas dépourvu de grâce, surtout lorsqu'il contient une propension un peu encombrante au lyrisme à gros sabots ("Beach Life-In-Death", "Bodys"). Groupe de nerds pour nerds sans doute (le premier rang évoquait une sorte de milice Afflelou), Car Seat Headrest atteint à une grandeur de poche avec des hymnes beaux et idiots tels que "(Joe Gets Kicked Out Of School For Using) Drugs With Friends (But Says This Isn't A Problem)" ou ce "Maud Gone" qui ne dépareillerait pas la bande sonore de quelque comédie adolescente.
VIANNEY G.

The Legendary Tigerman
28 MAI, CAFE DE LA DANSE (PARIS)
Dehors, l'atmosphère est poisseuse, orage oblige. Dedans, c'est pire, et le coupable n'est pas un souci de clim, mais le rock'n'roll torride de Paulo Furtado. Derrière lui, des projections de petits films arty-sexy, sur scène, trois musiciens tissant un son qui fait vibrer là où ça fait du bien et des invitées, comme Maria de Medeiros pour une reprise enlevée de "These Boots Are Made For Walkin' ". Et quand Paulo à la guitare et son joueur de saxo ténor se lancent dans des duels, on pense fort aux Stooges, époque "Fun House", en frôlant l'extase...
ISABELLE CHELLEY

Fan Zone
LES THUGS

Chaque mois, un collectionneur ouvre les portes de son antre et de son cerveau. Place à Silvère, spécialiste des Thugs. *Attention, d'Angers.*

PAR ISABELLE CHELLEY

Silvère (56 ans) a rencontré l'un de ses groupes fétiche il y a 30 ans, alors qu'il faisait partie de l'organisation du festival Nevers à Vif. Depuis, ce passionné qui baigne non-stop dans la musique a accumulé une collection qu'il protège jalousement : *"J'ai une batte, une pelle et un alibi..."*

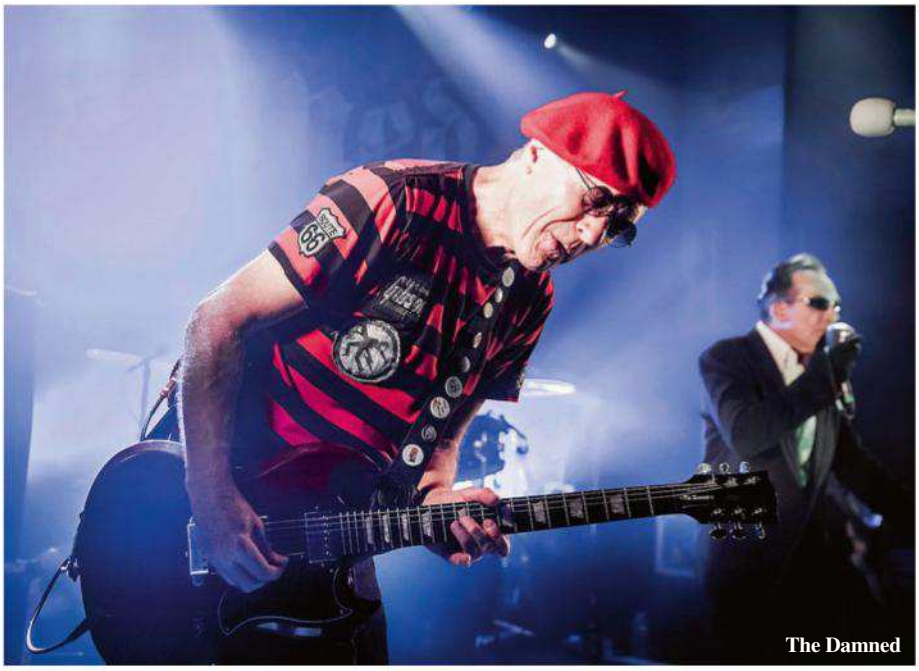
Depuis ce festival, et ce concert, où Silvère s'est dit, *"là, il se passe quelque chose qui est au-delà de la musique"*, les disques des Thugs se sont multipliés sur ses étagères. *"Première pièce, 'Electric Troubles', le deuxième album. Je n'avais pas aimé le son brouillon de 'Radical Hystery', le premier, j'avoue."* Mais, en bon accumulateur tendance complétiste (*"Il y a des disques que je dois avoir, question de vie ou mort."*), Silvère achètera quand même, dans la foulée, ce premier album mal-aimé. *"Et je viens de racheter les rééditions vinyles sorties chez Nineteen Something, le label qu'a créé Eric Sourice, guitariste/ chanteur du groupe. Ce sont les mêmes disques que ceux d'origine que j'ai déjà, sauf qu'il y a le logo de ce nouveau label sur la pochette, ça change tout !"* Pas étonnant donc, que sa collection compte *"Cinquante-cinq CD, vingt-deux vinyles, treize 45 tours, une cassette audio live originale et deux VHS dont on retrouve le contenu dans 'Come On People!'. Pas mal pour un groupe qui n'a sorti que sept albums studio et un live. Mes disques sont rangés dans l'ordre chronologique, les rééditions collées à l'album original lui-même précédé des test-pressings quand je les ai. Suivent les compilations où apparaissent un titre à eux, les albums de Jive Puzzle puis Droom Mix* (groupes avec des membres des Thugs), *les albums tribute et une petite collection d'enregistrements live sur des CDR."* Maniaque, Silvère ? *"Oui, j'avoue. J'ai même une marque, un fantôme, quand je sors un disque pour l'écouter. Il sera remis exactement à la même place."* Maniaque, mais néanmoins partageur. Ou du moins, il est ami, à ses risques et périls, avec un collectionner frappé du même vice que lui. *"Même s'il arrive de se faire souffler, un jour, la moitié des test-pressings qu'on espérait. Il se reconnaîtra, le vilain."* La collection est également l'occasion de vivre de beaux moments, comme une discussion dans les loges *"du dernier-des-derniers-concerts du groupe, à La Roche-sur-Yon en 1999. Eric Sourice me dit que lesThugs avaient sorti une première version en 4 titres de 'Frenetic Dancing!', le tout premier single dont j'avais déjà la version 2 titres connue. Genre cent exemplaires. Devant ma mine sûrement déconfite, il m'a promis de m'en donner un qui lui reste, ce qu'il a fait quelques semaines plus tard."*

Reverend Beat-Man

28 MAI, PETIT BAIN (PARIS)

Joli moment en compagnie de Beat Zeller, le Suisse germanophone adepte du trash blues rock et fondateur du label Voodoo Rhythm Records. La formation est minimaliste (le révérend et la ténébreuse Nicole Izobel Garcia) mais les instruments nombreux (deux grosses caisses, batterie, clavier, guitare, boucles...). Pendant que Reverend Beat-Man discute avec le public avec beaucoup d'humour et de générosité, sa compère ne décroche pas un début de sourire ni même un regard vers le public. Elle sautille sur son tabouret de batteuse, apparemment sans aucune émotion et habillée en religieuse gothique. Une mauvaise nouvelle avant le concert ou un choix délibéré de mise en scène ? Dans un cas comme dans l'autre, ça produit son petit effet tragi-comique qui correspond à l'esprit du duo.

YANN KERNINON



The Damned

Photo Marion Ruszniewski

Alex Turner, Arctic Monkeys

Photo Marion Ruszniewski

Deerhunter

29 MAI, VILLETTE SONIQUE AU CABARET SAUVAGE (PARIS)

Dans une veste aux imprimés bigarrés, Bradford Cox entame la soirée avec un nouveau morceau lent et à cinq temps, "Detournement", puis enchaîne sur "Revival", l'un des meilleurs titres de son meilleur album, "Halcyon Digest". Voilà le quintette d'Atlanta tout résumé, une alternance de morceaux nébuleux et de splendeurs électriques. Une pluie torrentielle cogne contre le chapiteau et enrichit les chansons les plus atmosphériques, entrecoupées de plages plus viscérales (fabuleux "Desire Lines"). Très pros, comme s'ils voulaient éviter de plonger dans le chaos, les shoegazers du pays de Faulkner terminent le rappel par "Snakeskin", single presque stonien, sur lequel le torturé chanteur disserte sur sa condition d'homme serpent.

BASILE FARKAS

Arctic Monkeys

29 MAI, ZENITH (PARIS)

Deux Zéniths farcis malgré un dernier album et le bouc d'Alex Turner qui font débat, les Monkeys déchaînent toujours autant de passion, douze années après leurs débuts. Et c'est clairement mérité tant le plaisir attendu de voir le groupe sur scène reste sans faille. Aucun des six albums n'est oublié durant cette heure et demie et le ouistiti sonique de leader est devenu un brillant crooner à mi-chemin entre Elvis et Jarvis Cocker, multipliant danses lascives sans être jamais grotesque. Les riffs bulldozer adolescents ("Brianstorm") alternent avec les mélodies audacieuses de "Tranquility Base Hotel & Casino" mais c'est particulièrement sur les rythmiques groovy de "AM" que la fosse réagit. Impressionnants et avec l'assurance de mecs qui pèsent dans le *biz*, les quatre de Sheffield parachèvent le rappel avec "R U Mine ?" qui laisse le fan possédé, sous l'orage.

MATTHIEU VATIN

The Damned

29 ET 30 MAI, PETIT BAIN (PARIS)

C'est dans une petite salle bourrée à craquer que les Damned ont choisi de présenter leur nouvel album, le très bon et psychédélique "Evil Spirits". D'excellente humeur et dans une forme ahurissante, les survivants Dave Vanian et Captain Sensible et leurs âmes damnées ont livré un set spectaculaire, construit autour de "Machine Gun Etiquette" (six titres dont les incontournables "Love Song" et "Smash It Up") et "Damned, Damned, Damned" ("New Rose", "Neat Neat Neat", "Fan Club" et "So Messed Up"). "Standing On The Edge Of Tomorrow" et "Devil In Disguise", les deux nouveaux singles se sont insérés comme des charmes (vaudous) dans ces sets galvanisants qui ont culminé avec "Anti-Pope". Le second soir, les claviers ayant disjoncté, le concert a basculé pour un temps dans le marathon punk.

OLIVIER RICHARD

Mattiel

31 MAI, OLYMPIC CAFE (PARIS)

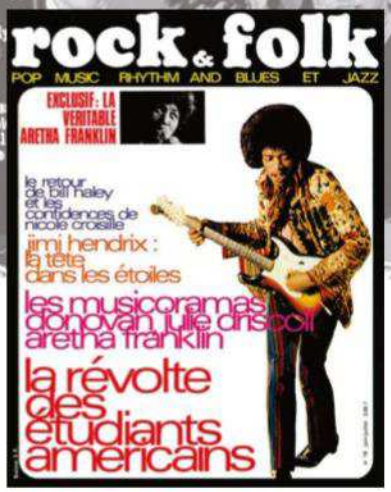
Il est 22 heures lorsque Mattiel prend place sur l'étroite scène de l'Olympic Café. Les spectateurs sont présents en nombre pour découvrir la demoiselle d'Atlanta qui, toute de noir vêtue, affiche d'emblée une vraie présence : pieds nus, elle n'hésitera pas à descendre dans le public pour quelques pas d'une épileptique danse. Sa voix est évidemment son atout majeur : incroyablement ample et expressive, elle rivalise de puissance avec le très chic quartette qui l'accompagne — chemise et couvre-chef sont de rigueur — qui livre un accompagnement parfait, au cordeau. La troupe prend visiblement du plaisir à réarranger la quasi-totalité de l'excellent album, avec notamment des sublimes versions de "Send It On Over", "Cass Tech" ou encore la très acclamée "Whites Of Their Eyes". La surprise viendra enfin de nouveaux titres qui réussissent l'exploit de soutenir la comparaison, comme par exemple "Millionaire" ou "Detroit Riot", furieux rappel dans la veine des White Stripes.

JONATHAN WITT

Ça ne s'invente pas

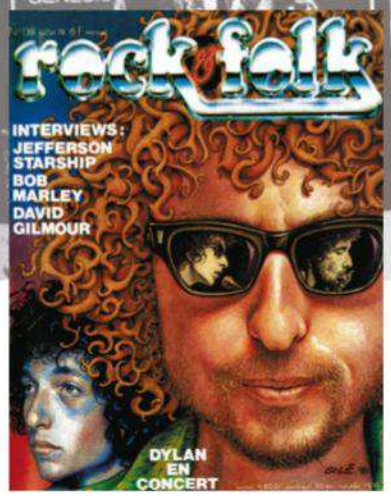
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



JUILLET 1968 R&F 019

Dans ce numéro resté deux mois en vente à cause des évènements, on constate que la nostalgie pointe déjà le bout de son museau : *"le célèbre* ***Marquee-Club*** *de Londres"* fête ses dix ans et Keith Moon se charge de couper le gâteau. Plus loin, un jeune crooner français parle jazz et harmonie sur trois pages. Un dandy, un érudit, sans doute promis à une sacrée *destinée*. Il s'appelle **Guy Marchand**. Il faut parier sur l'avenir, comme dans ce dossier consacré, "en direct des dolmens", aux musiciens de l'Ouest : Glenmor, Jacques Bertin et un jeune **Alan Stivell**, qualifié par Jacques Vassal de *"Beatles bretons" (sic)*. Ce qui s'appelle mettre les vieilles charrues avant les bœufs. Publicité pleine page, à l'italienne, pour les harmonicas Hohner : **Brian Jones** des Rolling Stones en est la tête de gondole. À la place du fabricant, on profiterait au maximum de ce partenariat dans les prochains mois...



JUILLET 1978 R&F 138

Gratter un ticket pour le show de **Bob Dylan** à Los Angeles, c'est *"le genre de truc que les grandes firmes achètent par rangées"*, un signe extérieur de réussite. Pour l'heure, *"le Meher Baba"* des sixties est le nouveau Sinatra. Autre Bob : **Marley**. L'interview est imprimée sur des portraits en négatif, couleur fraise écrasée dans le rôle des blancs, bleu roi dans le rôle des noirs, ô intermittence de la lecture. Autre supplice : le texte d'Orphan à **New York**, avec des façades pleine page en rideau qui font dégorger l'œil du lecteur comme un escargot. *"Comment peut-on encore être* **punk** *en 1978 ?"* Generation X, Siouxsie, Magazine, Devo tâchent de faire la transition. Sérieux ? **Marianne Faithfull** devait tourner une scène cochonne avec Sid Vicious dans "The Great Rock'n'Roll Swindle" ? Mince, le **Jefferson Starship**. Rrr zzz... Rrr zzz...

JUILLET 1988 R&F 254

"Pourquoi tant de gens haïssent **Michael Jackson** *?"* Il cumule les syndromes de Blanche-Neige et de Peter Pan, *"il n'est pas fier d'être blaque"*, il a lancé une OPA sur les Beatles que Lennon n'aurait pas tolérée. Qui le hait ? Les lecteurs de Rolling Stone, *"de jeunes trous-du-cul blancs de 15 à 35 ans"*. Un dossier en appelle un autre. Les Français ne connaissent que les superstars de la **musique noire**, *"découvrez les autres, les vraies"*, George Clinton, LL Cool J, General Kane... **Atlantic** a 40 ans, mais *"peut-on être et avoir été"* ? **Fergal Sharkey** sort une deuxième oubliette pop : *"A Londres ce sont les mêmes gens dans les mêmes bars, les mêmes discussions"*. Aussi emménage-t-il à Amsterdam, quand **Chet Baker** déménage... deux étages plus bas. **Samantha Fox** a eu des problèmes de gorge, " 'je ne pouvais plus parler'. *On a dit 'parler', bordel !"*

JUILLET 1998 R&F 371

Buddy Guy réalise que le blues est un grand cimetière et que les porteurs de chrysanthèmes ont changé de peau : *"Quand je vois un Noir par hasard dans la salle, je suis stupéfait"*. **Sean Lennon** et **Julian Lennon** sortent un album au même moment et ne se congratulent pas trop. Les Lennon, c'est les Atrides. Leur rancune date du temps où John trompait Cynthia avec Yoko, et qu'un héritage mal réparti n'a pas arrangé. Les demi-frères s'entendent au moins pour désacraliser l'Illustre Géniteur, *"macho pig"* ici, *"hypocrite"* là. *"Putain de famille !"* Le crooner suédois **Jay-Jay Johanson** réhabilite son peuple : *"Tout le monde ne roule pas en Volvo avec des meubles Ikea dans le coffre en écoutant Abba"*. Le Mondial est l'occasion de réchauffer le dossier **Rock & Foot**, et de resservir la vieille photo de Marley en survêtement. **South Park** arrive sur Canal+.

JUILLET 2008 R&F 491

Kiss est encore vexé d'avoir dû jouer en plein après-midi, le 22 mai 1976, à l'Olympia. *"Vous avez fait quoi, les Français, pour le rock'n'roll ? Nada. Daft Punk ? Comprenez que vos acteurs, littérateurs, groupes, ne font pas un strapontin hors de France."* Pas de quoi doucher les vocations. Ce **lecteur** ne timbre qu'une phrase : *"Bonjour, j'aimerais savoir comment percer dans le monde de la musique rock en France"*. Rivers Cuomo (**Weezer**) pratique la méditation vipassana et en observe les préceptes : *"Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se droguer. Il n'est dit nulle part qu'on n'a pas le droit de gagner de l'argent."* LSD joue aux Baumettes. Question à l'organisateur : *"LSD en taule, c'est de vous l'idée ? – Chut. Pas LSD.* ***La Souris Déglinguée****. Si on leur dit LSD, ils vont changer d'avis."* Deux messes : une pour **Nikola Acin**, une pour **Bo Diddley**.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

"Assez de ces expositions-phares dont les commissaires, à l'instar des DJ vedettes, mixent le passé et le présent pour empêcher que le futur ne soit jamais autre ! Assez du double langage festif accueilli de toutes parts, sans qu'on y reconnaisse le meilleur agent du maintien de l'ordre ! Assez de ces capitales européennes de la culture qui exproprient la vie des quartiers et des villes pour accélérer la domestication de tous !" Annie Le Brun envoie la purée dans son nouveau livre (merci Marie-Dominique L), "Ce Qui N'A Pas De Prix" (Stock, 17€). Son éditeur habituel, Gallimard, qui n'hésite pas à licencier des écrivains borderline sur dénonciation, a refusé de le publier. Bernard Arnault, dont elle décortique les pratiques artistiques avec une rage froide, n'en demandait pas tant, il vient de vandaliser le Musée national des arts et traditions populaires dans l'indifférence générale.

Festival de Cannes : quelle rigolade de voir ceux qui mangeaient dans la main d'Harvey Weinstein lui cracher à la gueule avec le même empressement. Plutôt que de lui reprendre cette Légion d'honneur qu'il n'avait pas volée (ne serait-ce que par comparaison avec d'autres récipiendaires), il eut été plus convenable de lui retourner les trois Golden Globes et cinq Oscars qu'il a arrachés pour "The Artist", à coup de pression, de ruse et de millions. Imagine-t-on Lance Armstrong récusant son endocrinologue tout en conservant sa collection de maillots jaunes ? Comme sur la route, la violence sociale est toujours acceptée et même encouragée en creux : en bagnole on peut faire n'importe quoi et même tuer à condition d'être à jeun, dans le showbiz tout est permis tant qu'il n'y a pas de racisme ni de sexisme.

Enregistrement en voie de disparition, deux lettres (mots croisés du Monde, grille n°18-119, jeudi 24 mai). Oui, c'est bien ça, CD. Il faut dire qu'avec tous les services de presse que certains ont écoulé chez Parallèles... Mon conseil aux artistes et labels : enlevez toujours le cellophane avant d'envoyer un disque à un leader d'opinion, si vous ne voulez pas qu'il atterrisse direct dans un bac à fouille.

Le lendemain, première page du quotidien de référence : *"Henri Dès passe au rock, en attendant le heavy metal"* (Le Monde, vendredi 25 mai). *"Il s'est produit avec son fils Pierrick Destaz (dit Mouloud Rochat) à la batterie, et Raphaël Ortis (dit Obi-Wan Pichon) à la guitare et la basse — les deux formant un duo sous le nom Explosion De Caca."* Misère. Que dire ? Cette phrase donne envie de mourir, en tout cas d'arrêter la musique, d'autant que son auteur a mis onze ans à découvrir l'existence d'Aquaserge.

En sortant du métro à Jules Joffrin le manège passe "Boogie Nights", d'Heatwave. Ouaaaaaaais. Moment de magie. Ce truc a 42 ans et il anticipe les hits galactiques que le même génie obscur, Rod Temperton, écrira ensuite pour Michael Jackson. La harpe, les chœurs olympiens, l'intro ternaire, le son artificiel fait à la main, qu'il est bon d'être en vie et d'entendre des choses pareilles.

Puisque Le Monde est fou, consultons notre mensuel de référence. Nous apprenons, grâce à Nicolas Ungemuth, la sortie de "High Times 76-88", un digipack + DVD de Little Bob Story. Ce groupe, c'est le test de Rorschach, la ligne de partage des eaux : quelqu'un qui ricane sur lui a de fortes chances d'être un gros lourd prétentieux. Il y a un an, j'ai dû endurer chez Taddeï des péroraisons sur le rock d'ici, symbolisé par LBS, *"qui n'existait pas avant Téléphone"*, la France passant alors de l'ombre à la lumière. Il suffit d'écouter un titre comme "High Time", qui synthétise tout ce que cette musique peut produire de racé, pour savoir que ce sont des conneries. Quand Edouard Philippe passera au tribunal de l'Histoire, il faudra le créditer d'avoir fait jouer Roberto Piazza à Matignon pour la Fête de la musique 2017. Idem pour Stéphane Saunier, le *monsieur rock* de Canal. Je me suis beaucoup chauffé sur lui : il avait ses têtes et il m'avait dans le nez. Bien d'autres aussi, qu'il a interdits d'antenne en toute bonne conscience, confondant subjectivité et arbitraire. Mais quand Libé lui demande son plus beau souvenir de concert il répond : *"Il y en a trop, donc le premier : Little Bob Story, au Havre, en 1973."* Cela vaut absolution.

Dans R&F toujours, Géant Vert évoque "Avec Edouard Luntz, Le Cinéaste Des Ames Inquiètes" (Futuropolis, 23€), une bande dessinée consacrée au réalisateur des "Cœurs Verts". Après avoir passé vingt ans à projeter ce film merveilleux sur la jeunesse, j'ai pu diffuser l'an dernier sur France Culture (merci Albane Penaranda) un débat en sa présence au ciné-club de Pont-à-Mousson. Ça se passe en 1966 et on a l'impression que c'était il y a un siècle, tant l'expression orale a ensuite été bousillée par les animateurs télé-radio *cool*.

Sur le site d'une chaîne de télévision publique dédiée à la culture : *"On aime* [machin] *à la folie et on l'écoute en boucle ici"* : ce *on* ne va pas.

"Girlfriend", single de Chris sans *Tine And The Queens* : ça y est le lynchage a commencé. *"Someone needs to translate this from English to English."* Pourtant ce n'est ni pire ni meilleur qu'avant, un bon instru de Dâm-Funk avec le phrasé de Larusso et le DX7 de Scritti Politti. Ceux qui l'allument sont évidemment les mêmes qui la déifiaient, en l'accablant ainsi ils se chient dessus.

Annonce du mois : une caisse claire Ludwig et des pieds de cymbale sur Le Bon Coin. En haut d'une piste en béton aussi raide qu'un tremplin de saut à ski, un belvédère avec une vue indécente sur les Pyrénées ariégeoises. Un monsieur de 80 ans attend avec sa femme, institutrice à la retraite. Lui a *"travaillé dans l'azote"*, à Toulouse. Ce n'est pas leur batterie : leur fils a fait le conservatoire de Muret et la Royal Academy Of Music à Londres, mais il était plus intéressé par l'informatique. Après avoir créé le site internet de l'école, il est devenu banquier à New York et ne passe en coup de vent qu'une fois par an, avec son épouse chinoise et leurs gosses, qui préfèrent la cueillette des Pokémon à celle des girolles. En ramassant les percus, sensation de vider la chambre d'un enfant mort. Au milieu du salon, un Yamaha C7 3/4 queue en guise de mausolée. *"On l'avait acheté pour lui."* Déjeunant quand je suis arrivé, ils ajoutent un couvert. Repas de deuil face au piano, soupe aux orties, magret et biscuits maison. Générosité à l'état pur, et puis au détour de la conversation : *"si je pouvais tuer deux ou trois députés avant de mourir j'aurai servi à quelque chose."*

Heureusement, il y a "Bus In These Streets", de Thundercat. Ce bassiste est parfois légèrement surestimé, mais cette chanson solaire me semble, au contraire, sous-évaluée. Sortie il y a deux ans, sa suite d'accords digne de Louis Philippe, et ses paroles contemporaines sur un type scotché à son écran qui regarde le monde à sa fenêtre, donnent foi en l'avenir. Il n'y a rien de mieux que ces deux minutes vingt-huit secondes pour passer l'été. Ah pardon : *on aime Thundercat à la folie et on l'écoute en boucle ici.*

Photo Bruno Berbessou

woodbrass.com
music instruments

DU 1ER JUIN AU 31 AOÛT

ROCK ON

Le jeu de l'été

17 000 € d'équipement musical à gagner !

1ER PRIX :
UN SYSTÈME DE DIFFUSION BOSE L1
D'UNE VALEUR DE 2899€

2ÈME PRIX :
UN PIANO NUMÉRIQUE YAMAHA CSP150
D'UNE VALEUR DE 2619€

3ÈME PRIX :
UN CONTRÔLEUR PIONEER DJ XDJ-RX2
D'UNE VALEUR DE 1699€

INSCRIPTION GRATUITE SUR WWW.WOODBRASS.COM/ROCKON

BOSE · YAMAHA · Pioneer DJ · Roland · TAMA · Ibanez · Custom Eagletone · Eagletone · audio-technica · ZOOM · Blackstar · rockfolk · SENNHEISER · Soundcraft

LE BRASSAGE EST UNE RICHESSE*

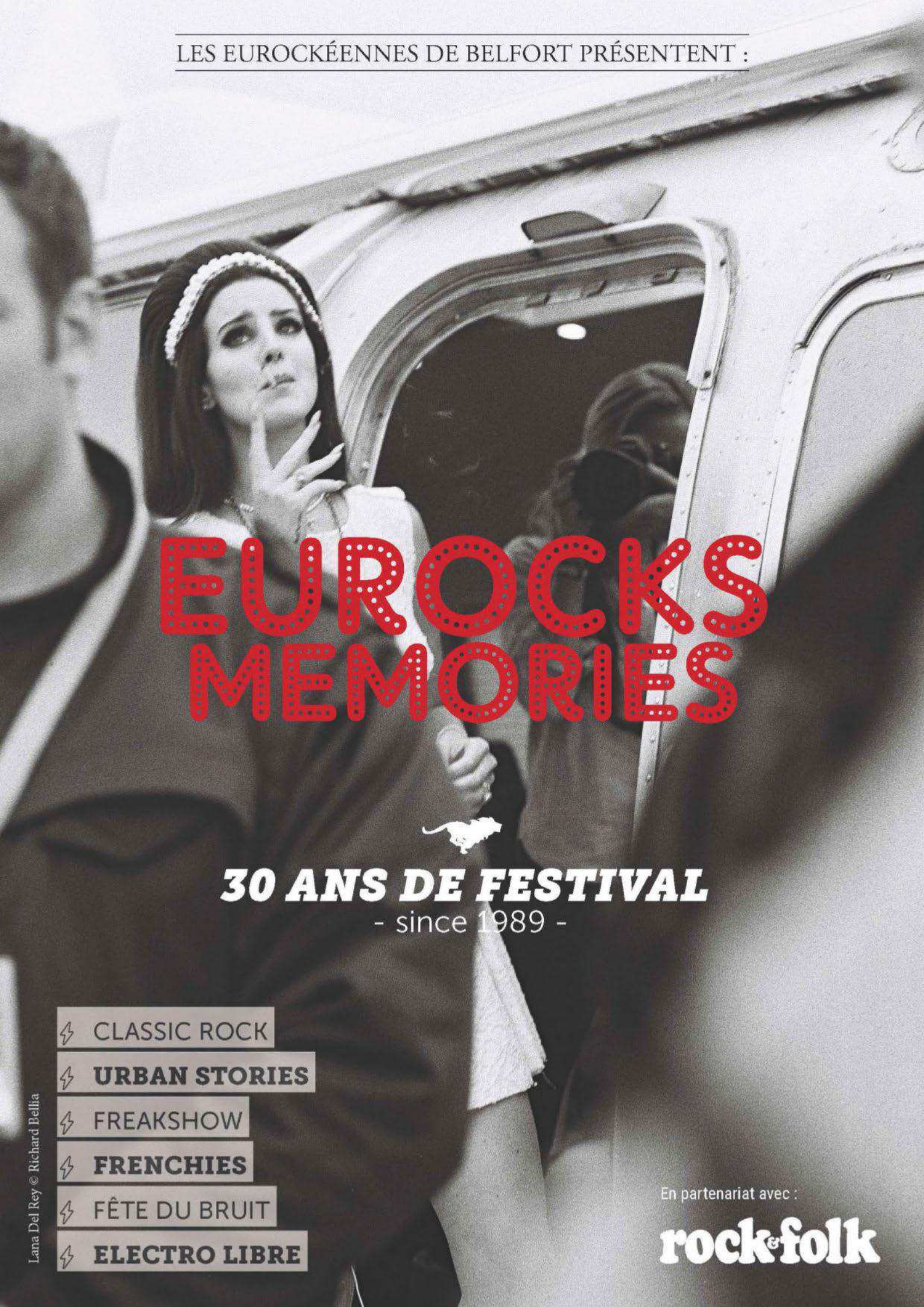
EST. 1873

Heineken®

*C'est grâce au brassage de ses ingrédients soigneusement sélectionnés ainsi qu'au savoir-faire de ses maîtres-brasseurs que la bière Heineken tire la richesse de son goût. Vendue dans plus de 170 pays, elle fait appel en 2018 à 20 artistes originaires de 20 pays différents pour réaliser les étiquettes de son Édition Limitée.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

LES EUROCKÉENNES DE BELFORT PRÉSENTENT :



EUROCKS MEMORIES

30 ANS DE FESTIVAL

- since 1989 -

- CLASSIC ROCK
- **URBAN STORIES**
- FREAKSHOW
- **FRENCHIES**
- FÊTE DU BRUIT
- **ELECTRO LIBRE**

Lana Del Rey © Richard Bellia

En partenariat avec :

rock&folk

VIBRER AUX
LES EUROCKÉENNES DE BELFORT
30
5 6 7 8 JUILLET 2018
ÇA MÉRITE BIEN
UN Coca-Cola
Coca-Cola
SAVOURE L'INSTANT™
©2018, The Coca-Cola Company. Coca-Cola est une marque déposée de The Coca-Cola Company. Coca-Cola Services France, SAS au capital de 50.000 euros, 404 421 083 RCS Nanterre.

EDITO/SOMMAIRE

Trente ans. Trente ans que les Eurockéennes sont plus qu'un simple festival, et que ses organisateurs défendent des idées allant au-delà de la musique. **Un festival généraliste, mais clair dans ses choix.** Le paysage culturel a bien changé depuis cette première édition lancée en 1989 par une poignée de passionnés, mais l'esprit belfortain n'a pas bougé d'un iota, avec comme ambition affirmée la volonté de voir émerger des nouvelles têtes qui démarrent leur carrière ici et un jour prendront la grande scène d'assaut, comme ce fut le cas pour Coldplay, Daft Punk, Radiohead et tant d'autres. Les Eurockéennes sont un des rares festivals totalement indépendants. Un festival associatif, non affilié à un quelconque groupe, qui défend avec passion **une certaine idée de la musique populaire.** Ce récapitulatif des années eurockéennes est aussi un retour vers le futur, car comme le résume son directeur Jean-Paul Roland, *"Tout ce qui s'est passé durant ces trente dernières années nous permet de lire l'avenir".*

La 30e édition des Eurockéennes de Belfort est dédiée à la mémoire de Philippe BROCHEN, journaliste rock.

URBAN STORIES **P04**
Les chiffres ne mentent pas : l'urbain est la catégorie musicale la plus populaire du moment, et les Eurockéennes ont misé sur le hip-hop dès le début des années 1990

FREAKSHOW **P10**
Ils ont défrayé la chronique, donné des spectacles hors normes, laissé une empreinte dans l'histoire des Eurockéennes.

FRENCHIES **P16**
Depuis la première édition, la part belle est bien sûr donnée aux artistes Français. Retour sur les plus beaux moments du Rock made in France sur la presqu'île.

ELECTRO LIBRE **P22**
Dès le début des années 1990, la vague électronique a été prise en compte sur la presqu'ile du Malsaucy, avec comme point commun des multiples stars électro, une capacité à enflammer la scène sans rien avoir à envier aux poids lourds du heavy metal.

FÊTE DU BRUIT **P28**
Le bruit, les décibels, le soleil et la boue : un cocktail classique que les festivaliers aiment retrouver chaque année, avec en 1994 la tornade Rage Against The Machine qui balaya tout sur son passage.

CLASSIC ROCK **P34**
Le rock a droit de cité à Belfort dès l'intitulé du festival, c'est une évidence. Et depuis l'arrivée en 1989 du génial Elvis Costello, les stars du classic rock ont triomphé ou ont été révélées aux Eurockéennes.

2018 ET AU-DELÀ... **P42**
Toutes les infos pratique de cette 30e édition...

Crédits photos : Territoire de Musiques - Les Eurockéennes - Zélie Noreda - Nicolas Keshvary - Orianne Vatin - Christian Deschler - Sacha Radosavljevic - Brice Robert - Olivier Tisserand - Samuel Coulon - Robert Gil - Vincent Gable - Rafael Lobejon

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : 0%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

URBAN STORIES

LIONEL D **1991** – MC SOLAAR **1993** – DISPOSABLE HEROES OF HIPHOPRISY **1993/**SPEARHEAD **1996/2002** – IAM **1994/2004** – ALLIANCE ETHNIK **1995** – PUBLIC ENEMY **1995** – SUPRÊME NTM **1996/1998** – FONKY FAMILY **1998** – DISIZ **2001** – POSITIVE BLACK SOUL **2001** – SAÏAN SUPA CREW **2002** – LA RUMEUR **2003** – SVINKELS **2004** – DJ MEHDI **2006/2011** – KENY ARKANA **2008/2013** – NERD **2002/2008** – CYPRESS HILL **2009/2012** – JAY Z **2010** – MISSY ELLIOTT **2010** – THE SPECIALS **2010** – STROMAE **2011/2014** – **1995 2012/2016** (NEKFEU) – ORELSAN **2012/2014** (CASSEURS FLOWTERS) – PNL **2017** – BOOBA **2017**

Les chiffres ne mentent pas : l'urbain est la catégorie musicale la plus populaire du moment, et les Eurockéennes ont misé sur le hip-hop dès le début des années 1990, quand sortit le premier album d'un rappeur français en solo, celui de **Lionel D**, produit par le génial DJ Dee Nasty. Moins d'un an après la sortie du LP *"Y A Pas De Problème"*, **Lionel D** venait débiter ses rimes sur le site du festival, affrontant un public plutôt venu pour l'invasion rock indé menée par la **Mano Negra**. Mais tandis que le punk rock frenchy s'essoufflait, le rap français prenait de l'ampleur. Et en 1993, **MC Solaar** débarquait avec l'aura d'un artiste à succès, dans la foulée de son album *"Prose Combat"*, près d'un million d'exemplaires vendus. Le show de **Claude MC**, en tee-shirt orange et pantalon aux motifs africains, propageait ce hip-hop cool qui fit tant rager les bouillants MCs de **NTM**.

On entrait dans le dur avec les **Disposable Heroes Of Hiphoprisy** de **Michael Franti**, ex Beatnigs et futur **Spearhead**. Du rap à message avec un son lourd teinté de bruitages industriels grâce aux plaques de métal et autres chaines d'acier maniées par **Rono Tsé**, l'Asiatique qui cause la panique. **Franti** reviendra à deux reprises avec **Spearhead**, version apaisée dans les rythmiques mais toujours consciente dans les lyrics de son hip-hop humaniste. Jonction idéale entre le hip-hop et l'indus', **DHOH** cartonna avec sa version furieuse du titre *"Television, The Drug Of The Nation"*, fustigeant l'influence néfaste des fenestrons cathodiques.

En pleine furie *"Mia"*, **IAM** fit la route de Marseille à Belfort en 1994, goûtant aux joies ambigües du succès commercial avec un single qui faillit causer leur perte. L'année suivante, c'est un autre visage du rap français à vocation populaire qui se pointait sur la scène des Eurocks : **Alliance Ethnik**, dont le single *"Simple Et Funky"* était un des rares morceaux populaires auprès du grand public en ces temps où les musiques urbaines n'étaient pas à la mode. Le groupe du rappeur **Mel-K** proposa un spectacle de qualité, contrepoint élégant à la puissance de feu qu'offrit **Public Enemy** quelques heures plus tard. Premier groupe de rap US à fouler la grande scène, **P. E.** en profita pour balancer ses morceaux explosifs avec son DJ **Terminator X** et des danseurs habillés en treillis munis de uzis factices exécutant une impressionnante chorégraphie paramilitaire. Seul bémol : **Flavor Flav** était absent, retenu aux USA pour des problèmes judiciaires. Ah, l'AmériKKKe…

Que dire sur **Suprême NTM** qui n'a pas été dit ? Le rouleau compresseur **JoeyStarr/Kool Shen** a fonctionné à plein régime sur le Malsaucy à deux reprises, d'abord en 1996 puis en 1998, quelques semaines avant une séparation qui durera dix ans. La même année, **Fonky Family** apportait la touche marseillaise tandis qu'en 2001, **Disiz La Peste** essuyait les plâtres des premiers forums sur internet, où le rejet du rap s'exprimait sans grande nuance. Ce qui n'empêcha pas les programmateurs des Eurockéennes de persister et de tenir compte régulièrement

SUPRÊME NTM **1996/1998**

france bleu
belfort montbéliard
ON FAIT
LES
EUROCKS
ENSEMBLE !
106.8 Belfort / 94.6 Montbéliard
Ecoutez, on est bien ensemble
francebleu.fr

URBAN STORIES

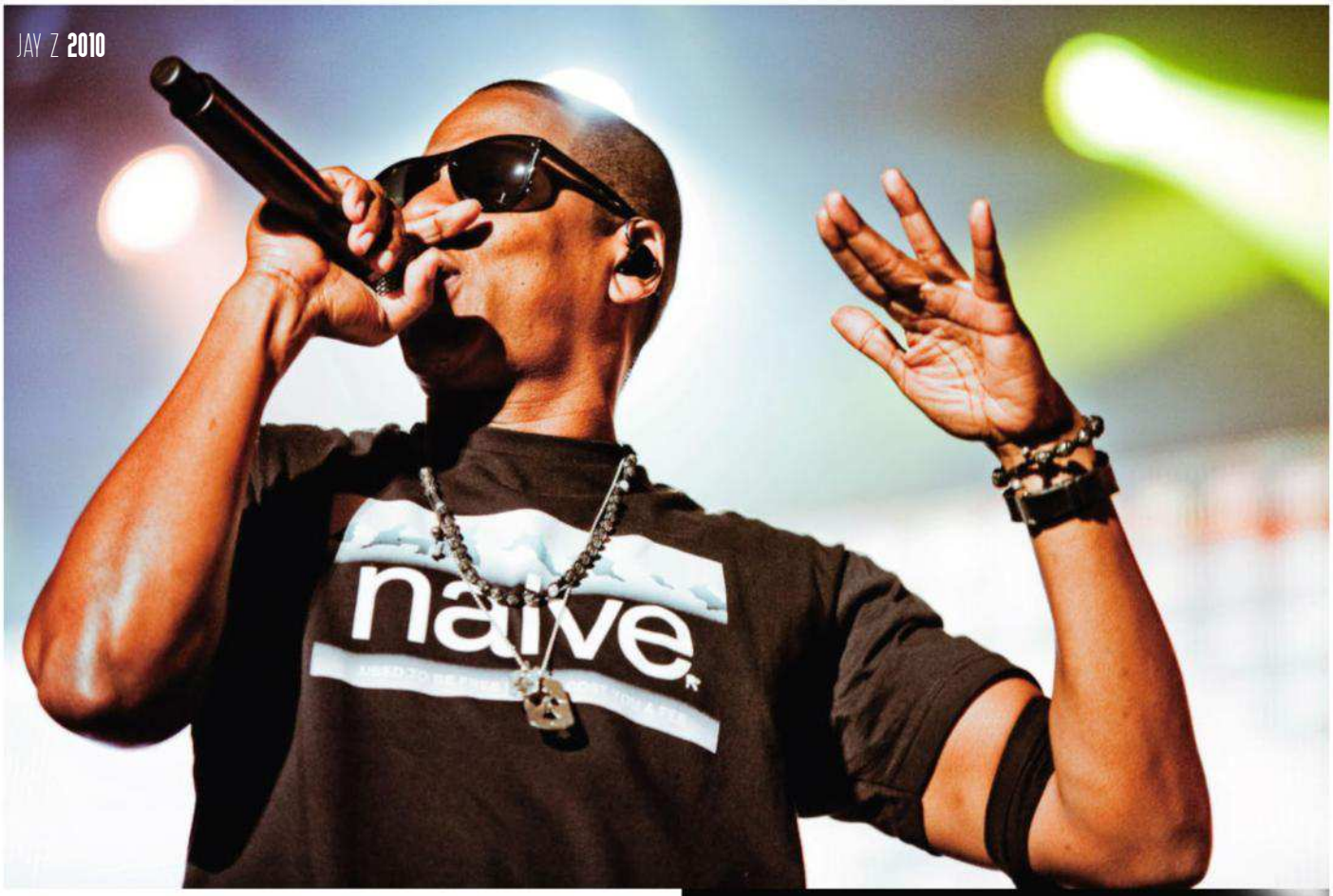
IAM 1994/2004

MC SOLAAR 1993

de l'évolution d'une scène qui n'a cessé de grandir, de se professionnaliser et de proposer des shows de plus en plus carrés. Si les musiques métisses ont toujours eu droit de cité aux Eurocks, c'est en 2001 que l'urbain africain fit une apparition remarquée avec la prestation de **Positive Black Soul**, duo sénégalais composé de **Didier Awadi** et **Dougee T.** Leur set en 2001, deux jours après la tempête qui empêcha de jouer une dizaine de groupes, prouvait s'il en était besoin que le rap ne se cantonnait pas à la France et aux Etats-Unis.

Saïan Supa Crew n'a pas failli à sa réputation scénique flatteuse : le commando qui a su séduire un public international a retourné le chapiteau, réussissant même à convaincre les irréductibles rockers présents ce jour-là avec leur fougue contagieuse et leur scénographie frénétique. Séduire le public rock : une problématique résolue par **La Rumeur**, qui tournait à l'époque en première partie de **Noir Désir** (à la demande du groupe) et dont le discours engagé avait valu aux rappeurs **Ekoué** et **Hamé** un procès king size intenté par Nicolas Sarkozy qui dura huit ans, et que le groupe finit par gagner au terme d'une procédure abracadabrantesque. Le show austère de **La Rumeur** était à sa place aux Eurockéennes, juste après un discours des intermittents du spectacle, dont la lutte convergeait cette année-là à Belfort, entrée en matière idéale à leur rap velléitaire, aussi radical que pugnace. L'anecdote concernant leur venue est étonnante : le groupe écrivit en 2002 une lettre aux programmateurs leur demandant pourquoi ils n'avaient jamais été choisi pour faire partie des Eurocks, et fut programmé l'année suivante.

En 2004, les **Svinkels** passèrent en début de journée, mais sur la grande scène. Gros pari, et succès public inattendu face à ces soulards de la rime qui a l'époque comptaient dans leurs rangs **DJ Pone** aux platines, le même qui officiera derrière **Kool Shen**



JAY Z **2010**

et **JoeyStarr** pour la tournée **NTM** 2018. **Gérard Baste** n'hésita pas à réveiller le punk qui était en lui dans son morceau fusionnel (*"Réveille Le Punk"*, pour ceux qui suivent) où il name droppait Pantera, les Bérus et les Sex Pistols tout en se définissant comme *"la Nina Hagen française"*. Bel exemple de parité transgenre homme/femme punk/rap.

DJ Mehdi, prématurément disparu en 2011, était un des piliers de la bande Ed Banger, le label de Pedro Winter. Des projets étaient en cours pour diverses créations, mais c'était sans compter sur le destin tragique qui l'a emporté à l'âge de 33 ans. Son second et dernier passage à Belfort, en compagnie de **Riton** avec qui il formait le groupe **Carte Blanche**, eut lieu moins de trois mois avant sa disparition. Un show hystérique avec un public surexcité, du clubbing sauvage avec une touche électro hip-hop. Les images de **Mehdi** et **Riton** s'affrontant amicalement sur un blind test spécial DJ concocté à Belfort après leur concert par le site Sourdoreille furent donc parmi les dernières de ce producteur/artiste visionnaire. Près de 7 ans après son décès, sous l'impulsion de son ami **Pedro** et dans le cadre du *"Music Factory"* célébrant les 15 ans du label, la discothèque de **Mehdi** est en accès libre sur tout un étage des Galeries Lafayette Haussmann, jusqu'au 24 juin 2018. 1500 vinyles pour mieux comprendre l'éclectisme de **Mehdi**. Comme le déclarait **Pedro** au magazine Trax, *"J'ai ressorti toute la discothèque de Mehdi qui traînait dans sa cave. Le public pourra digger dedans. On sait ce que ça représente symboliquement, émotionnellement, la discothèque de quelqu'un".*

Keny Arkana, deux passages au compteur, est une passionaria qui utilise le rap comme d'autres un mégaphone ou un flingue. Ses prestations scéniques ont toujours été de grands moments, et celles des Eurocks également, avec slam dans la foule et communion intense avec le public.

Nerd, c'est Pharrell Williams en mode énervé, avec un premier passage en 2002 sur la Plage en mode punk et un second plus funky en 2008 sur la grande scène, à la fin duquel l'équipe du festival lui offrit un super vélo customisé qu'il a fièrement ramené aux USA.

Cypress Hill, les apôtres du chanvre, furent les remplaçants de **NTM** suite à l'escale carcérale de **JoeyStarr**, mais de justesse : **Sen Dog** étant cubain, il fallut faire jouer des relations politiques pour obtenir un visa dans les temps.

Jay Z a tenu son rang de star en demandant un hélicoptère pour venir de Bâle à Belfort, pour finalement arriver en limousine, avec Beyoncé en mode vacances, histoire de rajouter une touche de stress à l'équipe technique, même si elle n'est pas montée sur scène (des rumeurs l'annonçaient sur *"' 03 Bonnie & Clyde"*). **Missy**

URBAN STORIES

Elliott, qui jouait derrière **Jay Z**, a donné un show catastrophique. Logique, elle avait viré toute son équipe quelques semaines auparavant et s'est plantée lamentablement, se faisant siffler au bout de quelques morceaux pour quitter la scène après 40 pénibles minutes.
La nostalgie du ska revival tient encore la route trente ans après ses débuts, surtout dans cette région marquée au sceau du ska et du rocksteady. À quelques kilomètres de Belfort (Montbéliard plus exactement), le groupe **Two Tone Club** tourne sans relâche en Europe avec un son vintage ska (il passa aux Eurocks en 2004). Logique donc que les **Specials** aient connu un triomphe sur la grande scène en 2010, balançant leurs originaux et quelques reprises d'époque avec un personnel regroupant quasiment tous les musiciens originaux des deux premiers albums (*"The Specials"* et *"More Specials"*), à l'exception de **Jerry Dammers**.
Stromae est venu deux fois. En 2011, c'était un grand concert. En 2014, c'était une consécration, avec un public venu en masse malgré une pluie furieuse pour applaudir un show millimétré, scénographié à l'extrême. **Nekfeu** fut invité lui aussi à deux reprises, d'abord avec **1995** puis en solo, enfin façon de parler car **Nekfeu** en solo c'est aussi toute sa clique d'amis, et l'assurance d'un show spectaculaire. C'est ce qui arriva sur la grande scène, avec en final sur *"On Verra"* un canot pneumatique avec lequel le fennec de Paris Sud flottait au-dessus de la foule accompagné de **Doums** (L'Entourage) agitant un drapeau noir de pirate, happening idéal d'un concert bon enfant. **Orelsan**, passé en quelques années d'artiste pestiféré suite à la polémique *"Sale Pute"* à superstar nationale, a déjà fait deux escales aux Eurocks, en solo et avec **Gringe** sous l'étiquette **Casseurs Flowters**. On le reverra en 2018 jouer les pyromanes en incendiant le festival avec un spectacle complet : **Skread** aux claviers, des musiciens, des décors et une ambiance, plus un paquet de hits. Un artiste qui a grandi avec le festival.
Et l'urbain fut à l'honneur en 2017 avec **PNL** et **Booba**, tous les deux sur la grande scène à deux jours d'intervalle. Très attendu, le duo **Ademo/N. O. S.** a prouvé que le cloud rap à la sauce Corbeil-Essonnes avait su s'imposer, après l'annulation de sa participation à Coachella. C'est donc à Belfort que l'on entendit les refrains de titres comme *"Le Monde Ou Rien"* et *"J'Suis QLF"* repris à tue-tête par la foule, prouvant s'il en était besoin la ferveur de leurs fans. Kem Lalot, programmateur du festival, n'avait pas souvent vécu une telle ferveur qui lui rappelait celle des concerts des Beatles dans les années 1960 (*"Même si je n'y étais pas"*, ajoute-t-il). **Booba**, programmé avant **Iggy pop** sur la même grande scène, offrit un panaché de hits et proposa même un interlude comique sous la forme d'un duplex téléphonique avec le footballeur Karim Benzema. *"Que le hip-hop français repose en paix"*, rappait B2O en 2001. En 2018, il bougeait encore.

BOOBA **2017**

KANYE WEST **2009**

Marshall

ORIGIN

LÀ OÙ L'EXPRESSION COMMENCE

SONS CLASSIQUES. CARACTÉRISTIQUES MODERNES.

Conçu pour être l'ampli à lampes le plus expressif de la gamme Marshall, Origin délivre un son incroyablement organique et dynamique.

MARSHALL.COM

Retrouvez MARSHALL sur LaBoiteNoireDuMusicien.com
Marque distribuée par Algam

FREAKSHOW

JAMES BROWN **1992** - PAGE & PLANT **1995/2014** - THE PRODIGY **1998/2009** - IGGY POP **1998/2001/2017** - MARILYN MANSON **1999/2007** - NINE INCH NAILS **2000/2005** - SLIPKNOT **2004/2009** - GOSSIP **2006/2008** - AMY WINEHOUSE **2007** - WU-TANG CLAN **2007** - JOEYSTARR **2007** - LA BANDE ORIGINALE **2008** - LANA DEL REY **2012**

JAMES BROWN **1992**

Ils ont défrayé la chronique, donné des spectacles hors normes, laissé une empreinte dans l'histoire des Eurockéennes. C'est le propre d'un grand festival que de proposer des moments uniques, et les artistes qui suivent ont réussi ce pari.

À commencer par **James Brown** en 1992, avec sa longue intro qui rappelait les très riches heures de l'Apollo Theatre à Harlem, quand Jaaaaames débarquait après une longue présentation de son MC **Danny Ray** et enfilait sa cape de super-héros du funk nucléaire. Sous la pluie battante, le Godfather a aligné les classiques face à un public les pieds solidement enfoncés dans la boue. Le soulman Rufus Thomas étant arrivé en retard, il fut demandé au Parrain s'il voulait bien lui faire une place dans son JB show. Ce qu'il fit, mais le temps d'un unique morceau. Le temps du Parrain est précieux.

Pour nombre de festivaliers présents, le show de **Jimmy Page et Robert Plant** en 1995 reste un souvenir impérissable, un des (nombreux) moments de grâce offert par les Eurocks. Accompagnés sur scène par des musiciens égyptiens, le guitariste et le chanteur de **Led Zeppelin** ont soulevé la foule avec notamment leur version réorchestrée de *"Kashmir"* aux volutes orientales. Quand **Robert Plant** est revenu en 2014 défendre sa carrière solo, il n'a pas oublié de faire plaisir en jouant du **Led Zep**, avec une touche world music en guise de valeur ajoutée.

The Prodigy en 1998 sous le chapiteau, c'était Sodome & Gomorrhe version électronique, un ouragan techno rock mené de main de maitre par **Liam Howlett**, grand gourou de la punkitude machinale. Sur la lancée de leur tonitruant album *"The Fat Of The Land"* paru l'année précédente, **The Prodigy** détruisit une bonne fois pour toute l'idée reçue

PAGE & PLANT **1995**

IGGY POP **1998/2001/2017**

NINE INCH NAILS **2000/2005**

que la musique électronique sonnait mieux en studio qu'en live. Avec *"Smack My Bitch Up"* et *"Firestarter"* au répertoire, **Liam** et ses acolytes ont fièrement défendu leur style, luttant contre les coupures de courant qui hélas interrompirent leur show prématurément. C'est ce qui arrive quand un groupe calibré grande scène se retrouve sous un chapiteau… Du pur punk, on vous dit. En 2009, la machine tourne toujours à plein régime mais une partie de la magie des débuts s'est évaporée, ce qui n'empêcha pas **Prodigy** de faire un carton avec sa routine *"Everybody sit down… Now get up !!!"*, transformant les festivaliers en pogoteurs au cœur de la nuit belfortaine.

Iggy Pop, c'est la magie d'un artiste jusqu'au-boutiste pour qui l'expression *"tout donner"* est à prendre au sens littéral. Lorsqu'**Iggy** quitta la scène en 2017 après une heure et quart supersonique, ceux qui le croisèrent eurent l'impression qu'il allait mourir dans quelques secondes : les yeux hagards, la bouche ouverte, soutenu par deux roadies, ne touchant plus terre… À 70 ans, l'iguane ne fait jamais semblant.

Marilyn Manson, deux apparitions, est arrivé la première fois précédé d'une sulfureuse réputation. Ceux qui attendaient un clown hard rock ont compris dès la conférence de presse qu'il donna avant son show qu'ils étaient face à un artiste redoutablement intelligent, et la performance de 1999 a mis tout le monde KO. Tatoué, menaçant, finissant torse nu et muni de longs gants cloutés, **Marilyn** a scarifié les Eurocks à jamais. Bruit toujours avec **Nine Inch Nails**, dont le premier passage coïncida avec le succès mondial de l'album *"The Fragile"*. **Trent Reznor** hypnotisa la foule avec son mélange subtil de noise rock et de musique

FREAKSHOW

industrielle, accompagné du meilleur groupe qu'il ait jamais assemblé. Là encore, l'artiste a lui-même validé l'assertion selon laquelle le concert de Belfort fut le plus accompli de sa tournée. Renouvellera-t-il l'exploit en 2018 ?

Slipknot et son grand guignol de l'extrême a lui aussi laissé une forte impression aux festivaliers en 2004, en en bonus un paquet de crises d'asthme dues à la tempête de poussière déclenchée par le stampede des fans en délire. Et le bon vieux gimmick *"Tous assis jusqu'à ce que je dise 'jump the fuck up'"* fonctionna aussi bien qu'avec **The Prodigy**. De quoi stimuler **Korn**, leurs vieux potes avec qui ils s'étaient tiré la bourre (pour rire) toute l'après-midi, et qui du coup durent faire très fort pour tenir la cadence après les rockers costumés Halloween. Le retour de **Slipknot** en 2009 fut tout aussi brutal et théâtral : un batteur démarrant le show avec des doigts d'arbre façon Groot dans *"Les Gardiens De La Galaxie"*, des masques de serial killers du troisième millénaire, à **Jim Root** et sa Gibson Flying V, des fûts métalliques sur l'avant-scène et le slogan *"All Hope Is Gone"*, titre de leur quatrième album paru quelques mois auparavant. Un Barnum rock plein de bruit, de fureur et de défoulement jubilatoire.

Gossip a été découvert par hasard par l'équipe des Eurocks à Austin lors du festival texan South By Southwest. Fun fact : **Beth Ditto** a accepté de venir mi mars sur la foi d'une vue aérienne du site alors que la programmation était quasiment bouclée. Mais pas question de passer à côté de ce trio qui a retourné le chapiteau, devenu temple du slam. **Beth**, ruisselante de sueur après le gig, a courageusement enchainé en fonçant vers la grande scène, car l'opulente diva ne voulait à aucun prix rater le show pyramidal des **Daft Punk**.

Amy Winehouse était chez elle aux Eurockéennes, se promenant

LANA DEL REY **2012**

SLIPKNOT **2004/2009**

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ

fraternité

© Région Bourgogne-Franche-Comté - David Cesbron

LA REGION, PARTENAIRE DES EUROCKÉENNES

PROMOUVOIR LA FRATERNITE EN SOUTENANT LA CULTURE

www.bourgognefranchecomte.fr

Retrouvez-nous sur

FREAKSHOW

AMY WINEHOUSE **2007**

backstage avec son mec pour boire un verre au bar ou fumer une cigarette. Son concert marqua au fer rouge tous ceux qui eurent la chance d'y assister. En plus de ses multiples classiques issus du miraculeux album *"Back To Black"* (*"Tears Dry On Their Own"*, *"Love Is A Losing Game"*, *"Rehab"*), la trop maigre chanteuse balança quelques reprises épiques comme *"Hey Little Rich Girl"* des Specials ou le fameux *"Monkey Man"* de Toots & The Maytals. Accompagnée d'un band anglais exceptionnel, dans un décor intime avec quelques abat-jours et des drapés en fond de scène, **Amy**, simplement vêtue d'un jean et d'un tee-shirt sans manches, a ce soir-là conquis la foule, concluant sur un bouleversant *"Me And Mr. Jones"*. Quatre étés plus tard, le maudit club des 27 accueillait son âme tourmentée, désormais en paix après un trop court passage sur cette planète.

Le **Wu-Tang Clan**, qui débarqua en 2007 quasiment au complet, a laissé des souvenirs impérissables au public… Et aux organisateurs du festival, ravis de les voir arriver, et encore plus de les voir partir. Par précaution, les organisateurs avaient prévu une clause dans le contrat du **Wu** : si certains des membres les plus importants ne venaient pas,

GOSSIP **2006/2008**

MARILYN MANSON **1999/2007**

ROBERT PLANT **2014**

le cachet du groupe était diminué. Dès le départ, le chaos était au menu. Le **Wu**, sensé arriver en avion à Bâle, débarqua finalement à Zurich, d'où le tour manager appella l'organisation, s'étonnant de ne voir personne les accueillir. Quand les organisateurs expliquèrent au manager qu'ils allaient devoir attendre un bus venu de Bâle, celui-ci répliqua : *"Non, on va plutôt les mettre dans des taxis, en plus deux membres du crew se sont battus dans l'avion donc ça tombe bien, comme ça ils seront séparés"*. Et c'est ainsi que 5 taxis arrivèrent au festival… Où les rappeurs se séparèrent et partirent dans tous les sens. Durant de longues minutes, le personnel technique communiqua à coups de talkies, annonçant la présence d'un rappeur du **Wu** sur la Plage, d'un autre dans les coulisses, d'un troisième dans les loges… Miracle des Eurocks : le posse au grand complet finit par se rassembler backstage juste avant le concert, qui fut solide. Dès leur sortie de scène, les rappeurs de Staten Island se firent un devoir de remplir le cahier des charges des musiciens rebelles en mettant le pandémonium dans les loges, avec assez d'anecdotes dingos pour écrire un volume de l'Encyclopedia Universalis. Un des programmateurs qui avait arrêté de fumer depuis deux ans a repris suite à cette saga wu-esque.

La même année que le **Wu**, **JoeyStarr** était de retour, sans **Kool Shen** mais avec des musiciens du groupe métal **Enhancer** (qui retrouvaient **NTM** l'année suivante pour leur comeback au POP Bercy). Enfin, dans un premier temps, ce sont les musiciens qui débarquèrent. **Joey**, dans une Mercédès noire en route vers Belfort, annonça qu'il n'allait pas tarder, avant de mettre son portable sur messagerie. On apprit par la suite que la Merco Benz Benz Benz était perdue dans la campagne belfortaine. C'est quand le groupe était déjà sur scène que **Joey** finit enfin par débouler, descendant en backstage de la berline qui fit crisser ses pneus. Puis le jaguar gorgone se fit installer son micro, changea de tee-shirt et grimpa sur scène en hurlant *"Ça va ou quoi ?"*. Le spectacle dura finalement 45 minutes au lieu de l'heure prévue suite au retard, mais avec une énergie telle que le public en sortit rincé et satisfait.

La Bande Originale proposait un projet exclusif aux Eurocks pour l'anniversaire des 20 ans, avec un supergroupe comptant dans ses rangs **Cyril Atef**, **Vincent Segal**, **Seb Martel**, **Nosfell** et **Vincent Taurel**, plus un paquet de guests dont **Olivia Ruiz**, **Camille**, **Arno**, **Didier Wampas**, **Amadou & Mariam** et on en oublie. Le répertoire de ce super band : des reprises d'AC/DC, Run-DMC, Les Rita Mitsouko, bref du hard au hip-hop via la pop. Un grand mezze de 15 chansons, de quoi donner des frissons.

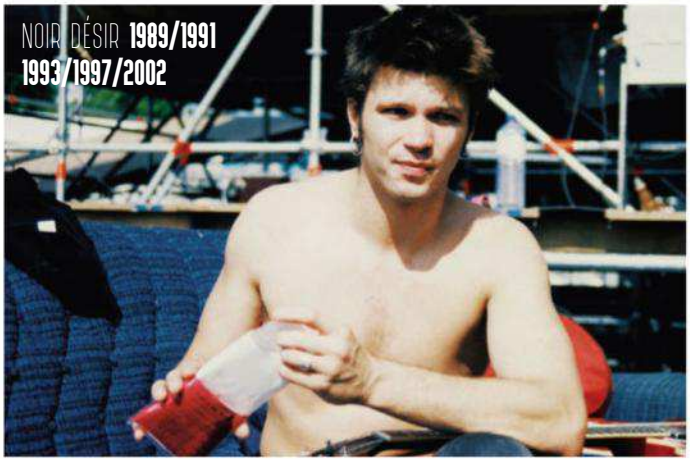
Lana Del Rey a valu aux programmateurs les habituelles accusations de vente d'âme au diable (ils ont l'habitude, et le cuir tanné), mais les grincheux ont eu tort une fois de plus, puisque la magie solaire de celle qui lança sa carrière avec le sublime album *"Born To Die"* était au rendez-vous ce soir de juillet. Et ce malgré une coupure de courant qui lui a permis de se rapprocher de son public et de prouver que derrière la diva 2.0 se cachait une véritable artiste proche de son public.

THE PRODIGY **1998/2009**

FRENCHIES

NOIR DÉSIR **1989/1991/1993/1997/2002** (DETROIT) **-** JACQUES HIGELIN **1989 -** ALAIN BASHUNG **1990/2004 -** JEAN-LOUIS AUBERT **1990/1993/1998/2016** (LES INSUS) **-** FFF **1994/1997 -** HUBERT-FÉLIX THIÉFAINE **1999/2012/2017 -** LES RITA MITSOUKO **1994/2000/2007 -** LES WAMPAS **2003/2009 -** DANIEL DARC **2004/2008 -** KATERINE **2006/2011 -** PHOENIX **2007/2009/2013/2017 -** CHRISTINE AND THE QUEENS **2015 -** HER **2017**

Noir Dés' et les Eurocks, c'est à chaque fois la puissance, une histoire d'amour (presque) ininterrompue de la première édition à nos jours, jusqu'à Détroit en 2014 sur la grande scène qui a déclenché la folie quand ont explosé les classiques de Cantat que sont *"Le Vent Nous Portera"*, *"Le Fleuve"* ou *"Tostaky"*.
Higelin fit l'ouverture, tête d'affiche d'une première édition très franco française, à trois exceptions près (Costello, Litfiba et Nina Hagen), et **Bashung** suivit pour l'an 2, avec un retour en 2004 pour un grand show gorgé d'une émotion particulière. **Aubert** avait déjà raccroché **Téléphone** quand il donna sa première prestation belfortaine, jusqu'à la vraie fausse reformation avec un alias pied de nez (**Les Insus**) qui cachait mal le comeback du plus grand groupe de rock français, en tout cas jusqu'à l'avènement de **Noir Désir** qui prit la relève. Le band d'**Aubertignac/Kolinka** sut communier avec le public, rassemblant une foule impressionnante (la journée fut vite sold out) avec une moyenne d'âge en hausse et un répertoire très largement eighties.
FFF aura bouclé la boucle cette année, puisque c'est aux Eurocks que le groupe de **Marco Prince** avait enregistré en 1997 le DVD live *"Vivant"*… Qu'il va rejouer en 2018. **Thiéfaine** invita **Matmatah** en 1999 pour une version épique de *"La Fille Du Coupeur De Joints"* et s'offrit un orchestre classique 18 ans plus tard pour un second coming tout en cordes, avec en prélude deux concerts en formule rock à La Poudrière, salle voisine de 230 places (gérée depuis par l'équipe des Eurocks) où **Hubert-Félix** avait répété son show. **Les**


NOIR DÉSIR **1989/1991 1993/1997/2002**

PHOENIX **2007/2009 2013/2017**

ALAIN BASHUNG **1990/2004**

LA RODIA PRÉSENTE

DÉTONATION

MNNQNS

SVINKELS

ARNO PRÉSENTE TJENS MATIC

MANU LE MALIN

THERAPIE TAXI

MELVINS

HOLY TWO

TSHEGUE

ARNAUD REBOTINI

EDDY DE PRETTO

KAVIAR SPECIAL

FÉROCES

CABALLERO ET JEANJASS

AZF DJ SET

MADBEN

LOMEPAL

MUSIQUE ET INTERACTIVITÉ | 27>29 SEPTEMBRE
A LA FRICHE ARTISTIQUE DE BESANÇON

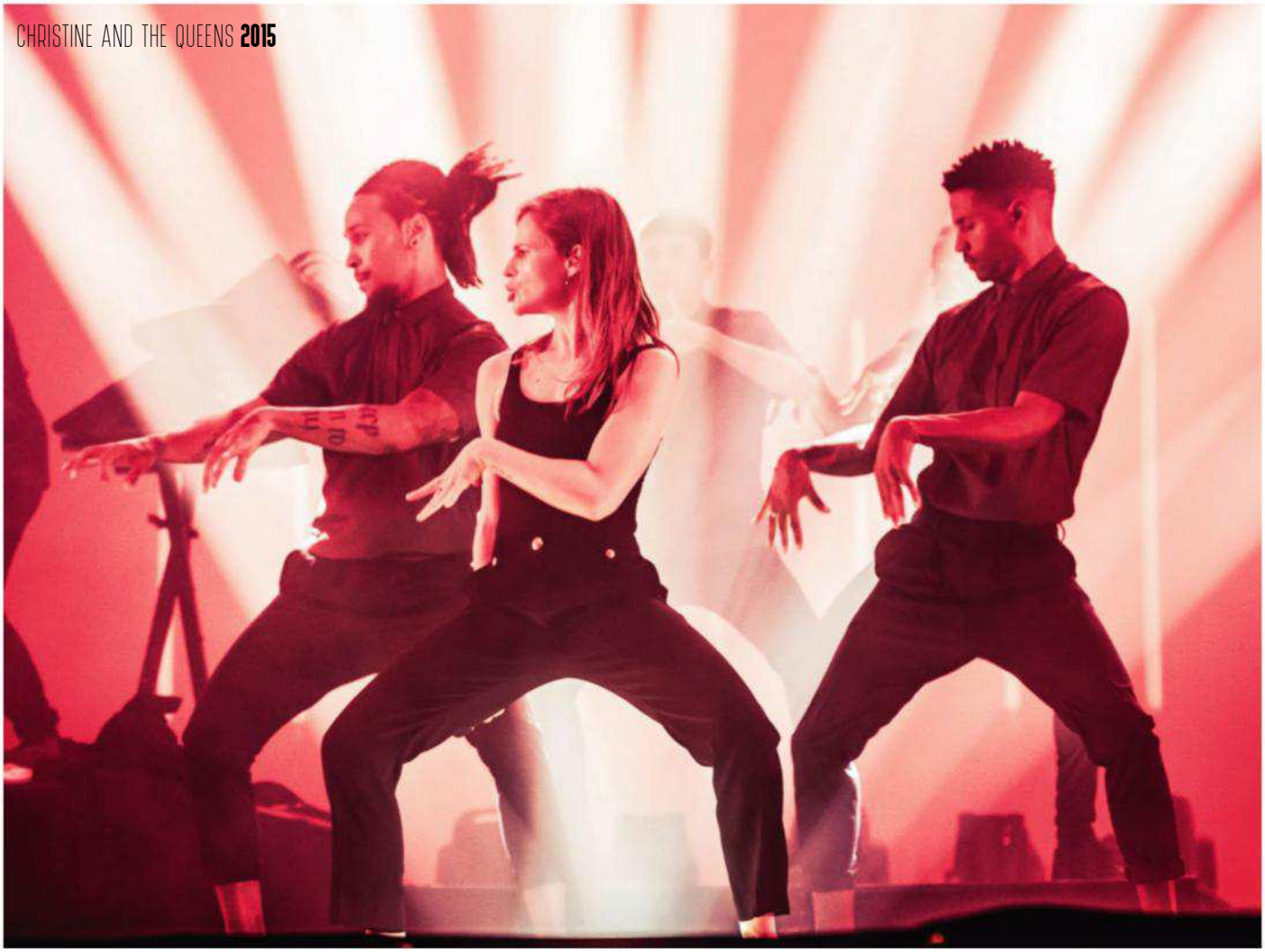
INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS WWW.LARODIA.COM/DETONATION

PASS 3 JOURS 65 € / BILLET 1 JOUR 26 €

FRENCHIES

Rita Mitsouko sont venus trois fois, à chaque fois ce fut le feu, mais l'ultime performance aux Eurocks fut l'une des dernières pour le groupe : moins de cinq mois après le show, **Fred Chichin** quittait ce monde. **Les Wampas** furent le seul groupe qui en 2003 eut le courage d'accepter de passer après Radiohead sur la grande scène, offrant un show très rock, contrepoint solaire à la performance neurasthénique de Thom Yorke et sa cohorte.
L'agent de **Daniel Darc**, frustré que son artiste n'ait jamais joué aux Eurocks, fit en 2004 une étrange proposition aux programmateurs, celle de jouer gratuitement. Banco. Le concert sur La Plage fut magnifique et très rock, l'ex **Taxi Girl** finit par accepter d'être payé pour cette splendide prestation, et revint quatre ans plus tard.
En 2006, **Philippe Katerine**, juste avant de monter sur scène, avait assisté en backstage à un match de foot où la France avait gagné. Et il fit son entrée galvanisé en hurlant à la foule *"On est tous des Raymond Domenech !!!"*. En 2011, c'est avec le **Cabaret New Burlesque** que l'excentrique chanteur fit son comeback aux Eurocks. Le final fut moins burlesque, un technicien s'étant amusé à prendre au mot le gimmick de la chanson *"J'Adore"*, *"Et je coupe le son !"*, en coupant au milieu d'une chanson la chique de Philippe, qui n'apprécia que modérément.
Phoenix est un groupe habitué du festival, et connut quelques moments intenses, comme ce jour de 2009 où ils passèrent sur la grande scène, coincés entre Gojira et Slipknot dans la crainte

FFF **1994/1997**


CHRISTINE AND THE QUEENS **2015**

HUBERT-FÉLIX THIÉFAINE **1999/2012/2017**

LES WAMPAS **2003/2009**

DANIEL DARC **2004/2008**

FRENCHIES

des jets de bière… Pour s'apercevoir que le public des métalleux belfortains était plus ouvert qu'ils ne le craignaient. Après avoir devisé quelques instants et pris un selfie avec Diplo, **Héloïse** alias **Christine & The Queens** se donna au public qui lui rendit son émoi, allant jusqu'à tenter de reproduire dans la salle les chorégraphies de "Saint Claude". Fun song : la reprise par **Héloïse** de *"Short Dick Man"*, vieux hit des clubs salace signé 20 Fingers. Fun Fact : **Christine & The Queens** monta sur scène avec **Major Lazer** pour fredonner un bout du refrain de *"Lean On"* et danser avec son nouveau copain clubbeur, **Diplo** le teufeur. **Her** a quand à lui vécu une triste consécration sur la grande scène, sans le membre fondateur **Simon Carpentier**, que **Victor** fit applaudir par le public et qui rejoignit le club des 27 quelques semaines plus tard, victime d'un cancer féroce.

JEAN-LOUIS AUBERT **1990/1993/1998/2016**

KATERINE **2006/2011**

LES RITA MITSOUKO **1994/2000/2007**

LES EUROCKEENNES 30

5 6 7 8 JUILLET 2018

BELFORT

4 JOURS DE MUSIQUE SUR LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY / BELFORT

4 SCÈNES • 62 CONCERTS • #EUROCKS2018 • EUROCKEENNES.FR

JEUDI 5 JUILLET

MACKLEMORE • ORELSAN • TEXAS • BIGFLO & OLI
PORTUGAL. THE MAN • CARNAGE • CIGARETTES AFTER SEX
DREAM WIFE • FATIMA YAMAHA • GOLDLINK
RICH BRIAN • SAMPHA • TANK AND THE BANGAS

VENDREDI 6 JUILLET

NINE INCH NAILS • PROPHETS OF RAGE • BETH DITTO
RICHIE HAWTIN CLOSE • BALOJI • FAKA • FFF • INSECURE MEN
KIDDY SMILE • LEON BRIDGES • NAKHANE
MICHELLE DAVID & THE GOSPEL SESSIONS
NOTHING BUT THIEVES • OUR GIRL • PIHPOH • RILÈS
SOPHIE • THE BLACK MADONNA • WARMDUSCHER

SAMEDI 7 JUILLET

QUEENS OF THE STONE AGE • RICK ROSS • DAMSO • AT THE DRIVE IN
BCUC • CAROLINE ROSE • CHRONIXX • IAMDDB • JULIETTE ARMANET
JUNGLE • MOHA LA SQUALE • SKI MASK THE SLUMP GOD • SUPERORGANISM
THERAPIE TAXI • TOUTS • TRUCKKS • VIAGRA BOYS • WEDNESDAY CAMPANELLA

DIMANCHE 8 JUILLET

LIAM GALLAGHER • SHAKA PONK • ALICE IN CHAINS • LOMEPAL
EDDY DE PRETTO • DEAD CROSS • HAMZA • MARLON WILLIAMS
SEASICK STEVE • THE BLAZE • THE LIMIÑANAS • ZEAL & ARDOR

BONUS

LA PATROUILLE DE FRANCE, LA GRANDE ROUE,
18 MOUVEMENTS CHORÉGRAPHIQUES, LAND ART BY SAYPE

BILLETTERIE À PARTIR DE 49€

EUROCKEENNES.FR

BILLET JOURNÉE
JEUDI / VENDREDI / SAMEDI / DIMANCHE
49€*

PASS 3 JOURS
VENDREDI + SAMEDI + DIMANCHE
122€*

PASS 4 JOURS
JEUDI + VENDREDI + SAMEDI + DIMANCHE
154€*

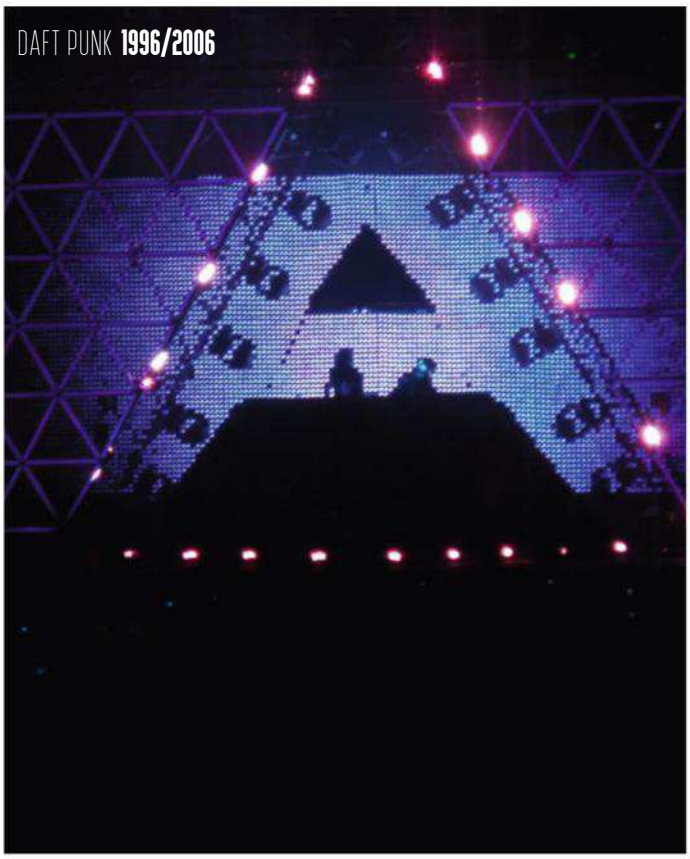
* HORS FRAIS DE LOCATION

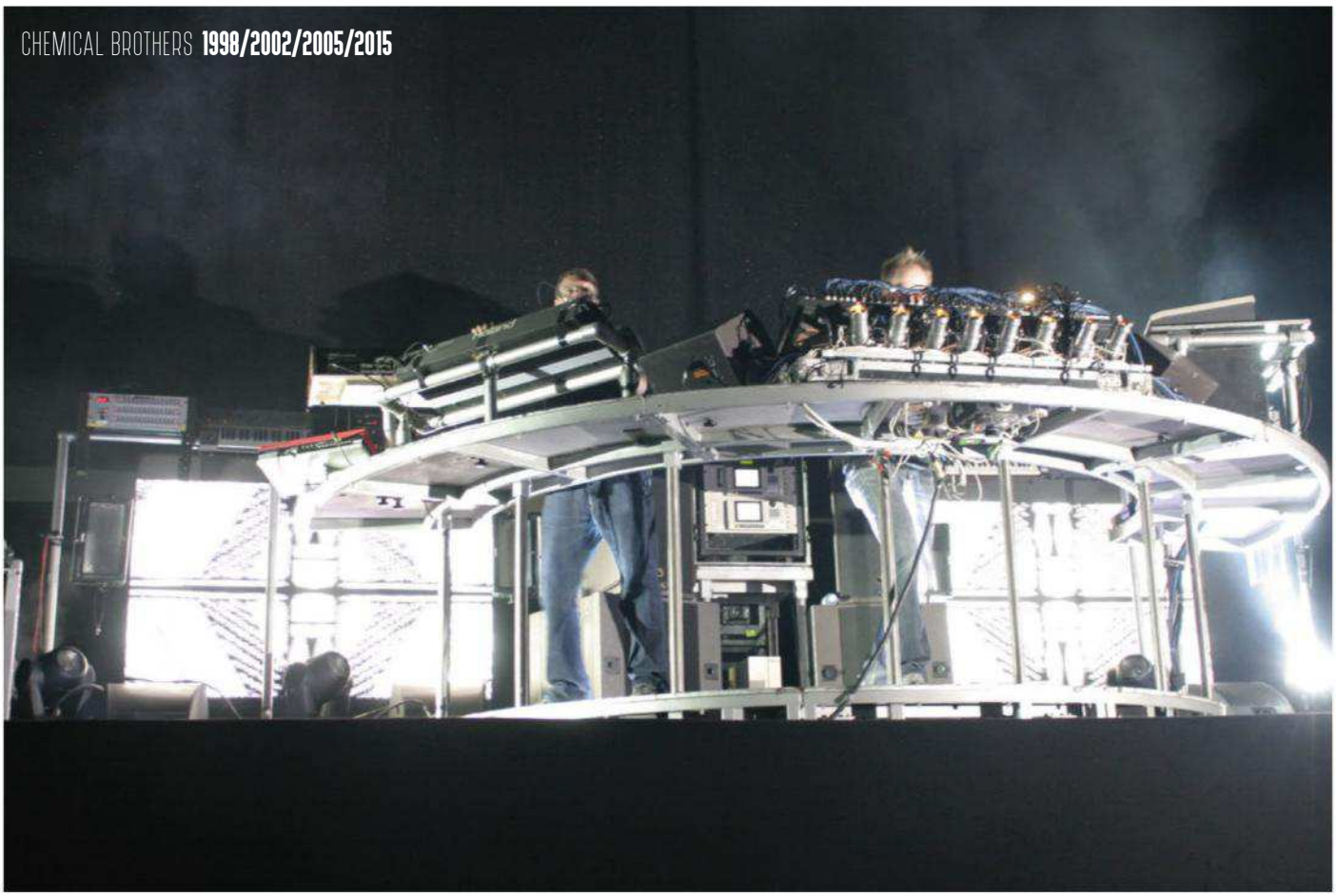
L'accès au camping est autorisé librement aux détenteurs d'un billet Eurockéennes et équipés de matériel de camping adéquat ou détenteur d'une contremarque Zone Confort.

ELECTRO LIBRE

DAFT PUNK **1996/2006** – CHEMICAL BROTHERS **1998/2002/2005/2015** – LAURENT GARNIER **2000/2007/2009** – ALEC EMPIRE **2002/2011** (ATARI TEENAGE RIOT) – MASSIVE ATTACK **2003/2008/2010** – LCD SOUNDSYSTEM **2003/2010** – KRAFTWERK **2005** – JUSTICE **2007/2012/2017** – CASSIUS **2013** – MAJOR LAZER **2013/2015** – SKRILLEX **2014**

Dès le début des années 1990, la vague électronique a été prise en compte sur la presqu'ile du Malsaucy, avec comme point commun des multiples stars électro programmées une capacité à enflammer la scène sans rien avoir à envier aux poids lourds du heavy metal. Et aussi des rave partys sur le site du camping, histoire de garder l'esprit rebelle de cette nouvelle vague techno. En 1996, le duo **Thomas Bangalter/Guy-Manuel De Homem Christo** fait son premier passage en DJ set quasi incognito, en fin de soirée du samedi sur la petite scène, sans être annoncé sur les affiches du festival. Une discrétion que ne sera pas de mise pour le second coming de **Daft Punk** dix ans plus tard, à leur demande, un mois après leur triomphe à Coachella. Un grand moment avec la fameuse pyramide et le light show épileptique transformant les électroniciens masqués en chevaliers du bruit synthétique, aux commandes d'une setlist alignant les tubes et les moments de transe. Une messe pour le temps présent, comme aurait dit Pierre Henry, démarrant à 1h30 du matin, rendue possible par le dévouement des équipes techniques qui bossèrent toute la nuit pour installer le décor extravagant des pharaons de la musique électronique mondialisée. Un grand coup pour les Eurocks, sachant que le duo était désiré par les festivals du monde entier. Venus avec Romain Duris, **Thomas** et **Guy-Man** ont profité de leur incognito au bar VIP du backstage pendant que l'acteur de *"Déjà Mort"* et *"De Battre Mon Cœur S'Est Arrêté"* signait autographe sur autographe. Nul festivalier présent cette nuit-là n'a oublié l'arrivée live des frenchy robots, sur les quatre notes qui annonçaient l'atterrissage

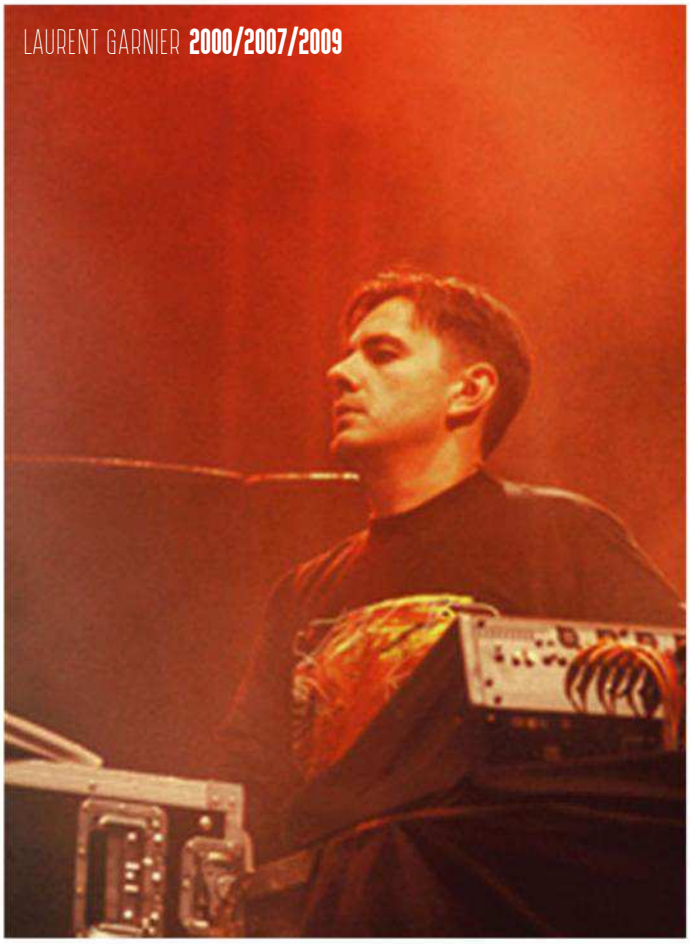

DAFT PUNK **1996/2006**

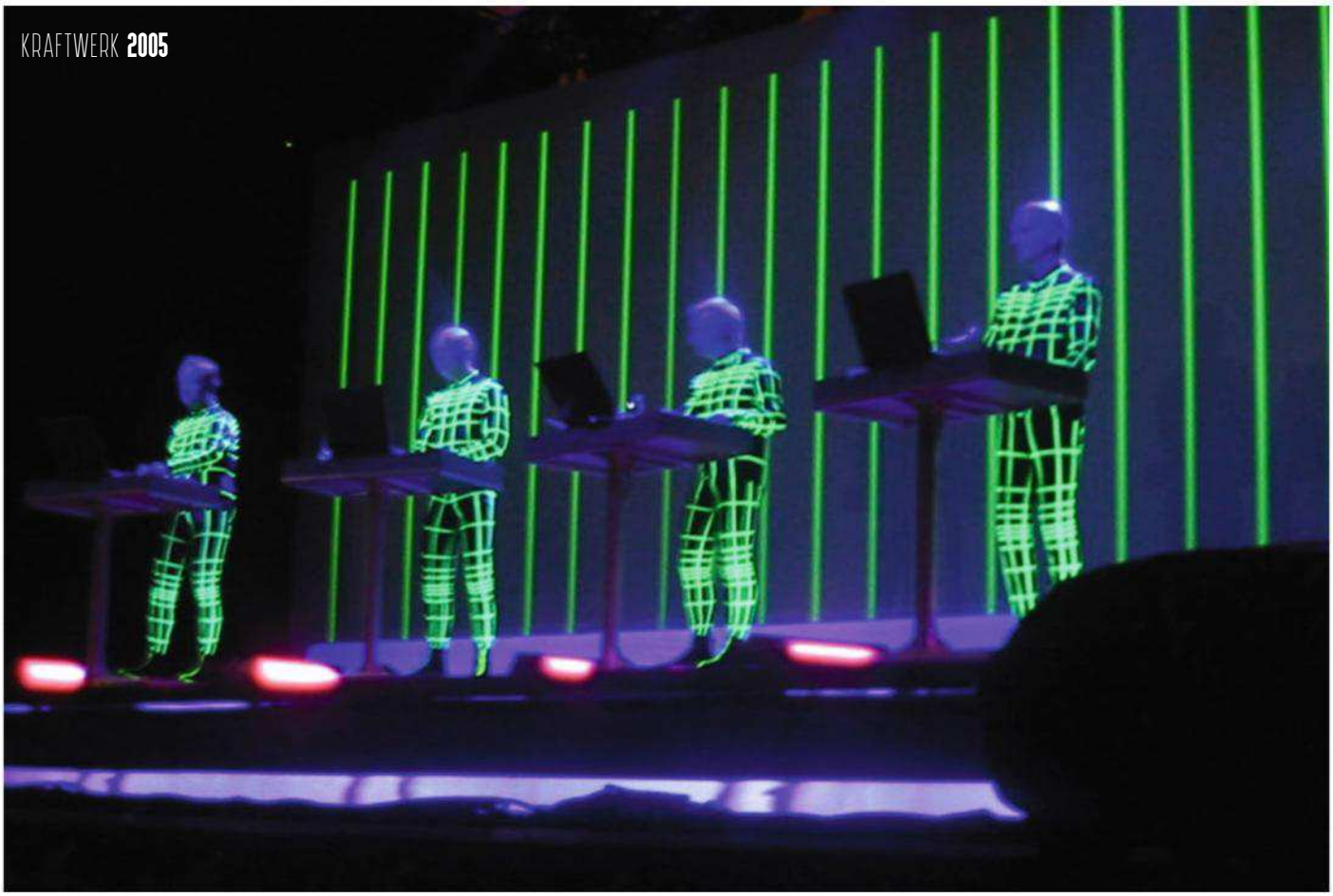

CHEMICAL BROTHERS **1998/2002/2005/2015**

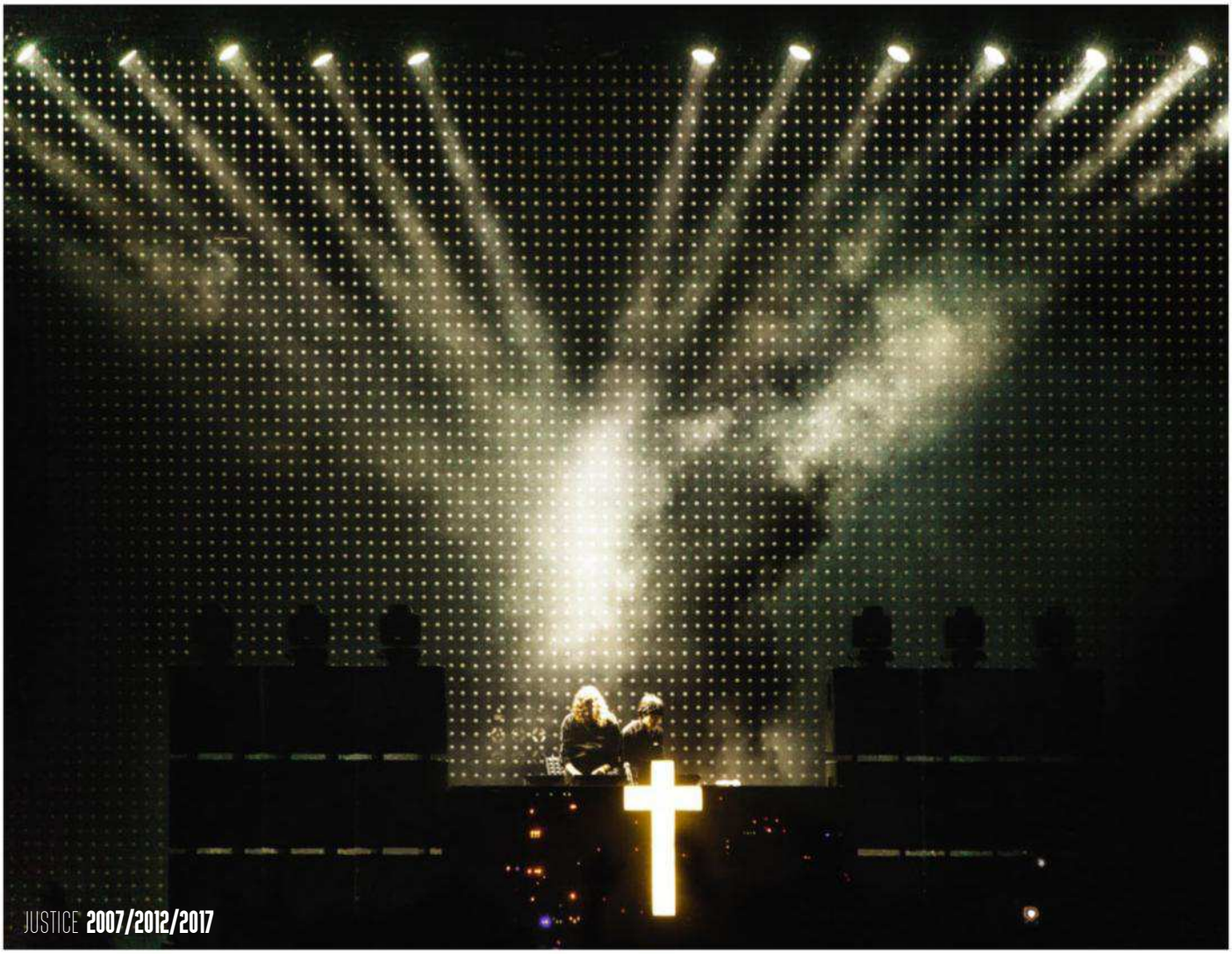
SUMMER
FESTIVALS
LES EUROCKÉENNES DE BELFORT
30
5 6 7 8 JUILLET 2018
TOUT L'ÉTÉ,
LE MEILLEUR DES FESTIVALS
EST EN LIVE SUR CSTAR ET myCANAL
#CSTARSummerFestivals
CSTAR
PARTENAIRE DES
LES EUROCKÉENNES DE BELFORT 30
myCANAL
FACEBOOK.COM/CSTARTV
TWITTER.COM/CSTAR

ELECTRO LIBRE

des extra-terrestres dans le film de Steven Spielberg *"Rencontres Du Troisième Type"*. *"Da Funk"* indeed, avec quand même en final une furieuse version de *"Rock'N Roll"* mixée à *"Human After All"*.
Les **Chemical Brothers** ont tapé à l'estomac, chaque show étant blindé d'infrabasses et de beats supersoniques. **Laurent Garnier**, lui, détient un record insolite aux Eurockéennes : pour la fête de fin de festival en 2007, l'ex DJ de l'Hacienda mancunienne a pris les platines à une heure du matin pour les lâcher à 6 heures du matin, renvoyant à plusieurs reprises les taxis qui devaient le ramener à l'aéroport.
Alec Empire, en bon technopunk, terrifia l'équipe technique avec une requête folle : 125 décibels sur la console. **Alec** ne monta sur scène qu'après avoir signé une décharge le rendant responsable de tout excès sonique préjudiciable aux oreilles des festivaliers. Le volume était puissant, mais les tympans des fans ont survécu à son hardcore digital. Neuf ans plus tard, **Alec** revenait avec son groupe **Atari Teenage Riot**. Quelques têtes manquaient à l'appel (le psychotique **Carl Crack** n'était plus de ce monde, suicidé en 2001) mais **Alec** continuait la lutte antifa qui était au cœur de la formation depuis sa création en 1992 à Berlin, pour contrer la résurgence des néo-nazis. **CX Kidtronik** se jeta dans la foule (malgré le grand fossé séparant le groupe du public) et la présence de la chanteuse **Nic Endo** apportait une touche sexy au mur du son électroclash. **Massive Attack**, venu à trois reprises, n'a jamais déçu, apportant en 2003 son show multimédia avec en vedette un mur LED truffé de chiffres et de messages, dont certains en français, **Robert Del Naja** (alias **3D**) ayant passé son après-midi à demander aux organisateurs des traductions en français des événements du moment. En 2010,


LAURENT GARNIER **2000/2007/2009**


KRAFTWERK **2005**



JUSTICE **2007/2012/2017**

c'est la régulière de **Tricky**, **Martina Topley-Bird**, qui venait donner de la voix dans le groupe à géométrie variable avec **3D** comme seule constante. **LCD Soundsystem** a laissé un souvenir fortement alcoolisé de sa première prestation en 2003, ce qui ne les empêcha pas d'être reprogrammés sept ans plus tard, cette fois avec un set très complet d'où émergeait avec un écho particulier leur hymne *"Daft Punk Is Playing At My House"* (et bien sûr *"Drunk Girls"*, normal).

Kraftwerk a été l'une des grosses attractions de l'année 2005, avec un spectacle total dont le clou fut évidemment le quatuor de robots remplaçant **Ralph Hütter** et ses acolytes le temps de leur hit machinal *"The Robots"*. Le souvenir marquant qu'en garde les organisateurs, pourtant, est tout autre : la vision des Quatre de Düsseldorf poussant leur plateau repas dans la loge du catering restera gravée dans leur mémoire. Le public était en partie allemand (plus grosse fréquentation teutonne aux Eurocks depuis Rammstein), et le chapiteau semblait bien petit pour accueillir le fascinant cérémonial des Mensch Machinen. **Justice** a toujours su dompter les grosses scènes avec son mur d'amplis Marshall et ses arpèges électro rock, luttant contre les éléments en 2017 et livrant pour la troisième fois un spectacle qui cloua le caquet des grincheux ne voyant en **Gaspard Augé** et **Xavier De Rosnay** qu'un duo bon à faire du son en studio. Mais les programmateurs avaient deviné bien avant l'album live de 2013 *"Access All Arenas"* que l'énergie du duo

MAJOR LAZER **2013/2015**

ELECTRO LIBRE

était à la hauteur de la grande scène belfortaine.
Cassius en 2013 permit de compenser l'oubli de **Motorbass**, légendaire combo électro qui précéda le duo **Boom Bass/Zdar** et ne passa jamais par Belfort. **Major Lazer** en 2013 et 2015 était l'affirmation d'une scène club qui passait des boites de nuit aux gros festivals, avec aux commandes **Diplo**, monsieur Loyal d'un Barnum électro pop qui a accumulé les tubes tout en gardant sa crédibilité intacte. La folie du premier show sur la Plage, où le public vint en masse, fit même craindre le pire aux organisateurs, dépassés par la masse grouillante des clubbers plagistes déchainés. Cette nuit de folie permit au super-groupe de s'offrir la grande scène deux ans plus tard, consacrant ainsi le succès du **Major** auprès du grand public.
Sorti d'une soucoupe volante après un compte à rebours affiché sur les écrans de contrôle et repris par la foule, **Skrillex** balança un furieux dubstep, une vraie fessée. Un châtiment drum & bass délivré sous le regard bienveillant d'un alien souriant, le logo de cet artiste au look de geek capable de secouer les masses. Aussi simple backstage que frénétique sur scène, **Skrillex** s'est imposé au festival comme un des grands artistes de ces dernières années.

SKRILLEX **2014**

ALEC EMPIRE **2002/2011**

L'APPLI DES EUROCKS. SOLIDE COMME UN ROCK.

Téléchargez l'application des Eurockéennes

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

Apple and the Apple logo are trademarks of Apple Inc., registered in the U.S. and other countries.
App Store is a service mark of Apple Inc., registered in the U.S. and other countries.
Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.

DEEZER

Partenaire officiel des Eurockéennes

FÊTE DU BRUIT

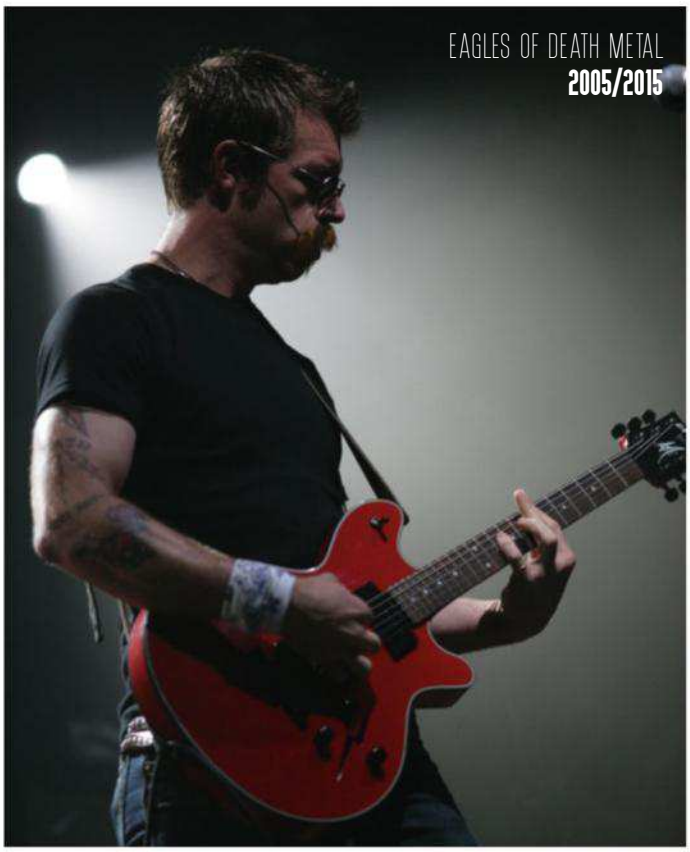
RAGE AGAINST THE MACHINE **1994** – BODYCOUNT **1995** – SEPULTURA **1996** – METALLICA **1999** – SLAYER **2000/2003** – RAMMSTEIN **1998/2002** – KORN **2004** – EAGLES OF DEATH METAL **2005/2015** – QUEENS OF THE STONE AGE **2005/2007/2011** – MOTÖRHEAD **2011** – ROYAL BLOOD **2015/2017**

Le bruit, les décibels, le soleil et la boue : un cocktail classique que les festivaliers aiment retrouver chaque année, avec en 1994 la tornade **Rage Against The Machine** qui balaya tout sur son passage. Pogo, poussière digne d'un spaghetti western, son volume 11, toutes les conditions étaient réunies pour un show d'anthologie.

Bodycount a prouvé l'année suivante qu'un rappeur, en l'occurrence **Ice-T**, savait faire du bruit avec la même passion que des hard rockers classiques : masque de hockey à la Vendredi 13, hits polémiques (ah, *"Cop Killer"* et ses lyrics de furie) et saturation réglementaire, bref du noise en noir et blanc.

De son propre aveu, **Max Cavalera**, le chanteur/guitariste de **Sepultura**, n'avait jamais joué dans un aussi gros festival avant sa programmation en 1996, et la prestation de ce légendaire groupe hardcore brésilien fondé en 1984 fut aussi tellurique qu'on pouvait l'espérer. C'était, pour mémoire, juste avant le départ de Max, parti quelques mois après les Eurocks pour l'aventure **Soulfly** (et donc de retour pour l'édition 2002). Incroyable anecdote très *"Spinal Tap"* : alors que **Sepultura** donnait une conférence de presse, deux hardeux tentent de traverser le lac à la nage pour entrer à l'œil. Voyant l'audace des gratteurs, le groupe leur offre des backstage passes pour la journée. La classe métallique.

Metallica au creux de la vague donna un concert puissant, avec un troisième rappel au début duquel **Lars Ulrich** offrit ses baguettes à la foule et passa à la guitare pour exécuter *"Am I Evil"* dans une



EAGLES OF DEATH METAL **2005/2015**

RAGE AGAINST THE MACHINE **1994**

RAMMSTEIN **1998/2002**

METALLICA **1999**

FÊTE DU BRUIT

furieuse jam. Le tout malgré une ambiance déplorable entre les membres du groupe, venus chacun dans un tour bus différent. *"Spinal Tap"* encore une fois, on n'y échappe pas.
En 2000, **Slayer** a gardé la tension accumulée par **Trent Reznor**, puisque les trashers californiens ont succédé à **Nine Inch Nails** sur une grande scène regorgeant de décibels et de testostérone. Les cheveux du chanteur **Tom Araya** bougeaient d'avant en arrière, et les nuques des spectateurs s'agitaient au son des riffs comme les fameux chiens articulés sur la plage arrière des voitures dans les années 1970. De retour en 2003, **Slayer** a eu un spectateur inattendu : James Murphy de LCD Soundsystem, bourré à la vodka, éclaboussant tout le monde avec sa bouteille et évacué par la tour manageuse après deux morceaux. Rock & roll, indeed.
Korn et son néo métal de luxe a déchainé les fans avec un set resserré, centré sur ses hits (*"Freak On The Leash"*, *"Blind"*) et

SEPULTURA **1996**

MOTÖRHEAD **2011**

arte CONCERT

Live & replay

arte.tv/arte-concert

© Gwendal Le Flem

ARTE CONCERT PARTENAIRE DES EUROCKÉENNES

Retrouvez ARTE Concert sur

FÊTE DU BRUIT

éclairé de deux reprises, l'une, étonnante, de Pink Floyd (*"Another Brick In The Wall"*) et l'autre, plus classique, de Metallica (*"One"*). Et tout cela s'acheva dans le chaos avec *"Y'All Want A Single"*, l'occasion pour le bassiste d'une explosion de dinguerie qui fit bien rire ses collègues.

Rammstein déboula en 1998 avec un set serré de 7 titres et proposa une double dose pour 2002, toujours aussi apocalyptique jusqu'à l'ultime titre en fin de rappel, une reprise sacrilège et superbe du *"Stripped"* de Dépêche Mode.

Les **Eagles Of Death Metal**, pour leur premier passage, avaient été imposés aux programmateurs. Scandale ? Coup de pression ? Bon, il faut préciser que ce sont les **Queens Of The Stone Age** qui ont joué les forceurs, ce qui change tout. D'autant que leur prestation s'est avérée être à la hauteur, la petite scène explosant sous la charge sonique de ces **Eagles**-là qui n'ont jamais séjourné à l'Hotel California, mais comptaient alors dans leurs rangs une batteuse à la forte frappe, **Samantha Maloney** (ex Hole et Mötley Crüe). Le second passage en 2015 fut aussi une joyeuse épiphanie de hard rock et de joie, hélas on connaît la suite.

Motörhead en 2011 fut l'occasion d'exorciser le rendez-vous manqué de 2001, annulé la veille suite à la chute du batteur **Phil Campbell** lors d'un festival en Norvège. 70 minutes à la hauteur de la (monstrueuse) réputation de ce groupe légendaire désormais décimé, avec une intro inoubliable : *"We are Motörhead and we play rock & roll !"*. Un fan de **Lemmy** profita de sa venue pour lui offrir une baïonnette allemande de la première guerre mondiale, ce qui le plongea dans une joie totale. La remise de l'arme eut lieu dans le tour bus du groupe à un **Lemmy** ravi en peignoir blanc avec ses lunettes de vue, offrant au fan une image insolite et magnifique, de celles qui ne s'effacent jamais.

Royal Blood enfin prouva à deux reprises qu'en matière de bruit, le nombre ne fait rien à l'affaire : à deux en formule basse/batterie, **Mike Kerr** et **Ben Thatcher**, repérés en 2014 par les programmateur des Eurocks dans un petit festival norvégien, mirent le feu à deux ans d'intervalle, avec la même hargne et la même énergie dans l'après-midi que d'autres stars au cœur de la nuit, offrant en 2017 quelques aperçus de leur nouvel album au titre évocateur, *"How Did We Get So Dark ?"*. Un troisième passage en tête d'affiche pourrait bien leur tomber dessus dans un futur proche.

ROYAL BLOOD **2015/2017**

QUEENS OF THE STONE AGE **2005/2007/2011**

KORN **2004**

CLASSIC ROCK

ELVIS COSTELLO **1989** - SANTANA **1990** - INXS **1991** - PIXIES **1991/2004/2014** - LOU REED **1992/1996** - BOB DYLAN **1992** - MORRISSEY **1992** - LITTLE BOB **1993** - JEFF BUCKLEY **1995** - OASIS **1995/2000** - BLUR **1995/2013** - DAVID BOWIE **1996** - NICK CAVE/PJ HARVEY **1996/2008** (GRINDERMAN) - PATTI SMITH **1996** - RADIOHEAD **1997/2003** - BLONDIE **1999** - COLDPLAY **2000** - ARCADE FIRE **2007/2011/2017** - BABYSHAMBLES **2008/2009** (PETE DOHERTY) - THE CURE **1995/2012** - STING **2015** - LAST SHADOW PUPPETS **2016**

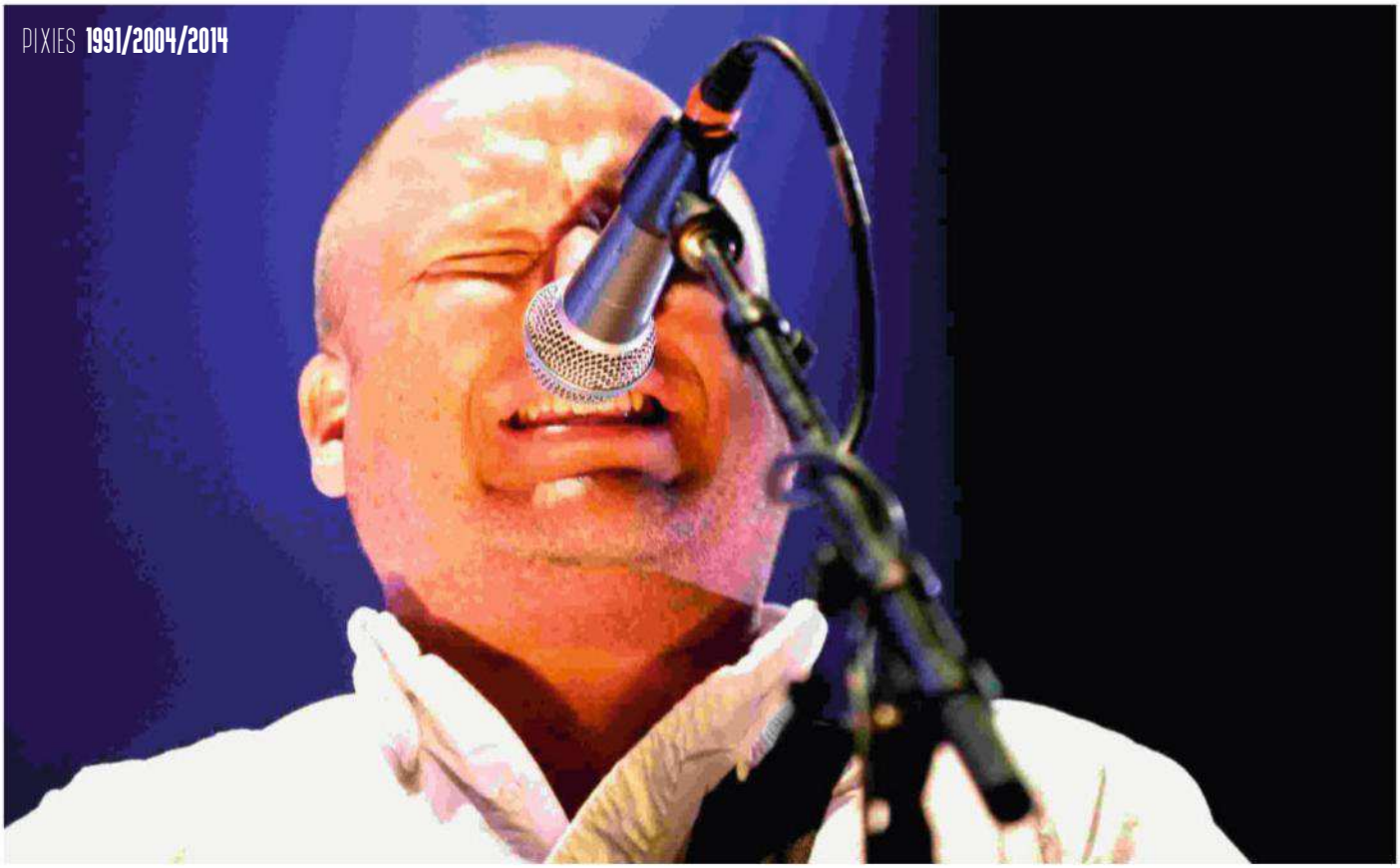
Le rock a droit de cité à Belfort dès l'intitulé du festival, c'est une évidence. Et depuis l'arrivée en 1989 du génial **Elvis Costello** avec ses lunettes façon sécu, sa cravate ficelle texane et ses compositions aussi brillantes que puissantes, les stars du classic rock ont triomphé ou ont été révélées aux Eurockéennes. Les Australiens d'**Inxs** furent les vedettes de l'édition 1991 aux côtés des **Pixies** et de **Joe Jackson**, trois ans après l'explosion du single *"Need You Tonight"* et six ans avant le suicide tragique du chanteur **Michael Hutchence**, christique à Belfort avec sa chemise noire ouverte et sa coupe Woodstock.

Les **Pixies** donnèrent leur premier concert en 1991, et durent l'interrompre car le public avait fait tomber les barrières de protection. C'est durant leur second passage, lors de l'édition 2004, qu'eut lieu un savoureux épisode : le groupe était parti dans l'après-midi faire un tour en bateau sur le lac, et **Frank Black** s'amusait à hurler aux festivaliers sur la rive *"***Pixies** *cancelled tonight ! Le concert des* **Pixies** *est annulé !"* sans que le public le reconnaisse.

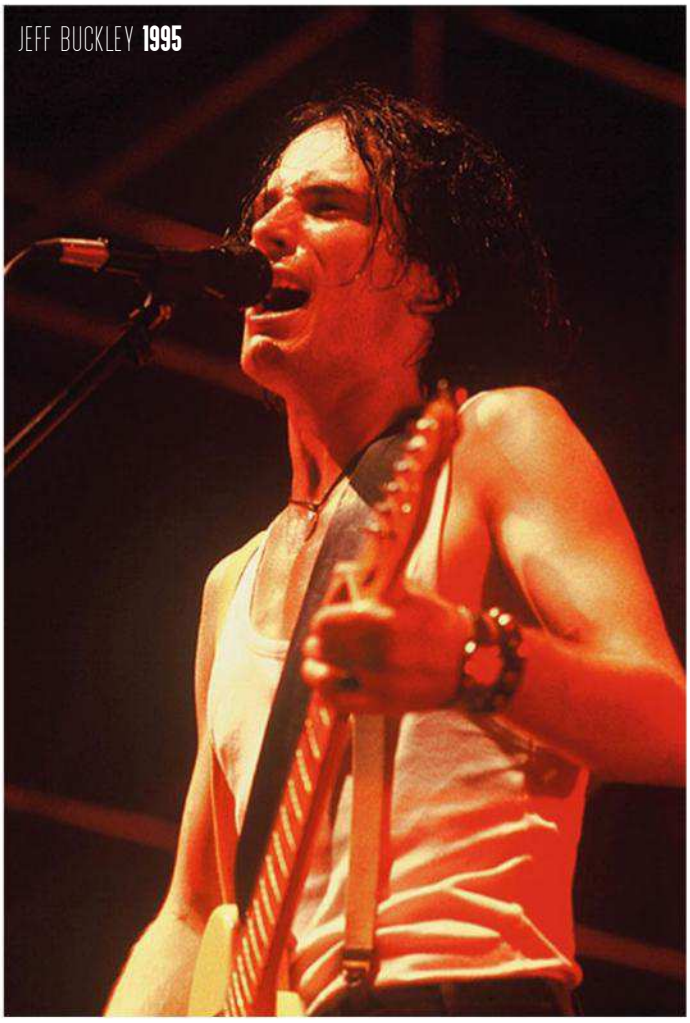
Rayon monstre sacré, **Lou Reed** en 1992 impose sa carrure au public belfortain qui a peine à y croire, surtout que **Bob Dylan** a lui aussi fait le voyage. L'émotion soulevée par **Lou** et **Bob**, qui partagent l'affiche en cette édition 1992, est immense. Jean-Paul Roland, le boss des Eurocks qui assiste alors à ses premières éditions, a un souvenir qui parait irréel : on aurait vu **Lou** sourire durant sa performance. Un événement resté dans les annales du festival qui faillit même servir de gimmick pour faire comprendre que la presqu'ile des Eurocks était un endroit frappé par la grâce. **Lou** a même poussé la familiarité jusqu'à serrer les mains de quelques fans et signer des autographes. Et puis,

ELVIS COSTELLO **1989**

SANTANA **1990**


PIXIES **1991/2004/2014**

LOU REED **1992/1996**


JEFF BUCKLEY **1995**

INXS **1991**

quelques mois avant la reformation officielle du **Velvet Underground**, **Lou** est suivi deux jours plus tard de ses partners in crime **Moe Tucker** et **Sterling Morrison**, un an après la prestation de **John Cale**. Le **Velvet** façon puzzle, en quelque sorte.

Dylan marque le début d'une nouvelle époque : celle où les billboards publicitaires entourant les scènes commencent à disparaître, le barde folk ayant refusé leur présence (il interdira aussi les photographes, sacré **Bob**). **Morrissey** joue sous le chapiteau (chapiteau qui revient d'ailleurs pour l'édition 2018, histoire de retrouver cette ambiance club intime) et reçoit, en plus de la ferveur du public, des œillets et des roses rouges par dizaines balancées par des fans transis d'amour. Des glaïeuls achetés par la production sont également distribués aux festivaliers, histoire de redonner le sourire à cet artiste connu pour son caractère, euh, particulier.

Little Bob, programmé le dernier jour de 1993, rappela au public qu'il

démarra sa carrière sur Scorpio, un label basé à Belfort. Son boogie surchauffé a apporté sa dose d'adrénaline rock & roll. **Jeff Buckley** a marqué au fer rouge tous ceux qui ont eu la chance d'assister à sa prestation en 1995, conclue par un rappel solo sans son band. **Robert Plant** assista au show depuis le côté de la scène, aussi ému que le public, qui retenait ses larmes devant l'intensité du spectacle. Réciprocité rock : après sa prestation, Jeff assista au concert de **Page & Plant**, en compagnie de Jean-Paul Roland et d'une bouteille d'excellent Bordeaux.

Avec **Oasis** en 1995, on est au cœur de la haine britpop ancestrale qui oppose le groupe des frères Gallagher au crew de Damon Albarn, **Blur**. Les deux groupes sont au sommet de leur art, **Oasis** joue sous le chapiteau et **Blur** sur la grande scène, à 24 heures de distance. Résultat : les groupes ne cessent de s'envoyer des piques, Damon se moquant d'**Oasis** qui jouait sur une plus petite scène le lendemain. La simple présence conjuguée des groupes ennemis a assuré au festival une couverture de presse exemplaire. Utilisant l'Union Jack, le drapeau national du Royaume-Uni, comme une cape, les mains derrière le dos et les yeux protégés par des lunettes rouges, Liam Gallagher livra une version épique de leur hit *"Supersonic"* (mais sans gin & tonic). De l'avis général, **Blur** a gagné un match, celui du taux d'alcoolémie, accaparant le karaoké de l'espace VIP après leur concert. Sacrés britishs. N'empêche : c'est la prestation d'**Oasis** qui a été le vrai révélateur du groupe en France (et c'était signé Philman, dans Rock & Folk bien sûr).

David Bowie conclut l'édition 1996 un dimanche de pluie, vêtu d'un costume rétro futuriste lacéré avec manches à jabot et coupe novo punk orange, entre les improvisations avant-gardistes d' *"Outside"* et la drum & bass autoproduite d' *"Earthling"*. Il séduit en alternant

BLUR **1995/2013**

DAVID BOWIE **1996**

woodbrass.com
music instruments

DU 1ER JUIN AU 31 AOÛT

ROCK ON
Le jeu de l'été

17 000 € d'équipement musical à gagner !

1ER PRIX :
UN SYSTÈME DE DIFFUSION BOSE L1
D'UNE VALEUR DE 2899€

2ÈME PRIX :
UN PIANO NUMÉRIQUE YAMAHA CSP150
D'UNE VALEUR DE 2619€

3ÈME PRIX :
UN CONTRÔLEUR PIONEER DJ XDJ-RX2
D'UNE VALEUR DE 1699€

INSCRIPTION GRATUITE SUR WWW.WOODBRASS.COM/ROCKON

BOSE · YAMAHA · Pioneer DJ · Roland · TAMA · Ibanez · Custom Eagletone · Eagletone · audio-technica · ZOOM · Blackstar · rockfolk · SENNHEISER · Soundcraft

ses classiques attendus et ses nouveaux titres plus difficiles d'accès, accompagné notamment par Reeves Gabrels, l'ex **Tin Machine** vêtu d'une combinaison de cosmonaute, et la formidable bassiste Gail Ann Dorsey (mais sans Carlos Alomar, cette fois). Bowie exécuta avec maestria un répertoire baroque mêlant ses classiques (*"Heroes"*, *"Aladdin Sane"*, *"Moonage Daydream"*) et des reprises de prestige (*"White Light, White Heat"* du **Velvet Underground**) pour conclure avec *"All The Young Dudes"* dans une version *"à fédérer les morts"*, comme le rapportait avec flamboyance Eric Dahan pour le quotidien Libération. Star d'une année folle qui vit même passer **Daft Punk** (quasi incognito en mode DJ), **Bowie** vint même faire un saut devant la petite scène pour assister au concert de **Dave Grohl** et ses **Foo Fighters**, qui venaient de se former suite au suicide de Kurt Cobain et à la subséquente disparition de Nirvana. **Bowie** spectateur des Eurocks, une vision surréelle, mais pas autant que celle de son départ, accompagné de son épouse Iman Abdulmajid, dans un bus municipal.
Nick Cave et **PJ Harvey** ensemble le temps d'un duo romantique, c'était le happening gothico-rock de 1996. La foule n'était hélas pas au rendez-vous pour **Nick**, ni en solo avec **PJ**, ni en mode cacophonie bruitiste avec **Grinderman**. Sur la grande scène en 2008, **Grinderman** joua à 22 heures. Le concert fut éprouvant, déchainé, supersonique, voire désarçonnant pour les fans de **Nick** qui n'étaient guère préparés à cette avalanche de hardcore noisy sans compromis. Exit le crooner, enter le hurleur.
Patti Smith débarqua quand à elle en bonne compagnie, accompagnée de **Tom Verlaine**, mythique guitariste du groupe non moins mythique **Television**. Le même **Verlaine** qui l'accompagnait sur la scène parisienne de l'Olympia quelques jours auparavant, mais à Belfort la musique fut prédominante, alors qu'à Paris le show s'ouvrit sur la lecture de cinq poèmes. La version épique de *"Gloria"*, morceau de bravoure des shows patti-esques, fut de celles qui mirent toute la presqu'ile du Malsaucy d'accord.
Radiohead programmé en 1997, c'est l'ADN des Eurocks : un groupe amené à remplir les stades, mais proposé au public belfortain quand il en est encore au stade embryonnaire, en tout cas plus intime que dans les années à venir. Le combo de **Thom Yorke** passe dans la case *"nouveaux groupes de rock anglais"*, sur la grande scène, mais en milieu après-midi. Interviewé par la télé, **Yorke** reconnait son ravissement de passer aux Eurockéennes, ce qui le changeait des festivals indie rock auxquels son groupe avait alors l'habitude de participer. Il faut dire que **Radiohead** avait joué son set juste après **Smashing Pumpkins** et **Biohazard**, ce qui correspondait bien à son désir d'éclectisme. En 2003, c'est la grand-messe, où débarquent

NICK CAVE/PJ HARVEY **1996/2008**

THE CURE **1995/2012**

GRAND JEU-CONCOURS

paylib

PAYE AVEC PAYLIB SUR LE FESTIVAL ET TENTE DE GAGNER

BRACELETS VIP
VISITES DES BACKSTAGES
TICKETS GRANDE ROUE
GOODIES COLLECTOR
ET BIEN PLUS ENCORE !

paylib

Solution de paiement mobile,
Partenaire officiel des Eurockéennes

Plus d'informations sur : Facebook.com/Paylib ou sur www.paylib.fr

des gens des quatre coins du monde. C'est aussi une année de lutte pour les intermittents du spectacle, qui montent sur la grande scène juste avant **Radiohead** et demandent *"une minute de silence pour un régime moribond"*. Ils l'eurent, avant le déferlement de décibels neurasthéniques de **Thom** et son gang devant une rangée de rampes lumineuses dégageant une lumière bleutée irréelle et proposant une setlist qui faisait la part belle à l'ovni *"Hail To The Thief"*.
Blondie, c'est le grand flashback eighties, un catalogue de hits sucrés qui démarra avec *"Dreaming"* pour enfiler les singles, de *"Rapture"* à *"Atomic"* en passant par *"Union City Blues"* pour s'achever en apothéose avec "Heart Of Glass". **Coldplay**, sur la petite scène *"Territoire De Musiques"* (qui est aussi le nom de l'association fondée en 1989 et qui est toujours aux commandes de l'aventure), était venu en camionnette, encore un bel exemple de cette programmation visionnaire du festival. Le buzz était déjà intense, et les 5.000 spectateurs furent honorés d'entendre **Chris Martin** leur parler presque en français (*"C'esste nôtwe pwemier conceurtt en Frwance, et bienwenou et merci on attendant ! Cette chanson s'appelle 'Don't Panic', it was dans le magasin Innrockouptibeulzz, do you know what I'm sayin' ?"*).
Arcade Fire, avec ses trois prestations, fait partie des groupes chouchous des Eurocks. Fans du festival, ils livrent à chaque fois une prestation acclamée, donnant une certaine image de la modernité pop. En 2017, ils clôturèrent le festival et demandèrent s'il est possible de faire partir le feu d'artifice durant le concert. Le groupe fit un compte à rebours… Mais le feu ne partit pas à la fin du décompte. Caramba, encore raté. **Babyshambles** en 2009 compensa l'absence des **Libertines**, qui annulèrent leur participation au dernier moment en 2003, mais **Pete Doherty** ne fit jamais faux bond, sous son nom ou celui de son band. En 2009, il offrit même un joli happening en invitant **Tricky** sur sa scène pour une reprise de Neil Young, le tout avec une danseuse classique en bonus. Le meilleur concert de **Pete**, c'est **Tricky** qui l'a dit.
The Cure en 2012 a été décalé suite à une tempête, mais **Robert Smith** a su rester serein, et le groupe a pu jouer un long set de 2h30, comme à son habitude. Record du plus long concert des Eurocks.
Sting a fait carton plein et son concert a été apprécié, offrant à l'édition 2015 un final grandiose, pour un public de 7 à 77 ans ravi de retrouver le chanteur/bassiste de **Police** dans ses œuvres solo.
Les **Last Shadow Puppets**, **Alex Turner**, la voix des Arctic Monkeys, en costume Armani, et **Miles Kane**, en survèt' à trois bandes, ont inauguré la grande scène en 2016 et ont su capter le public, ouvrant le show avec *"My Mistakes Were Made For You"* et osant des reprises telles que *"Moonage Daydream"* de Bowie et *"Totally Wired"* de The Fall. England, one point.

ARCADE FIRE **2007/2011/2017**

BABYSHAMBLES **2008/2009**

FRANCHE-COMTÉ

PRINCIPAL ACTEUR
DU DÉVELOPPEMENT TERRITORIAL
SOUTIENT

LES EUROCKÉENNES DE BELFORT 30
5 6 7 8 JUILLET 2018
BELFORT

> JEU CONCOURS FACEBOOK*
À gagner 10 X 2 Pass 1 journée
(valeur unitaire 49 € TTC)

> RETROUVEZ-NOUS SUR LE FESTIVAL !
- Profitez de notre terrasse pour les détenteurs de la carte sociétaire
- Information, animations, goodies eurockéennes à gagner...

* voir conditions sur facebook.com/créditagricolefranchecomte

05/2017 - Caisse régionale de Crédit Agricole Mutuel de Franche-Comté - Siège social : 11, avenue Elisée Cusenier 25084 Besançon Cedex 9 -tél. 03 81 84 81 84 - Fax 03 81 84 82 82 - www.ca-franchecomte.fr Société coopérative à capital et personnel variables agréée en tant qu'établissement de crédit 384 899 399 RCS Besançon - Société de courtage d'assurances immatriculée au Registre des Intermédiaires en Assurances sous le n° ORIAS 07 024 000. CRÉDITS DESIGN: KIT KLEIN

2018
ET AU-DELÀ...

Christian Allex, co-programmateur des Eurocks depuis 2001, nous offre en guise de conclusion de ce supplément festivalier sa perspective sur l'édition 2018, la trentième du nom, et sur le futur des Eurockéennes.

"Je n'aurais jamais pensé être là pour les 30 ans. Avec Jean-Paul (Roland, NDR), on est arrivés en 2000 en pensant venir trois ans puis repartir. 18 ans après, on est encore là. J'en suis fier et content, et on est toujours dans cette logique de regarder droit devant nous plutôt que dans le rétroviseur. La programmation a toujours été respectable, c'est un festival particulier qui est toujours resté exigeant, avec une vaste proposition artistique correspondant aux grands moments de la pop, du rock et des musiques urbaines. Aujourd'hui beaucoup d'artistes sont moins exigeants et l'argent est une plus grande motivation que l'endroit où ils vont jouer, mais malgré tout on a toujours tout fait avant les autres : les **Daft Punk** *en DJ set avant leur grand retour en 2006,* **Amy Winehouse** *en 2007 pour ses premiers concerts en France,* **Pete Doherty** *en solo,* **Muse** et **Coldplay** *quand ils étaient petits,* **Bowie** *au creux de la vague… On a un capital reconnu et incontestable, qui ne s'est pas forcément fait à la force du porte-monnaie. Pour la 30ème édition, certains attendaient des énormes têtes d'affiche, on n'a pas voulu la jouer comme ça, on a préféré raconter l'histoire et les valeurs du festival. De* **Nine Inch Nails** *à* **Queens Of The Stone Age** *en passant par* **Prophets Of Rage**, *en clin d'œil à* **Rage Against The Machine** *venu dans les années 1990, c'est le rock qu'on a toujours eu envie de défendre.* **Orelsan** *c'est un copain qui était là dès les premières éditions, qui avait même été programmé, pour l'une de ses premières dates, lors du festival Génériq, le labo hivernal des Eurocks. Et puis en 2018, il y a aussi les héritiers de tous ces projets : Liam Gallagher qui était venu avec* **Oasis**, **Portugal. The Man** *pour cette nouvelle pop internationale… Et toujours pas* **U2**. *On aurait aimé avoir* **Kendrick Lamar** *bien sûr, il correspond à ce qu'on défend depuis un bout de temps.* **Travis Scott**, *qui était déjà venu à ses débuts, aussi. Il y a toujours des regrets, mais la frustration est constructive, ça donne la fraicheur pour continuer l'année d'après. Aujourd'hui, on monte un festival dans une continuité économique comme si on ouvrait une entreprise qui va durer des années pour générer un climat financier sur un territoire. Nous, ça s'est monté comme un groupe de rock, avec pas forcément l'espoir que ça continue. Si ça marchait, c'était un sacré coup de bol ! Ceux qui ont monté la première édition étaient loin de se douter que ça allait continuer, et je pense que c'était pareil pour les Vieilles Charrues, lancé sur un coup de tête entre potes. Tant que c'est frais et qu'il y a de l'amusement, ça continuera. Pour 2018, on espère éviter la pluie et la canicule, donc la boue et la poussière. Il y a deux ans, on a du faire tourner des ventilateurs pour balancer de la flotte sur le public ! La pluie peut aussi participer à un souvenir, comme pour* **Bowie** *en 1996 sous l'orage. Depuis 2017, on a quatre jours et on passe à 130.000 spectateurs attendus".*
Olivier Cachin

Special thanks : Jean-Paul Roland, Hervé Casteran, Kem Lalot, Christian Allex, Vivien Bècle et toutes les équipes techniques qui font renaitre la magie belfortaine chaque été depuis 1989.

SITE NATUREL DU MALSAUCY * TERRITOIRE DE BELFORT

30E ÉDITION DES EUROCKS !

4 JOURS MAGIQUES DANS UN ÉCRIN DE VERDURE EXCEPTIONNEL

Depuis 30 ans, le Département du Territoire de Belfort, gestionnaire du site naturel du Malsaucy, créateur et partenaire des Eurockéennes, met tout en œuvre pour que le festival soit une réussite festive, solidaire et artistique comme lors de la première édition en 1989.

www.territoiredebelfort.fr

Territoire de Belfort
Le Département

CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

LES EUROCKÉENNES 30E

DÉPARTEMENT DU TERRITOIRE DE BELFORT • DIRECTION DE LA COMMUNICATION • MAI 2019 • PHOTO : EUROCKÉENNES © MATTHIEU VITRÉ

LES EUROCKEENNES 30

5 6 7 8 JUILLET 2018 BELFORT

EUROCKS FACTORY

LA BOUTIQUE OFFICIELLE DU FESTIVAL

T-shirt, hoodie pour se protéger de l'air frais à la nuit tombée, casquette Eurocks définitivement vissée sur la tête… La collection 2018 est à découvrir sur **eurockeennes.fr** et surtout lors de l'édition anniversaire, les **5, 6, 7 et 8 juillet** prochains dans la boutique **Eurocks Factory** .

PLUS D'INFOS SUR EUROCKEENNES.FR

4 JOURS DE MUSIQUE SUR LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY / BELFORT

4 SCÈNES • 62 CONCERTS • #EUROCKS2018 • EUROCKEENNES.FR

La musique sans interruption

france inter

Michka Assayas
a very good trip

du lundi au jeudi

21:00 - 22:00

france inter

intervenez

franceinter.fr

LES EUROCKÉENNES 30

5 6 7 8 JUILLET 2018

BELFORT

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

PARTENAIRES MÉDIAS

SPONSORS

GRANDS MÉCÈNES

CRÉDIT AGRICOLE FRANCHE-COMTÉ / MALAKOFF MÉDÉRIC / GROUPE JEAN CLAUDE BERNARD / GENERAL ELECTRIC TANDEM / HNS / OPTYMO / WEEZEVENT / VETOQUINOL / TNT EVENTS / GROUPE KIPO EXPERTISE COMPTABLE EXCENT / SODECC / DÉCOUPE H2O / R.PONS / EUROVIA / ARGOS SERVICES / REVOLT

CLUB DES MÉCÈNES

2MA Ascenseurs Selli / Actemium / Actesur / Aéroparc / Aggreko / Alabama Media / Altinea / Apasad-Soins + Atelier d'architecture Alain Calmus / Atria Novotel / Au Faite 90 / AZ Publicité / Balducelli Opticiens / BC Express BE PACEO / Belfort Tourisme / Besson Sarl / BHM Electric / Bietry-Eme / Burocom / Campanile / Cardem Cartonnage du Château / CCI Territoire de Belfort / Cezam Fracas / CFI Services / Chapiteaux du Lion / Clear Channel / Climent TP Color Pro / Coquelicot / Crédit Mutuel / Curti SAS / Dalkia / De Boni / DS Impression / EIMI / EMT / EMTVS / ESDI / Espace INGB Est Imprim / Établissements Couturier / Euro/CFD / FC Sochaux-Montbéliard / Flex'n'Gate / Franche-Comté Boissons Services / Francodep Fret Energy / Galeries Lafayette Belfort / Georges Husson / Grand Hôtel du Tonneau d'Or / Gris Clair / Groupe Éléphant / Hertz Holiday Inn / Houzé Sarl / Ientilezza Sarl / Infogreffe / Install'Nord / Jaqu'auto / Jardinerie Potiez / Jonathan Evénements et Communication Komilfo Courvoisier / La Cave de la Reine Jeanne / Lanson / Le Carré de l'Habitat / Le Tuyé de Mésandans / Le Studio Sauvage Loxam / Mabéo Industries / Manpower / Mantey Artisan Pâtissier Chocolatier / Manuloc / Mediaco / Metro / MGO Lepaul / MP Sécurité MSOD group / Multi Déchets Services / Pathé Belfort / Quality Hotel / Régie Tech / Renault Belfort-Montbéliard / RKF Luxury Linen Scaritech / Segafredo / SEM PMIE/ Sesab / SMG / SOMIIP'90 / SOMP / Soprema / Time Prod / TR25 / Trans WF / Transports MNT Triangle Intérim / Trinaps / Université de Franche-Comté / V2C / Videlio / Visiomeric / Vitabri / VMI / Wagner / Wop Productions / Zimmer Biomet

Le festival remercie les services de la Préfecture du Territoire de Belfort, les maires et riverains des communes du festival, les associations et bien sûr, les festivaliers et tous ceux et celles qui participent à l'aventure des Eurockéennes de Belfort.

Toutes les musiques du monde sont sur TV5MONDE

TV5MONDE PARTENAIRE DES FESTIVALS DE L'ÉTÉ

Montreux Jazz Festival, Paléo Festival Nyon, Eurockéennes de Belfort, Festival de Baalbeck (Liban), sans oublier les Francofolies de la Rochelle, de Spa, de Blagoevgrad (Bulgarie), le Bruxelles Summer Festival, le festival des musiques sacrées de Fés et le festival Gnaoua et musiques du monde (Maroc).

Ne manquez pas l'émission musicale de TV5MONDE : *Acoustic*, présentée par Sébastien Folin.

360 millions de foyers raccordés dans plus de 198 pays et territoires.

TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

/TV5MONDE-France-Belgique-Suisse

www.tv5monde.com/musique

Crédits photos : Fotolia - Thinkstock - Yann Orhan / FTV

Greenroom
MIX MUSIC
MATCH PEOPLE
Gagnez vos places pour les plus beaux
festivals sur greenroom.fr